

17.42.11

Fr. 9018.4



THE BEQUEST OF
CONVERS FRANCIS,
OF CAMBRIDGE.

(Class of 1815.)

Received 1 June,
1864.



C. Francis.

1856.

PROMENADE PHILOSOPHIQUE²
AU CIMETIÈRE
DU
PÈRE LA CHAISE.

Paris. — Typographie de Firmin Didot Frères. rue Jacob, 58.

○

PROMENADE PHILOSOPHIQUE

AU CIMETIÈRE

DU

PÈRE LA CHAISE,

PAR M. VIENNET,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.



SECONDE ÉDITION,

CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.



PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,

Rue Jacob, 56.



1855.

~~7525.20~~

72.9018.4

1864, June 1.

Bequest of
Convers Francis, D.D.
of Cambridge

AVIS AU LECTEUR.

Ce n'est pas un ouvrage tout nouveau que j'offre au public. La première édition de cette *Promenade philosophique en prose et en vers* a paru, il y a une vingtaine d'années, chez Louis Janet, et le succès aurait dû multiplier le nombre de ses éditions; mais la mort de l'éditeur et l'obligation d'un remaniement annuel, par l'abondance des matériaux que la mort accumulait dans la nécropole de l'Est, m'ont fait longtemps reculer devant cette tâche. C'est en 1853 que je m'y suis enfin décidé, et, au lieu de quatre-vingt dix-neuf noms que la première édition renfermait, j'ai eu à juger deux cent quatre-vingts personnages célèbres dans les arts, dans les sciences, dans l'armée et dans la politique, à les définir, à les classer dans l'ordre que leur a donné le caprice des familles. Il en est résulté un remaniement considérable; car les tombes nouvelles se sont entremêlées avec les anciennes; et comme cet ouvrage n'est point un dictionnaire biographique, les transitions qui m'avaient d'abord servi pour passer d'une tombe à

2.

l'autre sans briser mon récit, ont dû être remplacées par des transitions nouvelles. C'est donc sous ce rapport un travail presque neuf; et je souhaite à cette édition le rapide et honorable succès de la première.

PROMENADE PHILOSOPHIQUE

AU CIMETIÈRE

DU PÈRE LA CHAISE.

J'ai toujours dit la vérité aux vivants,
il est moins difficile de la dire aux morts.

A M^{me} Henriette Thayer (1).

Ne vous effrayez point, madame, du titre de cet ouvrage. Je ne date pas encore mes lettres de l'Élysée ou du Tartare ; et je n'ai fait cette promenade ni dans un corbillard, ni dans un de ces fiacres lugubres qui lui servent de cortège : c'est à pied, c'est en philosophe que, par un beau soleil de mai, je me suis acheminé vers le

(1) M^{me} Thayer mère, à qui j'ai adressé en 1824 la première édition de ce livre, est morte pendant que je travaillais à la seconde ; et je n'ai pas cru devoir retrancher son nom du frontispice pour le transporter dans le texte, mais je ne saurais trop rendre hommage aux précieuses qualités, aux talents aimables qui la distinguaient. Des vers charmants, des airs délicieux, des paysages ravissants, ont occupé les loisirs de cette femme triplement artiste, qui faisait le charme d'une société choisie. Sa tombe est entre celle de Duchesnois et celle de l'abbé Sieyès, presque en face du duc de Bassano. Ses ouvrages si divers sont dans le portefeuille ou dans le cabinet de ceux de ses amis qu'elle a laissés sur la terre ; et il n'en est pas un qui puisse l'oublier.

rendez-vous de tous les morts de bonne compagnie. Je cherchais à dissiper les sombres vapeurs d'une mélancolie profonde. J'étais dans un de ces moments assez familiers aux poètes,

Où, le front obscurci, la paupière baissée,
 L'œil presque humide et languissant,
 Entre la vie et le néant,
 L'homme laisse au hasard égarer sa pensée ;
 Et, le cœur absorbé par de vagues désirs,
 De ses émotions ne gardant point l'empreinte,
 Vers un but incertain poussant de vains soupirs,
 Repasse en son esprit, sans espoir et sans crainte,
 Ses projets et ses souvenirs.

Cette situation n'a rien de pénible, rien qui provoque l'impatience. Ce n'est pas tout à fait la douleur, c'est quelquefois le moment où on a cessé de l'éprouver. Les plaisirs bruyants, les entretiens du monde, l'éclat et le tumulte des fêtes, sont alors des remèdes impuissants, des distractions inutiles. Tout nous entraîne vers la solitude et la méditation, et c'est presque malgré moi que mes pas se sont dirigés vers ce séjour de paix et de tristesse. Hélas ! ce fut jadis un lieu de plaisir, et cette demeure d'un riche épicier de la capitale était déjà célèbre sous le nom de la Folie-Regnaud, avant que les jésuites en eussent fait une austère retraite. Vous savez que le père la Chaise, dont le nom est resté à ce domaine, fut un des quatre confesseurs qui, s'emparant de la vieillesse de Louis XIV, firent disparaître Louis le Grand de la scène du monde. Je ne viens point insulter à la mémoire d'un roi que je respecte, ni blâmer un acte de piété qui fit le bonheur de ma mère ; mais enfin la postérité ne verra jamais du même œil le jeune prince qui, dégagé des lisières de Mazarin, annonça un grand règne par un

grand mot, et le vieillard qui soumit sa couronne aux pernicieux conseils d'un confesseur et d'une dévote.

Ce n'était plus ce roi dont la seule présence
 Annonçait la grandeur, la gloire, la puissance,
 Cet Auguste nouveau, dont les nobles regards
 Animaient les talents, enflammaient le génie,
 Par qui la France rajeunie
 Voyait dans ses climats renaître tous les arts
 Dont s'honoraient la Grèce et l'Italie,
 Qui, de nos Phidias dirigeant les travaux,
 Parait de monuments les rives de la Seine,
 Élevait des cités, ouvrait des arsenaux,
 Et, sous les rochers de Pyrène,
 Contraignait les deux mers à réunir leurs eaux ;
 Ce n'était plus ce roi qui, des murs de Versailles,
 Faisait trembler peuples et potentats.
 Qui fixait d'un regard le destin des batailles ;
 Et, de ses ennemis renversant les murailles,
 De leurs États conquis accroissait ses États :
 C'était de Maintenon l'époux triste et docile,
 Qui, ne voyant plus par ses yeux,
 Livrait l'État aux mains d'un ministre inhabile,
 Par le fer des dragons propageait l'Évangile,
 Et brûlait Port-Royal pour mériter les cieux.

N'oublions pas toutefois que le grand roi reparut tout entier dans ses adieux à Villars; et rendons justice au père la Chaise. Quoiqu'il ait été le principal agent du mariage de la veuve Scarron, nous devons rappeler qu'au milieu des absurdes querelles qui troublaient la cour et la ville, il joua le rôle d'un conciliateur éclairé; et que, s'il n'eut pas assez de crédit pour sauver à Bossuet le malheur de sa victoire, il eut le courage de soutenir Fénelon et de le louer devant le roi qui venait de le proscrire. Il mourut enfin sans être haï, ce qui est

beaucoup pour un despote ; et son successeur Letellier se chargea bientôt de le faire regretter.

Je ne vous dirai point, Madame, dans quelles mains est tombé ce domaine depuis le bannissement des jésuites, jusqu'au jour où un décret lui assigna sa nouvelle et dernière destination. Une allée de tilleuls, et quelques bosquets épars, sont tout ce qui reste de ces jardins délicieux,

Où des chars élégants, de brillants équipages,
 Loin du fracas de la cité,
 De la cour et de ses orages,
 Sur les pas du plaisir amenaient la beauté,
 L'opulence et l'oisiveté.
 Sur ces riants coteaux, dans ces joyeux bocages,
 Naguère avec l'amour régnait la volupté :
 Aujourd'hui la mort y domine.
 L'œil attristé du promeneur
 Ne trouve plus sur la colline
 Que des monuments de douleur ;
 Et chacun de ses pas y réveille en son cœur
 Le sentiment de sa ruine.

Le cœur se resserre en entrant dans cette religieuse enceinte. Un large taillis d'arbrisseaux divers, d'où s'élancent par intervalles quelques arbres d'une nature plus vigoureuse, s'élève depuis la base jusqu'au sommet de ce coteau, et cet amphithéâtre est semé de plusieurs milliers de tombes, dont les marbres inégaux contrastent péniblement avec la verdure qui les environne. Ce spectacle pénètre l'âme d'une tristesse involontaire, d'un sentiment douloureux dont on a peine à se défendre ; mais, lorsqu'on approche de ces derniers asiles de l'homme, il s'y mêle je ne sais quelle douce émotion en respirant le parfum de mille fleurs que la piété des

familles se plaît à cultiver sur la tombe de ceux qu'elles regrettent.

J'aime à voir ce pieux hommage,
 Ces tributs d'amour et de deuil,
 Que la douleur rend au cercueil.
 C'est une vertu de notre âge,
 J'aime ce culte des tombeaux,
 Ces fleurs, ces jeunes arbrisseaux,
 Qui les parent de leur feuillage,
 Ces gazons où viennent s'asseoir
 La fille et la mère éplorées,
 Que d'un père ou d'un fils la mort a séparées.
 L'illusion souvent calme leur désespoir.
 Leur âme du passé se repait en silence.
 L'objet de leurs regrets vit dans leur souvenir.
 Un rêve leur rend sa présence.
 Cette vie à leurs yeux n'est plus sans avepir,
 Et l'avenir sans espérance.

Ce touchant spectacle se renouvelle presque à chaque pas ; et j'aurais pris souvent ces êtres immobiles pour des statues posées sur des sépulcres, si un profond soupir ou des sanglots mal étouffés n'étaient venus m'avertir de leur existence. Je m'éloignais alors sans bruit, de peur de troubler leur entretien mystérieux avec la tombe.

J'avais suivi, en entrant, la grande avenue qui s'offrait devant moi. Les chars funèbres avaient laissé leur double empreinte sur cette route bordée de cénotaphes. Mais les noms gravés sur les premières pierres ne rappelaient rien à ma mémoire, et n'obtenaient de moi qu'un regard passager.

Je sais bien que la mort nivelle tous les rangs ;
 Que du jour où Caron, dans sa fatale barque,
 Nous sépare à jamais du séjour des vivants ,

Le pauvre et l'opulent, le pâtre et le monarque,
Aux yeux de l'Éternel ne sont pas différents.

Mais je lui laisse le soin d'apprécier toutes ces vertus domestiques, dont je trouve ici les modèles, et je me ferais un scrupule de donner un démenti sacrilège à toutes ces épitaphes qui me l'attestent. Je ne vous entretiendrai, Madame, que de ces êtres dont la vie a été utile à leur patrie, et qui ont laissé des traces de leur passage dans la mémoire des hommes. Je vous parlerai plus de leurs actions que des titres d'honneur dont les avait décorés la fortune. Que vous importerait de savoir que ce corps inanimé, dont les vers font aujourd'hui leur pâture, fut de son vivant paré de cordons et de broderies ? Que font ici ses titres de marquis, de duc ou de prince, s'il n'a jamais été que cela ?

La mort finit le cours de ses prospérités.
Ses trésors et ses dignités
Sont d'un autre mortel devenus l'héritage.
Dépouillé de son rang, il n'a plus de flatteurs
Qui se courbent sur son passage ;
On passe sur sa tombe, et l'on va rendre hommage
A l'héritier de ses grandeurs.

Mais ce qui reste d'un bon roi, d'un grand ministre, d'un habile capitaine, d'un écrivain ou d'un artiste célèbre, rend leur mémoire aussi précieuse que leur vie. Ce sont les nations qui en recueillent l'héritage ; et je serai l'interprète de la mienne en payant un tribut de reconnaissance et d'amour à ce que la terre renferme ici d'hommes illustres. Désespéré de n'en point trouver sur le premier rang des tombeaux qui bordaient ma route, je crus être plus heureux en explorant ceux qu'ils me cachaient. Je passai entre un petit temple qui

portait le nom de Simard, et la sépulture de la famille Loysel; et dix pas plus loin, je me trouvai enfin devant une célébrité d'une étrange espèce. C'était la pythonisse du dix-neuvième siècle, la fameuse Lenormand (1). Quel début pour un philosophe! Comme cette tombe confond la petitesse de notre esprit et la vanité de notre raison! Les plus grands écrivains du dernier siècle se liguent pour anéantir les préjugés et les superstitions. Ils leur font une guerre de cinquante ans; guerre acharnée, impitoyable; ils versent, comme ils disent, des flots de lumière sur le monde. Ils proclament le progrès de la raison humaine; le peuple, qui les a enfantés, se dit le plus intelligent, le plus éclairé de l'univers. Il célèbre sa victoire sur les superstitions, les erreurs, les préjugés qui l'avaient abruti, il en jette aux bûchers les symboles et les images; et le lendemain de ces fêtes, quand les derniers de ces flambeaux du monde sont à peine éteints, voilà qu'une femme sort du fond d'une abbaye et s'érige en sibylle. Je prédis l'avenir, dit-elle, et ce peuple le croit; il assiège le trépied de la pythonisse, et quel peuple, quels hommes? Les Marat, les Robespierre, et des rois, et des ministres, et Napoléon lui-même. Les femmes y courent en foule. Joséphine n'a pas un doute, un chagrin qu'elle ne lui confie. Vantez-vous donc de votre raison, criez bien haut qu'elle vous distingue des autres bêtes de la création! Qu'allez-vous donc faire chez cette femme à qui l'avenir est fermé comme à vous? Demander ce que vous serez un jour? Oui, vous serez députés, pairs de France, sénateurs, ministres, rois peut-être; mais serez-vous plus raisonnables, plus

(1) Née à Alençon en 1772, morte en 1843.

justes, moins entêtés, moins infatués de votre mérite, de votre intelligence et de votre grandeur ? La sibylle pourra répondre, car, après l'avoir consultée, vous l'avez poursuivie. Napoléon l'a emprisonnée, les Belges l'ont traduite devant leur justice; ils ont cru qu'elle conversait avec Ariel, qu'elle avait un talisman. Deux siècles plus tôt, ils l'auraient brûlée. Oui, elle avait un talisman, c'était votre crédulité.

L'indignation m'avait fait reculer vers l'avenue, j'avais pris à droite une grande allée tournante; et je m'arrêtai encore devant une autre magicienne; mais celle-là, vous l'avez tous adorée et vous avez bien fait, car elle vous a fait passer d'heureux moments: c'est Hippolyte Mars (1), la digne fille du comédien et poète Monvel, celle qui pendant cinquante ans a fait les délices et l'admiration du parterre et des loges. La nature l'avait douée de tous les charmes, de toute la grâce qu'une femme peut réunir et même désirer. Vous avez connu son esprit, sa beauté, l'élégance de sa taille, la noblesse de sa démarche, la suavité de son organe, l'attrayant éclat de ses regards, l'inexprimable magie de son sourire; elle avait tout ce qui fonde et assure l'enlèvement d'une femme. N'eût-elle été que cela, elle aurait peuplé son salon des hommes les plus galants et les plus illustres de son siècle. En consacrant ses belles qualités au théâtre, elle était sûre de son triomphe. La célèbre Contat l'avait devinée, et cependant elle s'était plu à diriger ses premiers pas. Ceux qui savent tout ce qu'inspirent d'égoïsme et d'envie les applaudissements et les triomphes de la scène, admireront le désintéressement

(1) Née à Paris en 1778, morte en 1847.

de Contat, qui pressentit qu'elle allait perdre le titre d'imitable qu'elle avait reçu de l'admiration publique. Mars l'a reçu à son tour, mais elle l'a gardé ; aucune actrice jusqu'ici ne peut se vanter de l'avoir égalée. Elles le savent, elles le disent, mais je ne suis pas bien sûr qu'elles me pardonneront de l'avoir répété ; car ceux qui ne l'ont pas vue ne peuvent se faire une idée d'un talent si vrai, si naturel et si varié, de l'effet que produisaient dans sa bouche un vers, un mot de Molière, de Marivaux, de Beaumarchais. Ce n'était plus elle, c'était le personnage même qu'elle représentait. C'étaient les mêmes qualités, les mêmes dons de la nature, mais ils se pliaient si bien à toutes les situations, cette habile comédienne se transformait avec tant d'art, qu'on eût tenté vainement de surprendre la bourgeoise dans la grande dame, et la coquette dans l'ingénue.

Elle offrait tour à tour, et dans leur vérité,

L'aimable et fière Célimène,

La piquante ingénuité

De Betty, d'Henriette, et la naïveté

De cet amour si pur et dont se doute à peine

La Victorine de Sédaine.

C'était Suzanne et sa folle gaieté.

C'était l'honnête Elmire, et l'esprit, la sagesse,

Le bon sens qu'elle oppose à l'incrédulité

D'un époux dont Tartuffe a surpris la faiblesse.

Le prétentieux Marivaux

N'avait jamais connu de meilleur interprète.

Son naturel fit croire à celui du poète.

Partout enfin dans ces vivants tableaux,

Que l'art emprunte au monde, à l'amour, à la vie,

Les rôles qu'adoptait cette enfant de Thalie,

Redits cent et cent fois, semblaient toujours nouveaux.

Nous l'avons vue, Madame, jusqu'à plus de cinquante

ans nous faire illusion sur son âge. C'est que son regard, son organe, sa sensibilité n'avaient point vieilli, et que le public ne se résignait point au regret de ne plus la voir. Mais tout passe, tout finit, les acteurs, les rois, les tombes même.

J'en cherchais deux autour de la sienne, que j'avais vues vingt ans auparavant sur le bord de ce triste chemin. L'une renfermait les restes d'un voyageur utile. Nous n'avions que des notions incertaines sur la mythologie des Indous avant que Sonnerat (1) eût étudié les mœurs et le langage de ces peuples qui ont fourni des dieux à presque toutes les nations de l'univers, et qui, restés fidèles aux leurs, attendent avec une religieuse patience la dixième incarnation du fondateur de leur culte. Pendant les trente dernières années du dernier siècle, Sonnerat a vécu dans l'Inde, explorant tous ses rivages, toutes ses îles, depuis Madagascar jusqu'aux mers de la Chine. Notre musée s'est enrichi de ses collections, nos colonies lui ont dû l'arbre à pain qu'il était allé dérober aux îles des Amis ; et cet homme n'a plus de tombe. Et l'on se demande comment et pourquoi sa dernière demeure a été détruite pour faire place à quelque riche inconnu qui aura pu payer l'inviolabilité de la sienne. La ville de Paris n'est-elle point assez riche pour accorder gratuitement cette suprême hospitalité aux hommes qui l'ont honorée par leurs travaux et par leur génie ?

Le nom de l'architecte Célérier a disparu aussi de ce groupe de tombes ; et je ne saurais dire si la sienne existe encore ; je crois pourtant la retrouver dans ce monu-

(1) Né à Lyon en 1745, mort à Paris en 1814.

ment délabré auquel touche presque le tombeau d'un général Oudot, qui a péri sous les murs de Paris en défendant cette capitale contre l'étranger. C'était un rapprochement bien fécond en tristes pensées que celui de ces deux sépulcres. Ce général, tombé en 1814 comme une des dernières victimes de la première révolution, reposait à côté de cet architecte qui avait été en 1790 le décorateur du Champ de Mars au jour de la première fédération, l'ordonnateur de cette fête de famille où les députés de nos provinces vinrent se jurer alliance sur l'autel de la patrie, en présence du roi qui l'avait relevé, et sous les auspices d'un Dieu de paix et de concorde.

Sublime accord, solennelle alliance !
 Quel noir démon vous a rompus ?
 Tous les cœurs des Français s'ouvraient à l'espérance,
 Pourquoi leurs vœux ont-ils été déçus ?
 Qui souffla la discorde au sein de ma patrie ?
 Devais-tu si longtemps, reine des nations,
 Flotter au gré des passions
 Du despotisme à l'anarchie ?
 Quelle main ferme ou quel génie,
 Triomphant par les lois de tant d'opinions,
 Avec la liberté liant la monarchie,
 Nous fera voir encor la France réunie
 Sur les débris des factions ?

Le despotisme uni à la gloire nous a fait jouir une fois de ce spectacle ; mais n'est-ce point calomnier la liberté que de la croire incapable de le reproduire ? Toute la science du gouvernement consiste maintenant à perpétuer les bienfaits de la révolution, et à prévenir le retour de ses erreurs et de ses crimes ; mais qui fera au gré de tous cette division si difficile ? Les uns et les autres sont

niés tour à tour par les partis ; nous avons vu par intervalles justifier les crimes ; nous voyons tous les jours, à l'extrémité opposée, rejeter les bienfaits comme des présents funestes. Mais que servent les récriminations ? Qui n'a pas le droit d'en user ? Qui peut se dire exempt d'erreurs ? Qui n'a pas été atteint par la lave du volcan politique dont les éruptions diverses ont déplacé tant de fois les hommes et les choses ? Quel est le parti qui ne s'appuie sur un principe honorable ? Quel est celui qui n'en a point tiré des conséquences folles ou désastreuses ? Ont-ils jamais pu s'arrêter dans leur triomphe ? Les sages pourront-ils jamais les contenir dans ce milieu que la prudence leur conseille ? Les sages ne sont écoutés que dans les mauvais jours ; la prospérité les aveugle et les fous les entraînent ; et ils vont se briser contre ces masses inertes qu'ils ont d'abord séduites par leurs promesses mensongères, qui maintenant se redressent contre eux au souffle de l'opinion contraire. Que de variation dans les vœux, dans les sentiments, dans les mouvements de ces masses ! Quel est le pouvoir mystérieux qui les agite ? me demandais-je en jetant les yeux de l'autre côté du chemin ; et le nom qui m'apparut tout à coup sur le fronton d'un petit temple, sembla répondre à ma pensée comme un écho de l'histoire.

Ce nom était celui de Firmin Didot (1), et cet illustre représentant de Guttemberg parut se dresser pour me dire que le bien et le mal dépendraient à l'avenir de cette puissance nouvelle. Guttemberg n'a point créé les passions humaines, elles sont vieilles comme l'homme, mais il leur a donné une faculté de propagande qui,

(1) Né à Paris en 1764, mort en 1836.

jusque-là, n'avait appartenu qu'à la chaire du professeur ou de l'apôtre. La pensée philosophique a pénétré dans les masses avec une merveilleuse rapidité. La parole des précepteurs du genre humain n'a plus besoin de leur présence ; le livre y supplée et se multiplie à l'infini.

Pouvoir immense, irrésistible,
 En qui tous les pouvoirs ont un rival terrible,
 Il fait l'opinion et lui prête sa voix.
 L'anéantir est impossible,
 Quel Lycurgue ou quel Dieu lui donnera des lois ?
 C'est aux mains du méchant la torche incendiaire ;
 C'est dans la main du juste un céleste flambeau,
 C'est un volcan dans sa colère,
 Dans ses jours de bonté c'est un soleil nouveau.
 Source d'erreur ou foyer de lumière,
 Des modernes États bienfaiteur ou fléau,
 Quelle main réglera sa course aventureuse ?
 On le comprime un jour, on le repousse en vain.
 Celui qui l'a créé lui donna pour carrière
 Tout l'avenir du genre humain.

Des insensés ont comparé la presse à la lance d'Achille qui guérissait les blessures qu'elle avait faites. Illusion étrange, qui ne tenait compte ni de l'entraînement des passions, ni du choc des vanités humaines, ni de la stupide crédulité des peuples, ni de la puissance des mauvais génies. Mais, dans les mains de Firmin Didot, l'imprimerie n'a servi qu'à des publications utiles. Il s'est montré le digne successeur des Étienne, des Aldes, des Elzevirs, de ces habiles typographes qui ont connu l'importance de leur mission. C'est Didot qui, le premier, a réuni toutes les industries qui concourent à la confection d'un livre, la fabrication du papier, la fonte des caractères ; et, sous sa direction savante, les progrès

de son art ont approché de la perfection. Il a fait plus, Madame, il a pris le livre à son origine. Il a, comme poète, ajouté à nos richesses littéraires. Une traduction des *Bucoliques* de Virgile le fit connaître des hommes de goût ; et, vers la fin de sa carrière, une tragédie d'*An-nibal* nous a prouvé qu'il n'avait jamais cessé de cultiver les lettres. Membre de nos assemblées délibérantes, il y a porté cette justesse d'esprit, cette droiture, cette simplicité de mœurs, cette modestie qui ont signalé sa vie entière. Il était digne d'appartenir à cette famille qui se distingue aujourd'hui par une vertu bien rare, celle de persévérer dans la profession de ses pères. Elle en est à la cinquième génération d'imprimeurs ; et l'on ne saurait trop louer cette constance, dans un siècle où le notaire, l'avocat, le commerçant, ne songent plus qu'à s'enrichir pendant la moitié de leur vie, pour en perdre le reste dans les jouissances d'une fastueuse oisiveté.

La passion de l'indépendance et l'ambition ne sont pas les seules causes de ce nouveau travers de notre époque. Il faut en accuser aussi l'instabilité de nos gouvernements, la fragilité de nos institutions, la fréquence de nos convulsions politiques. On se hâte de réaliser, de consolider ce qu'on a pu acquérir par le travail pour le dérober aux atteintes de la révolution qu'on redoute ; on ose à peine compter sur le lendemain. Rien n'attestait plus fortement cette instabilité des choses humaines que ce monument dont les colonnes et les dentelures se dessinaient devant moi à travers le feuillage des arbres dont la tombe de Firmin Didot était ombragée. Pourquoi les cendres d'Abailard et d'Héloïse sont-elles là ? Quelle destinée que celle de cet amant dont Pope et Collardeau ont immortalisé les infortunes ! Tourmenté

par une passion violente, lâchement mutilé par la cruauté d'un prêtre barbare, persécuté par le fanatisme de saint Bernard, emprisonné, trahi par des mains perfides, condamné par un concile pour une de ces questions ridicules qui agitaient alors le monde chrétien, Abailard avait au moins le droit de compter sur la paix des tombeaux; et sa cendre est errante comme sa vie. Le vénérable abbé de Cluny la dérobe pendant la nuit au monastère de Saint-Marcel pour la rendre aux vœux de la tendre Héloïse, qui lui dresse une tombe dans la chapelle du Paraclet. Le même cercueil reçoit bientôt les deux amants. Ils y reposent l'espace de trois siècles, au bout desquels on les sépare pour calmer les scrupules d'une abbesse scandalisée; et leurs sépulcres sont élevés aux deux côtés du sanctuaire. Cent trente ans après, on les réunit encore; mais, avant que deux autres siècles aient passé sur leurs ossements, le Paraclet, le séjour d'Héloïse, le dernier asile de ces amants illustres, est enveloppé dans la ruine de tous les cloîtres. L'église de Nogent-sur-Seine les recueille; mais bientôt Paris les réclame. Un refuge digne d'eux est disposé pour les recevoir. Un homme laborieux, un citoyen zélé veut arracher à la destruction cette foule de monuments épars qu'a mutilés la faux révolutionnaire, ces tombeaux, ces statues, qui sont demeurés sans asile sur les débris des temples qui les renfermaient. Le patriotisme religieux d'Alexandre Lenoir les réunit dans un vieux cloître de la capitale. Il les classe avec ordre, il orne avec goût l'enceinte qui les rassemble. Cet établissement reçoit le titre honorable de musée des monuments français. Les restes d'Abailard et d'Héloïse y prennent leur place. L'étranger visite avec respect ce nouveau musée. Il en admire l'ensemble, il suit avec intérêt les progrès

de la sculpture et de l'architecture françaises, dans ce vaste dépôt où sont rangés par ordre les quatorze siècles de la monarchie. Ce dépôt subsiste vingt ans, et disparaît au moment où son fondateur avait droit de compter sur son immortelle durée. Les fanatiques de 1815 voient une profanation dans ce monument de la piété d'un artiste. Ils revendiquent ces débris au nom des églises que la Terreur en a dépouillées, et Alexandre Lenoir voit disperser en un jour ce qu'il avait eu tant de peine à rassembler.

J'ai vu couler ses pleurs ; et son cœur attristé
 Avait droit de pleurer ce crime de l'envie.
 A ce temple des arts il consacrait sa vie ;
 Nos vainqueurs l'avaient respecté.
 Sa mémoire à jamais y devait être unie ;
 De cet espoir on l'a déshérité.
 J'ai vu pour ces débris sa pieuse tendresse.
 Il prodiguait encor ses soins religieux
 A ces monuments précieux
 Qu'on dérobait à sa vieillesse.
 Sur le char ravisseur il les suivait des yeux ,
 Ainsi qu'un père, accablé de tristesse ,
 Suit le cercueil d'un fils que rappellent les dieux.

On ne pouvait rendre au Paraclet les tombeaux unis d'Abailard et d'Héloïse. Ils furent transportés dans ce cimetière avec la chapelle sépulcrale, dont les ogives, inconnues de leurs contemporains, attestent que, plus de quatre siècles après eux, leur mémoire était toujours vivante, et que l'Église même respectait le souvenir de leurs amours. Je leur devais un adieu poétique, et je leur dis, en jetant un dernier regard sur ce monument :

Adieu, modèles de constance,
 Tendres victimes de l'amour ;

Vos plaisirs n'ont duré qu'un jour,
Vous l'avez expié par trente ans de souffrance.
Dormez en paix dans ce séjour,
Recueillez-y l'hommage de la France ;
Le monde entier vous a donné des pleurs.
De vos amours la gloire est immortelle,
Et tant qu'on aimera, l'amant tendre et fidèle
Sur vos tombeaux unis viendra jeter des fleurs.

En parcourant des yeux les alentours de cette chapelle, je m'aperçus que je laissais derrière moi un enclos destiné à des sépultures particulières. Exhaussé par un tronc d'arbre, je vis par-dessus le mur d'enceinte, un ministre de la religion de Moïse qui s'appuyait sur une de ces tombes ; et je n'aurais jamais osé le distraire de ses méditations pieuses, s'il n'eût arrêté sur moi ses tristes regards. J'implorai la faveur de pénétrer dans cet enclos, et il vint lui-même m'en ouvrir la porte. « Ici reposent, me dit-il, les cendres des enfants d'Israël, et j'y bénis le Dieu d'Abraham de ce triomphe de la tolérance. Ces malheureux, que toutes les nations chrétiennes se sont acharnées à persécuter, que par un oubli sacrilège des paroles du Christ des moines barbares osaient offrir en holocauste à celui qui nous avait pardonnés, ces malheureux ne sont plus rejetés de la société des vivants et des morts ; ils ne sont plus étreints par un préjugé terrible entre l'infamie et la misère, entre la rigueur des lois qui les repoussaient des professions honorables, et l'injustice de l'opinion qui leur reprochait la bassesse de leur industrie. Nous ne sommes plus errants dans cette vallée de larmes ; nous avons une patrie et des tombeaux. La France a donné cet exemple au monde ; et les Israélites qu'elle a reçus au rang de ses citoyens lui ont prouvé par leurs services

qu'ils n'étaient pas indignes de cet honneur. » — Oui, me suis-je écrié en pressant les mains de ce successeur d'Aaron et de Samuel, oui, vous avez brillé dans nos camps, dans nos tribunaux, dans nos assemblées, et vos services honorables ont justifié la philanthropie de nos lois. A l'exception d'un petit nombre d'insensés dont la raison fera justice, tous les cœurs sont pénétrés aujourd'hui de cette bienveillance mutuelle que se doivent les enfants d'une mère commune. La philosophie est devenue la conciliatrice, le lien de toutes les religions.

Ne craignez plus ces fêtes sanguinaires,
 Témoignages affreux de la foi des Ibères,
 Ces bûchers solennels, où des bourreaux sacrés
 • Immolaient vos sœurs et vos frères.
 Leurs mystères sanglants ne sont plus célébrés,
 De leur noir tribunal on a détruit l'enceinte;
 Au mépris des humains leurs arrêts sont livrés,
 La flamme des bûchers est pour jamais éteinte;
 Et les inquisiteurs sont partout abhorrés.
 Le monde entier suivra l'exemple de la France.
 A la voix de la tolérance,
 Tombent les préjugés des peuples et des rois;
 Et, pour arrêter sa puissance,
 Le fanatisme à peine ose élever la voix.
 Respectez cet accord inspiré par Dieu même,
 Vous qui sous tant de noms desservez ses autels.
 Respectez la foi des mortels;
 Et pour le crime seul réservez l'anathème.

Le prêtre des Juifs n'osa répondre à ce vœu de ma philanthropie, et je fus moins surpris qu'affligé de son silence. Le ministre d'une autre religion aurait peut-être fait pis que de se taire. Je me hâtai de lui demander si quelques cendres illustres dormaient dans cet espace ,

et il me désigna une pyramide de pierre qui renfermait les ossements du grand rabbin David Sintzheim. Ses vertus, me dit-il, nous rendent sa mémoire précieuse ; et son passage sur la terre de France est consacré dans les fastes de l'empire. C'est lui qui vint présider à Paris le grand sanhédrin des Juifs. Depuis que Titus avait réduit Jérusalem en cendres, les prêtres d'Israël, dispersés comme leurs frères, avaient cessé de se réunir. Le vainqueur d'Iéna dicta l'ordre de notre convocation, des champs de bataille qui venaient d'être témoins de sa victoire. Les rabbins et les premiers du peuple accoururent à sa voix de toutes les parties de l'Europe ; et le sanhédrin, que Titus avait détruit en l'exilant à Japhné, se rassembla, dix-sept siècles après, dans la capitale de la France.

« A droite du vénérable chef de ce concile, sous cette tombe de marbre, repose, ajouta-t-il, une femme qui n'a brillé ni par son savoir ni par sa puissance, mais qui n'en est pas moins digne de nos regrets et de nos éloges. Madame Fould était née pauvre ; mais Dieu, qui connaissait son cœur, fit prospérer toutes les entreprises de son époux, et le commerce lui procura une grande fortune. Elle se ressouvint alors des chagrins et des privations de sa jeunesse, et plaignit ceux qui en éprouvaient encore. Sa vie entière fut consacrée à leur soulagement. Sa charité ne repoussait personne, elle ne demandait point à l'indigent quel était le Dieu qu'il adorait ; catholique, juif ou protestant, il suffisait d'être malheureux pour avoir part à ses aumônes. Des orphelins, des veuves, des familles entières lui doivent leur existence. Sa mort fut une calamité pour les pauvres ; ils suivirent au nombre de quinze cents le cercueil de leur bienfaitrice. Cet enclos et ses environs en étaient couverts. Un ami s'é-

tait chargé de rendre sur sa tombe un hommage public à ses vertus. La voix de cet ami fut étouffée par la douleur ; et les pleurs, les sanglots de ce cortège d'infortunés fut la seule oraison funèbre de cette femme respectable. » — Il n'en fut jamais de plus éloquente, repris-je en m'inclinant devant cette tombe. Qu'aurait pu dire de mieux Bossuet lui-même ? Quelles louanges plus dignes aurait-on données à cette vie de charité ?

Quelle leçon pour l'avare opulence,
 Pour ces riches plongés au sein des voluptés,
 Dont l'égoïsme altier refuse à l'indigence
 Le superflu de leurs félicités,
 Pour ces Verrès qu'endurcit l'injustice
 Aux plaintes de la veuve, au cri des orphelins,
 Et qui vont sans pudeur, sur les autels du vice,
 Porter le fruit de leurs larcins !
 Que n'étaient-ils témoins de ces pleurs honorables,
 Ces puissants orgueilleux, ces grands insatiables,
 Qui, du trésor public ardents déprédateurs,
 Couvrent de soie et d'or leurs palais et leurs tables,
 Et prodiguent à leurs flatteurs
 La substance des misérables !
 Quelle honte surtout pour ces vils parvenus,
 Qui, de leur origine oubliant la bassesse,
 Et les haillons dont ils furent vêtus,
 Repoussent de leurs bras l'ami de leur jeunesse ;
 Et, de leurs froids dédains accablant leur détresse,
 Insultent aux malheurs qu'ils ne connaissent plus !
 Puisse un jour la fortune, en sa juste colère,
 Les replonger dans la misère,
 Et de leur lâche orgueil venger l'humanité !
 Mais que la terre soit légère
 A cet ange de charité !
 Que dans les cieus et sur la terre
 Sa modeste vertu reçoive le salaire
 Que ses bienfaits ont mérité.

Reconnaissons pourtant que ce genre d'égoïsme s'affaiblit tous les jours. La charité ne fut jamais plus active, plus ingénieuse, plus abondante ; et dans la famille de cette femme de bien, on en retrouverait peut-être un nouveau modèle.

Je sortis de ce dernier asile de nos israélites, et, laissant à ma droite le tombeau d'Abailard, je traversai la route que j'avais d'abord suivie pour me jeter dans un large sentier, au bout duquel s'offrit à moi le nom de Xavier Bichat, de l'un des plus célèbres anatomistes des temps modernes (1). Fils de médecin, il puisa dans les leçons de son père la passion de l'art de guérir. Élève du chirurgien Petit à Lyon, du célèbre Dussault à Paris, il étonna ses maîtres par la supériorité de ses analyses, et, avant d'avoir atteint sa vingtième année, il était considéré par eux comme un des maîtres de la science. Personne n'avait étudié avec une aussi rapide intelligence la structure du corps humain, personne n'avait pénétré avec tant d'ardeur et de génie dans ce labyrinthe d'os et de muscles, de nerfs, de fibres et de membranes qui en forment le mécanisme. Mais c'était peu pour lui d'en connaître toutes les parties et leur merveilleux agencement, il s'éleva, comme ses devanciers, de l'anatomie à la physiologie, et, laissant leurs livres pour le sujet qui les avait inspirés, il observa, comme s'il était le premier à le faire, le jeu de ces éléments, les fonctions de nos organes, la diversité de leur action, leur concours au mouvement de l'ensemble, sondant les mystères de leur vitalité, les causes de leurs altérations, les sièges des maux qui les dénaturent, tous les phénomènes de la

(1) Né dans le Jura en 1771, mort à Paris le 22 juillet 1802.

santé et de la maladie, de la vie et de la mort. Affranchi par son génie de la tyrannie des systèmes, il consigna ses observations dans trois ouvrages dont la célébrité dure encore. Le *Traité des membranes*, les *Recherches sur la vie et la mort*, le signalèrent à l'admiration de l'Europe. Les Allemands applaudirent eux-mêmes à celui qui détruisait leur Boërhaave, et, bientôt après, son livre de l'*Anatomie générale, appliquée à la physiologie et à la médecine*, fut, au dire de ses juges naturels, son plus beau titre de gloire. Le gouvernement n'attendit point ce dernier résultat de ses méditations pour lui confier, avant l'âge de vingt-neuf ans, la direction de l'Hôtel-Dieu de Paris. C'était l'appeler à des expériences nouvelles, à l'étude des accidents les plus imprévus, des phénomènes les plus divers; c'était ouvrir à son génie une carrière immense. Il s'y jeta avec toute l'ardeur de son âge, s'isola de tous les grands mouvements politiques du Consulat, ne cherchant dans les effets et les résultats de cent maladies diverses que les moyens de les guérir, étonnant ses disciples comme il avait étonné ses maîtres par l'activité de ses travaux, par la sûreté de sa main, par la profondeur de ses conclusions. Mais on ne dissèque point impunément six cents cadavres dans une moitié d'année. Les principes de sa vie en furent attaqués, et à trente-deux ans, cette vie si laborieuse, si pleine, fut tranchée par la mort qui semblait craindre que cet homme ne lui arrachât trop de victimes. Ce fut un deuil public. « Bichat est mort, écrivait Corvisart au premier consul, personne en si peu de temps n'a fait tant de choses et si bien. » La science qu'il a avancée a encore marché aujourd'hui. On a rectifié des erreurs qu'il n'avait pas eu le temps de reconnaître lui-même : mais l'humanité doit conserver le précieux souvenir de son

passage sur la terre. Elle ne saurait trop louer le zèle de ces hommes qui, pour combattre les infirmités humaines, se dévouent au triste spectacle des douleurs, des gémissements, des souffrances de leurs semblables, de leurs agonies, de tous les maux, de tous les accidents qui les assiègent.

Le plus terrible de ces maux me fut immédiatement signalé par une tombe modeste qui s'élevait à gauche de celle de Bichat : c'était la dernière demeure d'un guerrier qui avait passé vingt ans de sa vie sur les champs de bataille (1). Klein fut pris à trente ans par la révolution dans la maison militaire de Louis XVI, et il défendit cette révolution contre l'Europe armée, depuis la journée de Valmy, sous Kellermann, jusqu'au passage du Niémen, sous Napoléon. Il suivit Jourdan depuis les plaines de Fleurus jusqu'aux terribles défilés où la savante manœuvre du prince Charles fit reculer les deux armées qui menaçaient l'Autriche. Général d'avant-garde, Klein a compté ses jours par ses combats. C'est lui qui, sous les murs de Zurich, ramena la victoire sous les drapeaux de Masséna, dont les Russes avaient enfoncé l'aile gauche. Il fut un des lieutenants de Moreau dans cette courte campagne que termina l'éclatante victoire d'Hohenlinden. Il ouvrit, à la tête des dragons, la campagne plus étonnante qui signala l'apparition de Bonaparte dans les plaines d'Allemagne, et qui transporta, dans le court espace d'une saison, les aigles de Boulogne au delà des remparts de Vienne. Klein porta les premiers coups au combat de Wertingen, et ne se reposa que sur le champ d'Austerlitz. Le vainqueur d'Iéna lui attribua, dans ses

(1) Né à Blamont en 1759, mort à Paris le 2 novembre 1845.

bulletins, la défaite de l'infanterie prussienne. Il préluda à la sanglante journée d'Eylau par une charge brillante que lui envoyait l'intrépide Murat. Ses services militaires finirent en 1807, et furent récompensés par le titre de comte, par des décorations, par la dignité de sénateur, que les Bourbons transformèrent en pairie. C'est dans ce corps politique que, trente-huit ans après, je fus appelé à lui rendre l'hommage suprême que cette chambre rendait à ses membres, et je ne puis que répéter ici l'éloge que je fis de ce noble caractère. Doué d'un sens droit, d'un esprit juste, d'un cœur aimant, d'une âme fortement trempée, constant dans ses affections, bon époux, bon père, homme d'honneur avant tout, le comte Klein fut conduit toute sa vie par deux guides qui ne trompent jamais : l'amour de la patrie et le sentiment du devoir. A côté de lui venait d'être apportée la digne épouse qui avait adouci les souffrances cruelles de ses dernières années. C'était la fille du comte d'Arberg, dont les vertus modestes et l'aimable caractère rehaussaient en elle l'éclat d'une illustre naissance.

Le tombeau de ce général, qui avait pris part à tant de luttes guerrières et politiques, qui était resté debout au milieu de tant de bouleversements, faillit arrêter mes pas, en jetant dans ma pensée une grande variété de souvenirs. Je vais rencontrer, me disais-je, des hommes de tous les partis, de tous les rangs et de tous les états, des grands d'autrefois ruinés ou froissés par nos dissensions politiques, des guerriers qui ont combattu sous les drapeaux de l'étranger dans ces luttes où s'étaient heurtés les intérêts du trône et ceux de la patrie ; d'autres qui avaient suivi les glorieux étendards de la liberté, ou que la révolution avait revêtus de ses magistratures nouvelles : je pressentais que ce passé, si diversement jugé

par les passions humaines , allait se reproduire tout entier sous mes yeux, que toute la révolution allait repasser devant moi

Avec ses bienfaits et ses crimes,
 Ses triomphes et ses malheurs,
 Et ses héros et ses victimes,
 Et ses beautés et ses horreurs ;
 Tantôt ivre de sang, et de sang altérée,
 Agitant dans ses mains la torche et les poignards,
 Tantôt belle de gloire et d'honneurs entourée,
 De Memphis à Moscou portant ses étendards ;
 Sur les arts, les autels, étendant sa furie ,
 Brisant tous les liens, violant tous les droits ;
 Et bientôt ranimant les arts et l'industrie,
 Honorant les vertus, les talents, le génie,
 Et cherchant le repos sous le règne des lois ;
 Contre le monde entier soutenant ses franchises,
 Aux ordres d'un soldat soumettant sa fierté ,
 Imposant tour à tour aux nations soumises
 L'esclavage ou la liberté ;
 Se jouant des États, des princes et des trônes,
 Renversant, relevant, décernant les couronnes ;
 Humiliant les rois jusque dans ses faveurs ;
 Et les prenant, au gré de ses caprices,
 Pour ses victimes, ses complices,
 Pour ses vassaux et ses flatteurs.

Ce fantôme bizarre et terrible m'était déjà apparu sur les deux tombes d'Oudot et de Célérier, et cette apparition nouvelle me fit presque reculer d'effroi. Mais je scrutai ma conscience, et me sentis le courage d'être juste. Je reconnus en moi un grand amour pour la patrie et pour la liberté, mais une horreur invincible pour les révolutions et un profond respect pour les lois établies. Convaincu par l'expérience de la nécessité des trônes pour le bonheur des peuples et le repos des

États, dévoué à mon pays plutôt qu'à tel ou tel homme, je n'avais aucun motif personnel de m'attacher à une dynastie plutôt qu'à une autre. Mais l'histoire de toutes les nations m'avait dit, avant la nôtre, que les révolutions étaient des calamités pour les empires; et j'avais successivement accepté et regretté les trois familles qu'en moins de cinquante ans il avait plu à la fortune d'élever et d'abattre. En les soutenant de ma plume et de mon épée, je n'avais négligé aucune occasion de les éclairer, de combattre les insensés ou les factions qui les entraînaient ou les poussaient à leur perte. J'avais toujours dit la vérité aux vivants, et il était moins difficile de la dire aux morts. Je pourrai me tromper dans mes jugements sur les hommes et sur les choses, mais on ne pourra du moins incriminer mes intentions sans les calomnier, et je serai toujours soutenu par le témoignage d'une conscience qui ne mentit jamais à personne et qui ne saurait mentir à elle-même. Fortifié par cet examen, et foulant à mes pieds la crainte et l'injustice, j'avancai dans ce dédale de tombes avec la résolution d'un juge qui se sentait le courage d'être juste; et je suivis le sentier tournant dont le général Klein semblait garder l'entrée.

La quatorzième tombe à ma gauche se montra comme un défi que le hasard jetait à ma justice. C'était celle de la famille Chénier; et, le nom de Marie-Joseph (1) ayant frappé mes regards, je cherchai involontairement celui du malheureux André (2); j'oubliais que sa cendre devait manquer à cette réunion de famille. Un beau vers

(1) Né le 28 août 1764, mort à Paris le 10 janvier 1811.

(2) Né le 22 octobre 1763, mort en 1794 sur l'échafaud.

de son frère me l'avait déjà dit. Cette cendre était perdue dans celle des mille victimes que la terreur avait entassées dans le cimetière de la Madeleine; et je me rappelai tout ce qu'avait inventé la calomnie pour désunir ces ombres fraternelles, pour flétrir un des grands poètes qui avaient recueilli l'héritage de Voltaire. L'esprit de parti connaît si peu les hommes qu'il attaque, et lui seul a pu établir dans les lettres comme dans la politique un antagonisme perpétuel entre les deux frères; ce dissentiment n'exista qu'un jour. Nés tous deux à Constantinople, amenés en France dès l'âge le plus tendre, élevés tous deux à Paris, destinés l'un et l'autre à jeter un grand éclat en poésie, entrés tous deux au service et dégoûtés en même temps du métier des armes, ils accueillirent la révolution avec le même transport et le même enthousiasme. André parlait de la liberté comme son frère. Il célébra la nuit du Jeu de paume, dans des vers où les deux ordres privilégiés étaient appelés des tyrans valets sous le tyran suprême. Il attaquait les prêtres perdus d'opulence, il se faisait l'apologiste de la Déclaration des droits de l'homme, le champion de la souveraineté du peuple, tandis que Marie-Joseph ne parlait au roi de France qu'en vers respectueux. Mais, l'anarchie et le crime ayant souillé le berceau de la révolution, les paroles d'André se modifient. Il dit bien encore que les rois ne sont que les délégués du peuple, mais il ne les appelle plus des tyrans. Il attaque les Jacobins qui méditent leur perte, qui insultent le 20 juin à Louis XVI. Il flétrit leur panégyriste Collot-d'Herbois, la niaise cruauté de Pétion. Il célèbre l'héroïsme de Charlotte Corday. Il prête sa plume au roi martyr, entre la sentence et l'échafaud; il y monte enfin lui-même sans renier ses principes, il ne fait qu'en abhorrer

les conséquences. Marie-Joseph ne s'était pas montré plus républicain que son frère; j'ai signalé le royalisme de ses premiers vers. Mais les crimes des révolutionnaires avaient moins aliéné ses sentiments. Il s'était donné sans réserve à la république, il avait même accepté la terrible solidarité du régicide, et c'en était assez pour que l'esprit de parti l'accusât d'avoir abandonné son frère aux bourreaux de son roi. Ce mensonge infâme a pesé sur sa vie entière, mais on ne peut plus nier qu'il ait tenté de sauver le fils de sa mère, et le regret de son impuissance l'a suivi jusqu'au tombeau. C'est qu'il y a de la fatalité dans la vie de tous les hommes qui se jettent dans les tourmentes politiques. Lui aussi, comme tant d'autres, il eût voulu s'arrêter sur la pente révolutionnaire; lui aussi avait dit à la révolution : « Tu iras jusque-là, et tu n'iras pas plus loin, » et la révolution s'était jouée de ses scrupules et de ses prévisions. Il avait dit : *Des lois, et non du sang*, et les lois avaient péri dans le sang des législateurs; et le sien aurait coulé comme celui de son frère, si la tête de Robespierre n'était tombée de l'échafaud qui l'attendait lui-même. L'homme y aurait gagné. L'histoire n'eût pas eu à raconter les incertitudes du député Chénier, le contraste du tribun opiniâtre et de l'inspecteur général des études et la palinodie de Cyrus, et la demande d'une pension. Mais le poète y eût perdu comme la postérité; ses œuvres doivent obtenir grâce pour ses fautes.

Que nous font désormais ses erreurs politiques?

L'homme n'est plus, le barde vit toujours.

Je ne vois sur son front que les lauriers delphiques;

Et sa gloire vivra jusqu'au dernier des jours.

J'entends encor ses chants, qui dans la noble arène

Excitaient les Français aux plus brillants exploits;

J'admire dans Chénier un des rois de la scène,
 Quand, inspiré par Melpomène,
 Il peint l'ambition, la vengeance, la haine,
 Les malheurs des héros et les crimes des rois.
 Quand il montre à nos yeux Charles neuf et sa mère,
 Couvrant leurs attentats de la religion,
 Gracchus assassiné par le fer consulaire,
 Le poignard de Timoléon
 Au salut de l'État sacrifiant son frère,
 La politique de Tibère,
 Et les vertus de Fénelon,
 Et l'inconstance sanguinaire
 Du tyran qui, de Rome affrontant la colère,
 Du joug du Vatican affranchit Albion.
 Ainsi brillait Chénier sur la scène tragique ;
 Et des partis sur lui s'acharnait la critique ;
 Et leurs cris le chargeaient du plus noir des forfaits.
 Ces cris ont allumé sa verve satirique,
 Il attaque des sots la tourbe fanatique ;
 Il les accable de ses traits,
 Venge la liberté, le goût et le génie,
 Voltaire et sa philosophie
 De leurs insolents détracteurs,
 Et du fiel que pour lui broyait la calomnie
 Noircit les calomniateurs.

Je ne jurerais point, Madame, qu'il les ait réduits au silence. Les préventions si faciles à naître, sont si lentes à détruire. On a voulu même lui enlever sa gloire, en proclamant la supériorité de son frère, qu'une secte littéraire prétendait ériger en chef d'école. André avait dit :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques ;

et l'on faisait de ce vers la loi poétique de notre époque. Mais les disciples d'André Chénier prenaient sa maxime à rebours ; ils ne faisaient que des vers nou-

veaux sur de vieilles pensées. Soyons justes pour les deux frères, admirons ce qu'il y a de grâce et de sensibilité dans l'auteur de la *Jeune captive*; mais louons dans Marie-Joseph l'énergie de la pensée, la vérité de l'expression, la peinture des passions et des caractères, la pureté du style et l'intérêt des situations.

C'est encore une victime des circonstances que j'ai rencontrée à six tombes de la sienne. Là reposait le général Dupont, à qui un jour de malheur fit perdre le fruit de vingt années de glorieux services (1). Jeune encore, il avait servi dans la légion française que le comte de Maillebois avait conduite au secours de la Hollande dans ses luttes contre Joseph II. Rentré en France au début de nos guerres contre l'Europe, il ne se révèle que par des actions d'éclat. Aide de camp de Théobald Dillon, il le défend au péril de sa vie contre une soldatesque effrénée, et tombe couvert de blessures à côté du cadavre de son général. Il se distingue à Valmy et au combat des Islètes. C'est à ses conseils que Dunkerque, menacé par le duc d'York, doit son salut, et le général Houchard sa victoire d'Hondschoote. Près de Menin, il fait mettre bas les armes à un bataillon de grenadiers autrichiens. C'est lui qui rassemble et forme au pied des Alpes l'armée qui doit franchir le Saint-Bernard et conquérir l'Italie. La plaine de Marengo est témoin de son courage. Plus tard il passe le Mincio à la tête de quatorze mille hommes, et défait à Pozzole quarante-cinq mille Autrichiens. Dans la campagne de 1805, il en repousse trente mille sous les murailles d'Ulm, et en prend dix mille le lendemain, n'ayant sous ses ordres que six

(1) Né à Chabanais en 1766, mort à Paris.

bataillons d'infanterie et trois régiments de cavalerie. Deux jours après, il défend la position d'Albeck contre le prince Ferdinand ; renforcé le lendemain par quelques bataillons , il attaque le prince, le poursuit et lui enlève vingt mille hommes. L'année suivante, il prend part à la conquête de la Prusse, et contribue à la défaite de Blücher dans Lubeck. C'est lui qui, à la bataille de Friedland, rejette l'armée russe dans la ville et assure la victoire à nos aigles. Napoléon le comble de distinctions et de faveurs. Il est comte, grand dignitaire de la Légion d'honneur, et l'armée le considère comme un de ses futurs maréchaux ; il entre le premier en Espagne, dans cette guerre désastreuse que la France aura droit de maudire ; il pénètre dans l'Andalousie, s'empare de Cordoue, que défend une insurrection terrible. Mais tout s'est soulevé autour de lui ; rejeté, cerné dans les défilés d'Andujar et de Baylen, il n'a que huit mille hommes pour se défendre. Il demande des renforts, et aucun ne pénètre jusqu'à lui ; il ne reçoit que l'ordre de tenir dans une position difficile, où la famine le presse, où la chaleur énerve ses troupes que la soif dévore. Il cherche des issues, et ne rencontre partout que des masses armées. Il capitule enfin, et, à cette nouvelle terrible, Napoléon oublie tous les services de son lieutenant ; il le flétrit, l'accuse d'avoir détruit le prestige de sa fortune, d'avoir laissé rompre dans ses mains la chaîne dont il étreignait l'Europe depuis le Niémen jusqu'au Tage ; et six ans de disgrâce et d'oubli succèdent à vingt ans de faveur et de gloire. Les Bourbons tentèrent de le relever, et dans sa nouvelle fortune il ne montra aucun esprit de vengeance. Les récriminations ne convenaient ni à la modération de son caractère ni à sa noble modestie. Mais l'opinion publique s'obstina dans son injustice. Es-

pérons que l'histoire sera plus juste... Napoléon a subi de plus grandes défaites, et n'en est pas moins resté le plus grand capitaine des temps modernes.

En jetant les yeux autour de cette tombe, j'aperçus sur ma gauche le nom de Jaucour (1) qui paraît le fronton d'un petit temple, et j'allai porter un dernier hommage à la mémoire d'un homme qui m'avait honoré vingt ans de son amitié.

Cet aimable vieillard fut le dernier modèle
 De cet esprit délicieux,
 De cette grâce naturelle,
 Du bon ton qu'à l'Europe enseignaient nos aïeux,
 Et que ne connaît plus notre France nouvelle.
 A cet esprit orné de souvenirs charmants,
 Jaucour savait unir la bonté, l'indulgence.
 Il ignorait la haine et ses ressentiments.
 De tous les nobles sentiments
 Le ciel avait formé son âme et son essence.

Il appartenait à cette portion de la noblesse qui, sacrifiant sans regrets ses privilèges, adopta franchement l'égalité politique et la monarchie constitutionnelle, qui était à ses yeux le seul garant de la liberté. Il la défendit contre les énergumènes de 93, contre les insurrections de la populace et la tyrannie des sociétés populaires. Son énergie lui attira la haine de Danton et des vainqueurs du 10 août. Sauvé, par l'intervention de madame de Staël, des cachots de l'Abbaye, et la veille même des massacres de septembre, il fut contraint de demander un refuge à la terre étrangère, et il y trouva d'autres ennemis qui ne lui pardonnaient point ce qu'ils

(1) Né à Paris le 14 novembre 1757, mort en février 1852.

appelaient sa défection. Cette double persécution n'ébranla ni sa foi ni ses principes. Rappelé en France par l'homme du 18 brumaire, il les défendit encore contre les tendances arbitraires de l'empire. Louis XVIII l'admit dans ses conseils, et l'offrit à son peuple comme un témoin de ses opinions constitutionnelles. Pair de France, il vota sans cesse avec les hommes qui repoussaient à la fois et la république et l'ancien régime. Ce fut une conviction, une lutte de soixante années; et dans un siècle d'irrésolutions, d'abjurations et de palinodies, il marcha sans dévier sur la ligne qu'il s'était tracée, jusqu'au moment où sa famille et ses amis vinrent le déposer dans cette tombe.

Après lui avoir payé mon tribut de reconnaissance et d'estime, je me jetai sur la gauche, et parcourus au hasard cette région de sépultures dont les épitaphes ne m'offrirent longtemps que des noms obscurs, malgré les fastueuses demeures que la plupart d'entre eux s'étaient données. La richesse de leurs cénotaphes faillit détourner mon attention d'une tombe dont la simplicité contrastait avec la renommée de l'homme qu'elle avait reçu. Deux socles modestes réunis par une console couverte de mousse portaient le nom de Malus (1) et de sa jeune épouse; et je m'arrêtai à ce nom dont les savants peut-être ont seuls gardé le souvenir. Je ne vous parlerai, Madame, ni des essais poétiques de son adolescence, ni des exploits militaires de sa jeunesse; il partagea, comme tant d'autres, les périls des armées de Sambre-et-Meuse et d'Égypte; mais ce ne fut ni sur les traces de Corneille, ni sur les pas des héros que Malus mérite

(1) Né à Paris en 1775, mort en 1812.

les regards de la renommée. C'est par ses expériences sur la lumière, sur ce fluide impalpable qui nous éclaire et nous échauffe, et que depuis vingt ou trente siècles les physiciens essayent d'analyser et de définir. Ce livre ne suffirait point à vous expliquer les différents systèmes qu'a produits cette recherche ; et il en serait ainsi de tous les phénomènes de la nature. Je ne m'engage point à faire l'histoire de toutes les variations de l'esprit humain, ce serait une prétention que je serais hors d'état de justifier ; et la première tombe de savant que je rencontre me fait pressentir que j'aurais à parcourir tous les domaines de la science universelle. Je dirai, autant que je le pourrai, sur la foi des autorités les plus compétentes, ce qui a fait la renommée de chacun des hommes qui les ont explorés, sans m'appesantir sur des controverses dont je ne saurais être juge ; et, par exemple que n'a-t-on pas dit sur la nature de la lumière, sur ses propriétés, sur son émission, sur la manière dont elle flotte dans l'espace, sur la vitesse de ses rayons, sur les corps qui les absorbent, les réfléchissent ou les réfractent ? C'est à ce dernier phénomène que s'est rattaché le nom de Malus. Huyghens avait observé qu'un minéral cristallisé, pénétré par un rayon lumineux, lui faisait subir une double brisure, le divisait en deux rayons divers ; et plus de cent ans après, l'Institut de France, reconnaissant l'insuffisance des explications données à cette découverte, proposa pour prix un nouvel examen de cette double réfraction. Malus, qu'au sortir de l'École polytechnique, des essais d'optique analytique avaient signalé à l'attention des savants, se livra avec ardeur à cette étude nouvelle ; et le prix lui fut adjugé ; il avait même fait plus qu'on ne lui avait demandé. Les mouvements du prisme, qu'il opposait en sens divers aux

rayons lumineux dont l'étude lui était prescrite, lui révélèrent que ces rayons ne subissaient qu'une réfraction simple en traversant, sous une certaine inclinaison, un corps qui leur imprimait ordinairement une double réfraction. Frappé de cette propriété inconnue que lui révélait le hasard, il s'assura de sa découverte par des observations répétées, et la proclama enfin sous le nom de polarisation de la lumière. Je ne me charge point de vous dire à quoi peut servir cette découverte; et à l'exception d'une centaine d'intelligences spéciales, le reste des humains se fera cette question; mais le monde savant fut frappé de la direction nouvelle que Malus venait d'imprimer à la science de l'optique. Le bruit en retentit aux extrémités de l'Europe. L'Institut se hâta de lui ouvrir ses portes; une médaille d'or lui fut décernée par la Société royale de Londres, et Napoléon le désigna pour la direction de l'école célèbre où Malus s'était distingué dans sa jeunesse.

Mais il jouit peu des honneurs

Qu'on décernait à son génie.

La mort vint l'enlever à ses admirateurs,

A l'Europe savante et peut-être à l'envie.

Qu'importent à la mort nos talents, nos souhaits,

Le but qu'à nos travaux assigne l'espérance,

Ce que le monde attend d'une utile existence,

Et les prix que décerne au mérite, aux bienfaits,

La publique reconnaissance?

Elle rit de nos vœux, elle rompt nos labeurs;

Au but de leurs efforts, au sein de leurs conquêtes

Elle atteint les triomphateurs,

Et change en jours de deuil et leur joie et leurs fêtes.

Ainsi mourut jadis le chantre harmonieux

Qui de Jérusalem chanta la délivrance.

Ceint du laurier sacré qui l'égalait aux dieux,

Vaincu par sa longue souffrance,
Il vit le Capitole et referma les yeux.

Usé par les fatigues de la guerre, par l'ardente activité de ses travaux scientifiques, Malus ne vivait, pour ainsi dire, que par les soins d'une femme adorée. Elle ne put survivre à sa perte; et la sœur de l'infortunée Wilhelmine, en les réunissant dans le même sépulcre, a rappelé sur la pierre funéraire le génie de l'un et la vertu de l'autre.

Hélas! cette tombe modeste est minée par le temps, et le promeneur en foulera bientôt les vestiges sans savoir ce qu'elle renferme. Je crains également pour une tombe plus modeste encore que j'ai trouvée à quelques pas de celle de Malus. Une grille en fer, ombragée par deux cyprès, l'a signalée à mes regards; et sur une large pierre posée au niveau du gazon, j'ai lu le nom de Tracy (1), de ce philosophe pratique dont la vie fut consacrée à la méditation et à l'étude. La guerre et la politique voulurent cependant s'en emparer. Colonel d'infanterie avant la révolution et député de la noblesse aux états généraux, le comte Destutt de Tracy y parut comme l'exécuteur testamentaire d'un siècle de tolérance en y réclamant la liberté des cultes et l'émancipation des nègres. Mais ce fut toute la part qu'il prit aux discussions de cette époque. Nommé plus tard sénateur de l'empire, il ne sacrifia point à l'homme qui l'avait revêtu de cette dignité les deux passions de sa vie, l'amour de la paix et celui de la liberté. Une autre passion absorbait son intelligence. Les débats de nos assemblées

(1) Né le 20 juillet 1754, mort le 9 mars 1835.

politiques l'ont moins occupé que la théorie des idées, et sa vie entière a été consacrée à l'étude de cette science conjecturale dont le dernier mot ne sera jamais dit peut-être. Je doute que vous teniez à savoir si vos idées sont en vous, ou si elles vous viennent par les sens. Mais dans ce cas vous seriez fort à plaindre, car il y a vingt-deux siècles au moins qu'on essaye de résoudre ce problème. Les deux écoles ont pour chefs les deux plus grands philosophes de l'antiquité, et cent autres se sont jetés à leur suite sur ce magnifique jouet que le Créateur a livré à l'intelligence humaine. Ils ont écrit d'innombrables volumes sur cette question, et ils en arrivent tous à conclure comme le maître dont ils ont adopté la doctrine sans qu'elle avance d'un pas. Tracy a été le successeur immédiat de Condillac dans l'école d'Aristote, et il a proclamé à son tour qu'il n'y avait rien dans l'esprit qui ne fût venu par la sensation; j'en doute, mais je n'y contredirai point. L'un des plus grands prédécesseurs de Tracy, l'Anglais Locke, en confessant à la fin de sa vie qu'il avait pataugé dans les ténèbres, m'aurait dégoûté de ce conflit perpétuel des deux systèmes contraires, sans qu'il en jaillisse une vérité sensible à tous. Je conviens toutefois que l'étude de ces grandes questions élève l'esprit et la pensée, et que dans ce noble exercice de l'intelligence on acquiert une force de jugement, de logique et de style qui fait survivre ces grands esprits à leurs systèmes. C'est là ce qui, dans tous les temps, leur a donné une assez grande importance et une plus grande vanité. Mais Tracy fut exempt de ce dernier travers. Il y avait à son époque des choses et des hommes plus bruyants que la philosophie et les philosophes. L'idéologie n'était pas en faveur. Napoléon proscrivait, sous le nom d'idéologues, les disciples du dix-huitième siècle,

les novateurs politiques, les révolutionnaires; et ses courtisans sacrés ou profanes allaient jusqu'à les traiter de matérialistes et d'athées. Tracy ne se tourmentait pas plus de ces reproches que de la propagation de ses idées, de la fortune de ses livres de métaphysique. Il était en tout l'ennemi de la violence; et sans examiner s'il dut ses qualités personnelles à la sensation ou à sa propre nature, je dirai qu'il a soutenu jusqu'au bout sa réputation d'honnête homme, d'excellent citoyen et de véritable philosophe.

Je quittai cette tombe simple comme sa vie, et je gagnai le sentier qui était à ma gauche, à l'endroit où repose le colonel Lomet, professeur à l'École polytechnique. Quatre socles pareils frappèrent tout à coup mes regards; et, en m'approchant de la grille qui les entourait, je lus en tressaillant le nom de Georges Cuvier (1). Là, près de sa femme, de sa fille et de son frère, dormait enfin cet homme qui appartenait au monde entier, dont la vaste intelligence embrassait toutes les connaissances humaines, dont la mémoire contenait peut-être tout ce qu'il est donné à l'homme d'apprendre, dont la parole puissante dominait les écoles, les assemblées et les académies.

Cette illustre famille en ces tombes unie,
Je la voyais naguère encor pleine de vie,
De son chef immortel savourant les honneurs,
Et jouissant des hommages flatteurs
Que décernaient à son génie
Les flots toujours pressés de ses admirateurs.
Je la voyais heureuse et fière
Des respects de l'Europe entière.

(1) Né à Montbéliard en 1769, mort à Paris en 1832.

Mais la mort a rompu ce glorieux concours.
 Nos respects ni nos vœux n'ont fléchi la cruelle ;
 Le malheur sur ce toit s'abattit avec elle.
 Une fille adorée au printemps de ses jours,
 Une fille, l'idole et l'orgueil de son père,
 Et l'espoir de chastes amours,
 Dans ces tombeaux descendit la première.
 Dans la force de l'âge et d'un noble labeur,
 Cuvier vint à son tour brisé par la douleur,
 Dans cette demeure dernière,
 Où bientôt l'ont suivi son épouse et son frère ;
 Et moi, qui fus hier témoin de leur bonheur,
 Je gémis aujourd'hui sur leur froide poussière.

A ne considérer dans Cuvier que l'administrateur, l'orateur politique, le professeur, le chef de l'Université, le flambeau des conseils de la couronne, on trouverait encore une des grandes figures de ce temps. On se demanderait même comment il aurait pu suffire à tant de devoirs, à tant d'affaires diverses. Mais il n'y avait là rien qui pût faire de son salon le rendez-vous perpétuel de tous les illustres de l'Europe et du nouveau monde. C'est que ce même homme était encore le plus grand naturaliste de son siècle, et que sa solitude était le plus utile, le plus fécond, le plus glorieux de ses moments. C'est là que, le scalpel à la main, ce patient, cet infatigable anatomiste pénètre dans les mystères les plus intimes de la zoologie. Les poissons, les oiseaux, les quadrupèdes, les reptiles, sont tour à tour soumis à ses savantes investigations. Quelle que soit leur petitesse, la délicatesse de leurs nerfs, la faiblesse de leurs organes, aucun n'échappe à son analyse ; il découvre, il démontre les erreurs de ses devanciers les plus illustres. Linné avait confondu dans une seule et même classe les mollusques, les vers, tous les animaux à sang blanc ; Cu-

vier en reconnaît six. Il signale dans leur organisation les différences que Linné n'avait pas même aperçues. Lacépède n'avait trouvé que quatorze cents poissons d'espèces diverses, Cuvier en dissèque plus de cinq mille, et pressent encore d'autres découvertes. Il se plaint alors des imperfections, des lacunes qu'offrent à une étude plus opiniâtre les diverses branches de l'histoire naturelle. Il conçoit un travail immense, une encyclopédie zoologique où toutes les espèces d'animaux seraient classées, représentées, décrites dans leur structure et dans leurs habitudes. Il sent bien qu'une vie d'homme est trop courte pour un si grand ouvrage; il l'indique aux générations futures, il le commence lui-même pour leur frayer la route. Il entreprend la classe la plus nombreuse des animaux vertébrés, sans abandonner l'étude de tous les autres. Leurs rapports, leurs différences, leurs instincts, leur constitution, leurs facultés de respiration, d'alimentation, leurs mœurs, leur intelligence, il saisit tout avec la sûreté d'un coup d'œil que l'exercice et l'observation rendent infailible. Il démontre en eux le travail si varié de la nature, il surprend, il trace les lois de leur création. Toutes les parties, toutes les formes de l'animal lui sont alors devenues si familières qu'en trouvant le plus faible des ossements, Cuvier nomme l'animal auquel il appartient et lui assigne sa place.

Ces merveilleux résultats de l'anatomie comparée, dont il est le plus éminent professeur, révèlent à son génie un grand secret de la nature, un grand et terrible chapitre de l'histoire de notre globe. Il a vu comme tant d'autres, dans les musées, dans les collections des savants, les ossements divers qui sont sortis des entrailles de la terre, que le pic et la sonde sont allés

chercher à des profondeurs inégales. Il les étudie, il les compare, il reconnaît qu'ils n'appartiennent à aucune des espèces, des familles qu'il a disséquées et dont il a trouvé les lois. Sa foi n'en est point ébranlée. Ces races n'existent plus, se dit-il, mais elles ont vécu; et le 21 janvier 1796, à la première assemblée où l'Institut de France se révèle au monde savant, il annonce à tous que ces ossements fossiles sont des débris de races perdues, des vestiges d'un monde antérieur au nôtre, que ces races ont été anéanties par une révolution de notre planète, et que les races vivantes sont le produit d'une création nouvelle. D'autres savants avaient observé avant lui ces mêmes fossiles; mais aucun système n'avait jailli de leurs recherches. Buffon lui-même n'avait jeté sur ces débris qu'un regard superficiel; il en attribuait quelques-uns aux éléphants, aux rhinocéros de notre monde, et confondait les plus monstrueux dans la charpente d'un animal inconnu qu'il nommait mastodonte, tandis que d'autres savants lui donnaient le nom de mammoth. L'œil de Cuvier se montra plus perçant que celui de Leibnitz, de Buffon, de Daubenton et de Pallas: aidé par ses propres descriptions, par les innombrables dessins qui les éclaircissent, par les lois générales qu'il a posées, il assigne à tous ces fragments la place et les fonctions qu'ils avaient dans la structure des animaux qu'il ose reconstruire. Les différences, les analogies qu'il remarque dans leurs membrures lui révèlent des espèces de plusieurs natures. Il les partage, il les classe, il les coordonne, il recompose leurs squelettes. Un seul ossement lui suffit pour définir l'animal tout entier, tant il est sûr des lois qu'il a proclamées. Un monde antérieur au nôtre se redresse sous la main de ce grand naturaliste; et soixante-dix espèces de reptiles et de quadru-

Les monstres remontent des entrailles de la terre sous des formes colossales, dont l'éléphant lui-même ne pouvait donner l'idée, dont le seul géant des mers pouvait soutenir la comparaison. Cuvier croit même y reconnaître la preuve de trois grandes révolutions du globe ; mais il ne trouve nulle part les débris ou les vestiges de l'homme. Comment sont venues ces enveloppes superposées de notre sphère ? D'où est sorti cet homme qui peuple la dernière de ces couches ? Ce sont là des mystères que s'est réservés sans doute le Dieu qui s'y manifeste : et Cuvier lui-même n'a point osé les sonder. Sa part fut assez grande. Cent mémoires divers, disséminés dans les journaux scientifiques, dans les recueils de l'Institut, vingt volumes enrichis de ses dessins, contiennent les résultats de ses longues recherches. Là se trouvent encore quarante éloges des savants les plus illustres de son siècle, modèles d'éloquence, monuments de la science la plus variée et de la plus impartiale justice. Trois académies de l'Institut s'étaient approprié ce génie ; toutes les sociétés savantes de l'Europe avaient honoré leur tableau de son nom. Trois dynasties l'avaient successivement adopté. Les partis lui en ont fait un crime ; mais se sont-ils demandé si un gouvernement quelconque pouvait répudier un tel homme, et si, par la nature des travaux qui faisaient sa gloire, qu'il ne lui était pas permis d'interrompre, cet homme pouvait rester étranger au gouvernement ? On l'a nommé l'esclave de tous. Disons plutôt qu'ils furent tous ses tributaires. Ceux qui ont apprécié son caractère et sa mission, qui ont vu sa profonde indifférence pour les grandeurs et les distinctions politiques dont il était comblé, son mépris pour les injures que lui attiraient ces faveurs, ceux-là diront qu'il était au-dessus de ce que le vulgaire appelle les

grands intérêts de ce monde, qu'il n'appartint qu'à la science qui lui a dû tant de progrès. Entendez la voix des savants qu'il a laissés après lui et qui se pressaient en foule sur la tombe où il allait descendre : « Cuvier, disait Arago, était l'image vivante, incontestable et incontestée de la prééminence scientifique de la France ; sa mort nous rapetisse tous. » — « Les hommes qui cultivent aujourd'hui la science de la nature, ajoutait Geoffroy Saint-Hilaire, doivent à Cuvier ce qu'ils savent et ce qu'ils sont eux-mêmes. Ils se sont tous formés sous l'inspiration de son génie. » — « Sa gloire s'accroîtra sans cesse, disait M. Flourens, comme les progrès des sciences qu'il a créées ; le nom de Cuvier suffirait à la gloire d'un siècle. » — « Sa vaste tête, reprenait Walkenaer, comprenait mieux que toute autre la liaison intime, les rapports multipliés qui existent entre toutes les branches des connaissances humaines. » Duméril se plaignait que la mort eût enlevé à notre admiration ce prodige de savoir et d'intelligence. « Homme admirable à plus d'un titre, s'écriait enfin M. Villemain, il remplit deux grandes missions : celle d'ajouter à la science, et celle de la populariser. La perte est grande pour tout le monde. »

L'éclat de cette renommée allait me rendre injuste envers son digne frère, le bon, le modeste Frédéric Cuvier (1), que l'exemple et les leçons de Georges avaient fait aussi naturaliste. Historien des mammifères, il a décrit plus de cinq cents quadrupèdes avec une exactitude qui ne laisse rien à désirer. Directeur de la ménagerie du jardin des Plantes, il a consacré trente-quatre ans de sa vie à l'étude de ces animaux qui lui arrivaient des

(1) Né à Montbéliard en juin 1773, mort à Paris en juillet 1838.

cinq parties du monde. Après avoir décrit leurs formes extérieures, il a voulu connaître leurs mœurs et les facultés de leur cerveau. Il en a marqué les limites et les différences, il a mis à part ceux que poussait fatalement un instinct aveugle, invincible; il a vu où commençait en eux l'intelligence, cette faculté qui, par la réflexion ou par l'imitation, modifiait leurs mouvements, leurs habitudes, et révélait en eux une sorte de libre arbitre; il était plus difficile peut-être de poser la borne où finit l'intelligence des bêtes, et où commence celle de l'homme. Il l'a fait cependant.

Mais dans ces merveilleux tableaux,
 Où, suivant les degrés de leur intelligence,
 Il a rangé les animaux,
 N'a-t-il pas eu pour l'homme un peu trop d'indulgence?
 N'a-t-il pas rencontré des bipèdes humains,
 Esclaves abrutis des plus grossiers instincts,
 Qui de cette raison, notre heureux apanage,
 De cet esprit, dont nous sommes si vains,
 N'ont jamais fait le moindre usage?
 Quel peu de dévouements, combien peu d'amitiés,
 Nos fastes ont glorifiés,
 Quand de l'ami le plus fidèle,
 Le chien dans tous les temps nous offre le modèle!
 En s'approchant de nous le lion s'adoucit.
 Le coursier, l'éléphant, l'ours même s'humanise;
 L'homme au contact de l'homme hélas! se pervertit,
 Lors même qu'il se civilise.

Je m'arrête, Madame; si Frédéric Cuvier se réveillait, il blâmerait cet accès de misanthropie, car ce fut le plus indulgent des hommes. Il me blâmerait aussi, cet autre savant qui est venu reposer en dehors de cette grille, à gauche de la famille Cuvier, dont il était l'ami le plus

constant. C'est l'ingénieur Prony (1), qui, par sa simplicité, par sa bonhomie, par ses distractions même, nous rappelait toutes les allures de la Fontaine. Élève et collaborateur du fameux Perronet, il devint à son tour le chef de l'École des ponts et chaussées, qu'il honora par ses travaux et par ses leçons. Nos ports et nos fleuves furent pendant soixante ans les objets de ses études ; et son ouvrage sur l'architecture hydraulique a été le guide des ingénieurs de la France et de l'Europe. C'est à lui que Paris doit ce pont qui a changé tant de fois de nom depuis son origine, et auquel la reconnaissance publique a conservé celui de Louis XVI. L'École polytechnique a compté Prony au nombre de ses premiers professeurs. Il y enseigna la mécanique ; et son professorat l'éleva au rang des plus célèbres géomètres. Il fut de cette génération de savants qui firent la renommée de l'Institut dès le jour même de sa création. Napoléon apprécia ses services, mais il oublia de les récompenser : Prony avait refusé de le suivre en Égypte. C'est à lui pourtant que l'empereur ordonna le dessèchement des marais Pontins, le rêve de tant de papes, et qui, bien avant eux, avait exercé la patience et le génie des consuls, des édiles, de César, d'Auguste, de Trajan et de Théodose. Nul n'a mieux étudié que Prony ce vaste foyer d'infection ; et la description qu'il en a faite, les plans et les projets qu'il a laissés, seront la règle des ingénieurs qui tenteront désormais l'assainissement de cette contrée célèbre. Seize volumes contiennent les études et les leçons de ce géomètre. Mais l'un de ses ouvrages les plus importants, le plus grand monument de sa patience et

(1) Né le 22 juillet 1755, mort le 29 juillet 1839.

de son esprit calculateur, n'est encore qu'un manuscrit en dix-sept volumes, dont l'observatoire de Paris a reçu le précieux dépôt. Ce sont les grandes tables logarithmiques et trigonométriques, que rendait nécessaires l'adoption du système décimal et dont l'impression est vainement attendue par l'Europe savante. Je ne sais si cet homme si simple, si modeste, s'est jamais plaint de cette négligence. Je doute qu'il se soit plaint de quelque chose ; je l'ai toujours vu content de son sort, jouissant du bonheur de ses amis, des honneurs qu'on prodiguait à ses égaux, sans songer qu'il les avait mérités comme eux. Cette abnégation est rare, et surtout de nos jours, mais on la comprend bien mieux en présence d'une tombe. Venez ici, disais-je en m'éloignant,

Venez de cette tombe écouter les leçons,
 Ambitieux de tous étages,
 Que j'ai vus s'agiter et s'accabler d'outrages,
 Pour des emplois, des titres, des cordons,
 Mendier bassement ces hochets éphémères ;
 Et des justes refus des rois, des ministères,
 Se venger par des trahisons.

En me rappelant tout ce que j'avais vu dans ce genre de turpitudes, de colères et de palinodies, et tout ce que je vois encore, j'avais repassé devant les tombes de la famille Cuvier ; et j'avais repris à droite le sentier tournant qui montait vers la colline. Les noms de Coupigny et de Dufrénoy amenèrent d'autres souvenirs et m'inspirèrent d'autres idées. Le premier (1) fût un chansonnier agréable, un des plus aimables parasites des grands de l'empire, qui leur payait en esprit et souvent en

(1) Né à Paris en 1766.

épigrammes la somptueuse hospitalité de leurs tables. Les romances de Coupigny ont fait longtemps les délices de leurs soirées. La scène lui doit quelques vaudevilles; la pêche fut enfin la dernière de ses passions, et, à la fin de sa joyeuse vie, il n'a regretté que le plaisir de dépeupler les étangs et les pièces d'eau de ses amis. Madame Dufrénoy (1) fut moins heureuse, et jamais femme n'avait mieux mérité de l'être; épouse d'un vieillard infirme que la révolution avait ruiné, elle fut contrainte de recourir à sa plume pour faire face aux nécessités que nous imposent la vie et le monde; et cette plume, qu'avaient signalée dès sa jeunesse des productions agréables, ne manqua point à ses espérances. Elle lui dut de l'aisance, de la gloire et l'amitié des illustres de son temps; les poètes Arnault et Fontanes, Camille Jordan, l'aimable comte de Ségur, d'autres qui sont encore pleins de vie et de renommée, se groupèrent dans le salon modeste dont elle faisait les honneurs avec une grâce parfaite et une bonté qui la faisait aimer de tous. Rien ne lui causait plus de joie que les succès d'un poète naissant; c'était pour elle un vrai bonheur que de le louer, de le pousser dans le monde, de contribuer à sa fortune. Jamais aucun de ses amis ne l'a quittée, et jamais elle n'a oublié elle-même ceux qui l'avaient soutenue au début de sa carrière. Je ne vous parlerai point des nombreuses compilations que lui commandait le besoin de vivre. Sa gloire n'est point là; elle est, comme celle de Boileau, dans un volume unique, dans ces élégies où respire une sensibilité si exquise, un si parfait mélange d'énergie et de délicatesse, un sentiment si pur et si passionné.

(1) Née à Paris le 3 décembre 1765, morte le 9 mars 1825.

Elle avait l'âme de Sapho,
Et Deshoulière eut moins de grâce.
Jamais la lyre d'Érato
N'avait de sons plus doux enchanté le Parnasse.
Par le cœur inspirés, ses vers allaient au cœur ;
Parny dans cette muse a vu plus qu'une émule ;
Et sur le double mont l'harmonieux Tibulle
Dut l'accueillir comme sa sœur.

Ce fut un jour de désolation pour ses amis, que le jour où nous vîmes la déposer dans cette tombe où sa mère l'avait devancée. Elle arrivait à peine à sa soixantième année, et, en admirant la beauté de ses traits, la verdure de son imagination, la vivacité de ses regards, cet enjouement qui avait résisté à tant d'épreuves et de vicissitudes, nous nous flattions de la conserver encore. Elle manqua tout à coup à notre amitié, et, quand les débris de son salon se rencontrent, il leur est difficile de ne pas rappeler son souvenir, de ne pas lui donner un regret.

Je lui dis un nouvel adieu, et me dirigeai vers une tombe élevée que surmontait la statue d'une femme en pleurs. C'est là qu'était venu, bien avant le temps, le pianiste Chopin (1), ce jeune Polonais que la proscription avait donné à la France, dont les mélodies avaient charmé nos salons, et qui les charmerait encore si les femmes ne l'avaient trop aimé. Ses amis lui ont érigé ce mausolée, et la statue qui le décore est due à l'énergique ciseau de Clesinger. On aperçoit derrière ce tombeau celui de Wilhem, qui, par une méthode ingénieuse, a popularisé l'enseignement de la musique en France, et

(1) Né près de Varsovie en 1810, mort en 1849.

dont le nom sera rappelé à notre reconnaissance, toutes les fois que se feront entendre ces masses de voix harmonieuses qui font la gloire de l'Orphéon. Donnons encore, en passant, un souvenir au violoniste Habeneck, qui a dirigé avec tant d'art et de succès l'orchestre de l'Opéra et fondé les admirables concerts du Conservatoire. Il repose à dix pas de Chopin; et, à une égale distance, je lis le nom d'un maître dans cet art sublime à qui la vieille Grèce a prêté tant de merveilles. Un bas-relief de marbre blanc s'élève sur la tombe de Chérubini (1), et nous présente la déesse de l'harmonie pleurant sur une urne funéraire. Il était digne en effet de ses pleurs, ce compositeur illustre, rival et contemporain de Cimarosa et de Paesello, qui, après avoir donné plusieurs opéras à Florence, à Rome, à toutes les grandes villes de l'Italie, essaya du public et du théâtre de Londres avant de se fixer dans notre capitale.

Des grands maîtres de l'harmonie

Paris depuis trente ans était le rendez-vous;
 Le parterre français était aux yeux de tous
 L'arbitre souverain du goût et du génie.
 Pour disputer à Gluk nos applaudissements,
 Piccini s'élançait du fond de l'Italie,
 Et des monts Apennins et des bords allemands,
 Accouraient sur leurs pas les fils de Polymnie.

Des amphions de l'étranger

Nous recevons encor le tribut et l'hommage.
 Si la fortune ailleurs nous fut rude et volage,
 Ainsi de nos revers elle aime à nous venger;
 N'allons plus sans espoir, dans la sanglante arène,
 Briguer des vieux Romains les destins oppresseurs.

(1) Né à Florence le 8 septembre 1760, mort à Paris en 1842.

Paris est pour l'Europe une nouvelle Athène;
Et ce laurier du moins n'est point baigné de pleurs.

Les Saliéri, les Mozart, les Sacchini, les Vogel, les Grétry, étaient venus solliciter nos suffrages et disputer à notre Méhul les palmes de la scène française, lorsqu'en 1788 Chérubini nous arriva de la Toscane. Son début ne fut pas heureux, et ne justifia point la grande réputation qui l'avait précédé, le sujet de *Démophon* avait mieux inspiré l'Allemand Vogel, et ce fut sans doute cet échec qui lui fit un moment adopter l'école de son rival, et substituer à l'expression mélodieuse des passions humaines les bruyants effets de l'orchestre. Les admirateurs d'*Œdipe à Colone* et de Grétry se révoltèrent à leur tour contre cette nouvelle invasion du génie tudesque. Mais Chérubini prit enfin la place qui lui était due. *Lodoïska*, *Médée*, *Anacréon*, et surtout *les Deux Journées*, forcèrent l'admiration du public français. Son ami Viotti lui demandait en même temps une foule d'airs nouveaux qu'il intercalait dans les opéras italiens; et nos églises retentissaient des accents mélodieux de ce maître. C'est dans ce genre de musique que dans la cathédrale de Florence il avait, dès l'âge de treize ans, signalé son génie; et les huit messes qu'il a composées pour la chapelle de Louis XVIII et de Charles X attestent la flexibilité de son talent. Il manquait à Chérubini ce qui a fait la vogue de tant d'esprits médiocres, le génie de l'intrigue et la souplesse du caractère. Mais le talent et le mérite savent tôt ou tard se faire jour; et leur gloire n'en est que plus pure et plus solide.

En face de cette tombe, à gauche de ma route, une statue de bronze me rappelle les traits de Vivant De-

non (1), de cet homme aimable qui fut le directeur des musées impériaux et le mécène de nos artistes. C'est dans ce bosquet qu'il était venu se reposer de soixante ans d'agitations et de succès; artiste lui-même, il nous a laissé des dessins et des gravures sans nombre, qui attestent la facilité de son crayon. Sa vie d'homme du monde et de charmant causeur a commencé dans le boudoir de madame de Pompadour et fini sous Charles X, dans le riche cabinet dont tous les voyageurs de l'Europe venaient admirer les merveilles, et dans lequel l'avaient relégué les rancunes de la restauration. Il avait connu et visité la plupart des souverains du continent et presque tous les hommes illustres de son époque. Jeté dans la diplomatie par la faveur de Louis XV, il vit le grand Frédéric à Potsdam, la grande Catherine à Pétersbourg, et Gustave III à Stockholm. Il rencontra plus tard Joseph II à Rome, dans les salons du cardinal de Bernis, et força la porte de Voltaire à Ferney, en s'étayant du titre de gentilhomme de la chambre, qu'il avait de commun avec le grand poète. Surpris par la révolution de France pendant un voyage d'Italie, dépouillé de ses biens comme émigré, il se souvient qu'il est artiste; protégé par son audace, plus encore que par ses dessins, il paraît tout à coup dans Paris, où l'échafaud décimait ses pareils; et, son crayon à la main, il va réclamer la protection de David. Le grand peintre l'accueille comme un confrère, et le met en face de Robespierre, qui lui commande de dessiner les costumes républicains dont le terrible décemvir veut parer ses

(1) Né à Chalon-sur-Saône, le 4 janvier 1747, mort à Paris le 27 avril 1825.

sujets. Les salons de Barras et de l'illustre veuve de Beauharnais le firent connaître enfin de Bonaparte ;

Et le jeune héros l'entraîna sur ses pas,
A travers les plages arides
Que dominant les pyramides.
Dans ces déserts brûlants, sous le feu des combats,
Denon interrogeait de ses regards avides
Les vestiges de Sésostris,
Les imposants contours des murailles thébaines,
Les temples, les tombeaux, majestueux débris
Qu'avait laissés sur ces brûlantes plaines
Le peuple antique d'Osiris ;
De César, d'Alexandre, il y suivait la trace ;
Et montrait, en contant les glorieux labeurs
Qu'avait accomplis notre audace,
Des soldats plus grands que les leurs.

Le récit qu'il a fait de cette brillante expédition, les dessins qu'il y a joints, sont un des plus beaux monuments de notre littérature moderne. Denon revint des bords du Nil avec Bonaparte ; il dirigea les travaux des peintres, des sculpteurs, des graveurs qui retraçaient sur la toile, sur le bronze ou sur le marbre, les merveilles de ce grand règne, et suivit désormais Napoléon sur tous les champs de bataille de l'Europe. On le voyait au milieu de la mitraille, parmi les morts et les mourants, dessiner les combats qui mugissaient autour de lui ; et l'empereur le contraignit souvent de chercher un poste moins dangereux et de songer un peu plus à sa vie. La rudesse des camps, la brutalité des républicains, n'avaient altéré ni les allures ni le langage du page de Louis XV. Il m'engageait un jour à faire le poème de la conquête de l'Égypte, en ajoutant, pour m'encourager, qu'il en ferait les vignettes ; et je ne cite ce trait que

pour donner une preuve de son urbanité, de sa bienveillance et de sa modestie.

Je me doute cependant qu'à l'exemple de Napoléon, il s'est un peu moqué de son voisin de tombeau, de ce bon directeur Gohier (1), de cet honnête républicain qui s'intitulait le vétéran irréprochable de la révolution, et qui n'a jamais pu se consoler d'avoir été joué par le vainqueur du 18 brumaire. Il avait pris au sérieux les protestations républicaines de cet heureux conspirateur à son arrivée de Fréjus; et, vingt-cinq ans après le renversement du Directoire, ce bon vieillard me démontrait par toutes les règles du droit que le parjure et l'usurpation du premier consul étaient des immoralités que le pays et Dieu n'auraient pas dû souffrir. Gohier s'était cependant distingué dans sa jeunesse par des plaidoyers qui faisaient l'admiration du célèbre Linguet. On le citait comme un phénomène, le barreau de Paris l'enviait à celui de Rennes. Hélas! il n'était ni le premier ni le dernier avocat qui nous ait prouvé que la science du gouvernement n'était pas toujours inhérente à l'art oratoire; et l'histoire aurait dû lui dire qu'en fait d'usurpation, l'indulgence du ciel était au moins égale à la servile docilité des peuples.

Il avait commencé comme Gohier, l'illustre orateur dont la tombe élevée me fit remonter vers la route que j'avais quittée. Regnauld de Saint-Jean-d'Angely (2) s'était fait un nom dans le barreau, et l'avait soutenu avec éclat dans l'Assemblée constituante; il professait alors un grand amour pour la liberté, une haine violente contre la noblesse. Mais, à partir du 18 brumaire, ce ne fut

(1) Né en 1746, mort en 1830.

(2) Né à Saint-Jean-d'Angely en 1762, mort en 1819.

ni le même homme ni le même langage; le jour où finissait la fortune politique de Gohier, celle de Regnaud commençait. Il avait connu Bonaparte dans sa première campagne d'Italie, où l'avocat constituant administrait nos hôpitaux militaires. Le premier consul s'en souvint et l'appela dans son conseil d'État. L'amant passionné de la liberté se fit le complaisant du despotisme; l'ardent ennemi de la noblesse se para de titres et de cordons. C'est lui qui allait constamment demander au sénat des levées d'hommes; et à chaque demande il trouvait des expressions nouvelles pour la justifier, pour persuader à la France que le cœur de son maître saignait de tous les sacrifices qu'il imposait à son peuple. Mais était-il plus coupable que les sénateurs dont le vote sanctionnait toujours la politique de ce maître? Napoléon n'eut-il que ce flatteur, que cet instrument de sa puissance? Regnaud fut-il le seul à renier les principes de sa jeunesse?

Ils remplissaient la cour, la ville et la province,
 Ces renégats, transformés en flatteurs;
 Ils couraient tous en foule aux pieds du nouveau prince,
 Abjurer leur passé, mendier ses faveurs.
 Les prêtres, les prélats, le pontife lui-même
 De la terre et du ciel lui vouaient les honneurs;
 Et les rois et les empereurs
 Devant le demi-dieu courbaient leur diadème.
 J'ai vu du roi martyr les lâches assassins
 Relever de leurs sales mains
 Le trône dont leur pied dispersait les ruines;
 Et des rois, érigeant le parjure en vertu,
 Du signe de l'honneur décorer des poitrines
 Où jamais un cœur n'a battu.
 J'ai vu nos fiers Brutus changés en Jefferyes,
 Et nos Gracques en Tigellins;
 Et nos brûleurs de parchemins

Broder leur carmagnole et couvrir d'armoiries

Leurs laquais et leurs baldaquins.

Ce peuple qui naguère, au nom de la noblesse,

Rugissait de colère et brandissait les bras,

À tous ces déserteurs ne prodiguait-il pas

De l'excellence et de l'altesse ?

Au milieu de ces faux Romains

Qui du nouvel Octave ont soutenu l'empire,

Regnauld du moins pouvait se dire :

Je n'ai pas de sang sur les mains.

Il est facile aux hommes qui n'ont pas vu ces jours d'une servitude renouvelée de cent autres et d'une gloire qui n'avait pas d'exemple dans les temps modernes, il leur est facile de se draper dans la virginité de leur indépendance, de se targuer d'une vertu que n'ont éprouvée ni l'appât des grandeurs, ni l'enivrement de la fortune, ni l'entraînement de la gloire, ni les caresses d'un homme qui tenait dans ses mains le globe de Charlemagne et l'épée d'Alexandre. Les âmes des Sully, des l'Hopital, des Voisin, ne sont pas jetées à profusion sur la terre par le dispensateur des humaines destinées. Irai-je, à l'exemple de quelques hommes qui, par un bienfait de leur position, par l'adresse de leur repentir ou par la souplesse de leur caractère, ont sauvé leur fortune du naufrage de l'empire, irai-je insulter au malheur de ceux dont la fortune s'y est engloutie ? Non, non ; que les courtisans du lendemain insultent aux courtisans de la veille, disais-je il y a vingt ans devant cette même tombe, et je ne le suis pas devenu depuis. Mais je puis dire sans flatterie que Regnauld n'abusa point de sa puissance, qu'il fut le protecteur éclairé des artistes et des hommes de lettres, et qu'il a trop cruellement expié une faute qui était commune à bien d'autres. Il était proscrit, exilé, il errait au delà des mers :

le malheur avait troublé sa raison. Il ne voyait, il ne demandait que la patrie. On lui rouvre les portes de la France, il s'y précipite, il touche la terre natale; et ce jour-là même il cesse de vivre. Ah! si Dieu nous permettait de lui demander compte de ses faveurs et de ses colères, Regnaudl aurait droit de se plaindre de la part qui lui était faite; et la même plainte sortirait peut-être d'une autre tombe qu'on venait de fermer à peine, à l'extrémité du sentier que je venais de parcourir.

C'est là qu'on avait déposé depuis peu de jours les restes de Frédéric Soulié, d'un écrivain que la mort avait frappé dans la force de l'âge et du talent, qui s'était fait distinguer, dans le nombre prodigieux des romanciers de notre époque, par l'énergie de son style, par des compositions dont l'intérêt puissant et dramatique n'était pas toujours fondé sur le goût et la vérité. Soulié nous a donné lui-même le secret de ses terribles créations. Il était pauvre; et avide de toutes les jouissances du luxe, il s'indignait que les intelligences supérieures ne fussent point toujours les favorites de la fortune : de là son mécontentement, ses rancunes contre la société. Sombre, mélancolique, il voyait partout le triomphe du vice, le génie du mal l'emportant sur le génie du bien; et ce monde qui lui apparaissait comme un foyer de corruption, il en exagéra encore les vices et les crimes, le cynisme et l'infamie dans ses effrayantes peintures, dans ses fictions monstrueuses. L'auteur de *Gil Blas* en avait fait la comédie, l'auteur des *Mémoires du Diable* en fit le mélodrame. Encouragé dans ses essais par cette société qu'il calomniait, il vit un moyen de fortune dans ces exagérations d'une imagination déréglée; il la gorgea de passions violentes, de caractères excentriques, de crimes sans nom, de surprises et d'épou-

vantements. Je n'osai le reprocher à sa mémoire; il m'aurait répondu, comme il l'avait déjà fait de son vivant, qu'on courait à ses drames, qu'on se jetait sur ses romans, que ce que j'appelais le vrai et le beau était dédaigné par l'indifférence publique; que la postérité, la gloire n'étaient que des illusions décevantes. Il aurait pu ajouter qu'il m'avait fait pleurer moi-même; et j'allais me demander peut-être s'il n'avait pas raison, quand la vue d'un autre nom et d'une autre tombe me rappela des émotions plus vraies, des larmes plus douces, des œuvres moins périssables; l'éternité de ce beau, de ce vrai qu'avait raillés le dramaturge, la réalité de cette gloire qu'il sacrifiait à la vogue, au dévergondage littéraire de son siècle.

J'avais pris, en le quittant, un nouveau sentier qui montait à ma droite et je me trouvai bientôt en face du plus éminent interprète des Corneille et des Racine: c'était la tombe de Talma (1), de ce grand tragédien que nous avons applaudi trente ans, et dont le talent semblait croître avec les années. Ceux qui n'ont pas vu ce Roscius français ne peuvent s'en faire une idée; la nature lui avait donné la tête, l'organe, toutes les qualités extérieures qu'à tort ou à raison nous prêtons aux grands personnages de l'histoire, et une étude profonde du cœur humain et de l'antiquité l'avait identifié avec les grands caractères qu'il avait à reproduire.

Les sublimes auteurs qu'inspirent Melpomène
 N'eurent jamais sur notre scène
 D'interprète plus digne et plus ingénieux.
 C'était une statue antique,

(1) Né à Paris le 15 janvier 1766, mort le 19 octobre 1826.

Qui s'animait, se mouvait sous nos yeux,
Dont le geste imposant, l'attitude héroïque,
A son unique aspect nous forçait d'applaudir,
Et dont la parole magique
D'horreur ou de pitié nous faisait tressaillir.

De grands acteurs avaient sans doute paru avant lui sur notre théâtre; mais ils aimaient à se défigurer sous des costumes de fantaisie qui n'appartenaient à aucun temps ni à aucun peuple; et leur déclamation pompeuse, exagérée, dont le public s'était sottement engoué, dénaturait les vers et les intentions de nos grands poètes. Baron et le Kain avaient lutté vainement contre ce goût pour l'emphase et cette diction ampoulée. Talma seul trouva la vérité et força le public de la reconnaître. C'est lui qui le premier parut sous la toge romaine dans la tragédie de *Brutus*; et l'effet qu'il produisit fut une révolution dramatique. Bientôt les rôles de Charles IX, d'Henri VIII, de Hamlet, l'élevèrent au premier rang, à une hauteur que ses devanciers et ses contemporains n'ont jamais atteinte. Plus qu'un autre, il nous a fait sentir tout ce qu'il y avait de vrai, de sublime dans les personnages d'Oreste, de Sévère, de Néron, d'Œdipe, de Cinna et d'Auguste; et ceux qui l'ont vu aux derniers jours de sa carrière dans le rôle si vrai, si pathétique de Charles VI, de Delaville, peuvent attester que ce talent si rare allait toujours en grandissant. Talma était l'acteur favori de Napoléon, et il convenait que les conseils de l'empereur ne lui avaient pas été inutiles. Le grand homme voulut même le montrer un jour à tous les souverains de l'Europe, et lui donna à Erfurth ce parterre de rois qui ne devaient se rassembler une autre fois que pour le détrôner. Ce n'était pas le

comédien seul que Napoléon aimait dans Talma, c'était l'homme lui-même qu'il avait connu dans sa jeunesse, et qu'il se plaisait à entretenir aux jours de sa grandeur. Talma eut dans tous les temps d'illustres amis. C'est dans sa maison que Mirabeau est mort. Pendant les jours de la Terreur, cette maison devint l'asile de quelques proscrits. Guadet et Condorcet faillirent l'entraîner dans leur ruine; et Marat, qui le surprit un jour donnant une fête au vainqueur de Jemmapes, le dénonça brutalement à la vengeance publique. Mais avait-il réellement une opinion politique? Ces liaisons l'ont fait croire, sa vie entière m'en fait douter. Il rendait seulement une amitié franche et dévouée aux illustres qui le recherchaient. Hors de la scène, c'était un enfant aimable, se livrant à tous et riant de tout excepté de son art; son front alors reprenait sa gravité, il en parlait avec autant de charme que de profondeur. Les poètes de son temps durent à ses conseils des progrès et des succès qu'ils se plaisent à reconnaître.

Ses leçons portèrent aussi bonheur à la charmante comédienne dont le tombeau avoisine le sien. Thérèse Bourgoïn (1) faisait partie de ce magnifique ensemble que nous avons admiré pendant quinze ans sur le même théâtre. Elle était belle comme la Vénus antique, elle semblait créée pour jouer les jeunes princesses; et les rôles d'Iphigénie, de Junie, de Zaïre, la font encore regretter de ceux qui l'ont connue. Elle a eu d'autres succès. Sa beauté mit à ses pieds bien des grands de ce monde, qu'elle amusait par ses bons mots; ses saillies spirituelles la faisaient comparer à Sophie Arnould.

(1) Née en 1781, morte le 11 août 1833.

J'ai vu passer dans son salon deux cours bien différentes, et jusqu'au dernier jour de sa trop courte vie elle a su conserver des amis dans les deux camps, mais elle n'a réellement aimé qu'un seul homme; et, d'après l'aveu qu'elle m'en a fait souvent, cet homme est le grand acteur auprès duquel elle est venue, jeune encore, choisir sa dernière demeure. Je me rappelais que le dernier personnage créé par elle appartenait à ma tragédie de *Sigismond de Bourgogne*, et un sentiment de reconnaissance vint se mêler à mon dernier adieu.

De pareils souvenirs s'effacent rarement
 De la mémoire d'un poète,
 Et les feuilletons du moment
 Rendirent cet hommage à ma belle interprète,
 Que jamais cet aimable et gracieux talent
 N'avait eu de plus belle fête.

Je reviens sur mes pas, pour rentrer dans une allée ombragée que j'avais laissée sur ma droite; et la tombe d'un peintre célèbre arrête d'abord mes regards. Vincent (1) fut le premier disciple de Vien, et lutta comme son maître contre le mauvais goût qui déshonorait la peinture. Les leçons du Poussin, de Lesueur et de Lebrun étaient perdues. Les traditions des maîtres de l'art étaient oubliées de l'Europe entière. On se plaisait à méconnaître les principes du dessin, sans lesquels il n'est dans les arts ni beauté ni vérité. Le mauvais goût de Boucher avait fait école; et les peintres français en étaient venus à ce point de dégradation, de considérer comme un préjugé l'imitation de la nature. Ils cher-

(1) Né à Paris en 1746, mort en 1816.

chaient des succès éphémères dans la singularité des conceptions, dans la bizarrerie des formes, dans l'incohérence des idées. Soutenus un moment par le prestige de la nouveauté, ils tombaient sous le mépris de la génération même dont ils avaient amusé l'inconstance. Leur siècle passait en un jour de l'engouement au dégoût, et leur demandait, sous peine d'oubli, des extravagances nouvelles.

Vien parut ; et, du goût rallumant le flambeau,
 Rejetant dans l'oubli ces enfants du caprice,
 De leurs fausses couleurs fit tomber l'oripeau,
 Et, démasquant leur nature factice,
 Aux règles du dessin il soumit le pinceau.
 Des peintres, à sa voix, s'arrêta le délire.
 La vérité sur eux recouvra son empire ;
 Et l'école française, abjurant ses travers,
 Reprenant tout à coup les traces immortelles
 Des Raphaël et des Apelles,
 De son nouvel éclat étonna l'univers.

Vincent sortit le premier de cette école régénératrice ; son tableau de *Germanicus* marqua cette nouvelle renaissance de l'art, et fixa les regards de Louis XVI. Le patriotisme éclairé de ce roi ne se contenta point d'encourager ce retour vers la nature et la vérité, il y chercha un double motif de gloire pour la France, et sa munificence dirigea le génie de nos peintres vers l'histoire nationale. Vincent retraça la noble fermeté de Mathieu Molé au milieu des factieux qui demandaient sa tête. Henri IV et Sully respirent dans un autre tableau de ce maître, qui dut encore de belles inspirations à l'histoire romaine et à la mythologie. Mais les tableaux de ce peintre, la sagesse de ses compositions, la savante ordonnance de ses groupes, la franchise et la fermeté de sa

manière, ne signalaient encore que l'homme de goût. On y cherchait en vain cette profondeur, cette énergie, cette originalité qui s'emparent d'abord de l'admiration. L'école de Vien attendait enfin un homme de génie, et cet homme ne tarda point à se montrer. Mais il n'a pas eu, comme Vincent, le bonheur de mourir au sein de sa patrie.

David (1) est mort loin de la France ;
 Il fut proscrit, il fut banni,
 Des lieux qu'honorait sa naissance.

David d'un grand forfait fut sans doute puni.
 Il fut coupable un jour ; mais sa gloire est immense,
 Sa gloire commandait la clémence et l'oubli.
 Sa fierté, je le sais, dédaigna sa disgrâce,
 Et, déjà pressentant son immortalité,
 Ne voulut point des rois implorer la bonté ;
 Mais tous ces demi-dieux que son art nous retrace,
 Le grand Léonidas, l'inflexible Brutus,
 Romulus, Bélisaire, et les trois fils d'Horace,
 Ne s'animaient-ils pas pour demander la grâce
 De qui nous a transmis leurs traits et leurs vertus ?
 Ce n'est pas lui, c'est nous que frappait sa sentence.
 C'est la patrie enfin qu'affligeait son absence.
 Sur la terre étrangère il porta ses pinceaux ;
 Et la gloire de ses travaux
 N'est plus tout entière à la France.

Quand viendra ce temps heureux où la politique ne réglera plus la conduite des rois envers les hommes dont les talents concourent à l'illustration de leurs règnes ? Louis XIV avait d'abord rejeté cette tradition du despotisme, ce système d'oppression qui avait forcé Des-

(1) Né à Paris en 1748, mort à Gand en 1825.

cartes à chercher une nouvelle patrie, et Gassendi à se réfugier au pied des Alpes. Racine, Molière, Despréaux, attaquaient impunément les vices de la cour, et jus- qu'aux défauts du monarque. Louis XIV imposait silence à la colère de ses courtisans, et l'audace de ces immor- tels censeurs n'arrêtait point le cours de ses bienfaits. La Fontaine n'avait pas été puni des regrets touchants que la disgrâce de Fouquet lui avait inspirés; et Pellisson, qui avait osé comme lui défendre cette grande victime de l'envie, n'en avait pas moins fini par être comblé des faveurs de son roi : c'est qu'il était grand alors. Mais cette grandeur disparut; il ne resta que l'orgueil, et l'orgueil est si susceptible! Fénelon fut le premier qui porta la peine d'une censure indiscrete; la disgrâce de Racine fut la seconde; et si d'Argenson n'eût soutenu Fontenelle contre les infâmes accusations de Letellier, le traducteur du *Traité des oracles* aurait expié, par la perte de ses pensions et de sa liberté, le succès d'un ouvrage qui était depuis vingt ans en possession de la presse. L'autorité marcha dès lors dans cette voie funeste. La proscription pesa sur Voltaire, qu'il était si facile de gagner. La persécution troubla les jours de l'auteur d'*Émile*, tandis que les faveurs de la cour allaient cher- cher les Voisenon, les Pezai, et tant d'autres pygmées dont la postérité dédaigne de retenir les noms. La ré- publique ne fut pas plus juste. Quand les peuples se font rois, ils poussent encore plus loin l'injustice, l'arbi- traire et l'ingratitude. Le vainqueur de la république fit dans la vigueur de l'âge et de la gloire ce que Louis XIV n'avait fait que dans sa décadence. L'illustre fille de Necker expia par un long exil le libéralisme de ses opinions. Chénier mourut dans la disgrâce, dans la misère, et le chantre des *Jardins* l'aurait connue comme lui, si l'esprit

de parti n'avait soutenu la vogue de ses poésies. Napoléon est tombé, et rien n'a été changé à cet égard. Ses successeurs ne demandaient point à l'homme de génie ce qu'il avait fait, mais ce qu'il pensait ; et comme la médiocrité pense tout ce qu'on veut, elle est trop heureuse de trouver quelque chose de plus honorable que l'intrigue pour arriver aux honneurs et à la fortune. Gardez-vous encore de vous étonner des récompenses dont elle est l'objet ; elle se plaindrait à vous de la parcimonie du gouvernement à l'égard de son mérite ; et si vous pressiez son amour-propre, elle accablerait de sa dédaigneuse impudence ceux dont elle usurpe les pensions et les dignités littéraires (1).

Quelle se hâte d'en jouir,
 Au delà de la vie il n'est plus rien pour elle ;
 Et le temps est si prompt à fuir !
 Cette vie est un songe, une faible étincelle
 Qu'un souffle fait évanouir.
 Que d'hommes j'ai connus dans ma courte carrière,
 Et qui devant mes yeux ont passé pour toujours !
 Nous jouissions hier de la même lumière,
 Je les voyais, j'écoutais leurs discours.
 Je les quitte un moment, les voilà sous la pierre ;
 Et déjà la mousse et le lierre
 En ont couvert les alentours.

Cette végétation parasite a failli me dérober les noms de l'architecte Bellanger et du médecin Montègre, que rappellent deux tombes placées sur la même ligne que le peintre Vincent. La coupole de la Halle au blé assure à Bellanger quelques lustres de souvenir. D'utiles

(1) Ce paragraphe et les vers qui le précèdent ont été écrits et publiés sous la restauration.

traités de médecine et de nombreux articles insérés dans le *Dictionnaire des sciences médicales* ont signalé le savoir de Montègre (1), dont le cœur a été déposé sous une borne funéraire. Mais ce jeune médecin se recommande à notre reconnaissance par d'autres services rendus à l'humanité.

Il a péri dans ces climats brûlants
Où règne le fléau que le dieu du tropique
A peut-être enfanté pour venger l'Amérique
Des crimes de ses conquérants.
La soif de l'or, l'avarice sordide,
N'avaient point de Montègre enflammé les désirs.
Il n'allait demander à ce climat perfide
Ni des trésors ni des plaisirs ;
D'un plus noble destin son âme était avide.
L'amour seul des humains avait guidé ses pas ;
Et sur cette terre homicide
Son zèle trop ardent a causé son trépas.
Sa jeunesse brillante en un jour s'est flétrie.
L'infortuné, vaincu par la douleur,
Dans ses regrets en vain appelait sa patrie.
Sous le sol embrasé des feux de l'équateur,
Sa dépouille est ensevelie,
Et la patrie en deuil n'a reçu que son cœur.

On a cru longtemps qu'il était mort victime du fléau qu'il allait observer sur le théâtre même de ses ravages périodiques ; mais la cause de sa mort nous est enfin connue , et n'est pas moins honorable pour sa mémoire. Une femme allait périr dans les flots d'un torrent : Montègre s'y précipita pour la sauver, et fut assez heureux pour la ramener au rivage. Mais la sueur qui bai-

(1) Né à Belley en 1779, mort à Saint-Domingue en 1818.

gnait son corps s'était tout à coup arrêtée, et quelques heures après il avait cessé de vivre. Sa mort fut pleurée des nouveaux maîtres de Saint-Domingue ; car il ne leur avait apporté que des bienfaits. Ce n'était pas assez pour lui de leur prodiguer les secours de son art, il cultivait aussi leur intelligence, il les initiait aux connaissances qu'il avait rapportées de sa patrie.

Un habile architecte repose à quelques pas de Montègre ; le palais de la Bourse fera la gloire éternelle de Brongniart (1), que recommandait déjà à la reconnaissance des Parisiens la construction du théâtre Louvois et de quelques palais. La Bourse est un de ces monuments que n'auraient désavoués ni Phidias ni Michel-Ange, et qui survivent quelquefois aux nations qui les élèvent. Hélas ! il ne fut point permis à son auteur de l'achever. La mort inflexible vint le saisir au milieu de ses travaux. Mais la gloire lui en reste tout entière ; et ceux qui trouvent quelque charme à promener leurs rêveries dans ce jardin des sépulcres n'oublieront pas qu'ils en doivent l'élégante distribution à cet ingénieux architecte.

J'ignore si en traçant cette allée où il repose, en plantant les arbres qui l'ombragent, il pensait aux hôtes illustres qui devaient venir se grouper dans le bosquet où elle conduit. J'aperçois les tombes de Boufflers, de Saint-Lambert, de la Harpe, de Delille ; cette réunion de poètes me transporte dans l'Élysée, dans les délicieux bocages où les ombres heureuses se rassemblent pour se livrer aux douces jouissances de leur vie.

(1) Né à Paris en 1739, mort en 1813.

Écoutez, écoutez, Delille a pris sa lyre (1) :
 Le laurier du dieu qui l'inspire
 Couronne son front radieux ;
 Et dans son aimable délire,
 Sa voix laisse échapper ses chants harmonieux.
 A ses premiers accords Virgile vient sourire.
 Aux travaux de Cérés il instruit les humains.
 Il montre, par quel art variant les jardins,
 L'ami des champs, de la verdure,
 Peut embellir et dompter la nature.
 Il l'enseigne à jouir de ses heureux destins.
 Bientôt d'une voix plus austère,
 Et le cœur attendri par d'augustes malheurs,
 Il chante la pitié qui console la terre
 Des crimes de ses oppresseurs.
 Rien n'arrête l'essor de sa veine facile.
 Il la rallume au feu de Milton, de Virgile.
 Il peint le fils d'Anchise assailli par Junon,
 La chute de Priam, les amours de Didon,
 La chaumière d'Évandre et les destins de Rome,
 Les fureurs de Satan et sa hideuse cour,
 Les bocages d'Éden, et le premier amour,
 Et les malheurs du premier homme.
 Bientôt l'homme lui-même est l'objet de ses vers.
 De la pensée humaine il chante la puissance,
 Et cette vaste intelligence,
 Source de nos talents, source de nos travers,
 Qui, par les arts, les lois, le culte et la science,
 A fait du genre humain le roi de l'univers.
 De la nature, enfin, il célèbre l'empire.
 De Pline et de Buffon rival ingénieux,
 Il la suit dans les flots, sous la terre et les cieux,
 Dans l'être qui végète et l'être qui respire.
 Il la surprend, l'observe, et se plaît à décrire
 Ses prodiges mystérieux.

(1) Né à Aigueperse en 1738, mort le 2 mai 1813.

Assis près de Delille, écoutant en silence,
Boufflers (1) à ce concert ne mêle point ses chants.

De jolis riens, des mots charmants,
Échappent quelquefois à son insouciance ;
Mais de ses frivoles accents
Nos boudoirs ont déjà perdu la souvenance.

Je reportai bientôt les yeux vers la terre, et la vue de ces tombes détruisit mon illusion. Celle de Delille les domine toutes, et c'est juste ; elle lui fut érigée par la piété de celle qu'il appelait son Antigone, et qui avait prodigué à sa vieillesse les soins les plus tendres et les plus assidus. Delille a été le jouet de la fortune, et s'est toujours montré supérieur aux événements qui ont tourmenté sa vie. Né pauvre et réduit à exercer les plus modestes fonctions de l'enseignement, il dut à la publication des *Géorgiques* l'amitié et la protection des grands de son siècle, les bienfaits du comte d'Artois et les suffrages de l'Académie française. Il marcha dès lors comme poète de succès en succès ; mais l'homme fut cruellement atteint par la révolution. Elle lui enleva tout, son aisance, ses protecteurs, ses moyens d'existence ; sa vie même aurait fini sur l'échafaud, si le glaive qui allait frapper André Chénier et Roucher n'eût été détourné de sa tête par le cri d'un de ses juges, qui réclama la conservation de quelques poètes pour chanter les victoires de la république. Delille ne remplit point cette condition de son salut ; et, sommé par le comité révolutionnaire d'associer sa muse à la fête de l'Être suprême, il composa ce dithyrambe sur l'immortalité de l'âme, qui fit autant d'honneur à son courage qu'à

(1) Né à Lunéville en 1737, mort à Paris en 1815.

son génie. Resté fidèle à ses principes, à la famille de ses rois, Delille ne fut ébranlé ni par les menaces des décevirs, ni par les merveilles de l'empire. Ses vers obtinrent grâce pour ses opinions ; ils ont triomphé des ennemis qui ont voulu troubler ses vingt dernières années, ils triompheront des pygmées qui ont encore la prétention d'anéantir sa renommée. Il vivra dans le souvenir des hommes de goût, bien longtemps après que ses détracteurs actuels seront retombés dans le néant avec leurs noms et leurs ouvrages. La brillante versification de Delille fera pardonner le vague de ses compositions ; en condamnant le désordre d'un édifice qui ne présente dans son ensemble qu'un assemblage fortuit de mille parties incohérentes, on admirera mille détails, qui décèlent partout l'homme de goût et d'esprit, et quelquefois l'homme de génie.

Saint-Lambert (1) et la Harpe (2) l'avaient devancé dans ce bosquet. Ils y étaient venus la même année, dès l'origine de cette vaste nécropole ; et la simplicité de leurs tombes attestait que le luxe et l'orgueil n'avaient pas encore pénétré dans un lieu où devaient finir toutes les grandeurs et les vanités humaines. Saint-Lambert était un de ces gentilshommes, qui, entraînés par les idées de leur siècle, secouèrent les préjugés de leur naissance et se mêlèrent aux philosophes dans cette espèce de guerre sociale qu'ils livraient aux abus, aux inégalités, aux iniquités de l'ancien monde. Ami et collaborateur des encyclopédistes, il chercha à se distinguer par l'exagération de ses doctrines ; il proclama

(1) Né à Vezelise en 1716, mort à Paris en 1803.

(2) Né à Paris en 1739, mort le 11 février 1803.

dans ses contes philosophiques la supériorité de l'homme sauvage, justifia les sanguinaires vengeances des nègres, et se fit l'apologiste des plus monstrueuses alliances, en nous intéressant aux amours d'une fille de qualité et de son laquais. Sa vieillesse ne renia point sa vie ; il résuma dans son catéchisme universel toutes les doctrines de la nouvelle philosophie. Mais ce livre n'arrivait plus dans son temps ; la peur avait jeté les esprits dans l'opinion contraire. La réaction était aussi excessive que l'avaient été les Diderot et les d'Holbach. La nécessité de reconstruire l'édifice social fit avorter ce panégyrique des hommes qu'on accusait de l'avoir détruit ; et l'oubli qui pèse sur le catéchisme et les contes de Saint-Lambert pèserait également sur sa tombe, si le poème des *Saisons*, le premier de nos poèmes descriptifs par ordre de date, ne protégeait sa mémoire.

La Harpe, son contemporain, son voisin de tombeau, a plus de titres à l'immortalité. Ses tragédies de *Warwick*, de *Philoctète*, de *Coriolan*, de *Virginie*, son drame de *Mélanie*, ne méritent point l'abandon que paraît en faire le théâtre, où le plus éclatant succès avait signalé leur apparition. Cet infatigable écrivain frappait à la porte de toutes les académies, il ambitionnait toutes leurs couronnes, et jamais lauréat n'avait obtenu tant de prix d'éloquence et de poésie. On trouvait ses vers et sa prose dans tous les journaux, on l'entendait lui-même dans tous les grands établissements littéraires. L'élégance de son style, la pureté de son goût, l'audace de sa péloémique, sa vanité surtout, l'érigèrent bientôt en oracle de la littérature, et lui donnèrent l'idée de régenter son siècle. C'est alors qu'il entreprit ce grand ouvrage critique où, passant en revue tous les écrivains du monde depuis Homère jusqu'à l'auteur de *Mérope*, il se fit le

juge de tous, et l'arbitre de leur renommée. La tâche était immense, et il la remplit avec talent. On a relevé des erreurs, on a signalé des injustices dans cette vaste composition ; mais dix auteurs ont essayé de la refaire, et son *Lycée* a triomphé de toutes ces rivalités, de toutes ces attaques.

Ces poètes avaient été les courtisans, les disciples, les hôtes du philosophe de Ferney. Voltaire les flattait à son tour ; il leur adressait des épîtres, des madrigaux. Il élevait Saint-Lambert au-dessus de Thompson ; il lui pardonnait, en faveur de ses vers, l'infidélité d'Émilie. Il louait la gentillesse de l'abbé de Boufflers, avant même que Mars l'eût enlevé au séminaire ; il le comparait à Chaulieu. Il trouvait dans Delille des vers dignes de Virgile et d'Horace. Il les recommandait tous aux suffrages de l'Académie, surtout ce la Harpe dont il ne cesse de faire l'éloge ; il fait jouer *Warwick* sur son théâtre ; il le prône comme le meilleur de ses élèves, comme son plus digne héritier ; mais ce la Harpe ne tient à lui que par les louanges qu'il en reçoit. Adepte enthousiaste de la philosophie, passionné pour la révolution française, il l'exalte jusque dans ses horribles excès, et, ceint du bonnet de Marat, il en imite les fureurs : mais on vante devant lui l'éloquence de Robespierre, et son intolérable vanité ne peut plus souffrir l'éloge de personne ; il traite le dictateur d'inepte, et la prison du Luxembourg se ferme sur lui.

La peur alors le transfigure,
 Son culte change de nature :
 Le professeur d'impiété,
 Le chantre de la liberté,
 L'adversaire du despotisme,
 Porte son ardent fanatisme

Au dieu qu'il avait insulté.
 Aux philosophes qu'il renie,
 Des monstres qu'a flattés l'impie,
 Il impute tous les forfaits,
 Et, dans son ingrate colère,
 Insulte même à ce Voltaire
 Dont il mendia les bienfaits.

J'allais oublier, dans cet accès d'indignation, le compositeur Lesueur (1), qui est venu reposer auprès des quatre poètes. Lui aussi est passé de la chapelle de Napoléon à celle de Louis XVIII; mais la musique a ce privilège de n'exprimer ni flatterie ni satire, de servir aux plaisirs de tout le monde, de ne contribuer à la chute d'aucun empire; et les maîtres de l'art sont plus recherchés des grands qu'ils ne les recherchent eux-mêmes. On dit que la musique d'un régiment révéla au jeune Lesueur sa vocation et son génie. Il avait alors six ans, les travaux des champs lui devinrent insupportables; il fallut le conduire dans une maîtrise; et des oratorios, des motets le signalèrent jeune encore à l'admiration publique. Appelé par Grétry dans la capitale, il attira dans la basilique de Notre-Dame un tel concours de fidèles que les dévots crièrent au scandale. Le grand orchestre qu'il y avait établi fut surnommé l'*Opéra des gueux*; et Lesueur fut contraint de demander au théâtre la gloire que l'Église lui refusait. La *Caverne* fut son début, et ce début fut un chef-d'œuvre. *Paul et Virginie*, *Télémaque* et les *Bardes* accrurent sa réputation et l'enthousiasme du public. Paesiello lui-même admira la vérité, la sublime originalité de ses mélodieux accords. Au

(1) Né près d'Abbeville en 1763, mort à Paris en 1837.

premier acte des *Bardes*, Napoléon le fit appeler dans sa loge, le força d'y rester jusqu'à la fin, et attacha sur la poitrine du maître l'étoile qui brillait sur la sienne. Beethoven applaudit au succès de sa *Mort d'Adam*. « Lesueur a trouvé, s'écriait-il, un des archets que les anges de la création ont laissé tomber des cieux. » Louis XVIII l'attacha au Conservatoire, le décora de son ordre de Saint-Michel. Lesueur eût mieux aimé voir représenter les opéras qu'il avait en portefeuille; le véritable artiste préfère les succès aux distinctions; et nul compositeur ne fut plus amoureux de son art que Lesueur. Il a écrit de savants mémoires, des traités utiles sur cet art qu'il a rendu si énergique, si pittoresque; et ses leçons éclairent encore ceux que ses exemples ont entraînés dans la même carrière.

Je remontai le côté méridional de l'allée; je saluai en passant la tombe du géographe Barbié du Bocage (1) qui fut l'élève de Danville, et qui attacha un savant atlas au *Voyage du jeune Anacharsis*. Non loin de lui reposait un autre géographe, un autre élève du même maître, le patient et laborieux Mentelle (2), qui propagea pendant soixante ans l'étude de l'histoire et de la science qui en est l'inséparable auxiliaire. Aussi modeste qu'érudit, il se contenta d'être utile et d'enrichir les bibliothèques de ses nombreux travaux. Sur la même ligne étaient rangées la tombe du professeur Dufourny, dont les conseils et les collections précieuses ont si bien aidé les progrès de nos architectes, et celle de ce Ginguéné (3), qui cachait sous tant de bonhomie une éru-

(1) Né à Paris en 1768, mort en 1820.

(2) Né à Paris en 1730, mort en 1815.

(3) Né à Venros en 1748, mort à Paris en 1816.

dition si profonde et si étendue. Une pièce de vers fut l'origine de sa renommée littéraire. La satiété n'en avait point encore produit le dégoût ; et la jolie *Confession de Zulmé* eut assez de vogue pour exciter les envieux à lui en disputer la gloire. Hélas ! on a presque oublié de nos jours que Ginguené fut poète ; mais on n'oubliera jamais le judicieux historien des écrivains de l'Italie. Il a fait pour la patrie du Tasse et de l'Arioste ce que la Harpe avait fait pour les anciens et pour la France ; et s'il a égalé son modèle pour les grâces du style, on dira peut-être qu'il a eu le bonheur de le surpasser dans l'impartialité de ses jugements. On infirme souvent ceux de la Harpe, on n'appellera point des arrêts de Ginguené, parce qu'il portait dans ses ouvrages cette même loyauté de caractère qui se faisait remarquer dans sa vie politique et dans sa vie privée.

Il n'était point de ces auteurs
 Qui, dans leurs écrits imposteurs,
 Ne parlent que d'honneur, de vertu, de morale ;
 De ces mondains prédicateurs,
 Dont l'éloquence doctorale
 Tonne contre le siècle et ses indignes mœurs ;
 Et dont la conduite infernale
 Nous offre à chaque instant l'exemple du scandale,
 Que nous reprochent leurs fureurs.

Les discours et la vie de Ginguené ne présentèrent point cet affligeant contraste. Il occupa de grandes places, et n'en devint ni plus fier ni plus riche. Il parut dans le tribunal avec la franchise et l'austère sévérité d'un philosophe, et partagea sans se plaindre la disgrâce des tribuns dont le despotisme naissant n'avait pu souffrir la noble indépendance. Il rentra dans la vie privée sans s'apercevoir qu'il en fût jamais sorti ; et lorsque,

après la chute de l'homme qui l'avait froissé dans sa carrière politique, on essaya de provoquer la vengeance de sa plume, il répondit aux émissaires de la haine : « Adressez-vous à ceux qui l'ont flatté, ils le déchireront mieux que moi. » Il ne fut point trompé dans ses pressentiments. Il connaissait trop bien cette race d'écrivains à gages, figurants obligés de tous les triomphes, mobilier chantant de toutes nos fêtes publiques, et qu'on ne saurait mieux comparer qu'à ces ifs, à ces lampions qui servent depuis cinquante ans à l'illumination de nos palais et de nos jardins. Vous savez, Madame, quelle explosion d'injures succéda tout à coup à ce concert de louanges qu'avaient fait entendre les mêmes bouches ; mais ce n'est point la satire de mon siècle que je veux faire. L'histoire est pleine de ces contradictions, de ces exemples de versatilité. Tels sont les hommes, et l'on court après leur estime, et l'on s'honore de leurs éloges ! et l'on s'inquiète des caprices de cette opinion variable comme le temps et la fortune ! Et quand on a bien tourmenté sa vie pour lui plaire, le vieillard à la faux se présente ; il nous surprend au milieu de nos projets et de nos espérances ; et nous disparaissions dans les trappes du grand théâtre, comme ceux dont je foule aujourd'hui les cendres, à six pieds sous la terre que nous avons trempée de nos sueurs, incertains de ce qu'on y pense de nous, de ce qu'on y fait de nos derniers vœux, de nos trésors et de nos ouvrages ! Ah ! Madame, il est bien peu d'hommes sur la terre dont le suffrage vaille la peine d'être sollicité. Mais Ginguéné était de ces hommes-là. C'est à eux seuls qu'il appartiendrait d'écrire l'histoire, de juger les rois et les époques, d'en distinguer le bien et le mal, la honte et la gloire, de leur dispenser l'éloge et le blâme, et non pas à ces guèbres

politiques, adorateurs de tous les soleils levants, détracteurs de tous les astres éclipsés, interprètes serviles des partis qui les soudoient et les méprisent en applaudissant à leur injustice.

L'homme qui est venu reposer à quelques pas de lui a soigné son importance personnelle avec autant d'activité et d'intrigue que Ginguéné mettait de soin à cacher la sienne. Suard (1), qui mena pendant vingt ans l'Académie française, fut un de ces hommes qui acquièrent, on ne sait pourquoi ni comment, un crédit, une influence, une autorité qu'on subit par tradition, et dont on ne reconnaît le néant que le lendemain de leur disparition. Dès sa jeunesse, il fréquente les salons de madame Geoffrin, d'Helvétius, du baron d'Holbach, moins pour philosopher avec eux que pour en obtenir une de ces réputations dont ils disposent. Marmontel et Buffon le protègent. Il se fait journaliste pour être quelque chose, et devient un personnage. On vante les agréments de sa conversation, on dit qu'il était le répertoire vivant de tout un siècle; et vous savez que son confrère Garat y a trouvé la matière de deux volumes; mais aujourd'hui qu'il ne cause plus, qu'il n'est plus pour nous que le traducteur élégant de Robertson, il est permis de s'étonner qu'il ait joué dans le monde littéraire un rôle si supérieur à son mérite. Il eut cependant un beau moment dans sa vie. Napoléon fit demander au journaliste Suard une apologie du meurtre du duc d'Enghien, et le journaliste osa répondre qu'il ne pouvait louer un acte de violence qui blessait toutes ses idées d'équité naturelle et de justice politique.

(1) Né à Besançon en 1734. mort à Paris en 1817.

Dans un temps de servilité,
 Cet acte de courage a droit d'être cité ;
 Il honore une vie entière.
 Si, dans le triste cours de nos longues erreurs,
 Cette réponse libre et fière
 Eût trouvé plus d'imitateurs,
 A mon pays comme à son maître
 Ils auraient évité peut-être
 Bien des fautes et des malheurs.
 Ce n'est point le talent, l'esprit ni le génie
 Qui manque aux fils de ma patrie ;
 Ce n'est ni la vaineur, ni la témérité :
 C'est le courage politique,
 C'est des opinions la noble fermeté,
 C'est le sentiment héroïque
 Du droit et de la vérité.
 On peut s'illustrer par la guerre,
 Briller par ses écrits, dominer par les arts,
 Du monde entier attirer les regards.
 Mais on n'est grand que par le caractère.

Ce ne fut point la vertu de l'avocat Target, que je retrouve à l'extrémité de cette allée ; j'ai fait d'avance la critique de cet homme qui refusa à son roi malheureux le secours de son éloquence. Il ne sentit pas qu'il ne pouvait en faire un plus bel usage, et il m'importe peu de savoir que son talent oratoire lui ouvrit les portes de l'Académie. Je m'éloignai de sa tombe, et me jetai au hasard dans le bosquet pour explorer celles qu'on a entassées sur le versant de la colline. La première que rencontrèrent mes pas était la sépulture du dramaturge Mercier (1). Cet auteur avait du piquant, de l'originalité, du génie même ; et quoiqu'il ne fût pas précisément

(1) Né à Paris en 1740, mort en 1814.

le premier homme du monde, comme il le prétendait, il vaut encore mieux que bien des gens que nous applaudissons de nos jours. On lit encore avec plaisir son *Tableau de Paris*, comme la fidèle copie d'un original qui n'existe déjà plus.

Tout est changé dans cette ville immense,
Les mœurs, les monuments, les hommes et les lois ;
Mais, quoi qu'on dise ou qu'on en pense,
Paris, les Français et la France,
Valent mieux que ceux d'autrefois :

Mercier ne s'est point contenté de peindre les mœurs de son siècle, il a voulu pénétrer l'avenir ; et son *An 2440* renferme quelques prophéties dont l'accomplissement a devancé l'époque qu'il avait fixée. Son théâtre est tout entier dans ce tragique bourgeois qui a sur la tragédie véritable l'immense avantage de retracer des infortunes vulgaires, de parler à toutes les intelligences, et de nous attendrir sur des situations qui peuvent à chaque instant devenir les nôtres. Lachaussée l'a introduit sur la scène française, si toutefois le germe n'en est point dans les derniers actes du *Tartuffe*. Beaumarchais et Diderot l'ont mis beaucoup plus à la portée des classes qui en fournissent la matière, en lui ôtant les difficultés de la prosodie ; et l'auteur de *Mélanie* essaya vainement de lui rendre cette langue harmonieuse qui fait le charme de quelques esprits d'élite ; mais qui, n'ajoutant point à l'intérêt du drame, est indifférente au plus grand nombre. Mercier n'était pas homme à marcher dans les voies de la Harpe ; il affectait un superbe mépris pour la poésie et les poètes.

Il ne voyait en nous que des esprits frivoles.
Les vers les plus harmonieux

Ne furent jamais à ses yeux
Qu'un vain arrangement d'inutiles paroles ;
Et de plus grands auteurs ne nous traitaient pas mieux.
Montesquieu, d'Alembert, Buffon et Malebranche
Médisaient comme lui du dieu de l'Hélicon.

Mais je crois que sur Apollon
Ces messieurs prenaient leur revanche.
Si quelque amateur indiscret
Eût exploré leur cabinet,
Plus d'un brouillon, chargé de rimes incomplètes,
Aurait dévoilé le secret
De leur mépris pour les poètes.

Mercier fut donc réduit à faire des drames en prose, et montra plus de régularité dans ses compositions que ces dramaturges étrangers dont nous exagérons aujourd'hui les extravagances. Un autre mérite se faisait remarquer dans ses ouvrages, c'est qu'il y attachait toujours une idée morale. *L'Indigent*, la *Brouette du Vinaigrier*, l'*Habitant de la Guadeloupe*, ne sont que le développement de trois maximes philosophiques ; et si par le genre de ses pièces, par la barbarie de son style, Mercier a contribué à corrompre le goût de ses auditeurs, il leur a donné du moins des leçons de vertu.

Il nous fit verser aussi de douces larmes, l'ingénieur écrivain que je rencontre en remontant vers la tombe de Delille, qui me sert de phare dans l'exploration de ce bosquet. Bernardin de Saint-Pierre (1) prêchait aussi la vertu, la morale à un siècle dont la corruption lui causait plus de chagrin que de colère ; et ce misanthrope de bonne compagnie avait sur l'*Alceste* de carrefour, dont je viens d'esquisser la physionomie, l'heureux

(1) Né au Havre en 1737, mort à Éragny en 1814.

avantage de ne pas troubler par la rudesse de son style les émotions qu'il nous donnait. La prose de Saint-Pierre était abondante, pure, pittoresque, trop poétique peut-être ; mais son école a tant exagéré ce défaut, si c'en est un, qu'on est parfois tenté de louer sa simplicité. Son talent et sa valeur littéraire ne lui furent révélés que fort tard. Il erra pendant trente-six ans sur notre globe, emporté par une imagination ardente à la suite d'une utopie politique, offrant son épée et ses compas à la grande Catherine, au grand Frédéric, à la Saxe, à la Pologne, entraîné vers l'île de Madagascar par l'espoir d'y fonder sa république avec des hommes de la nature, et reconnaissant avec douleur que le vaisseau qui l'y mène n'y va chercher que des esclaves, promenant partout sa sensibilité expansive, et séduisant tour à tour les princesses et les bergères par la noblesse et la beauté de ses traits. Il raconte enfin son voyage dans l'Inde, et son livre est accueilli comme une nouveauté piquante. Les philosophes s'en emparent, mais il n'éprouve de sympathie que pour l'auteur d'*Emile*. Un roman, un conte lui est inspiré par ses souvenirs de l'île de France. Il le lit à Saint-Lambert, à Delille, à la Harpe, à tous ces hommes dont les tombes entourent aujourd'hui la sienne, et ces juges le découragent. Il est tenté de jeter au feu son nouveau livre. Ce ne fut point un écrivain, ce fut un peintre qui l'arrêta. Le père de nos Vernet lui répondit du public, et le public donna raison au peintre en acceptant *Paul et Virginie* comme l'admirable cadeau du talent le plus élevé.

Un poète l'a dit, ainsi que les humains,
Les livres ont leur destinée.

Au moins digne souvent la palme est décernée ;
Le goût est chose rare, et des contemporains

Les jugemens sont incertains.
 La sottise, l'erreur, l'envie et le caprice
 Égarent parfois leur justice ;
 Telle œuvre, qu'à l'oubli condamne leur rigueur,
 Est des siècles futurs le charme et le modèle.
 Telle autre, qu'ils flattaient d'une gloire immortelle,
 Survit à peine à son auteur.
 N'oublions jamais que Molière
 N'eut point, sans les lazzi d'une farce grossière,
 Assuré le succès d'Alceste et d'Harpagon ;
 Que Sévigné, Nevers et Deshoulière
 Au sublime Racine ont préféré Pradon,
 Camma faisait courir une foule idolâtre ;
 Timocrate cent fois emplissait le théâtre ;
 Et dans un froid désert mourait Britannicus.
 A la grande Athalie on refusait la scène ;
 Et le vieux Fontenelle, au nom de Melpomène,
 Proscrivait l'auteur de Brutus.

Je ne compare point à ces grands noms l'auteur de *Paul et Virginie*. Mais la destinée de ce livre m'a rappelé les absurdes jugemens de l'esprit de parti, de l'esprit de coterie ; et j'en ai fixé le souvenir pour la consolation des écrivains qui auraient encore à s'en plaindre. Bernardin fut promptement vengé de cette injustice ; il devint en peu de temps le conteur le plus populaire de son époque. Sa *Chaumière indienne* accrut sa renommée ; ses *Études de la nature* y mirent le comble en lui donnant une place éminente parmi nos plus éloquents naturalistes et nos écrivains les plus pittoresques. Il peignait le monde moral et physique dans ce dernier ouvrage où l'imagination a souvent plus de part que la vérité. Ce monde n'était pas tel qu'il l'aurait voulu. L'homme, selon lui, avait gâté la nature, et il essayait de refaire le monde. Il s'en séparait volontiers

pour vivre dans la solitude, et quand par intervalle il reparaisait parmi les hommes, il s'y montrait comme étranger par ses manières, par son costume et son langage. Mais nous répétons tous aujourd'hui le mot du roi Louis XVI, qui, en le nommant à l'intendance du jardin des Plantes, lui avait dit : J'ai lu vos ouvrages, ils sont d'un honnête homme, et j'ai voulu nommer en vous un digne successeur de Buffon. »

Je retrouve au-dessous de lui, sous une tombe plus humble, l'aimable Dugazon (1), notre Babet, notre Nina, actrice pleine de talent, d'enjouement et de grâce, qui a fait longtemps la fortune de l'Opéra-Comique. On a vu rarement une femme unir tant de gaieté et de finesse à une aussi vive sensibilité, et présenter aux gens du monde une si parfaite alliance de la bonté et de l'esprit. C'est ce qui la rendait si propre à saisir les divers caractères de ses rôles; et les amateurs qui avaient vieilli avec elle l'applaudissaient dans la *Mère de Zétulbé* avec les mêmes transports qu'elle avait excités trente ans auparavant dans *Blaise et Babet*.

A côté d'elle, sous une tombe pareille, est venu reposer, quatre ans après, un artiste qui a brillé en même temps sur le même théâtre. Gaveaux (2), qui a vu le jour dans ma ville natale, fut tour à tour enfant de chœur, abbé, comédien et compositeur. Mais c'est surtout sous ce dernier titre qu'il a mérité d'être tiré de l'oubli qui semble peser sur sa tombe. Trente-quatre opéras joués sur les scènes lyriques de la capitale lui ont donné vingt ans de vogue; et c'est à peine si son *Traité*

(1) Née à Bastia en 1755, morte à Paris en 1821.

(2) Né à Béziers en 1762, mort à Paris en 1834.

nul et son *Deschalumeaux* le rappellent encore sur quelques théâtres de province au souvenir des vieux amateurs. C'est surtout envers les maîtres de l'harmonie que nous sommes ingrats. Nulle part la nouveauté n'exerce un empire plus tyrannique. Les compositions de Gaveaux n'avaient point sans doute le caractère d'originalité qui laisse une impression profonde, et les fait survivre aux variations de l'art comme le type d'une époque. Il ne sera bientôt plus qu'un nom dans l'histoire de cet art. Mais de plus grands compositeurs que lui éprouveront peut-être cette ingratitude d'un public qu'emporte sans cesse l'inconstance de ses goûts et l'attrait irrésistible de la nouveauté.

Je m'absorbais dans cette pensée décourageante, en remontant vers la tombe de Bernardin de Saint-Pierre, quand tout à coup le buste et le nom de Boieldieu m'apparurent comme pour me demander raison de l'arrêt que je venais de prononcer. J'en fus saisi au point d'oublier que je marchais sur un terrain semé de tombes inégales; et une pierre contre laquelle je heurtai portant le nom de Dureau de la Malle, je saluai en passant l'écrivain dont les traductions nous avaient rendu la concision énergique de Tacite et l'harmonieuse abondance de Tite-Live. Mais Boieldieu m'appelait du fond du mausolée que lui avait consacré une souscription nationale; et dans l'évolution de mes regards, un autre nom, celui de Bellini, se présentait à moi sur un cénotaphe encore plus élevé. Ce n'était point encore assez: en me posant entre les deux, je découvre la tombe plus modeste de Grétry. Ces trois sépulcres forment un triangle, et les illustres qui les habitent semblaient se dresser pour protester contre mes prophétiques paroles. Je n'ai, leur dis-je, ni le droit ni la prétention de m'é-

riger à votre égard en organe de la postérité. Vous avez de grands titres à son admiration, et, en souhaitant qu'elle vous rende justice, je me bornerai à vous apporter le faible tribut de ma reconnaissance. Je commencerai par le plus ancien et le plus grand de tous, par ce Grétry (1), qui ne fut pas le créateur de l'Opéra-Comique, car il venait après Monsigny, mais qui lui a donné cette vogue dont il jouit encore, en montrant à ses compositeurs la route qu'ils avaient à suivre. La vocation de Grétry se révèle dès sa première enfance ; ses prières, ses rêves en étaient empreints. Que je sois honnête homme et grand musicien, demandait-il à Dieu ; et ses vœux furent accomplis. Des chanteurs italiens qui faisaient admirer aux Liégeois les accords mélodieux de Pergolèse dirigèrent toutes ses pensées vers le pays où ce maître de l'art avait trouvé ses inspirations sublimes. Grétry n'écouta plus que sa passion. Il résista aux larmes de sa famille, dont la pauvreté ne lui pouvait être d'aucun secours. Dussé-je mendier sur la route, s'écriait-il, j'irai à Rome ; et il partit gaiement sous la conduite d'un vieux contrebandier.

Il courut, sous le ciel de la belle Ausonie,
Dans ce climat inspirateur,
Où tout éveille le génie,
Où de l'antiquité respire la grandeur,
Initier son esprit créateur
Aux mystères de l'harmonie.
Mais c'est pour nous qu'il étudie.
Sa seule ambition est de plaire aux Français.
C'est Paris qu'il choisit pour juge et pour patrie ;
Et Voltaire applaudit à ses premiers essais.

(1) Né à Liège en 1742, mort à Paris en 1813.

Grétry s'élançait alors sur la scène lyrique ;
 La charme, la domine ; et de son art magique
 Variant les expressions,
 En traits mélodieux il peint les passions,
 Se montre tour à tour sérieux ou comique,
 Sévère et gracieux, brillant et pathétique,
 Règle sur les acteurs ses modulations ;
 Et le goût, assis au parterre,
 Entraîné, transporté par ses émotions,
 Proclame le vainqueur annoncé par Voltaire.

Grétry marcha de triomphe en triomphe. *Sylvain, Richard, Zémire et Azor, la Fausse Magie*, plus de quarante compositions diverses firent admirer la variété de ses accords, l'inépuisable fécondité de sa verve. Il trouvait une musique nouvelle pour le nouveau sujet qu' avait à traiter, pour chaque caractère qu'il avait à peindre. On ne pouvait déplacer ses airs, séparer ses chants des paroles qui les avaient inspirés. C'était le chant dramatique dans toute sa vérité. Il a osé le dire lui-même, et la France entière a justifié cette confiance dans son génie. Cependant l'envie s'était réveillée ; le faux goût essayait de reparaitre, la critique osait troubler en leur nom le triomphe du nouveau maître. Grétry se fit justice et se vengea en habile homme. Il exposa ses ennemis à la risée du parterre sous les traits de Midas, de Marsyas et de Pan, et terrassa la sottise avec les armes du ridicule. Il lui fut permis alors de jouir de sa gloire ; et le public ne cessa de lui prodiguer son admiration. Je l'ai vu dans sa vieillesse assister à une représentation de *Lucile*. Il s'était réfugié près du cintre, et croyait n'être vu de personne. Au moment où l'orchestre joua cet air qui est devenu si populaire et qui a servi tant de fois à nos fêtes de famille, une couronne de laurier tomba sur

la tête du vieillard. Les acteurs se tournèrent vers sa loge, et les acclamations du public s'unirent à l'hommage que lui rendaient les comédiens. Sa dépouille mortelle en reçut encore de plus honorables. Un concours immense d'artistes, de musiciens et de poètes suivait le char funèbre qui portait les restes de Grétry. Le convoi s'arrêta devant les trois premiers théâtres de la capitale. Les trois orchestres répétèrent autour du cercueil les airs enchanteurs qui avaient fait sa gloire; et trois orateurs vinrent payer à cette cendre illustre leur tribut de reconnaissance.

C'est ainsi que Rome et la Grèce
Honoraient les talents, les vertus, la sagesse;
Et ces nobles tributs, ces hommages flatteurs,
De l'amour du pays enflammaient tous les cœurs,
Aux grandes actions excitaient la jeunesse.
On enviait l'objet des publiques douleurs,
A mériter ce deuil on consacrait sa vie;
Et l'éclat de tous ces honneurs
Rejaillissait sur la patrie.

Nous avons repris, Madame, cette tradition de l'antiquité. Jamais on n'a poussé plus loin l'amour des grands talents. Chacun s'empresse de les honorer par des monuments, par des statues; et Grétry, comme Voltaire, a vu élever la sienne sous le péristyle du théâtre qu'il avait illustré. Le triomphe de son art excita une émulation prodigieuse, la musique fut naturalisée en France. Des écoles publiques lui furent ouvertes; et, comme je l'ai déjà dit, les orphées étrangers nous crurent dignes de leur adoption.

C'est à leur suite qu'était venu, trente ans après, le jeune

Bellini (1), qu'enferme le magnifique cénotaphe qui touche à la grille du tombeau de Delille, et au pied duquel pleure un ange enveloppé de ses ailes. Cet artiste sicilien n'a point travaillé pour notre scène : la mort ne lui en a pas laissé le temps ; mais nous avons applaudi contre toute l'Europe sa *Norma*, son *Pirate*, ses *Puritains* surtout, chefs-d'œuvre qui auraient été suivis de tant d'autres, si le ciel n'eût borné à vingt-six ans la carrière de ce charmant génie qui excellait à peindre toutes les langueurs de l'âme, tous les ravissements du cœur. Il restera comme un modèle de fraîcheur, de poésie et de grâce. Sa musique brille par une variété d'expression, une naïveté qui, de jour en jour, deviennent plus rares ; et son exemple eût arrêté peut-être l'abus de ces effets d'orchestre qu'avait blâmés Grétry et qui déguisent trop bien l'absence de la mélodie. Bellini savait produire les mêmes effets par un emploi sagement combiné des instruments, sans fatiguer notre oreille de ce fracas si savamment calculé pour suppléer à l'impuissance du génie.

Tel fut aussi le talent du dernier compositeur que renferme ce triangle, du spirituel Boïeldieu (2), qui se montra le digne disciple, l'émule de Grétry en donnant aux paroles du poète l'expression, le coloris qui leur appartiennent. Des juges éclairés ont loué la clarté, l'élégance de son style, la grâce et la distinction de ses mélodies, qualités qu'il portait également dans ses manières et dans ses habitudes. Ses trente opéras divers se distinguent par le sentiment vrai de la scène et de la

(1) Né à Palerme en 1808, mort à Paris en 1834.

(2) Né à Rouen en 1775, mort à Paris en 1834.

situation de ses personnages. Ses airs ont toujours la même fraîcheur, la même jeunesse, parce qu'ils ont le caractère des passions, qui ne changent point comme les méthodes. On peut suivre dans ce maître les progrès de l'orchestre, depuis la mélodieuse simplicité de Grétry, jusqu'à la richesse des accompagnements de Rossini, sans le voir jamais tomber dans l'exagération. Rappelez-vous le *Calife*, *Ma Tante Aurore*, *Jean de Paris*, le *Nouveau Seigneur*, tant d'autres qu'il serait trop long de citer, vous arriverez par une gradation que dirige le goût le plus exquis à l'apogée de son génie, à cette *Dame Blanche* qu'on peut présenter comme un modèle à l'école française. Ses admirateurs lui ont consacré le mausolée où repose sa cendre; ses compatriotes lui ont érigé une statue, et sa mémoire sera toujours chère à ceux qui ont pu apprécier son aimable caractère.

Trois poètes dorment au-dessous de son tombeau et de celui de Grétry. L'un d'eux est le frère de madame Lebrun dont les portraits font l'ornement des nobles salons de Paris. Vigée (1) fut le Dorat de son temps, et un critique judicieux le ferait revivre avec quelque avantage, en choisissant dans ses poésies celles qui ne seraient point indignes des regards de la postérité. Il ne faudrait point songer à son théâtre; mais il y a dans ses épîtres et dans ses fugitives un mélange piquant de grâce et de malice, de goût et de facilité. Aimé Martin (2) est auprès de lui; ce fut l'ami le plus constant de Bernardin de Saint-Pierre; il s'en fit le panégyriste le plus ardent. Ses *lettres à Sophie* sur la physique, la chimie et l'histoire

(1) Né à Paris en 1758, mort en 1820.

(2) Né à Lyon en 1786, mort en 1847.

naturelle commencèrent sa réputation. Ses notices et ses commentaires le firent considérer comme un judicieux critique. Mais comme poète il est au-dessous de Vigée, et surtout d'Évariste Parny (1) dont le nom est gravé sur le noir granit d'un petit obélisque. Parny dut à l'amour, et à un amour malheureux, son talent et sa renommée. Une créole, qu'il a immortalisée sous le nom d'Éléonore, lui inspira et lui rendit la plus vive et la plus tendre des passions : c'est de ce sentiment contrarié par la famille de sa maîtresse qu'il reçoit ses premières inspirations.

Parny chante l'amour et ses brûlants désirs.
 Enlacé par les bras de son Éléonore,
 Il peint en traits de feu le feu qui le dévore,
 Et ses chagrins et ses plaisirs.
 A cette voix mélodieuse et tendre,
 Tibulle a couru pour l'entendre,
 Et la triste Sapho répond à ses soupirs.
 Bientôt pour muse adoptant la folie,
 De l'Arétin parfois essayant les pinceaux,
 Il blasphème peut-être en de rians tableaux
 Cet amour qui troubla les beaux jours de sa vie.
 En lisant ses derniers écrits,
 La pudeur se voile la face,
 Du chantre indévot de Lourdis
 Il a l'esprit railleur ; mais il en a la grâce ;
 Et je lui crois sur le Parnasse
 Plus de crédit qu'en paradis.

J'aurais voulu voir une seconde pyramide à côté de la sienne, et retrouver auprès de lui celle qui lui inspira ses charmantes éloges, mais son amour a moins

(1) Né à l'île Bourbon en 1753, mort à Paris en 1814.

duré que ne dureront ses vers; et quand sa maîtresse, devenue veuve et libre, lui fit offrir sa main, il eut la dureté de répondre que ce n'était plus Éléonore. Pardonnez-lui, Madame, et suivez-moi pour vous distraire à travers ce dédale de tombes et d'arbustes funèbres. Je ne sais lequel choisir de tant de noms illustres qui sollicitent mes regards. A ma gauche sont les agronomes Tessier et Thouin qui ont consacré leur vie entière à l'étude de la botanique, aux progrès de l'agriculture. Thouin (1) était le fils d'un jardinier du jardin des Plantes; et en écoutant Buffon, en obéissant à la direction de ce grand naturaliste, il apprit à le devenir lui-même. L'Académie des sciences le prit pour ainsi dire la bêche à la main, et le fit asseoir à côté de l'abbé Tessier, qu'il a rejoint dans ce bosquet. C'est par les soins de Thouin qu'ont été naturalisées en France tant de plantes exotiques recueillies par nos navigateurs dans les cinq parties du monde.

L'agronome Tessier (2) fut le digne continuateur de l'abbé Rosier et d'Olivier de Serres; il s'est occupé sans relâche des progrès de l'agriculture et de l'amélioration des troupeaux. C'est lui qui, relégué par la Terreur dans l'hôpital militaire de Fécamp, découvrit dans le château de M. d'Hérici le jeune précepteur qui fut depuis le savant, l'immortel Cuvier, et qui l'annonça comme une de nos gloires futures à l'Académie des sciences, dont le tableau lui avait dû déjà l'astronome Delambre.

Près de lui, au milieu d'un assez grand espace fermé

(1) Né à Paris en 1747, mort en 1824.

(2) Né en 1744, mort en 1837.

d'une grille, le buste et le nom de Fourcroy (1) me rappellent ce chimiste célèbre qui, né dans l'indigence et l'obscurité, ne dut sa fortune qu'à ses travaux, et fut, comme Thouin, une des gloires de notre Musée d'histoire naturelle. Buffon fut aussi son premier soutien, il le fit asseoir dans la chaire de chimie, et les succès prodigieux du jeune professeur justifèrent le choix de l'illustre naturaliste. La beauté de son organe, l'élégance de sa diction, la magie de son éloquence, attirèrent à ses leçons un immense concours d'auditeurs; toute l'Europe contribuait à cette affluence. Il a plus que tout autre propagé le goût de sa science favorite; il en suivait les progrès avec un zèle infatigable, il l'enrichissait de ses propres expériences. Par la décomposition des eaux minérales, par l'analyse d'un grand nombre de végétaux, il surprenait, il devinait les secrets de la nature, et développait ses connaissances et ses découvertes avec tant d'élégance et de lucidité, qu'il les rendait familières même aux gens du monde. Un tel homme ne pouvait rester étranger au grand mouvement politique de son époque : les suffrages de ses concitoyens l'appelèrent à la tribune. Mais, par une fatalité singulière, il prit dans la convention la place du monstre dont Charlotte Corday venait de purger le monde, et la plus atroce calomnie lui fit cruellement expier l'hommage qu'on rendait à son mérite.

Assis sur le débris des lois,
 Le crime régnait sur la France.
 L'échafaud teint du sang des rois
 Des plus hautes vertus était la récompense.

(1) Né à Paris en 1755, mort en 1809.

Un génie infernal, enfant de la licence,
 De l'austère Thémis profanait le palais,
 Foulait à ses pieds la balance ;
 Et, le glaive à la main, il siégeait sous le dais
 Des Lamoignons et des Harlays.
 Du mérite proscrit il dictait la sentence ;
 Et d'un peuple égaré l'effroyable démençe
 Applaudissait à ses forfaits.
 Les brigands à sa voix sortaient de leurs repaires ;
 Les meilleurs citoyens, trainés dans les cachots,
 Attendaient en tremblant ses arrêts sanguinaires.
 Les bourreaux fatigués les livraient aux sicaires ,
 Et les fleuves sanglants les roulaient dans leurs flots.
 Rien n'était respecté par ses mains téméraires.
 Les temples, les autels, les monuments des arts,
 Sous la flamme et le fer croulaient de toutes parts ;
 Et sur le sol de ma patrie,
 A la lueur de l'incendie,
 Au bruit des piques, des poignards,
 Sur le char d'Attila rentrait la barbarie.

Quelques amis de l'ordre, des arts et de la liberté eurent le noble courage de s'opposer à ce vandalisme, et Fourcroy se signala dans cette lutte glorieuse. Il préserva d'une destruction imminente une foule d'établissements utiles. Il couvrit de sa protection les plus beaux monuments de l'art et du génie. Il arracha aux satellites de Robespierre un grand nombre de savants et d'artistes ; et si le malheureux Lavoisier n'avait été qu'un savant illustre, il aurait dû son salut à la généreuse protection de son émule. Mais le titre de fermier général causa la perte du Linné de la chimie ; et la calomnie voulut faire retomber le sang de cette victime sur la tête de Fourcroy. Il est des hommes qui se sont fait un cruel besoin de prouver qu'à cette époque funeste, il ne parut de vertus que sur les échafauds. Tous les parti-

sans de la révolution sont enveloppés par l'injustice de ces hommes dans l'opprobre et l'horreur qui s'attachent aux noms de Marat et de Robespierre, pour qu'il ne reste à cette révolution qu'ils abhorrent que des crimes et des vices pour résultats, que des misérables et des scélérats pour adeptes. Ils accusèrent Fourcroy d'avoir sacrifié Lavoisier à une criminelle jalousie, lui qui s'était fait un plaisir, un devoir de proclamer ses découvertes. Fourcroy ne se consola jamais de cette injustice. Sa vie entière en fut empoisonnée. Si un étranger venait rendre hommage à ses talents, il ne manquait jamais de l'interroger sur les effets de cette calomnie. Il n'était rassuré ni par l'estime de l'Europe, ni par le témoignage de sa conscience ; heureusement pour les arts et pour la patrie, son zèle n'en fut point ralenti ; et quand le consulat fit respirer la France des honteuses vacillations du Directoire, le nouveau chef de l'État confia l'instruction publique à celui que l'opinion lui désignait comme le protecteur des arts et des sciences. C'est par les soins de Fourcroy que Paris, Strasbourg, Montpellier, virent rétablir leurs écoles de médecine, que douze écoles de droit, trente lycées, trois cents collèges furent ouverts à la jeunesse studieuse. C'est lui qui prépara la renaissance de l'Université. Mais un autre fut mis à la tête de cet établissement ; et la fermeté de son caractère fut vaincue cette fois par le chagrin d'une disgrâce, commandée peut-être par la politique du moment.

Ce ne sont pas toujours nos droits et nos services
 Qui du prince sur nous attirent les bienfaits.
 Il ne voit que lui-même ; et quand ses intérêts
 Lui commandent des injustices,
 Un roi compte pour rien les vœux de ses sujets.
 De la raison d'État nous sommes les jouets ;

Et les torts que le peuple impute à ses caprices
Tiennent souvent à de vastes projets.

Fourcroy était un adepte du parti philosophique, et Napoléon en redoutait l'influence. Il caressait les écrivains de la secte opposée, et voulait les attacher à sa fortune. La place de grand maître donnait un trop grand ascendant sur la jeunesse pour qu'il la confiât à un homme dont les idées pouvaient contrarier la nouvelle direction qu'il voulait imprimer aux esprits ; et le sacrifice de Fourcroy devint une de ces nécessités politiques devant lesquelles un souverain de cette trempe ne recule jamais. Fourcroy n'eut point la force de supporter sa disgrâce. L'esprit philosophique ne suffit point pour faire un philosophe. Il ne put ni surmonter sa douleur ni dissimuler son dépit, aucun travail ne put le distraire, cette idée funeste le poursuivit comme une parque acharnée à sa perte. Ses amis en conçurent de funestes alarmes. Le fameux Corvisart était l'un des plus fidèles. Convaincu bientôt de l'impuissance de son art et de son amitié, il résolut de remonter à la source du mal qui dévorait l'infortuné Fourcroy et d'en demander la guérison à celui qui en était le premier auteur. Le palais de Napoléon lui était ouvert à toute heure ; et Corvisart n'était pas de ces courtisans timides qui craignent de faire entendre la vérité, de reprocher même une injustice à leur maître. Il n'avait point cette servilité de caractère que donnent les ambitions subalternes ; et ce n'était pas la première fois qu'il embrassait la cause du malheur, qu'il se faisait l'interprète de la raison et de la justice. Il parut devant le monarque avec une noble contenance : « Vous avez porté la mort dans le sein de Fourcroy, » dit-il à celui devant qui les rois mêmes baissaient les

yeux. « Le plus habile médecin ne saurait le ramener à la vie, si vous ne venez à son secours. Réparez au plus tôt le tort que vous lui avez fait, ou vous aurez à vous reprocher sa perte. » Napoléon rougit, mais ce ne fut point de colère. Une sensibilité profonde se manifesta sur son visage. « Rassurez Fourcroy, » répond-il à Corvisart, « dites-lui que je lui réserve une place éminente et qu'il sera dédommagé de ce qu'il a perdu. » Corvisart ne s'arrête pas même pour le remercier ; il court, il vole à la demeure de Fourcroy, il est heureux de lui porter l'espérance ; il se flatte de le rendre à la vie, à ses amis, à son pays. Il arrive palpitant de bonheur, rayonnant d'allégresse... Son ami n'était plus ; une apoplexie foudroyante venait de le précipiter dans le tombeau sur lequel je crayonne aujourd'hui ce faible tribut de ma reconnaissance.

Sa mort me rappelait l'auteur d'*Iphigénie*.
 La disgrâce des rois les affligea tous deux
 Le caprice d'un maître insensible à leurs vœux
 Leur parut une ignominie.
 La douleur termina leur vie,
 Et leurs mânes criaient aux esprits généreux,
 Aux cœurs indépendants, aux hommes de génie :
 Évitez de la cour le séjour dangereux !

Leur présence y serait cependant nécessaire, car ils y font entendre des vérités utiles ; mais l'oreille des rois n'est pas toujours disposée à les écouter. Ils accordaient autrefois ce privilège à des hommes qui, pour l'exercer sans danger, prenaient le masque de la folie. Ils ont supprimé les fous de la cour, et ne les ont pas remplacés par des sages en titre d'office. Investis par le mensonge, environnés par la flatterie, s'ils ordonnent une injustice, ils trouvent à peine un ami qui les condamne et cent

adulateurs qui les justifient. Aussi pourquoi leur front semble-t-il s'assombrir quand la vérité se montre ? Ils la repoussent, ils la craignent, ils la punissent, et quand la fortune les châtie, ils se plaignent d'avoir été trompés.

Revenons à des pensées moins fâcheuses. Voilà deux tombes qui m'y conviennent. Elles touchent presque à celle de Fourcroy, et renferment deux peintres de fleurs qu'il a dû rencontrer souvent dans les allées du jardin des Plantes, reproduisant sous leurs pinceaux les riches couleurs de ses tulipes et de ses roses. Vandael et Van Spaendonck, que nous avaient donnés la Flandre et la Hollande, ont excellé dans cet art qui a pris naissance dans un pays où la culture des fleurs est une source de richesses. Van Spaendonck (1) l'a porté en France, et personne ne l'a surpassé. Vandael lui-même n'a pu que l'égaliser. C'est la nature transportée sur la toile, et plus d'un papillon a dû se tromper au coloris, à la fraîcheur de leurs peintures.

Au-dessous de leur tombe j'ai retrouvé Parseval Grandmaison (2), qui fut aussi peintre avant d'être poète. Ses premiers vers lui valurent l'amitié de Delille, qu'il imita souvent dans la pompe de ses descriptions. Il traduisit avec bonheur les épisodes que les grands épiques avaient consacrés aux amours de leurs héroïnes ; et ce commerce avec Virgile et le Tasse lui inspira sans doute l'ambitieuse idée de cueillir après eux la plus belle des palmes poétiques. Il prit pour sujet d'épopée cette période de notre histoire nationale, où l'Europe entière s'était coa-

(1) Né à Colbourn en 1741, mort à Paris en 1822.

(2) Né à Paris en 1759, mort en 1835.

lisée pour anéantir la puissance de Philippe-Auguste. Ce sujet est vaste, majestueux, fertile en incidents dramatiques ; les plus intéressants épisodes y arrivent d'eux-mêmes. C'est, après la destruction des Sarrazins par Charles Martel, et avant la délivrance du royaume par Jeanne d'Arc, le seul événement qui puisse tenter un poète. J'en étais séduit moi-même, et j'ignorais que Parseval l'eût choisi. Mais le hasard m'avait jeté dans une autre voie que la sienne. Il avait pris le Tasse pour modèle, et j'avais adopté l'Arioste ; nous ne nous rencontrâmes que dans la plaine de Bouvines, et dans le sein de l'Académie, où, par une coïncidence nouvelle, je fus reçu par celui que le sort ou ma mauvaise étoile peut-être m'avait donné pour rival.

Je remontai la colline en côtoyant un sentier qui conduisait à son sommet ; et le premier tombeau qui m'arrêta fut celui du respectable Haüy (1), de cet abbé philanthrope, de ce philosophe véritable que l'humanité compte parmi ses bienfaiteurs. Le vulgaire vénérât en lui l'instituteur de ces jeunes aveugles qui étonnent la capitale par le développement de leur intelligence et les progrès de leur instruction. Le monde savant le considérait comme l'oracle et le flambeau de la minéralogie. En observant la structure des mille et mille cristallisations qui avaient passé sous ses yeux, il avait cru reconnaître que, malgré l'innombrable variété de leurs formes, ce travail mystérieux de la nature était soumis à des règles invariables. Cette idée s'empara de toutes les facultés d'Haüy ; elle devint la pensée unique, la passion de sa vie entière. Aidé de la physique et de la géomé-

(1) Né à Saint-Just (Oise) en 1743, mort à Paris en 1822.

trie , il parvint à découvrir ces lois , et devint pour la minéralogie ce que Linné était devenu pour la botanique , Lavoisier pour la chimie et Newton pour les sciences les plus élevées. « Telle a été l'exactitude de ses calculs, » a dit Cuvier sur sa tombe, « que, parmi les innombrables métamorphoses que subissent tant de substances, il n'en est aucune qui ne soit consignée d'avance dans ses formules. » Son illustre panégyriste ne se borna point à rendre hommage à son génie. Il l'offrit à ses contemporains comme un modèle de vertu ; et jamais aucune voix ne s'éleva pour démentir cet éloge.

Il fut savant sans vanité,
 Et pieux sans intolérance.
 L'étude de la vérité
 Remplit sa modeste existence ;
 Et jamais les partis qui troublèrent la France
 N'ont troublé sa tranquillité.
 Aux dons de la fortune il fut inaccessible.
 Il vit régner le crime, et d'un cœur impassible
 Il brava sa férocité.
 Ses disciples l'aimaient ; il en était le père ;
 Son âme seule était austère ;
 Mais son front calme et doux respirait la bonté.
 Au milieu des tourments d'une lente agonie,
 Il garda sa sérénité ;
 Et plein de jours, de gloire et de félicité,
 Sans crainte et sans regret il a quitté la vie.

Quel spectacle ; Madame, que la vie et la mort du sage !
 Quel baume il répand sur une âme froissée par les agitations du monde, et quel doit être le bonheur de ceux qui le donnent, puisqu'il fait en quelque sorte le bonheur de ceux qui le contemplant !

Elle fut aussi paisible et heureuse la vie de ce peintre que je retrouve sous une tombe modeste à quelques pas

de l'instituteur des jeunes aveugles. Ansiaux (1) fut le digne élève de Vincent. Les portraits du maréchal Kellermann et de l'actrice Mézeray commencèrent sa réputation. Ses tableaux religieux l'achevèrent. L'*Annonciation de la Vierge*, la *Prédication de saint Paul à Athènes*, *Moïse sauvé*, l'*Enfant prodigue*, chefs-d'œuvre de son pinceau, décorent quelques-unes de nos églises et font la gloire de ce peintre que nos conquêtes sur la terre de Belgique donnèrent à ma patrie.

Sur la même ligne est la sépulture de l'astronome Messier (2) que Louis XV avait surnommé le furet des comètes. Son plaisir unique, sa passion favorite était de découvrir ces astres errants, que l'ignorance et la superstition ont fait longtemps redouter comme des présages sinistres. Il se vantait d'avoir dépisté toutes celles qui avaient paru sur notre horizon, et ne pouvait souffrir qu'on lui enlevât cet honneur. Il en vit une pendant qu'il pleurait la mort de sa femme; elle lui fut escamotée par un Limousin, et il fut désespéré d'avoir abandonné sa lunette. Hélas! s'écriait-il avec un sérieux comique, j'en avais découvert douze, faut-il qu'on m'ait enlevé la treizième! Les savants de son siècle se moquaient un peu de sa manie, ils méprisaient un homme qui n'avait d'autre mérite que la patience. Mais Lalande a consolé ses mânes en donnant le nom de Messier à un groupe d'étoiles dont on avait oublié jusqu'à nous de faire une constellation.

Comme le lion de Némée,
L'hydre de Lerne et le chien d'Orion,

(1) Né à Liège en 1764, mort à Paris en 1754.

(2) Né à Badouville, en Lorraine, en 1730; mort à Paris en 1817.

Messier jouit enfin sans contestation
 D'une immortelle renommée ;
 Et jusqu'au jour de la destruction,
 Nous verrons cheminer sa constellation
 Auprès de la Girafe et de Cassiopée,

à moins qu'on n'adopte le système pieux de cet astronome allemand qui voulait chasser du ciel les demi-dieux et les monstres de l'antiquité pour y substituer les saints de la légende.

En face de Messier, j'aperçois sur ma droite les tombes de Persuis et de Kreutzer, de deux compositeurs qui eurent aussi leurs jours de célébrité, et que le théâtre rappelle quelquefois encore à la génération présente. Kreutzer (1) est à cet égard plus heureux que Persuis. Sa *Lodoïska*, ses ballets de *Clari*, de la *Servante justifiée*, survivent à leur auteur ; et il y a quelque ingratitude à laisser dans la poussière des collections musicales vingt autres partitions qui firent sa fortune et sa gloire. Persuis (2) eut plus à se plaindre encore. Il n'eut pas même de son vivant la réputation que méritaient ses ouvrages. Gracieux dans ses ballets de *Nina*, du *Carnaval de Venise*, énergique et brillant dans ses tragédies lyriques de *Léonidas* et de *Jérusalem*, il sut imprimer à ses mélodies le caractère des sujets qu'il avait adoptés. Il composa le *Triomphe de Trajan* avec Lesueur ; et il suffirait à son éloge de rappeler l'embarras où se trouvèrent les juges les plus exercés pour distinguer ce qui appartenait à l'un et à l'autre. Il fut aussi le collaborateur de Berton et de Kreutzer dans des ouvrages fort applaudis ; et dans la distribution des éloges, il fut peut-être sacrifié à

(1) Né à Versailles en 1766, mort à Paris.

(2) Né à Metz en 1769, mort à Paris en 1819.

ses rivaux. Ses œuvres sont maintenant abandonnées comme celles de tant d'autres. Les talents de ce genre se multiplient avec une telle abondance, ils se reproduisent avec tant de rapidité, ils réclament avec tant d'impatience leur place au soleil, que le bruit des nouveaux venus étouffe le bruit des anciens. Je vous en ai cité un grand nombre, et j'en retrouve ici des plus célèbres. A dix pas, et sur la droite de Persuis, sous un cippe orné de son buste, repose le vieux Gossec (1), qui fut le doyen des membres de l'Institut et des musiciens de son temps. Pendant soixante-dix ans, il a brillé sur nos deux théâtres lyriques, dirigé les concerts de l'opulent Popelinière et du roi Louis XV, l'école de chant et de déclamation qui prit plus tard le nom de Conservatoire, disputé à l'archet du mulâtre Saint-Georges la vogue des salons parisiens, composé des chants funèbres pour Voltaire, pour Jean-Jacques, pour Mirabeau, des airs de victoire pour les vainqueurs de Valmy, pour les fêtes de Robespierre et du Directoire, pour les batailles de Napoléon. Il a assisté en amateur aux deux règnes de la Restauration, et nous a quittés enfin quelques jours avant la révolution qui l'a terminée. Le chant de Gossec est noble et harmonieux ; mais que me servirait d'apprendre aujourd'hui à mes lecteurs les titres des compositions qui l'ont rendu célèbre ? A peine se souviennent-ils pour la plupart de celles de Nicolo Isouard (2) que je rencontre en remontant la colline ; et cependant il n'a daté pour nous que du consulat.

Il naquit dans cette ile aride,
Où, sur l'autel et le nom de saint Jean

(1) Né dans le Hainaut en 1733, mort à Paris en 1829.

(2) Né à Malte en 1777, mort à Paris en 1818.

Des empires chrétiens la noblesse intrépide
 Jurait d'anéantir l'étendard musulman.
 Des Français qui du Nil embrassaient la conquête,
 La bannière en passant couronna ses remparts.

Et lorsqu'aux jours de leur retraite,
 Y vinrent à leur tour flotter les léopards,
 Nicolo des Anglais renia la puissance,

Et, nous gardant ses vœux et son amour,
 Consacra son génie à cette belle France,
 Où ses aïeux jadis avaient reçu le jour.

Égaré d'abord par des coteries qui sont le fléau de la nouvelle Athènes, Nicolo fut ramené par un homme d'esprit sur la voie de Grétry et de la vérité. Son association avec Étienne lui porta bonheur. Ses partitions de *Joconde*, de *Cendrillon*, de *Jeannot et Collin*, obtinrent un succès prodigieux que justifiait un chant toujours agréable et souvent original. Sans négliger les effets d'harmonie, il n'enrichit point l'orchestre aux dépens de la scène. Il n'était point de ces compositeurs qui sacrifient le poète à leurs inspirations désordonnées, et qui se passeraient volontiers des paroles qu'ils étouffent sous le fracas des accompagnements. C'est ce que Grétry leur reprochait, en criant qu'ils plaçaient la statue dans l'orchestre et le piédestal sur le théâtre. Nicolo respectait mieux les paroles des charmantes comédies qu'on lui confiait, et savait leur donner l'expression dramatique qui leur convenait.

Il le savait aussi, le grand maître dont la sépulture m'arrête à deux pas du sentier que j'avais quitté et que j'allais rejoindre. Méhul (1) ne croyait pas que de beaux vers pussent nuire à la musique,

(1) Né à Givet en 1763, mort à Paris en 1817.

Comme ces bâtards d'Amphion,
 Qui pensent de leurs chants excuser l'ineptie,
 En dédaignant nos vers, en traitant de jargon
 La langue de Quinault, la source où le génie
 Puisa les airs d'Iphigénie,
 Les chants d'Œdipe et de Didon.

Avant de se risquer au théâtre, Méhul s'était essayé sur les vers de Gentil-Bernard et de Jean-Baptiste Rousseau. Hoffman lui confia bientôt son opéra d'*Euphrosine et Coradin*, et le nouveau compositeur débuta par un chef-d'œuvre. L'effet en fut extraordinaire. Le théâtre n'avait jamais retenti de tant d'acclamations. Grétry fut le plus ardent de ses admirateurs. Méhul est Gluck à trente ans, s'écriait-il en accueillant ce rival de sa gloire. Gluck l'avait en effet initié aux secrets de son art. On répétait l'*Iphigénie en Tauride* de ce maître; un pauvre enfant, désespéré de ne pouvoir le lendemain payer sa place, s'était caché dans une loge. On le découvre, on le conduit à Gluck. Cet enfant était Méhul. L'auteur d'*Iphigénie* et d'*Armide* l'éclaira de ses conseils et lui transmit cette facture savante, cette force d'expression dramatique, ce chant large et suave qui le placèrent au-dessus de ses rivaux. Chénier associa Méhul à ses chants patriotiques; et dans son *Chant du départ* surtout il renouvela parmi nous les prodiges de l'antiquité.

Les accents belliqueux de ce nouveaux Tyrtée
 Enflammaient nos jeunes soldats.
 D'une héroïque ardeur leur âme transportée
 A travers les dangers précipitait leurs pas.
 Leurs regards dédaigneux insultaient au trépas;
 Et, ne respirant que la gloire,
 A ses fiers ennemis, terrassés par son bras,
 Le Français en chantant arrachait la victoire.

Quarante compositions de Méhul ont formé son immortelle couronne. On y distingue les partitions d'*Ariodant*, de *Joseph*, d'*Une Folie* et surtout de *Stratonice*, le plus pur, le plus mélodieux de ses ouvrages ; mais, malgré tant de succès, les envieux ne cessaient de lui opposer les maîtres que nous prêtait l'Italie. Une coterie d'ultramontains affectait même de condamner la scène française à une éternelle médiocrité. Napoléon l'avait dit, et ses courtisans le répétaient. La gloire et le patriotisme de Méhul s'en indignèrent ; il voulut les réduire au silence ; il composa dans l'ombre un opéra qui fut annoncé comme une production italienne, et dont un profond mystère couvrit jusqu'au bout la véritable origine. *L'Irato* parut, il excita des transports. L'engouement des *dilettanti* fut au comble ; mais l'auteur en se nommant les confondit sans les corriger ; et le préjugé triompha cette fois encore du goût et de la justice. L'amour-propre de Méhul était moins opiniâtre que celui des envieux. Il doutait quelquefois de son mérite et de sa gloire ; et sa confiance en lui-même était souvent si incertaine que, sur la critique d'un enfant et dans un accès de modestie, il eût jeté au feu la plus belle de ses partitions. C'était l'effet naturel d'une imagination ardente, de l'excessive sensibilité dont l'avait doué ou affligé la nature, mais sans laquelle il n'est point de génie. Méhul l'excitait encore en plaçant une tête de mort sur son piano. Mais cette sensibilité n'est souvent qu'un présent funeste. Elle a précipité Méhul dans cette tombe ; et si le théâtre nous fait encore jouir des accords de ce nouvel Orphée, le monde regrette l'homme aimable qui lui a été ravi avant le temps, et qui s'y faisait remarquer par son instruction et par son esprit.

Pour aimer ce fils d'Apollon,
 Il suffisait de le connaître.
 Ses amis étaient fiers de l'être ;
 Car l'amitié pour lui n'était pas un vain nom.
 Je l'ai connu trop tard ce roi de l'harmonie.
 Le feu du sentiment, la flamme du génie,
 Étaient près de le consumer ;
 Et, fuyant les chagrins qui dévoraient sa vie,
 Il crut en vain la rallumer
 Au soleil de l'Occitanie.
 Il partit, et l'espoir hésita dans nos cœurs
 Nos vœux l'accompagnaient sur le lointain rivage,
 Où ses nombreux admirateurs
 Au bruit de ses accords saluaient son passage,
 Et couvraient son chemin de lauriers et de fleurs.
 Mais son retour, hélas ! confirma nos alarmes.
 Et bientôt de ses jours s'éteignit le flambeau !
 Sur son cercueil j'ai répandu des larmes ;
 J'en verse encor sur son tombeau.

Je dus cette relation si précieuse à l'amitié de l'écrivain qui dort en avant de sa sépulture, sous un petit jardin coquettement arrangé. C'est là que j'avais naguère accompagné la dépouille mortelle de Bouilly (1), de cet homme excellent que vous avez aimé comme nous, et qui était si digne de l'amitié de tous. On chercherait vainement un poète, un artiste dont il ait dit du mal ; on en citerait beaucoup qu'il a aidés de ses conseils et de son crédit, quelquefois de la fortune que lui avaient donné ses ouvrages. Moraliste et auteur dramatique, sa fécondité fut prodigieuse, et sa vogue plus extraordinaire encore. Nos deux générations n'ont peut-être pas produit un seul être qui n'ait accueilli par des larmes ses drames, ses contes, ses vaudevilles même.

(1) Né à Tours en 1761, mort à Paris en 1844.

On se venge aujourd'hui de ces torrents de pleurs qu'il a fait répandre, on critique cette exagération de sensibilité qu'il épanchait à profusion dans tous ses écrits. Si c'est un tort, c'est celui de son siècle. Bouilly adorait sa fille, cette fille unique qu'a dévorée avant lui cette même tombe. Il écrit pour elle des contes avec un cœur d'où débordent les plus tendres sentiments de la famille. Il livre ses contes au public, et le public s'engoue, et dix éditions satisfont à peine sa curiosité. Bouilly devait-il s'arrêter dans une voie qui lui donnait fortune et renommée? Qui l'eût fait? Il continue : dix ouvrages pareils sortent de sa plume, et produisent le même engouement. Ses œuvres dramatiques sont empreintes des mêmes couleurs, et provoquent le même attendrissement ; et le public court en foule applaudir *l'Abbé de l'Épée*, *Fanchon la Vielleuse*, vingt autres drames ou opéras qu'embellissent de leurs accords Méhul, Chérubini et Berton. Et qui le condamne aujourd'hui? Ces mêmes critiques qui louent les extravagances, les fantaisies des nouveaux fournisseurs du théâtre, qui applaudissent à ces tableaux d'une fausse nature, d'une société factice qu'on prétend nous donner pour une vérité récemment découverte. Bouilly exagère les sentiments ; mais ses sentiments sont vrais comme ses personnages ; l'action est toujours naturelle et naturellement racontée. Il y a du précieux, mais il n'y a rien de forcé ; tout est conduit avec un art parfait. Il entend la scène comme le monde ; et je ne connais pas un dramaturge vivant dont le chef-d'œuvre ait droit de mépriser le drame de *l'Abbé de l'Épée*.

Il s'était fait surtout un devoir rigoureux
D'inspirer la vertu, d'enseigner la morale.

Il ne chercha jamais des succès dangereux
 Dans le cynisme et le scandale.
 Il laisse aux vices leur laideur,
 De leur triomphe impur n'afflige point nos âmes ;
 Et sans craindre pour sa pudeur,
 La jeunesse du moins assistait à ses drames.

J'ai nommé Berton (1) au nombre de ses amis ; et en me retournant, je vois le nom de ce compositeur inscrit sur la tombe voisine. Grétry l'avait désigné comme un de ses légataires ; et ses opéras de *Montano*, d'*Aline* et du *Délire*, ont justifié cette prévision, qui était déjà un éloge. Sacchini avait applaudi aux premiers essais de Berton ; il avait loué la correction de son harmonie, la variété, la justesse de ses airs ; il lui enseignait à aider le poète, et non à le masquer. Berton a occupé pendant trente ans notre scène lyrique, et a soutenu avec honneur la rivalité des Méhul, des Chérubini et des Boïeldieu. Il a écrit sur son art ; et ses livres, dont le style a été justement loué, renferment des leçons utiles. C'était un homme d'un naturel aimable, d'une humeur douce et prévenante. Il ne s'est mis en colère que dans sa vieillesse, et la cause en paraîtra fort singulière. C'est la musique de Rossini qui excitait sa fureur. Il l'accusait de corrompre son art, il ne voyait dans ses opéras que des arabesques, et l'on a remarqué que depuis l'avènement de l'illustre Italien il a cessé de composer. C'était le fanatisme de l'unité que Sacchini lui avait tant recommandée, et que Rossini ne respecte pas toujours. Mais il est bien difficile de ne pas lui pardonner ; et si l'auteur de *Guillaume Tell* nous a corrompus, j'avoue que jamais

(1) Né à Paris en 1767, mort en 1844.

corruption ne fut plus aisée, ni plus prompte, ni surtout plus agréable. L'auteur de *Montano* s'en prenait à Rosini de l'injustice de ses contemporains, ou plutôt des théâtres qui l'oubliaient depuis quinze ans; et ce talent si vrai, si tendre, si gracieux, si mélancolique, ne méritait pas cet oubli. Mais, comme le disait sur sa tombe l'interprète des regrets de l'Académie, le besoin du changement, cette éternelle maladie du public, trouve si bien à se satisfaire dans le génie d'un art essentiellement variable, qu'il faut sans cesse, pour des goûts nouveaux, s'étudier à créer des formes nouvelles.

Voyez, Madame, avec quelle rapidité passent les engouements de la foule et la vie même des artistes. A quelques pas de Berton, à droite du même sentier, est déjà venu s'ensevelir un des compositeurs qui lui ont succédé dans la faveur du public, c'est Hérold (1), l'auteur de *Zampa* et du *Pré-aux-Clercs*. Il est venu trente ans après Berton, et le voilà déjà sous le cénotaphe qu'une lyre vous indique. Cette lyre donnait des sons gracieux, expressifs; la richesse de ses accompagnements ne nuisait point à la suavité de sa mélodie. Hérold était le digne élève de Méhul, et il était allé sous le ciel de Naples se perfectionner dans son art, s'affermir dans les principes d'une école qui savait trouver de l'originalité et de la gloire en subordonnant ses inspirations aux situations et au caractère des personnages.

En explorant les cinq tombes dont je viens de nommer les habitants, je laissais toujours sur ma droite une colonne surmontée d'un ballon; et en m'approchant enfin de cette sépulture, je vis qu'elle appartenait à

(1) Né à Paris en 1792, mort en 1833.

madame Blanchard (1), à cette intrépide aéronaute, dont une terrible catastrophe avait terminé la vie aventureuse. J'avais été témoin de cette épouvantable chute; je suivais, de ma fenêtre, le ballon de cette infortunée :

Ce globe altier, suivi d'un sinistre flambeau,
 D'un cours majestueux s'emparait de l'espace;
 Et, perçant de la nuit le ténébreux manteau,
 M'apparaissait comme un astre nouveau
 Qui dans le firmament allait prendre sa place.
 Ce spectacle jamais ne lassait mes regards;
 Et jamais, d'un cœur insensible,
 Je n'avais contemplé ce miracle des arts.
 A l'audace de l'homme il n'est rien d'impossible,
 Disais-je en saluant ce conquérant des airs.
 C'est peu que son génie ait dominé les mers,
 Le ciel même à ses arts n'est plus inaccessible.
 D'Icare vainement le destin le poursuit :
 Sur un esquif léger qu'une vapeur conduit,
 Il se plait à braver d'effroyables naufrages,
 Il prend loin de la terre un vol ambitieux;
 Et, perçant sans pâlir la voûte des nuages,
 Tel que l'oiseau sacré du souverain des dieux,
 Entre l'Olympe et les orages,
 Il porte un front audacieux.
 La terre applaudissait à ce vol téméraire.
 Tout à coup, ô surprise! ô spectacle d'horreur!
 Une clarté funeste a rempli l'atmosphère,
 Et nous laisse à l'instant dans l'ombre et la terreur.
 Le globe a disparu dans la flamme rapide;
 Des airs, que sillonnait cette femme intrépide,
 Son esquif s'est précipité;
 Et des régions du tonnerre
 Son corps inanimé rebondit sur la terre,
 Aux yeux d'un peuple épouventé!

(1) Née près de la Rochelle en 1778, morte à Paris en 1819.

Madame Blanchard a été la cinquième victime de cette ingénieuse découverte qui a fait la gloire d'Étienne Mongolfier. C'est sur les grandes routes que lui vint cette idée lumineuse. Il considérait le phénomène des nuages flottants dans les airs, et il s'imagina d'emprisonner un nuage factice dans une enveloppe légère. Il arrive à Annonay, construit un globe de cent dix pieds de circonférence, le remplit de fumée; et le globe s'enlève et monte dans les airs. Le bruit de cette expérience parvient sur-le-champ aux extrémités de l'Europe. La cour de Louis XVI veut jouir de ce spectacle, et le second ballon s'élance des jardins de Versailles. Bientôt deux hommes intrépides osent se fier à cette frêle machine. Pilâtre et d'Arlandes partent du château de la Muette, planent à cinq cents pieds de la terre, et descendent dans la plaine de Montrouge. Tous les esprits fermentent, et les envieux ne sont pas les derniers. On les trouve toujours à la suite des hommes de génie. Ils contestent à Mongolfier la gloire de sa découverte, ils l'attribuent au hasard, à la chemise chauffée, à la bulle de savon, à la feuille de papier que la fumée enlève; ils déterrent le jésuite Lana, qui vers le milieu du dix-septième siècle, avait conçu l'idée de faire le vide dans quatre globes de cuivre et de les lancer dans les airs. Mais l'envie est réduite au silence par les acclamations de l'Europe, par les suffrages de l'Académie; et tous les physiciens s'empres- sent de perfectionner une découverte dont les résultats paraissent incalculables. Charles (1) marque la seconde époque de la science aérostatique. J'ai négligé le tombeau de cet homme modeste, que j'ai trouvé sur ma route entre Fourcroy et Messier, et je lui rends ce qui

(1) Né à Paris en 1767, mort en 1823.

est dû à son courage et à son génie. C'est lui qui substitua le gaz inflammable à la fumée des substances végétales dont Mongolfier s'était servi. Il partit du jardin des Tuileries, s'éleva à dix-sept cents toises, et démontra par son audace la vérité de sa découverte. Lunardi montre aux Anglais ce nouveau miracle de l'esprit humain. Blanchard franchit le Pas-de-Calais et descend sur les terres de France. Pilâtre et Romain tentent de repasser le même détroit, et pensent obtenir des résultats plus merveilleux par la combinaison du gaz et de la fumée. Ce mélange leur coûte la vie. Le gaz s'enflamme au contact de la fumée, et les deux voyageurs retombent fracassés sur la terre. On cherche alors à conjurer ce danger. Mongolfier a pressenti le parachute, l'Anglais Arnold croit l'avoir deviné ; mais son art le trompe, et il périt à son tour victime de son expérience. Garnerin, plus heureux, fait jouir les Français de ce nouveau spectacle. Il ose se séparer de son ballon, et paraît plus étonnant encore en descendant du haut des airs, que le premier qui avait osé s'élever. C'est là que s'est arrêté le génie de l'homme. Il cherche maintenant à diriger ces audacieuses machines ; et je ne sais si la philosophie et l'humanité doivent désirer ce perfectionnement.

De quoi n'abusent point les passions humaines?

Le premier dont la voile osa tenter les flots

Prévoyait-il qu'au plus grand des fléaux

Il ouvrait les humides plaines ?

Déjà vers les champs de l'éther

Le démon des combats tourne ses yeux avides.

Déjà dans ses mains homicides

S'agitent la flamme et le fer.

Si, maîtrisant un jour les fureurs de Borée,

Et cédant elle-même aux vœux du nautonier ,

10.

La nacelle de Montgolfier

D'un vol moins incertain sillonnait l'empyrée,
 L'homme en ferait bientôt un théâtre d'horreur.
 Le sang dégoutterait de la voûte azurée,
 La nef aérienne, au dieu Mars consacrée,
 Serait un instrument de mort et de terreur.
 La haine l'armerait et de faux et de lances,
 Une horrible industrie élargirait ses flancs ;
 Le bronze y tonnerait, et ces vaisseaux volants
 Des princes désunis serviraient les vengeances.
 Non, c'est assez des arts par Bellone inventés.
 Du pillage et de l'incendie
 Qui préserverait nos cités ?
 Qui pourrait des méchants arrêter la furie ?
 Quels remparts opposer à leurs témérités ?
 Si ce fatal secret n'est point une chimère,
 Que l'Éternel, dans sa colère,
 A notre œil curieux craigne de le trahir.
 Que les carreaux lancés par sa main irritée
 Frappent le nouveau Prométhée
 Qui tenterait de le ravir.

Heureusement pour l'espèce humaine, cette découverte, qui ajoute à la gloire du dix-huitième siècle, n'a servi jusqu'ici qu'à nos plaisirs, à l'ornement de nos spectacles, à la confirmation de quelques vérités dont les physiciens pouvaient douter encore. L'aérostat ne s'est montré qu'une fois sur nos champs de bataille ; mais les vainqueurs de Fleurus n'en obtinrent pas des secours assez importants pour l'associer désormais aux triomphes de nos armées. La tombe de l'aéronaute dominait la colline que je venais de parcourir, et, avant de descendre dans un chemin creux que j'apercevais derrière moi, je mesurai de mes regards le peu de terre où tant de gloire s'était enfouie. Excepté deux ou trois de ces hommes célèbres à divers titres, je les avais tous

connus ; j'avais conversé avec eux, j'avais applaudi à leurs succès ; et je ne concevais pas qu'en si peu de jours la mort en eût tant moissonnés.

Je descendis enfin de la colline sous le poids de ces tristes pensées, et, laissant à ma gauche la tombe de Thérèse Bourgoin que je retrouvais après un si long détour, je découvris à l'angle de deux sentiers celle de François de Neufchâteau (1), de ce poète qui, à l'âge de treize ans, avait reçu de Voltaire un brevet d'immortalité. L'auteur de la *Henriade* allait même jusqu'à l'appeler son héritier, et, avant la fin de sa quinzième année, les académies de Dijon, de Lyon et de Marseille l'avaient admis dans leur sein. Mais son âge mûr ne tint pas les promesses de son enfance, et la poésie qu'il cultiva jusqu'à la fin de sa vie, qui le conduisit à l'Académie française, ne fut pour lui qu'un agréable délassement. Ses rois et son pays exigèrent de lui d'autres services. Avocat du roi au bailliage de Véselize sous Louis XV, subdélégué de Lorraine et procureur général près le conseil supérieur de Saint-Domingue sous Louis XVI, il fut appelé à l'assemblée législative, et devint successivement juge au tribunal de cassation, ministre de l'intérieur, directeur et sénateur. Il se distingua dans ces fonctions diverses souvent par son éloquence, toujours par sa droiture et sa capacité. C'est lui qui, en sa qualité de président, transmit les pouvoirs de l'assemblée législative à la convention, en demandant à celle-ci la conservation de la liberté, le respect des lois et la paix. Aucun de ces conseils ne fut suivi, et le despote à sept cents têtes faillit l'envoyer à la mort pour quelques maximes philanthropiques de son drame de

(1) Né à Sassay, en Lorraine, en 1750 ; mort en 1828.

Paméla. Sa captivité ne fit que l'affermir dans ses principes politiques. Président du sénat au jour du couronnement, il osa dire à Napoléon que le chef de l'État devait être le premier esclave de la loi ; que, détachée de la loi, sa puissance était nulle, et qu'il n'était enfin que la loi vivante. C'est encore lui qui, à la tête du même corps, lui décerna le titre de Grand après la campagne d'Austerlitz. Au milieu de tous ces emplois et de ses travaux littéraires, François de Neufchâteau était sans cesse occupé d'une pensée d'utilité publique. Son rêve constant était l'amélioration de l'agriculture ; son ministère, ses voyages, la plupart de ses écrits n'avaient pas d'autre but, et il était si plein de cette idée que, dans une de ses meilleures épîtres, il daignait me développer ses vues économiques, à moi qui n'aime de l'agriculture que les tapis verts et l'ombre des bocages, et qui ne crus jamais à l'utilité des économistes. Je n'en remercie pas moins pour la seconde fois les mânes de cet homme d'État, si digne d'être regretté de ceux qui l'ont connu.

Je débouchai enfin dans le chemin creux qui descend vers la rotonde ; mais, ne trouvant sur ses bords que des noms obscurs, je remontai vers la chapelle ; et, avant d'y atteindre, je m'arrêtai devant un modeste cénotaphe, qui portait sur une de ses faces une palette et des pinceaux. Cette palette était celle de Géricault (1), de ce peintre qu'un accident funeste nous a enlevé dans toute la vigueur de l'âge et du talent. Ce sont ces pinceaux qui nous ont retracé la plus terrible des scènes maritimes, ce radeau où une faible partie des naufragés de

(1) Né à Rouen en 1790, mort en 1826.

la *Méduse* avait trouvé un dernier asile contre les fureurs de l'Océan. Cette peinture, chef-d'œuvre d'un artiste que ses maîtres avaient répudié comme un modèle d'extravagance, n'a pas été jugée d'abord par les peintres, mais par les hommes politiques de son temps. Le gouvernement de la restauration avait confié une frégate et la vie de trois cents hommes à un capitaine qui était resté pendant trente ans étranger à la mer et peut-être à son pays. La perte de ce bâtiment avait soulevé toutes les colères de l'opposition ; et ce tableau, cette page d'une histoire terrible, apparaissait au ministère comme un acte d'accusation, comme le reproche sanglant d'une nation indignée qui lui demandait compte de tant d'existences ; c'est à ce point de vue qu'on l'avait jugé. L'art n'était compté pour rien, et le peintre et le tableau étaient condamnés par l'esprit de parti.

Par combien d'injustes sentences
 Les partis n'ont-ils pas affligé le talent ?
 Que leur importent les souffrances
 Du peintre ou de l'auteur, dont leur ressentiment
 Anéantit les nobles espérances !
 La vertu même, hélas ! nous défend vainement
 Contre leur haine et leurs vengeances.
 Cœurs de fiel, esprits déhontés,
 Qui, sans conscience et sans titres,
 Du génie et de l'art vous faites les arbitres,
 Ne rougirez-vous point de vos iniquités ?
 Faut-il que de votre caprice
 Dépendent le succès, l'honneur de nos travaux ?
 Faut-il s'ensevelir dans la nuit des tombeaux
 Pour contraindre votre justice ?

La restauration, l'opposition de son temps, Géricault lui-même ont disparu de la scène du monde. Que reste-

t-il ? Une peinture terrible, mais admirable, un tableau qui fait frémir, mais sur lequel on revient, parce qu'il est vrai, parce que l'ensemble de cette composition et les groupes qui en font les épisodes triomphent de l'horreur qu'ils inspirent. Quand on a dit une fois qu'on n'y peut distinguer les morts et les vivants qu'à leurs attitudes, qu'ils sont tous lividement atteints d'une corruption anticipée, la critique est réduite au silence sur tout le reste par un dessin vigoureux, par un coloris énergique, par les détails les plus émouvants. Sans doute, ce n'est point l'œuvre d'un David, du maître des maîtres ; ce n'est point le suave pinceau de celui qui a dirigé le vôtre ; mais la peinture est aussi variée que la nature elle-même, et le mérite de l'artiste est de nous la représenter dans ses horreurs comme dans ses charmes. Géricault nous a laissé deux autres tableaux, deux cavaliers qu'a recueillis la galerie du Luxembourg ; et ces trois chefs-d'œuvre nous feront sans cesse regretter qu'une palette aussi riche soit tombée si promptement de ses mains.

Je quittai ce peintre pour en retrouver un autre, et c'est celui-là même dont vous fûtes Pélève et l'amie. Sa tombe est sur le coteau qui est en face de Géricault, au delà du chemin creux que je viens de franchir. Vous savez mieux que moi, Madame, quelles étaient les qualités de ce bon Valenciennes (1), qui fut le plus fécond de nos paysagistes, et qui en serait peut-être le plus célèbre, si le Poussin et Claude le Lorrain n'avaient point existé. Il se croyait appelé par la nature à marcher sur les traces de Gluck et de Grétry ;

(1) Né à Toulouse en 1750, mort en 1819.

et c'est à Paris, c'est dans la galerie de M. de Choiseul qu'il reconnut cette erreur de son éducation, qu'il sentit sa vocation véritable. Les conseils du peintre Doyen et les bienfaits du ministre le poussèrent en Italie. Il y perfectionna son goût par l'étude des chefs-d'œuvre qui ornent la ville de Rome ; et, après avoir visité les sites magnifiques de la Sicile, il revint en France pour être le restaurateur du paysage historique. Il fit, pour ce genre de peinture, ce que Vien avait fait pour les tableaux d'histoire : il en retrouva les belles formes et les grands effets. Il anima ses riches paysages par le spectacle de grands souvenirs et de grandes infortunes. Le pinceau de Valenciennes nous retraça la misère d'Œdipe, l'abandon de Philoctète, et d'autres victimes de la fatalité. Sa fécondité fut prodigieuse : plus de trois cents tableaux sortirent de sa palette ; mais celui qui nous représente Cicéron au tombeau d'Archimède fut son chef-d'œuvre. Il lui ouvrit les portes de l'ancienne Académie de peinture ; et l'on s'étonne, en le voyant, de ne point trouver sur les tables de l'Institut le nom d'un peintre que la France entière a proclamé le régénérateur de son école. Affligé de cette injustice, je voulus un jour lui en demander la cause ; il me répondit, avec assez d'indifférence, qu'il n'était ni intrigant ni flatteur, et il retourna tranquillement à son chevalet.

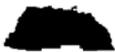
Près de sa tombe modeste, Morellet (1) est venu prendre son dernier asile. Le siècle de d'Alembert et de Voltaire nous avait laissé ce représentant de sa philosophie, comme Fontenelle était resté sur les débris du siècle de Louis XIV. Ce vieillard, que j'ai vu sur les bancs de l'A-

(1) Né à Lyon en 1727, mort en 1819.

cadémie française dans ses solennités littéraires, avait touché la main de cet autre vieillard, qui avait conversé avec Fénelon et joué sur les genoux de Corneille.

L'étude avait uni Morellet à Turgot,
 Le savant d'Alembert accueillit son enfance.
 Contre d'Holbach et Diderot,
 Du Dieu qu'ils reniaient il soutint l'existence.
 Il a de Montesquieu consulté la prudence;
 Sur le bien des États interrogé Franklin,
 Et dans le salon de Geoffrin
 Admiré de Buffon la brillante éloquence.
 Jean-Jacque auprès des grands sollicita pour lui;
 Malesherbe estima son noble caractère.
 Il a vu dans Ferney l'Hercule littéraire
 Qui fut des opprimés l'infatigable appui,
 Qui, faisant à l'erreur une guerre éternelle,
 Dégouté de la cour, des rois et des héros,
 Entre la lyre et la truelle,
 Achevait ses vieux ans, et se moquait des sots.

Plusieurs sectes s'élevèrent parmi ces philosophes, dont l'esprit de parti se plaît à confondre les doctrines pour se donner le droit de les envelopper tous dans le même anathème. Morellet appartient à celle des économistes, qui avait la prétention de soumettre à des lois certaines la richesse et la prospérité des États, de faire une science positive de l'administration publique. C'était la plus innocente de toutes ces sectes. Elle n'attaquait ni la religion ni la morale; et c'est elle cependant qui a été la cause ou le prétexte de la révolution. Dès que Turgot voulut appliquer les théories des économistes, les abus, les préjugés, les privilèges se révoltèrent, et, l'autorité n'ayant pas assez d'énergie pour en briser la résistance, l'État fut perdu, non pour avoir souffert l'audace des réformateurs, mais pour n'avoir



pas su diriger la réforme. Le peuple intervint dans la querelle ; et les privilèges, les abus, les droits, les principes, les institutions, les choses les plus saintes, tout fut entraîné dans le torrent des idées nouvelles. Le désordre fut grand, la réaction profita de ses excès, et les hommes des anciens jours reparurent. Mais ils se gardèrent bien de faire la part du bien et du mal, de la licence et de la liberté ; ils rejetèrent sur la philosophie les crimes d'une révolution que leur folle résistance avait rendue inévitable. Mais le sage Morellet resta debout sur tant de ruines pour justifier cette philosophie, pour montrer ce qu'auraient fait les véritables philosophes. Après avoir lutté contre la Terreur, il défendit les héritiers de ses victimes contre ses lois spoliatrices ; et, soutenu par l'opinion révoltée, il força la convention à restituer les biens dont elle les avait dépouillés. Les pères et les mères des émigrés trouvèrent dans le même philosophe un zélé défenseur de leurs intérêts, un éloquent interprète de leurs plaintes légitimes.

C'est par lui, par sa voix, que la philosophie

Disait aux Français égarés :

- « Je n'ai point enseigné le meurtre, l'incendie,
- « Le sacrilège, l'anarchie
- « Et tant d'autres forfaits justement abhorrés.
- « Non, non, les Montesquieu, les Rousseau, les Voltaire,
- « N'ont jamais instruit les mortels
- « A violer les lois, à briser les autels,
- « A détester des rois le pouvoir tutélaire.
- « Ceux qui proscrivaient les abus,
- « Les préjugés, les injustices,
- « Ne préparaient point des supplices
- « Pour les talents et les vertus.
- « Je n'ai point confondu par un cruel sophisme
- « La religion sainte avec le fanatisme,

- « L'erreur avec la vérité,
 « La licence et la liberté,
 « La puissance et le despotisme.
 « J'apportais aux humains le bonheur et la paix.
 « La raison seule inspirait mon génie,
 « Et qui me prête des forfaits
 « M'abandonne ou me calomnie. »

Les services que Morellet avait rendus aux malheureuses victimes de la révolution ne menaient point à la fortune. Les opprimés ont rarement le pouvoir de récompenser ceux qui les protègent. Morellet fut contraint de chercher dans le travail la subsistance de sa vieillesse; la traduction de quelques romans anglais le mit à même d'atteindre des temps plus heureux; et la plus douce consolation de ses vieux jours fut le rétablissement de l'Académie, qu'il avait en vain défendue contre la scandaleuse ingratitude de Chamfort, et dont il avait sauvé les titres et les archives.

Je remontai vers le nord, sans perdre de vue la ronde où je voulais aboutir, et, après avoir traversé deux sentiers et côtoyé les bords d'une profonde excavation, qui fut jadis un des réservoirs de ce vaste jardin, je me trouvai devant la sépulture d'un autre abbé, d'un prêtre vénérable, qui avait consacré sa vie entière à l'instruction du peuple.

Le modeste Gaultier (1) fut l'ami de l'enfance,
 Et ce philosophe chrétien
 Ne pensait point que l'ignorance
 Fût de la piété le plus ferme soutien.
 L'homme instruit, à ses yeux, était l'homme de bien,

(1) Né en Italie en 1755, mort en 1818.

La sagesse pour lui n'était que la science.
 C'est à la propager qu'il dévouait ses jours ;
 Et quand, de ses travaux interrompant le cours,
 La mort vint l'arracher à l'enfance éplorée,
 On la vit se presser autour de son cercueil.
 Elle suivit en pleurs sa cendre vénérée.
 Plus d'un père s'unit à ces marques de deuil ;
 Et quand revient le jour que leur amour déplore,
 Le jour où pour jamais Gaultier s'est endormi,
 L'enfance vient pleurer encore
 Sur la tombe de son ami.

Ce digne abbé fut le plus ardent propagateur de l'enseignement mutuel, et ce n'est point en France qu'il en fit les premiers essais. Proscrit et banni comme prêtre, il s'était fait en Angleterre l'instituteur gratuit des jeunes émigrés ; et c'est en cherchant des auxiliaires, qu'il s'était avisé de les prendre parmi les plus instruits de ses élèves. Bell et Lancastre voudraient en vain nous dérober cette gloire. Les moniteurs, base essentielle de l'enseignement mutuel, sont la création de l'abbé Gaultier ; et les méthodes analytiques des deux Anglais avaient été devancées en France par celles du chevalier Paulet. La munificence de Louis XVI a constaté leur origine ; et quand ce vertueux monarque encourageait cette découverte, il ne se doutait pas que, trente ans après, elle dut soulever contre elle tant de passions et tant de haines. De quoi s'agissait-il en effet ? D'abrèger le temps et l'ennui des études élémentaires, de les rendre plus agréables et plus faciles, de faire un plaisir, un jeu de ce qui était un devoir et une fatigue. On n'enseignait rien de nouveau ; c'étaient les mêmes principes, les mêmes exemples : on se bornait à les enseigner plus vite. L'enfant du pauvre rentrait plus tôt dans l'atelier ou dans la chaumière de son père. On accélérât le dévelop-

pement de son intelligence sans nuire à ses mœurs ni à sa santé. Le peuple, l'État, la famille, tout y gagnait enfin. Quelle a donc été la cause de ce débordement d'injures contre une découverte aussi heureuse ? L'exaspération des partis. Les uns l'ont blâmée, parce que les autres l'ont accueillie. Les intérêts les plus sordides se sont jetés à travers les combattants. La question s'est compliquée ; les passions l'ont dénaturée ; la calomnie a passé dans tous les rangs ; et d'extravagance en extravagance, on en est venu à cette conséquence ridicule, que les partisans de l'enseignement mutuel étaient les ennemis de l'autel et du trône, et que les détracteurs de la méthode étaient les ennemis de toute espèce d'instruction.

Tels sont les hommes de nos jours ;
 De l'esprit de parti tel est le caractère :
 Extrême en sa faveur, extrême en sa colère,
 Loin de la vérité nous le trouvons toujours.
 Raison, goût, sentiment, il n'est rien qu'il n'altère,
 Ni bien ni mal qu'il n'exagère.
 Il prête aux actions, aux penses, aux discours,
 Une apparence mensongère.
 On ne peut sans l'aigrir être juste et sincère ;
 Et qui lui parle sans détours
 Est toujours sûr de lui déplaire.

Je ne poussai pas plus loin mon investigation vers le nord, et je revins sur mes pas, par un sentier qui me ramena sur la crête d'un amphithéâtre de tombes symétriquement échelonnées, dont la rotonde formait le centre. La première qui s'offrit à moi était surmontée du buste de Raucourt (1), de cette tragédienne qui, sous

(1) Née à Nancy en 1756, morte en 1815.

le diadème d'Agrippine, semble foudroyer encore de ses regards le ministre qui l'arrête à la porte de Néron. L'avènement de cette reine de théâtre ne fit point époque dans nos fastes dramatiques ; elle succédait à de trop grands talents, et le sceptre des Dumesnil et des Clairon était difficile à porter. Mais la noblesse de sa taille, la majesté de ses attitudes, le mordant de son organe, la pureté de sa diction, suppléaient à ces inspirations sublimes, à ces élans passionnés qu'on venait d'applaudir dans les deux actrices dont elle recueillait l'héritage. L'art ne dégénéra point sous son règne, et Raucourt a laissé d'heureuses traditions dans les rôles de *Léontine*, de *Cléopâtre* et de *Médée*. Après avoir fait un peu de bruit pendant sa vie, elle faillit causer, à sa mort, un fracas épouvantable. Nos prêtres renouvelèrent le scandale qui avait affligé la France à la mort de Molière, de Lecouvreur et de Chameroy. Le même curé qui venait d'accepter sept cents francs de Raucourt, lui refusa huit jours après la sépulture chrétienne. Un autre en avait accepté mille d'Adrienne Lecouvreur, sans l'enterrer. L'ancien archevêque de Paris, qui levait sur les spectacles un impôt de cent mille écus, n'en excommuniait pas moins les comédiens qui le lui payaient ; et j'ai vu naguère dans le midi de la France des hommes de la même robe menacer des foudres de l'Église les honnêtes gens qui allaient écouter les vers de Racine ou la musique de Grétry, tandis qu'à Rome, sous les yeux du pape, les cardinaux ne se font pas scrupule d'aller entendre les airs de Rossini ou de Cimarosa. Nous ne sommes point aussi avancés en France, et, pour faire de l'enterrement de Raucourt une pieuse saturnale du moyen âge, il n'a manqué qu'un peuple de sots et de fanatiques.

Mais ce peuple est changé, ses yeux se sont ouverts;
Aux erreurs du vieux temps son esprit se refuse.

Il rit de l'insensé qui dévoue aux enfers

Le sage qui l'instruit, le talent qui l'amuse.

Il n'a point cependant déserté les autels

Du Dieu qu'adoraient ses ancêtres.

Il l'adore comme eux, il honore les prêtres

Qui sont dignes encor du respect des mortels.

Mais de l'intolérant sa raison se défie.

Il déteste l'hypocrisie.

Tartuffe parmi nous ne trouve plus d'Orgons ;

Le fanatisme expire ; et les religions

S'épurent au flambeau de la philosophie.

Je ne prétends nier ni justifier les désordres qui signalèrent ce jour de honteuse mémoire. Les portes de Saint-Roch furent enfoncées, le sanctuaire profané, le blasphème et l'impiété s'assirent dans la chaire ; le temple retentit des vociférations de la multitude ; les autels furent transformés en tribunes, l'église en forum, la voix des sages fut méconnue. Mais quels furent les premiers auteurs de ce scandale ? Ceux qui auraient dû le prévenir en cédant aux conseils de la raison et de la piété. Ils se fondaient sur un concile d'Arles, pour laisser infecter l'air par un cadavre qui n'y pouvait rien, puisque l'âme s'en était allée recevoir la récompense ou le châtement de ses œuvres ; et dans leur maladroit rigorisme, ils ne voyaient pas qu'en accoutumant le peuple au spectacle de ces profanations, ils détruisaient cette même religion qui leur est si nécessaire. Mais ce scandale a été le dernier. La raison s'est fait jour, et l'Église n'a plus refusé ses dernières bénédictions aux interprètes de Molière et de Corneille.

Ses portes s'étaient ouvertes deux ans auparavant

pour le cercueil de l'aimable Contat (1) ; mais elle avait pris le nom de Parny en épousant le frère du poète , et ce n'était plus qu'une femme du monde. Elle repose à quelques pas de Raucourt, dans un modeste enclos que le printemps avait paré de fleurs nouvelles. Aucune pierre ne s'élève dans ce petit parterre, aucune épitaphe ne me disait qui dormait sous ces fleurs dont je respirais le parfum. Un gardien m'a tiré de peine en me nommant cette délicieuse actrice qui avait fait le charme et la fortune de la Comédie française pendant le règne dramatique de Beaumarchais. Le grand succès de Contat est lié au *Mariage de Figaro*, et le tablier de Suzanne la mit en vogue. Le public remarqua dès lors son maintien, son jeu, sa taille élégante, sa physionomie spirituelle ; et il admira bientôt la variété de ce talent qui semblait se multiplier pour prendre le masque de tous les personnages qu'elle représentait. Sensibilité, grâce, finesse, dignité, elle réunissait tout ; et quand elle fut rendue au monde, elle y fit admirer toutes les qualités qui l'avaient distinguée sur la scène. Son esprit y brillait par des traits inattendus qui révélaient en même temps la bonté de son âme. Elle était déjà retirée du théâtre, quand Marie-Antoinette eut la fantaisie de connaître son talent, et cette reine indiqua la pièce de la *Gouvernante*, dont le rôle ne convenait plus à son âge. N'importe ; la comtesse de Parny prit ce désir pour un ordre. Elle apprit le rôle en deux jours, et dit à la personne qui lui avait fait part de cette fantaisie royale : « J'ignorais où était le siège de la mémoire ; je sais maintenant qu'il est dans le cœur. » Ceux qui n'ont

(1) Née à Paris en 1760, morte en 1813.

pas vu l'héritière de Contat, cette Hippolyte Mars que j'ai rencontrée dès mes premiers pas dans cette vaste nécropole, ont pu la croire inimitable. Mais les rois de théâtre, comme ceux du monde, se flattent en vain de laisser un vide après eux à la place qu'ils ont occupée. Il n'est personne d'indispensable sur la terre, et tous les vides s'y remplissent.

La fortune, il est vrai, prend souvent au hasard ;

Et la nature est bizarre comme elle.

Commode quelquefois succède à Marc-Aurèle ;

On souffre un Dallainval à défaut de Brizart.

Plus d'un Villeroi, d'un Tallard,

Porte le bâton de Turenne.

On ne met pas toujours la tiare romaine

Au front d'un Sixte-Quint ou d'un Ganganelli.

Après les Richelieu, les Colbert, les Sully,

On trouve des Maupeou, des Dubois, des Brienne,

Des Chamillard, des Maurepas.

On descend même un peu plus bas.

On assied Valincour au fauteuil de Racine,

Après l'aigle de Meaux, un Danchet y rumine,

On y place au besoin un Boyer, un Cotin,

Mais enfin rien ne chôme, et la ronde machine

Ne s'arrête point en chemin.

Me voilà bien loin du théâtre, madame ; mais la tombe de Clairon (1) m'y ramène. Je suis dans le quartier des grandes comédiennes ; celle-ci est la première en date. Elle a donné des leçons à Raucourt, et n'a vu Contat que dans son extrême vieillesse. Elle est la doyenne des habitants de cette nécropole, car il y a plus d'un siècle qu'elle a quitté le théâtre, où, dès l'âge de treize

(1) Née à Saint-Wanon en 1723, morte en 1803.

ans, une passion irrésistible l'avait fait monter. Elle parcourut longtemps la Normandie et la Belgique en sémillante soubrette, et ne parut d'abord à Paris que comme une cantatrice agréable; mais elle arrive enfin à la Comédie française, et la Colombine de la Comédie italienne y débute dans le rôle de Phèdre. Tout l'aréopage en frémissait; la Dumesnil, qui était en possession de ce rôle, était étonnée de tant d'audace. Clairon paraît, et triomphe des préventions et de l'envie. La renommée porte son nom aux extrémités de l'Europe. Voltaire l'adopte pour ses tragédies; la czarine Élisabeth lui offre des sommes énormes. Louis XV la fait peindre dans le personnage de Médée, et met ce tableau aux pieds de la séduisante tragédienne. Le célèbre Garrick la comble d'éloges. Cette admiration, ce triomphe dure quinze ans, et il est tout à coup interrompu, tranché par celle qui en est l'objet. Un acte arbitraire l'envoie au For-l'Évêque pour une insurrection de coulisse: elle s'en indigné, elle jure qu'elle ne jouera plus, et elle a la force de tenir son serment. En jouant les reines et les princesses, elle en a pris l'orgueil et la dignité. Ces sentiments ont triomphé de la passion de sa vie; et à quarante-deux ans elle quitte le théâtre et la France pour se réfugier chez un margrave d'Allemagne, malgré les beaux vers que Voltaire lui adresse. On me pardonnera de citer la fin de cette épître; les vers de Voltaire valent mieux que les miens, et ceux-là ont presque l'air d'avoir été faits pour nous.

De l'âge où nous vivons que pouvons-nous attendre?
 La lumière, il est vrai, commence à se répandre.
 Avec moins de talents on est plus éclairé;
 Mais le goût s'est perdu, l'esprit s'est égaré;
 Ce siècle ridicule est celui des brochures,

Des chansons, des extraits et surtout des injurés.
La barbarie approche. Apollon indigné
Quitte les bords heureux où ses lois ont régné ;
Et, fuyant à regret son parterre et ses loges,
Melpomène avec toi fuit chez les Allobroges.

Melpomène Clairon revint en France, mais en princesse retirée du monde ; elle y publia des mémoires où elle racontait sa vie dramatique et donnait des conseils à ses héritiers ; et la contemporaine du jeune Louis XV, de Voltaire et de Richelieu vint enfin, sous le consulat, précéder dans cette enceinte tous les illustres que j'y ai rencontrés.

Le savant Poisson (1) n'était alors qu'un brillant élève de l'École polytechnique et du géomètre Laplace, et, après s'être distingué comme professeur dans cette même école, il repose maintenant au-dessus de Clairon dans un petit temple dont une croix couronne le faite. L'Académie des sciences l'a fait siéger à côté de son maître, et la pairie a été aussi la récompense de ses travaux scientifiques, dont le plus important est un *Traité de mécanique*, où le savoir se déguise sous les formes élégantes d'un style clair et précis.

Sur la gauche de ce temple, et à la même hauteur, sous une pyramide entourée d'une grille, je retrouvais le vieux général Roguet (2), qui était arrivé par les champs de bataille à la même dignité que le savant géomètre. Roguet entra comme soldat dans le régiment de Guyenne le jour même où Louis XVI ouvrait les états

(1) Né à Pithiviers en 1781, mort en 1840 :

(2) Né à Toulouse en 1770, mort en 1846.

généraux, et il commençait ses services avec la révolution qui lui en assurait la récompense. Les plus belles années de sa vie se sont passées dans les camps; il n'avancait que par des actions d'éclat, et ne s'arrêtait que pour panser ses blessures. Après ses dix campagnes d'Italie, il entra comme général dans le corps du maréchal Ney; et c'est sa brigade qui enleva les hauteurs d'Elchingen. Napoléon, qui l'avait remarqué à la bataille d'Austerlitz, à Iéna, lui confia une partie de sa vieille garde; et, de bataille en bataille, Roguet arriva à la tête de ce corps d'élite devant lequel la victoire n'hésitait jamais. C'était un homme exact, sévère, qui imposait l'estime et le respect à ses soldats. Dans une révolte de l'armée d'Italie, son bataillon fut le seul qui n'y prit aucune part. Pendant la retraite de Moscou, sa division fut la dernière à se maintenir. Le froid, la faim, le feu de l'ennemi la décimaient; ce qu'il en restait se groupait toujours autour de son drapeau. Roguet ne concevait le désordre ni dans l'armée ni dans l'État; il ne pardonnait l'insurrection contre la loi ni au peuple, ni aux soldats, ni au gouvernement lui-même. Pendant la guerre d'Espagne, les provinces qu'il gouvernait étaient contenues par sa froide intrépidité, par la régularité de ses mœurs militaires, par son respect pour les vaincus, par l'austérité de sa justice. On ne va point à la fortune avec un pareil caractère; et celle de Roguet était tout entière dans sa pension de retraite.

Je descendis enfin vers la Rotonde; mais, avant d'y arriver, je m'arrêtai devant une haute colonne que surmontait le buste d'un homme qui est mort avec la certitude d'avoir rendu à l'humanité le plus éminent des services. Des couronnes, des statues ne suffiraient point,

en effet, au docteur Gall (1), ce sont des autels qu'il faudrait lui ériger, s'il avait réellement découvert les signes infaillibles de nos penchants, de nos goûts, de nos sentiments et de nos facultés. Dieu lui aurait permis de pénétrer dans le plus grand des secrets qu'il cache à notre intelligence. C'est en étudiant, en habile physiologiste, la structure de notre cerveau que le docteur crut reconnaître les organes qui nous entraînent malgré nous vers le bien ou le mal, qui feraient de nous des sots ou des hommes de génie, et par lesquels nous deviendrions fatalement orgueilleux ou modestes, querelleurs ou bienveillants, meurtriers ou humains. Nos vices et nos vertus dépendraient des parties creuses ou saillantes de notre cerveau, et par conséquent des doigts d'un accoucheur, d'une sage-femme ou d'une nourrice. Il ne fallait pas dire au savant docteur que l'éducation pouvait modifier nos penchants et donner un démenti à sa science. Elle était infaillible, et il le démontrait avec une éloquence si bruyante, si impérieuse que la contradiction était impossible. A l'entendre, dix-huit de ces organes, signalés au dehors par des protubérances, formaient nos divers caractères ; quinze autres désignaient les diverses aptitudes de notre intelligence. Un pas de plus, l'État pouvait commander à l'accoucheur des ministres ou des mathématiciens, des peintres ou des poètes, suivant que le besoin s'en ferait sentir. Il y a dans ce système ou dans ce rêve une fatalité matérielle qui empiète sur la puissance divine, qui ferait hésiter et frémir la justice des hommes. Mais le docteur Gall n'en reste pas moins l'un des plus savants physiologistes de notre temps, et

(1) Né dans le Wurtemberg en 1738, mort en 1828.

cette aberration est celle d'un homme de génie. Je m'en-fuis bien vite, de peur que son buste, soulevé par sa colère, ne retombe sur ma tête; mon pyrrhonisme est une criminelle ingratitude; car il a donné un furieux démenti à ceux qui m'ont refusé le seul titre que j'aie ambitionné dans ma vie.

A quelques pas au-dessous de lui, une haute pyramide couvre les ossements d'un de ces hommes qu'il faudrait souvent demander à la science du docteur, et auxquels l'humanité ne doit que des bienfaits. Percy (1) a été l'un des plus habiles chirurgiens de nos armées. Seize couronnes, décernées à ses mémoires par les académies de l'Europe, signalèrent sa studieuse jeunesse; et, dès le début de nos guerres nationales, il se montra comme une providence aux victimes de ce fléau, en créant ce corps ambulante de chirurgie militaire qui se jetait à travers les périls pour secourir les blessés. Percy en partageait les dangers et les fatigues. On l'a vu pendant vingt-cinq ans sur tous les champs de bataille de Jourdan, de Moreau et de Napoléon, arracher à la mort des milliers de soldats mutilés. Blessé trois fois lui-même, il devenait alors l'objet de la sollicitude générale. Les soldats l'appelaient leur père, les ennemis même le comblaient de bénédictions. Il suffisait d'être homme et souffrant pour attirer sa pitié et son assistance. Tous les rois de l'Europe le savaient, car les sujets de tous avaient pris part à cette guerre; et, au dernier jour de nos défaites, ils lui donnèrent un témoignage éclatant de leur reconnaissance en le décorant de leurs ordres. Plaignons les ministres de Louis XVIII de n'a-

(1) Né à Montagney en 1754, mort en 1825.

voir pas compris cette leçon, et d'avoir condamné un tel homme à l'oisiveté pour le punir d'avoir rempli à Waterloo la mission que le ciel même lui avait donnée. Ses loisirs n'en furent pas moins utiles. Il reprit les travaux de sa jeunesse, et la mort seule mit un terme à ses enseignements.

Mais l'esprit de parti, dans sa haine intraitable,
 N'en fut pas moins injuste et peut-être coupable.
 Les bienfaiteurs de l'homme ont un noble destin
 Qui ne peut des partis altérer la furie.
 Leur famille est le genre humain ;
 Le monde entier est leur patrie.
 L'honneur de leur pays, de l'heureuse cité
 Qui les donne à l'humanité,
 Est de les entourer de faveurs et d'hommages,
 De respecter en eux les vivantes images
 De la divine charité.

Une plus grande victime de cette réaction repose à quelques pas de Percy, dans un temple égyptien qui forme l'angle de l'avenue de la chapelle et de la rotonde où s'élève la statue de Casimir Périer. J'hésitais entre ces deux monuments, lorsque j'aperçus deux jeunes hommes qui attachaient à la porte du temple une couronne de laurier et de chêne. Ce tribut n'était point celui d'une famille ; c'était un hommage rendu à de grandes vertus civiles, et je n'en fus point surpris quand je lus le nom de Monge (1) sur le frontispice. Ces deux choëphores sortaient de cette École polytechnique dont la gloire a rempli l'Europe entière, et qui a donné à la France tant de savants illustres, tant de citoyens utiles.

(1) Né à Beaune en 1747, mort à Paris en 1818.

« Nous étions à peine au monde, me dit le plus âgé des deux, quand Berthollet, Laplace, Delambre, Chaptaï, Vauquelin et Legendre, dignes émules de ce grand homme, et qui ne vivent plus eux-mêmes, amenèrent autour de cette tombe la génération qu'ils avaient élevée. Nous n'avons pu contribuer à l'érection de ce monument de leur reconnaissance et de leur affection ; mais nous remplissons un devoir sacré en lui portant ce témoignage de notre amour. Quel homme fut plus digne des regrets de la France ! Il s'était élevé par la force de son génie à la hauteur des plus grandes sciences qui honorent l'esprit humain, et il en a reculé les limites. Les Lacroix, les Gay-Lussac, les Prony, les Hachette, furent ses premiers disciples. Les Arago, les Biot, furent plus tard formés par ses leçons. Avec quelle bonté paternelle, avec quelle éloquente simplicité il leur expliquait ce qu'il avait appris ! avec quelle modestie il parlait de ses propres découvertes ! C'était le philosophe des temps anciens conversant avec ses élèves dans les bosquets de l'Académie. Avec quel enthousiasme il parlait de la patrie ! Il lui rapportait toutes ses pensées, il lui consacrait tous ses travaux. Déjà fameux quand la révolution vint le surprendre, il s'éleva par elle aux premières dignités de l'État. Ministre de la marine à une époque désastreuse, il en prévint l'anéantissement. Président du sénat sous la puissance impériale, il n'usa de son crédit que pour arrêter les progrès du despotisme. Son caractère était à l'épreuve des grandeurs et de l'infortune. Il montait sans orgueil, il descendait sans regret ; et n'était jamais plus grand que lorsqu'il n'était que citoyen. On le vit avec un zèle infatigable chercher dans les entrailles de la terre, suivre dans les ateliers les métaux et le salpêtre qui manquaient à nos armées, et

secondé par son talent le courage de nos héros improvisés dans cette lutte d'un grand peuple contre la ligue des rois. Quand cette coalition terrible est rejetée au delà du Rhin, des Alpes et des Pyrénées, Monge s'élançe sur les pas du vainqueur de l'Italie, il parcourt sous les auspices de la victoire la vieille terre du génie et des arts. Monge partage avec Berthollet le soin de recueillir les chefs-d'œuvre de Michel-Ange et de Raphaël, les statues des dieux antiques, les trophées de bronze et de marbre que les armées romaines avaient enlevés à la Grèce, et qui devenaient la conquête des nôtres. Les vers et la poussière allaient dévorer ces tableaux. Ils inventent un moyen qui les perpétue. Ils les rendent au monde qui était près de les perdre, et la France voit arriver dans sa capitale ces débris augustes des deux plus grandes nations dont l'Europe ait conservé le souvenir. La conquête de l'Égypte a transplanté Monge sur les rivages du Nil. Il étudie l'imposante architecture des temples d'Osiris, des palais de Sésostris et des tombeaux des Pharaons. Quarante de ses élèves l'ont suivi sur cette terre antique. Il les anime de son enthousiasme, il les éclaire de ses conseils, et, tandis qu'il réveille dans l'Égypte nouvelle le génie des arts et des sciences, il nous fait apparaître la vieille Égypte avec ses monuments, ses prestiges et ses emblèmes mystérieux. O notre père, maître de nos maîtres, s'écrie alors le jeune homme en s'appuyant sur le sépulcre, une tombe ne suffit pas à ta gloire, c'est une statue que te doit la patrie ! Et des temps sont venus où ils ont osé rayer des tables de l'Institut l'inventeur de la géométrie descriptive, l'auteur du *Traité de statique*, de tant de mémoires où sont consignés les progrès des sciences mathématiques ; et l'Académie où tu brillais avant que la révolu-

tion l'eût détruite, s'est rouverte sans que ton nom y fût rétabli ! Et tes émules, tes disciples n'ont pas craint d'y siéger sans toi !... O mon père, pardonne à ta patrie (1) ! » Ici je n'entendis plus que des sanglots, les deux choëphores se rappelaient sans doute que cette injustice avait abrégé les jours de Monge. Un silence religieux succéda bientôt à cette explosion de leur douleur ; mais leurs paroles retentissaient à mon oreille et restaient gravées dans mon imagination.

Je les voyais encor ces chefs-d'œuvre des arts,
 Qui, des cités de l'Italie,
 Escortés par nos étendards,
 Chez le nouveau peuple de Mars,
 Venaient chercher une patrie.

Le Louvre recueillait ces monuments épars
 De la victoire et du génie.
 De ces hôtes sacrés la France enorgueillie
 Les dévorait de ses regards.

Ce n'étaient point ces triomphes barbares,
 Où Rome et ses consuls avars
 Étaient la dépouille et l'or de l'univers,
 Des peuples opprimés enchainaient les images,
 Et sans pitié livraient à d'insolents outrages
 Les monarques chargés de fers.

Le Français, plus humain, plus digne de sa gloire,
 Ne sait point insulter au malheur des vaincus ;
 Et ces prix qu'en nos mains remettait la victoire,
 Ces marbres, ces tableaux, pacifiques tributs,
 Excitaient dans la France un plus bruyant délire
 Que la ruine d'un empire,
 Et la honte des rois qu'elle avait combattus.
 A nos transports d'amour, à nos chants d'allégresse,

(1) Tout cet article est dans l'édition de 1824.

Le vainqueur de Python se croyait à Délos ;
 Et la déesse de Paphos
 Crut présider encor aux fêtes de la Grèce.
 Sur les rives du Nil je suivais nos guerriers.
 Mon cœur leur enviait cette belle conquête ;
 D'une feuille de ces lauriers
 J'aurais voulu ceindre ma tête.
 Eh ! quel soldat français ne serait orgueilleux
 D'avoir foulé la terre où l'histoire commence,
 Où tant de débris glorieux
 D'un grand peuple effacé proclament la puissance ?
 C'est là que de David reposent les aïeux,
 C'est là que, de Jacob soulageant les misères,
 Joseph a pardonné le crime de ses frères ;
 Qu'à la voix de Moïse, inspiré par les cieux,
 S'ouvrirent les ondes amères ;
 Que les temples d'Isis et leurs divins mystères
 Attiraient à l'envi les peuples curieux.
 Là, Sésostris victorieux
 Trainait les rois captifs dans les pompes thébaines.
 Là naquirent les arts, et les lois, et les dieux,
 Qui firent la gloire d'Athènes.
 Cet océan de sable a dans ses tourbillons
 Du farouche Cambyse englouti les cohortes,
 Et les palais des Pharaons,
 Et les plaines dont les moissons
 Nourrissaient la ville aux cent portes.
 Le coursier d'Alexandre a franchi ces déserts.
 C'est là qu'une voix prophétique
 Promit au vainqueur du Granique
 La conquête de l'univers ;
 Que régnaient par les arts les fils de Ptolémée ;
 Que Pompée a fini ses malheurs et ses jours ;
 Et que le vainqueur de Pompée
 Fut enchaîné par les amours.
 L'Égypte à nos drapeaux n'était pas étrangère.
 Les remparts de Damiette avaient vu nos aïeux ;
 Aux champs de la Massoure un revers glorieux

Avait illustré leur bannière;
 Et les victoires de leurs fils,
 Les héros d'Aboukir, de Thèbes, de Memphis,
 Firent tressaillir la poussière
 Des compagnons de Saint Louis.

Tout fut grand dans cette expédition lointaine; tout fut gigantesque comme les pyramides qui en furent les témoins. C'était la civilisation armée qui, dans tout l'éclat de sa gloire, allait reconquérir son berceau sur le génie des ténèbres et de l'ignorance. La fortune nous a ravi cette belle conquête; mais le souvenir en restera dans la mémoire des hommes, et les Français, dont les coursiers ont bu les eaux du Nil, apparaîtront à la postérité avec cette auréole de gloire qui environne encore les Argonautes de la vieille Grèce.

Je donnai, en passant, un regard à la sépulture d'Hachette (1), du disciple de Monge, de son successeur à l'École polytechnique, qui se fit honneur de propager, d'étendre ses leçons de géométrie descriptive, et qui a voulu reposer auprès de son maître. Je me dirigeai enfin vers le magnifique cénotaphe que domine la statue de ce Casimir Périer (2), qui fut l'homme d'une époque. Fils d'un honnête négociant de Grenoble, qui prêta son château de Vizille à l'assemblée des trois ordres du Dauphiné, où Barnave et Mounier inaugurèrent la tribune et ouvrirent la révolution, Casimir Périer puisa dans ce souvenir de son enfance et dans les sévères leçons de son père ce sentiment, cette passion de l'ordre qui fut la

(1) Né à Mézières en 1779, mort en 1834.

(2) Né à Grenoble en 1777, mort à Paris en 1832.

base de son caractère, et plus tard de sa politique. Des écrits remarquables sur les finances le signalèrent aux électeurs de Paris, et trois élections successives le portèrent à la chambre des députés. C'est à partir de 1820 qu'il acquit sa grande popularité en prêtant l'autorité de sa véhémence parole aux sentiments de cette France constitutionnelle qui, acceptant les Bourbons sans arrière-pensée, se fiant à la charte et à son auteur, redoutait seulement les sentiments secrets des amis trop fervents de la vieille monarchie. C'est alors que se manifestèrent les tendances rétrogrades du parti qui seul a compromis la restauration. Et c'est là que les droits et les principes consacrés par la charte furent défendus par un petit groupe d'orateurs intrépides au milieu desquels Périer se distinguait par l'énergie de son éloquence. Provoqué par un de ses adversaires qui avait jeté à ce petit groupe le chiffre imperceptible de son personnel, Périer répondit : « Nous ne sommes que six, c'est vrai, mais il y a dernière nous trente millions de Français dont nous représentons les intérêts et les vœux. » Paroles terribles et bientôt justifiées par les élections de 1827 qui changèrent tout à coup la position des partis au point d'alarmer l'honnête homme qui les avait prononcées ! Périer vit son triomphe avec l'inquiétude d'un esprit prévoyant qui redoutait à la fois l'opiniâtreté de la cour et la puissance de la réaction qui venait de se manifester. Jeté par la destinée dans les hasards d'une lutte qu'il eût voulu prévenir, mais à laquelle il ne pouvait ni ne devait se refuser, il fut plus effrayé que satisfait de la victoire du peuple dont il avait fait le dénombrement. Le lendemain des trois journées, je le rencontrai sur la place de Grève, au milieu des flots agités de ce peuple victorieux qui encombrait les abords de l'hôtel de ville. « La répu-

blique est là, me dit-il, et son gouvernement est là-haut. La nuit et la faim peuvent la faire éclater. Hâtons-nous de relever la monarchie.— Y a-t-il un roi quelque part ? lui répondis-je.— Au Palais-Royal, et il est le seul possible. Je ne lui demandai point si c'était une inspiration subite, ou la fin d'une conjuration préméditée. J'ai su depuis qu'il n'avait pas plus conspiré que moi ; un petit nombre d'hommes politiques avait plutôt prévu que préparé la chute de la dynastie ; et, craignant que la monarchie n'y fût entraînée, ils s'inquiétaient d'avance du dénouement d'une crise inévitable, et du sauveur imprévu que la Providence réservait à leur patrie. Je suivis Périer ; et, quelques heures après, les députés allaient prendre le duc d'Orléans pour le présenter à ce peuple irrésolu que pouvaient entraîner les républicains. Nous étions quatre-vingt-neuf, le *Moniteur* a donné les noms ; nous vivons vingt-sept, et pas un de nous n'avait prémédité ce grand changement d'État. Périer fut le plus ferme, le plus éclairé, le plus fidèle des appuis de la monarchie nouvelle. Il avait vu quel ébranlement cette secousse terrible avait donné à l'autorité ; et frappé de la nécessité de la rétablir, il reconnut avec tristesse que les plus populaires de ses collaborateurs, abandonnant la monarchie à elle-même, s'occupaient exclusivement des libertés qui n'en avaient plus rien à craindre. Huit jours après, les partis se dessinèrent, sous les yeux d'un pouvoir que personne ne redoutait. Les républicains ne dissimulèrent ni leur dépit ni leur haine. Les légitimistes ne voulurent point nous comprendre ; c'était là un premier danger. Mais Périer craignait bien plus ces politiques aventureux qui allaient jouer avec la tribune, briguer la popularité à tout prix, et sacrifier l'autorité aux exigences toujours croissantes d'une presse dont les organes étaient presque

tous envahis par les républicains vaincus. Les aventureux ayant saisi le timon de l'État, Périer se retira d'eux, et n'accepta le pouvoir que lorsque le sac de l'archevêché eut justifié ses craintes, et fait sentir la nécessité de l'ordre. Je le rétablirai, me dit-il alors, ou je mourrai à la peine ; et dès ce jour il fit éclater cet esprit de gouvernement qu'il avait montré jusque dans son opposition. Il résista au libéralisme exagéré et belliqueux de ses nouveaux adversaires avec la vigueur qu'il avait opposée jadis aux ennemis de la liberté. Comment voulez-vous que je cède avec la taille que j'ai ? disait-il un jour en riant. Cette taille était en effet imposante. Sa démarche, son attitude, son geste, étaient ceux d'un homme qui était fait pour gouverner. Mais ses forces ne répondirent point à son âme ; il usa sa vie dans cette nouvelle lutte, et le fléau asiatique ne fit que l'achever. On a dit qu'il était mort à temps ; je l'ignore. Tant qu'une tribune reste ouverte aux hommes de cette trempe, leur rôle ne finit que lorsque la mort les arrête ; la gloire de Casimir Périer n'avait rien à redouter d'une plus longue vie ; et je ne sais quelle voix intérieure me dit que, s'il avait vécu plus longtemps, le digne roi que nous avons donné à la France n'eût point terminé ses jours dans l'exil.

Mais que sert de gémir sur les choses passées ?

Que sert de reporter nos vœux et nos pensées

Vers ce qui ne peut revenir ?

Dans les troubles civils si féconds en naufrages,

Tel triomphe aujourd'hui qui demain peut périr.

Où l'imprévu se rit des projets les plus sages,

Le passé n'est jamais la loi de l'avenir.

Mais pour les grands du monde est une loi commune,

Périer sut le comprendre, et ce grand citoyen,

Du haut du piédestal qui lui sert de tribune,
Semble dire aux hommes de bien

Qu'à régir les États condamne la fortune :

« Résistez aux flatteurs qui corrompent les rois,

« Aux fous qui, du passé fouillant toujours la cendre,

« Redemandent au temps ce qu'il ne peut leur rendre,

« Aux tribuns qui, du peuple exagérant les droits,

« Jusque dans ses fureurs ardents à le défendre,

« Prétent à l'anarchie une coupable voix.

« Rendez aux factieux colère pour colère,

« Et, jusqu'au dernier jour défendant les États,

« Devant l'ouragan populaire

« Périssez, s'il le faut, mais ne fléchissez pas. »

Ce qui vaut mieux encore, c'est de n'avoir pas à répondre devant les hommes et devant Dieu de la tranquillité des empires, c'est de chercher une gloire plus paisible dans le culte des lettres ; c'est enfin ce que me dirait la tombe plus modeste d'une jeune muse, si son génie n'avait eu à lutter contre la misère qui abrégéa ses jours. En quittant le sépulcre de Périer, j'avais pris un sentier étroit, qui s'offrait devant moi entre deux grandes allées. Celle de droite m'eût ramené vers des lieux que j'avais explorés, celle de gauche me conduisait dans une région élevée que la vanité humaine avait hérissée des plus magnifiques cénotaphes. Je me dis que, si de grands souvenirs m'attendaient sur cette colline, j'aurais encore à remuer des passions bruyantes, et j'espérais trouver des sentiments plus doux, des émotions plus calmes dans le sentier que j'avais choisi. Le premier tombeau qui m'arrêta répondit à ma pensée. C'était celui d'Élisa Mercœur (1), de cette jeune fille de Nantes

(1) Née à Nantes en 1809, morte à Paris en 1834.

qui, dès son enfance, tira des sons harmonieux de la lyre d'André Chénier. Plusieurs académies applaudirent à ses premiers essais, les suffrages de nos premiers poètes l'appelèrent dans la capitale, les grands du jour prirent soin de son existence ; elle put subvenir aux besoins même de sa mère ; elle opposa à une santé délabrée le courage que donne l'amour de la gloire ; et ses poésies justifiaient la protection qu'elle avait rencontrée. Une révolution survint ; elle eut encore de tristes jours à passer, et, quand nous pûmes la rassurer sur son avenir, la jeune fille n'en avait plus. Elle qui était si heureuse d'y compter, si reconnaissante du bien qu'on lui faisait, elle fut moissonnée comme une fleur avant d'avoir atteint sa vingt-cinquième année ; mais il nous reste d'elle des poésies pleines de sentiment et de grâce, et j'espère que la postérité, qui a déjà tant de vers à lire, ne dédaignera point cette muse naïve qui, puisant toujours ses inspirations dans son cœur, sut nous les rendre avec une touchante délicatesse.

Deux sentiers se réunissaient en face de sa tombe. Je pris celui de droite, et à vingt pas d'elle, derrière quelques peupliers, je saluai la sépulture d'un archéologue dont la modestie égalait le savoir, d'un étranger qui avait adopté notre patrie, qui l'avait enrichie de ses travaux et de sa renommée. Ennius Visconti (1) était né dans cette reine des cités

Dont la politique guerrière
Domina si longtemps sur l'antique univers,
Où les rois avilis, le front dans la poussière ,

(1) Né à Rome en 1751, mort à Paris en 1818.

Recevaient le sceptre et des fers ;
 Dont l'immortel Virgile a chanté la naissance,
 Qui, plus grande que ses malheurs,
 A par sa majesté désarmé ses vainqueurs,
 Des peuples et des rois conjuré la vengeance ;
 Qui, s'élevant bientôt à de nouveaux honneurs,
 Sur l'Europe chrétienne étendit sa puissance ;
 Où les Césars et les martyrs
 Reçurent tour à tour les tributs de la terre ;
 Qui, désarmée enfin de son double tonnerre,
 Règne encor par les arts et par les souvenirs.

Nos armes triomphèrent un moment de cette capitale du monde, et Visconti devint une de nos conquêtes. Il suivit en France les marbres précieux auxquels son existence semblait attachée. Élevé dans le Vatican, sous les yeux d'un père à qui les souverains pontifes en avaient confié les merveilles, il s'était familiarisé dès l'enfance avec ces restes de l'antiquité, avec les arts et la littérature des anciens. C'était un homme des vieux temps qui semblait nous être resté pour leur servir d'interprète. La Grèce et Rome revivaient dans sa mémoire. La description du musée Clémentin que son père avait commencée, et celle de la ville Pinciano, l'avaient déjà rendu célèbre en Italie ; mais c'est en France qu'il a mis le comble à sa renommée en publiant son iconographie grecque et romaine, en ornant le musée français de ses savantes notices. Un goût pur, une imagination vive, un cœur excellent, une raison solide, une mémoire prodigieuse, le faisaient rechercher de nos savants. Il les aimait comme des frères. Il savait douter avec eux ; il avait toujours l'air de s'instruire, quand souvent c'était lui qui les éclairait de ses lumières. C'est que l'amour de la vérité l'emportait en lui sur l'amour-

propre. Jamais tant de savoir ne fut uni à tant de candeur. Notre Institut révère sa mémoire comme celle des Caylus et des Barthélemy. L'Europe l'a surnommé le Winkelmann de l'Italie, et la France avait acquis tant de droits sur son cœur, qu'il a laissé repartir sans lui ces mêmes monuments dont il avait fait les objets de ses premières affections.

L'Europe a dérobé ces marbres, ces statues,
 Ces tributs glorieux des nations vaincues,
 Ces bronzes, ces tableaux qu'il avait escortés.

Ils étaient le prix du courage.

Mais la force a du Louvre ordonné le pillage,
 Et les lambris du Louvre en sont déshérités.

Il n'y reste que leur image,
 Le souvenir de leur passage,

La honte des vainqueurs qui les ont emportés.

Je ne conteste pas aux rois de l'Europe victorieuse le droit de revendiquer ces monuments. Je ne blâme que le mépris des convenances, le sentiment dédaigneux qui les empêcha de stipuler cette restitution comme celle de tant de provinces. Ils pouvaient ajouter ce nouveau tribut à ceux que nous imposait leur vengeance, ou racheter ces monuments comme nous l'avions fait nous-mêmes par le généreux abandon d'une partie de ces tributs, et montrer ainsi leur respect pour la foi jurée. A ceux qui m'opposeraient la violence de nos conquêtes, je demanderai quelle est la conquête qui n'est pas le fruit de la violence. Les États ne s'agrandissent que par des larcins légitimés par des traités ; mais la force rend du moins cet hommage à la justice et à la raison. Que fait, au reste, à la gloire de ma patrie la possession de quelques chefs-d'œuvre de plus ? N'en est-elle point

dédommagée par ses propres richesses ? La France est la patrie des arts, et n'a pas besoin pour être grande de s'enrichir aux dépens des autres nations ; et maintenant que deux générations ont passé sur nos victoires et nos revers, qu'ils se confondent dans ce lointain qui adoucit les enthousiasmes et les amertumes, notre part de gloire est bien autrement considérable que celle de nos ennemis. C'est ce que me disaient les trois tombes qui m'attendaient après celle de Visconti. A droite, dans un petit temple dont un casque et un glaive décorent le fronton, repose le maréchal Lauriston (1). Plus loin, dans un mausolée de granit brun, que surmonte une coupe antique, sont les restes du consul Lebrun ; derrière lui, c'est le maréchal Maison, dont la tombe a pris la forme d'une chapelle. Les deux guerriers me rappelaient des victoires sans nombre. Ils avaient brillé tous deux avec éclat sur les champs d'Austerlitz, de Wagram, de Lutzen et de Leipsick. La bravoure de Lauriston, sa science d'artilleur, ses bonnes manières avaient fixé les regards de Napoléon, qui l'employa avec le même succès dans ses négociations et dans ses armées. Lauriston était son ministre à Copenhague quand les Anglais vinrent bombarder cette capitale, et l'artillerie danoise, dirigée par ses conseils, leur fit payer cher leur honteuse victoire. Après une course dans les Antilles sur la flotte de l'amiral Villeneuve, il revint prendre part à la brillante campagne qui fit flotter nos aigles sur les remparts de Vienne. C'est à lui que l'empereur ordonna la conquête des bouches du Cattaro sur les Russes et les Monténégrins. C'est lui qui, à la bataille de Wagram, dirigea

(1) Né à Pondichéry en 1768, mort à Paris

cette artillerie formidable à laquelle l'ennemi ne résista pas plus que la victoire ; et, pour montrer à l'Europe que l'alliance de l'Autriche était le résultat de cette grande journée, c'est Lauriston qui fut chargé de conduire en France la nouvelle épouse de Napoléon. Après avoir essayé, comme ambassadeur à Pétersbourg, de prévenir la désastreuse expédition de Russie, il s'y distingua comme général, et prit, au retour, le commandement de l'arrière-garde, ou plutôt des malheureux débris d'une armée que la neige avait engloutie. Sa réputation militaire s'accrut dans les batailles livrées sur les terres de Saxe ; et je l'ai vu, prisonnier à Leipsick, recevoir de l'empereur Alexandre des marques d'estime et de considération qui attestaient sa loyale conduite. Cette loyauté fut mise à une épreuve difficile, quand, au retour de l'île d'Elbe, Napoléon fit un appel au souvenir de ses anciens serviteurs. Lauriston se souvint que, délié de ses premiers serments par l'empereur lui-même, il avait engagé sa foi aux Bourbons ; et à leur rentrée, il fut dignement récompensé de sa fidélité par les honneurs du maréchalat et de la pairie.

Maison (1) parut aussi à Pétersbourg comme diplomate, mais ce ne fut qu'un moment. Sa vie fut toute militaire ; et il est peut-être le seul Français qui puisse dire : J'ai combattu à Valmy les premiers ennemis de la France, et les derniers dans les champs de la Grèce. Dans les trente-six années qui séparent ces deux campagnes, il a été partout où le canon se faisait entendre : à Jemmapes sous Dumouriez ; à Fleurus et à Wurtzbourg sous Jourdan ; au Tagliamento, à Anvers sous Ber-

(1) Né à Épinal en 1770, mort à Paris en 1840.

nadotte ; à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Madrid, à Lutzen sous Napoléon ; en Russie sous Gouvion Saint-Cyr ; et presque partout son sang a coulé sous le fer de l'ennemi. On ne saurait compter les traits de courage et de science militaire qui l'ont fait distinguer dans l'attaque et dans la retraite ; et l'histoire ne peut oublier qu'après les désastres de Leipsick et de Hanau, chargé de défendre notre frontière du Nord contre des forces toujours quadruples, il a soutenu pendant quatre mois cette lutte inégale par des prodiges d'intrépidité, allant d'Anvers à Liège, de Mons à Bruxelles, surprenant les avant-gardes, les postes ennemis, déconcertant leurs combinaisons par ses manœuvres ; rendant à son ancien général Bernadotte les leçons de tactique qu'il en avait reçues. Tandis que depuis deux ans nos retraites n'avaient été que de longues déroutes, Maison disputa pied à pied la Belgique, et ne posa les armes qu'après l'abdication de l'empereur, à dix lieues de la plaine où il avait ouvert cette mémorable campagne. C'était toujours ce général qui, jeté sanglant sur le champ de bataille de Leipsick, criait à ses soldats : « Courage, Français, c'est la journée de la France : il faut vaincre ou mourir. » C'est dans ces quatre mois d'une lutte incessante qu'il aurait dû recevoir le bâton de Turenne, dont Charles X l'honora quatorze ans plus tard, après qu'il eut arraché la Morée aux bandes sanguinaires du sauvage Ibrahim. Mais la vie de Maison est une autre source d'enseignements qui devraient arrêter cette soif et cette prodigalité d'honneurs et de distinctions dont gémissent les vétérans de la gloire. Maison reçut tous ses grades sur le champ de bataille ; et entre chaque promotion s'accumulaient des campagnes brillantes, des combats sanglants, des actions d'éclat et de glorieuses blessures ; à la chute de l'empire, enfin,

après vingt ans de gloire, il ne portait sur sa poitrine que la décoration de grand officier.

Grande et vaine leçon pour ces ambitieux
 Qui, d'un premier combat sortis victorieux,
 Des services d'un jour briguent la récompense,
 Qu'une orgueilleuse impatience,
 Un refus, un dépit change en séditieux.
 Grande et vaine leçon pour les chefs de la France,
 Qui, depuis soixante ans prodiguant ces faveurs,
 Jettent à pleines mains les grades, les honneurs,
 A qui les flatte ou les encense !
 On avilit ainsi ce qui doit illustrer,
 Et ces honneurs jetés à qui les sollicite,
 Quand ils vont à qui les mérite,
 Le décorent sans l'honorer.

Louis XVIII acquitta la dette de l'empire, en décernant au général Maison toutes les dignités qu'un soldat et un citoyen peuvent atteindre ; et le général sut être reconnaissant envers le roi sans oublier ce qu'il se devait à lui-même. Il le suivit à Gand et refusa de juger le maréchal Ney. Cet acte de courage civil rehaussa encore sa gloire, et le jour de sa mort il donna une nouvelle preuve de sa fermeté d'âme. L'aide de camp du roi Louis-Philippe, le trouvant debout et armé comme prêt à monter à cheval, crut un moment à sa guérison : « Dites au roi que le maréchal Maison sera mort dans une heure, » répondit le guerrier qui regardait en face la mort qu'il avait tant de fois bravée. Et une heure après, comme il l'avait prévu, ce guerrier intrépide n'était plus qu'un cadavre.

Le duc de Plaisance, dont le nom m'apparaissait sur le socle d'un beau mausolée, au bord d'un sentier voisin, fut un de ces hommes qui se trouvèrent en foule sous la

main de Bonaparte, quand ce vainqueur des Pyramides vint rétablir en France l'ordre et l'autorité. Il se nommait encore Lebrun (1), et comptait déjà trente ans de célébrité comme homme de lettres et homme d'État. Dans sa jeunesse, il avait prêté son éloquence au chancelier Maupeou ; et Louis XV avait dit de lui : Que ferait Maupeou sans Lebrun ? Entraîné dans la disgrâce de ce ministre, il se révéla au monde littéraire en lui rendant par une prose harmonieuse et fidèle la *Jérusalem délivrée* et l'*Illiade*. Porté par ses concitoyens à l'Assemblée constituante, il s'y distingua par la modération de ses principes, et par une étude approfondie de l'administration des finances. Sauvé par la journée de thermidor de la captivité qui l'eût conduit à l'échafaud, il devint successivement membre du conseil des Anciens, consul et archi-trésorier de l'empire. C'est lui qui le premier rétablit l'ordre et l'économie dans nos finances ; mais ce qu'on ne saurait trop louer en lui, c'est que sa modestie ne fut pas plus altérée par les honneurs que son indépendance ne fut enchaînée par la crainte de déplaire au maître de la France et de l'Europe. L'empereur en fut quelquefois importuné ; mais il ne l'éloigna de ses conseils et de sa capitale qu'en le revêtant de dignités nouvelles. Chargé de gouverner les Génois et les Hollandais, dont l'empire français avait englouti les provinces, il se fit adorer de ces peuples par la modération de son gouvernement, par la bienveillance de son accueil, par le soin paternel qu'il prenait d'atténuer les douleurs de leur servitude. Il en fut dignement payé par

(1) Né à Saint-Sauveur-Landélin en 1759, mort à Sainte-Même près Dourdan, en 1824.

leur respect aux jours de nos calamités : la Hollande se souleva comme l'Europe tout entière ; mais ce représentant du conquérant qu'elle proscrivait passa tranquillement à travers les villes révoltées, suivi de tous les Français qu'il ramenait dans leur patrie, sans qu'un seul mot d'injure, un seul cri de menace vint troubler sa retraite. Disgracié un moment par la Restauration, sans en témoigner le moindre regret, il lui eût rendu le titre de duc avec la même indifférence qu'il l'avait reçu après avoir voté contre le rétablissement de la noblesse ; et n'attacha jamais de prix qu'à la gloire d'avoir associé son nom à ceux du Tasse et d'Homère.

Il fut aimé et respecté comme lui par la province qu'il eut à gouverner, cet autre proconsul que je rencontre à vingt ou trente pas en remontant vers le nord ; Beugnot (1) administra longtemps le grand-duché de Berg, et le peuple n'y parle de lui qu'avec un vif sentiment de reconnaissance. Le premier acte qui le fit connaître dans l'Assemblée législative fut un acte de courage civil ; il y dénonça Marat comme le premier auteur du meurtre de Théobald Dillon, mais sa dénonciation n'eut d'autre résultat que de l'exposer lui-même aux vengeances des anarchistes. La guerre qu'il faisait alors à ceux qui souillaient la révolution, il la fit vingt-cinq ans plus tard aux fous qui la voulaient anéantir. Un député de la chambre introuvable ayant proposé de placer un Christ au-dessus du fauteuil du président, Beugnot proposa d'inscrire au-dessus ces paroles du Rédempteur : Pardonnez-leur, mon père, car ils ne savent ce qu'ils font. Ennemi de tous les excès, habile à saisir tous les

(1) Né à Bar-sur-Aube en 1761, mort à Paris en 1835.

ridicules, sa causticité ne faisait grâce à personne ; et c'est peut-être pour se venger de ses sarcasmes qu'on le laissa poursuivre pendant dix ans une pairie qui lui échappait sans cesse. Une saillie lui faisait perdre en un instant le terrain qu'il avait péniblement gagné. Il avait trop d'esprit pour son ambition. Cet esprit, qu'il a prodigué dans ses intéressants mémoires, éclatait en épi-grammes, en traits piquants, assaisonnés d'une mordante ironie, et ses meilleurs amis n'échappaient pas plus que les autres à cette verve satirique.

L'esprit est quelquefois un présent dangereux.

Il en faut peu pour se conduire,

Mais trop d'esprit ne fait que nuire.

On doit s'en méfier ; l'abus en est fâcheux.

Les grands craignent surtout de voir tomber sur eux

Les traits dont ils aiment à rire.

Mal penser du prochain ne porte point malheur ;

Mais quand on brigue une faveur,

De ceux dont on l'espère il ne faut pas médire.

La mort même voulut railler ce railleur impitoyable en le frappant à l'heure où le gouvernement de Juillet lui accordait cette pairie qu'il avait tant souhaitée. Mais ce qui aurait dû la fléchir, c'est qu'en médissant de tout le monde, Beugnot n'avait de haine pour personne.

Il était plus sérieux et plus ferme dans ses convictions, l'orateur dont la cendre est renfermée dans un tombeau qu'on trouve à quelques pas à gauche du sien, au tournant du sentier qui ramène vers la rotonde. C'était le doyen des constitutionnels de France, celui qui donna le signal de la révolution dont les souvenirs m'assiègent de toutes parts : Mounier (1) qui, suivant l'expression

(1) Né à Grenoble en 1758, mort à Paris en 1806.

de Regnauld, avait une âme altérée de justice, avait appris dès sa jeunesse à détester les abus de l'ancien régime. Élevé par un prêtre intolérant, il avait puisé dans cette école l'horreur du despotisme sacerdotal. Passionné pour la gloire des armes, il s'était vu repoussé des honneurs militaires par le privilège; et il était devenu l'ennemi des castes qui se l'étaient approprié. Cette haine vigoureuse éclata dans l'assemblée de Vizille, et le fit nommer deux ans plus tard aux états généraux de la France. C'est lui qui provoqua la réunion des trois ordres en Assemblée constituante, le vote par tête, et qui proclama les droits de l'homme à la tribune. L'égalité des droits, la division des pouvoirs, les deux chambres, la sanction royale, tous les principes consacrés, vingt-cinq ans après, par la charte de Louis XVIII, furent soutenus par son éloquence. Mais il ne tarda pas à reconnaître qu'il ne dépendait pas de lui d'arrêter le char de la révolution sur la pente où il l'avait lancé. Le premier de tous, Mounier voulut revenir en arrière, et il faillit périr dans le torrent qu'il avait déchaîné. Il avait détruit d'avance lui-même le principe des deux chambres en ne faisant qu'une assemblée unique des trois ordres, en substituant les opinions individuelles à leur opinion collective. Le veto royal, le droit de dissoudre une chambre rebelle, qu'il réclamait pour la couronne, il les avait paralysés dans la séance du Jeu de Paume.

Octobre ouvrit alors sa cinquième journée,
 Et, traînant après elle un peuple furieux,
 Triompha dans Paris la licence effrénée.
 A sa voix accouraient des flots de factieux,
 De mégères et de bacchantes,
 Qui, dans leurs clameurs menaçantes,

Insultaient les rois et les dieux.
Hors des murs de Paris cette foule s'élança.
Versailles voit en frémissant
Ce cortège de la licence,
Ce torrent débordé, qui, dans sa violence,
Vers le palais des rois s'avance en mugissant.
En vain, pour arrêter leur coupable furie,
Lafayette après eux a conduit ses soldats.
Son zèle est impuissant, sa prudence est trahie ;
Et, pour prix de ses soins, l'injuste calomnie
L'associe à leurs attentats.
Au milieu du sénat la révolte se place ;
Prodigue aux sénateurs l'insulte et la menace ;
Par mille cris confus dicte ses volontés ;
Et du palais des rois, que souille son audace,
Les parvis sont ensanglantés.

Mounier présidait l'assemblée dans ce jour néfaste, et il fit alors éclater tous les sentiments monarchiques dont il était pénétré. Harlay sous la Ligue, Molé sous la Fronde, lui avaient donné un exemple qu'il eut le courage de suivre. Il imposa par sa constance aux factieux qui le proscrivaient lui-même, et vit sans pâlir les poignards levés sur sa tête. Mais il désespéra de la puissance de la parole pour conjurer l'ouragan révolutionnaire, et crut tout réparer en appelant la guerre civile au secours de la monarchie. Il ne trouva dans Grenoble ni des soldats ni des armes. On ne crut ni à ses terreurs ni à ses espérances. On l'accusa même de trahir la liberté qu'il avait conquise ; et, réduit à chercher son salut dans la fuite, il fut puni de son erreur par dix ans d'exil et de proscription. Sollicité alors par les émigrés qui le croyaient assez désabusé de ses illusions pour s'armer avec eux contre un pays qui l'avait méconnu, il ne démentit ni son caractère ni ses principes. Il trouva

des ressources dans son éducation, et, se réfugiant sur les terrains neutres de l'Helvétie et du duché de Weimar pour enseigner le droit public et les humanités, il vit accourir à son école les enfants des familles les plus distinguées de l'Allemagne. Dès que les portes de la France lui furent ouvertes par le consulat, il y revint avec toutes les illusions de sa jeunesse. Sur la foi d'une femme célèbre, il crut que la révolution s'était faite homme, qu'un héros élevé par elle allait en respecter les principes, et fouler du même pied le despotisme et l'anarchie. Nouvelle erreur de sa loyauté ! Il vit bientôt que ce héros ne nous éblouissait de sa gloire que pour nous faire accepter la servitude ; et si Mounier n'abandonna point alors le destructeur de nos libertés, il ne resta du moins dans ses conseils que pour en défendre le reste, pour ralentir la marche du despotisme. Préfet et conseiller d'État, il se montra partout, au péril de ses honneurs et de sa fortune, l'ami des lois, l'infatigable soutien de la justice, et fit respecter sa noble indépendance du despote même dont il contrariait parfois les volontés.

Son fils (1), que nous avons vu sur les bancs de la pairie, et qui est déjà venu le rejoindre, fut le digne héritier de ses principes. Il a constamment défendu la monarchie contre la licence, et la liberté contre la réaction. Comme son père, il a occupé de grandes places, et il n'a laissé à ses enfants qu'une fortune des plus modestes. Toujours en garde contre le retour des anciens abus, il a repoussé l'invasion des jésuites dans l'enseignement public, comme le vieux Mounier en avait repoussé les ignorantins. Il ne donna jamais que d'utiles conseils à

(1) Né à Grenoble en 1784, mort à Paris en 1843.

la couronne; et plus sage que bien des politiques de son temps, il ne s'en prit jamais à la monarchie des erreurs de ses ministres et du mal qu'ils faisaient en son nom.

Ce sont là les amis des rois,
Les conseillers dont leur puissance
Devrait consulter la prudence.

La vérité par eux fait entendre sa voix.

Ils sont rares sans doute et bien plus qu'on ne pense;

Mais on les reconnaît à des signes certains.

S'ils ne flattent jamais, s'ils blâment en présence

Sur les travers des souverains,

Ils se taisent en leur absence.

Ils attendent leur récompense,

Et jamais ne tendent les mains ;

Et si ce n'est assez pour les faire connaître,

De leurs vertus, de leurs talents,

Qu'on observe la cour dès qu'on les voit paraître.

S'ils sont haïs des courtisans,

Ils sont les amis de leur maître.

Mais un tel serviteur est souvent dans l'oubli,

Où la cour et les rois se liguent pour l'abattre.

Nous aurions vu plus d'un Sully,

Si tous les rois étaient des Henri quatre.

Je ne puis faire le même éloge du guerrier qu'enferme un mausolée à triple étage qui s'élève à droite du même sentier. Enfant de la révolution, le duc de Bellune (1) a servi les vengeances du parti qui, après les cent-jours, s'était flatté d'en abattre les hommes et les institutions. Il fut le persécuteur de ses anciens compagnons d'armes; mais je ne lui rendrai point injustice pour injus-

(1) Né dans les Vosges en 1754, mort à Paris en 1841

tice : j'aime mieux rappeler ce qu'il a fait sous le nom de Victor dans les premières années de la révolution qui l'avait pris soldat et qui le laissa maréchal de France. Son nom a été cité cent fois avec éclat dans les récits de nos batailles. C'est lui qui enleva le petit Gibraltar aux Anglais et détermina la reprise de Toulon. Son avancement fut rapide, mais il le justifia dans sa campagne des Pyrénées, et surtout dans la première conquête de l'Italie, où, à la tête des avant-gardes, il mérita partout les éloges et l'amitié du vainqueur de Lodi, de Rivoli et d'Arcole. Après avoir défendu cette conquête contre les Russes, et comme lieutenant de Moreau, de Joubert et de Championnet, il la reprit sous le vainqueur de Marengo, dont l'avant-garde était confiée encore à son intrépidité. La campagne d'Austerlitz manque seule à sa gloire ; il était alors à Copenhague l'ambassadeur de Napoléon. Mais il reparut à Iéna, où son sang coula pour la troisième fois, à Pulstuck, où il fixa la victoire, à Friedland, où le bâton de maréchal lui fut donné comme le prix des services qu'il y avait rendus. Chef du premier corps d'armée en Espagne, il battit les insurgés aux grandes journées d'Espinosa, de Somosierra, de Madrid, de Medelin, et fit payer cher aux Anglais leurs lauriers de Talavera. Rappelé à l'autre extrémité de l'Europe, il arriva sur les rives glacées de la Bérésina pour sauver ce fantôme d'armée que Napoléon ramenait de la Moscovie. Il se montra vaillant et habile dans cette campagne de Saxe qui eût tout réparé, si le vainqueur de Bautzen n'avait trop compté sur sa fortune ; il déploya plus de talents encore dans la campagne de France, où, pour disputer son empire à l'Europe, Napoléon retrouva le génie et l'activité de sa jeunesse. Les hauteurs de Saint-Dizier, les plaines de Nangis et de

Villeneuve, les batailles de Brienne et de Craonne, furent pour Victor des occasions de gloire ; et si le coup qui le fit tomber sanglant sur le théâtre de ses derniers exploits avait terminé sa vie, il serait mort dans toute la pureté, dans tout l'éclat de sa renommée militaire.

Mais, en voyant tant d'hommes célèbres jetés hors de leur voie et de leur caractère par des événements qu'ils n'ont su ni prévoir ni dominer, je serais tenté de croire à cette fatalité des anciens qui plaçait les hommes entre deux abîmes et qui ne leur permettait que le choix de leurs infortunes. Je n'en veux pour preuve que ce jeune colonel, dont la sépulture est en face du duc de Bellune. Je ne sais quel pressentiment sinistre me faisait tressaillir en parcourant les inscriptions de ce cénotaphe. Cette femme voilée qui tient un enfant dans ses bras, et que le ciseau de l'artiste a représentée dans la morne attitude d'une veuve au désespoir, je l'avais retrouvée dans le monde, je l'y voyais encore après quarante ans d'un veuvage honné par la vertu la plus pure, par la piété la plus douce et la plus tolérante. L'époux qu'elle a déposé dans ce cénotaphe se nommait Labédoyère (1), et, à ce nom, les pensées les plus pénibles se pressèrent en foule dans mon esprit. Le 20 mars, avec ses résultats et ses causes, se reproduisit sous mes yeux attristés.

Les erreurs du pouvoir, les fureurs des partis,
 La France et l'Europe en alarmes,
 Les peuples reprenant les armes,
 Et de leurs bataillons nos remparts investis,

(1) Né à Paris en 1786, mort en 1815.

Nos villes saccagées,
Nos moissons ravagées,
Nos champs couverts de morts,
Nos défaites rapides,
Les étrangers avides
Dévorant nos trésors,
Et la France aux bords de la Loire,
Sacrifiant dans ses terreurs
Les vieux instruments de sa gloire
A la haine de ses vainqueurs.

Tous ces malheurs furent renfermés un moment dans la main de Labédoyère ; et le parjure n'avait eu jamais des résultats si terribles. Le roi, banni de ses États par la rébellion, devait livrer à la vengeance des lois celui qui en avait donné le signal, et ses juges ne pouvaient l'absoudre. Mais depuis qu'il existe des rois et des sujets, dans ce conflit perpétuel des partis et des dynasties, quel soldat s'était rencontré comme lui dans un de ces moments rapides, épouvantables, où la surprise ne laissait pas même de place à l'indécision, où l'esprit chevaleresque d'un jeune homme ardent ne pouvait résister à l'impression des objets présents ni calculer les conséquences d'une faute ? Quel homme lui apparaissait dans tout le merveilleux de sa gloire ?

Le vainqueur dont l'Europe avait subi les lois,
Celui qui d'Alexandre égalait le courage,
Qui de César peut-être effaçait les exploits,
 Qui faisait le destin des rois,
Qui des Français douze ans avait reçu l'hommage.

Ce n'était plus, il est vrai, l'homme de la patrie ; car il l'avait sacrifiée à son ambition, et le devoir de Labédoyère était de l'arrêter dans sa course ; car cet homme

venait détrôner le roi que Labédoyère avait juré de défendre; mais quel devoir terrible pour un ancien soldat de cet homme, d'un héros qui se relevait de sa chute et qui voulait venger sur l'Europe entière la honte de son pays et la sienne ! Fatalité, fatalité ! m'écriai-je vingt fois en m'éloignant ; et, en me rappelant que ce jeune homme avait en vain cherché la mort dans les champs de Waterloo, je rapprochais cette bataille, qui avait incriminé tant de défections, de cette bataille de Valmy qui en avait justifié tant d'autres ; et je contemplais avec le sourire du mépris et de la pitié cette instabilité des jugements humains, cette bizarrerie de la fortune qui faisait à son gré les crimes et les vertus politiques ; et je demandais compte au peuple de Valmy du désastre de mont Saint-Jean ; et le peuple me répondait qu'il avait disséminé son enthousiasme et son énergie depuis les colonnes d'Alcide jusqu'aux rochers de Charybde, depuis les vallons glacés de la Moscovie jusqu'aux déserts brûlants de l'Égypte, qu'il avait prodigué son or et son sang à tous les gouvernements qui s'étaient emparés de ses destinées ; que pendant vingt-cinq ans d'incertitude et de patience il leur avait demandé la liberté, qu'il n'en avait reçu que des promesses, des troubles, des fers et de la gloire ; qu'il avait enfin séparé sa cause de celle de tant de maîtres divers, et qu'abandonnant à la fortune tous les partis qui l'avaient trompé, il avait cherché le repos et le bonheur dans son indifférence et dans son inertie. Je frémis alors de l'avenir qui nous était réservé ; et, après avoir jeté un dernier regard sur le mausolée du duc de Bellune, qui, sans la faute de Labédoyère, n'eût pas été éprouvé lui-même par cette affligeante série de trahisons et de vengeances, j'allai reposer mes yeux à quelques pas plus loin sur une colonne de

marbre qu'ombrageait un berceau de lilas et de roses (1). Le nom de Sophie Gail (2) me rappella les soirées délicieuses où cette virtuose rassemblait autour de son piano les amateurs et les musiciens les plus célèbres. Sa voix était faible ; ses traits n'avaient rien d'agréable , mais elle suppléait avec tant de goût et de sentiment à ce que la nature lui avait refusé, qu'on écoutait avec ravissement ses charmants nocturnes, et que sa laideur même se faisait oublier. Elle eut aussi des succès au théâtre. Les encouragements de Méhul et de Chérubini l'y poussèrent, et son opéra des *Deux jaloux* justifia les suffrages de ces deux maîtres. On applaudit cette musique originale, gracieuse, dramatique ; et le public fut heureux de rendre hommage au talent de la première femme qui se hasardait sur notre scène lyrique à la suite et au milieu de tant d'hommes qui en faisaient la gloire.

Ces douces pensées avaient ramené le calme dans mon esprit ; la sépulture d'Élisa Mercœur, devant laquelle je repassai pour rentrer dans la rotonde de Casimir Périer, tempéra de plus en plus mon agitation ; et je souhaitai de n'avoir pas de longtemps à m'appesantir sur des catastrophes. Je tournai à droite et pris la grande allée dont les contours suivent les sinuosités d'une colline escarpée. Un double rang d'acacias ombrageait cette route, et leurs rameaux fleuris se croisaient sur ma tête. Un obélisque de marbre blanc m'offrit d'abord le buste et le nom de Fourier (3), et ce n'était pas heureusement ce visionnaire qui pensait refondre la société

(1) Tout cet article est de 1824.

(2) Née à Melun en 1776, morte à Paris en 1819.

(3) Né à Auxerre en 1768, mort à Paris en 1829.

et régénérer le genre humain. C'était l'excellent homme, le savant géomètre, l'administrateur éclairé, l'éloquent orateur que l'Académie des sciences et l'Académie française avaient honoré de leurs suffrages. Avant elles, l'Institut d'Égypte en avait fait son secrétaire perpétuel ; et, par la variété de ses connaissances, par la lucidité de son langage, il s'était montré digne d'interpréter la pensée, d'analyser les travaux des savants illustres qu'il avait suivis sur cette terre. Ses talents l'avaient désigné d'avance pour la composition de ce résumé de l'histoire égyptienne qui devait servir de frontispice au magnifique monument de cette passagère conquête. Il lui fut donné de rendre d'autres services à ce pays déshérité de sa grandeur première. Kléber lui confia tout à la fois l'administration de la justice et des travaux publics ; et, comme Desaix, il mérita à son tour le titre de Sultan juste, que les vaincus avaient donné à ce Bayard de notre histoire contemporaine.

Fourier avait surtout cette heureuse science,
 Que le cœur seul enseigne aux esprits généreux,
 D'inspirer aux vainqueurs la pitié, la clémence,
 D'adoucir aux vaincus leur destin douloureux,
 De tenir entre tous une balance égale,
 De réunir enfin, par de communs bienfaits,
 Des peuples divisés par une foi rivale,
 De commander à tous la concorde et la paix.

Il était le médiateur de tous les discords qui s'élevaient entre les deux peuples, l'intermédiaire obligé de leurs transactions ; et quand le poignard d'un fanatique eut frappé le vainqueur d'Héliopolis, il se fit, à la manière de Périclès, l'éloquent interprète de la douleur publique. Il ne fut point couronné de fleurs comme l'orateur

athénien par les filles de l'Attique ; mais les émotions, les frémissements de l'armée qu'il avait pour auditoire, imprimèrent à cette solennité funèbre le caractère des fêtes antiques dont l'illusion était complétée par la présence des pyramides. Cette scène fut renouvelée par son éloquence quand la renommée vint annoncer à cette héroïque armée que la première victoire de son chef en Europe avait coûté la vie au plus grand, au plus noble de ses lieutenants. Ce chef, devenu consul, lui confia dès son retour l'administration du département de l'Isère ; et une route spacieuse aplanit les aspérités de ces Alpes qu'Annibal avait si péniblement traversées ; et des marais infects furent transformés en plaines riantes et fécondes. L'ambition de Fourier s'éleva plus haut. Des services rendus à la France ne lui suffisaient point. Il voulut une célébrité européenne ; et sa théorie de la chaleur le signale au monde savant comme le créateur d'une science nouvelle.

Il a étudié ce fluide impalpable, invisible, inséparable de la lumière, qui n'en est pas pourtant la source unique, ou plutôt il a repris les études imparfaites de l'Académie del Cimento, de Mariotte, d'Euler, de Voltaire, de cet esprit universel qui s'applique à tout. Fourier suit la chaleur dans les entrailles de la terre, dans le corps humain, dans les émanations de l'astre qui nous éclaire, dans les espaces qui nous séparent des corps lumineux. Il l'analyse, il la décompose, il en marque les progrès, le déclin, il montre par quels moyens elle s'élève, se communique et s'atténue, il en détermine les lois ; et à l'exemple de Newton, de Laplace, de Cuvier, révélant à son tour un des mystères de la nature, il apporte son témoignage à la grandeur du Dieu qui l'a créée. Celui qui s'était associé aux travaux de Monge dans l'École

polytechnique et sur la terre des Pharaons, fut aussi frappé comme lui de la proscription politique. On le punit, non d'avoir trahi comme Labédoyère, mais d'avoir cédé plus tard à la fascination de l'homme des cent-jours, auquel cependant il avait osé prédire une défaite inévitable. Après vingt ans de services et de gloire Fourier serait mort de faim, si M. de Chabrol ne se fût souvenu qu'il était son élève, et si ce digne magistrat n'eût osé risquer sa préfecture en lui confiant la direction du bureau statistique de la Seine.

A côté de ce géomètre, de ce philosophe qui dut sa renommée à la force de son intelligence, je retrouve, madame, un des hommes qui doivent leur talent à une imagination riante, et qui embellissent la raison de tous les charmes de l'esprit. Andrieux repose sous ce marbre, Andrieux, l'auteur de la comédie des *Étourdis*, de *Molière avec ses amis*, et de la *Comédienne* : le Théâtre-Français en a joué d'autres, comme le *Trésor*, le *Vieux Fat*, le *Manteau*. Elles ont eu moins de succès, mais on les lira toujours comme des modèles de style comique ; c'est l'esprit français dans toute sa grâce, dans toute sa finesse, une gaieté naturelle, une plaisanterie délicate, une malice innocente. Ce n'est point la verve de Regnard, mais c'est son école, c'est sa manière adoucie par une aménité de caractère que n'ont altérée ni les événements, ni les hommes de son époque. Il a passé à travers un siècle d'égoïsme, d'ambition et de jalousie sans connaître un seul de ces vices. Il n'eut pas de meilleur ami que le poète Collin d'Harleville, et ils avaient débuté dans la même année sur la scène fran-

(1) Né à Strasbourg, en 1759, mort à Paris en 1833.

caise. Les succès contemporains de Ducis et de Picard le comblaient de joie. Il aima toujours à les louer, et il a déposé dans de charmantes poésies les sentiments que lui inspiraient ces rivaux de gloire. Ses contes délicieux se distinguent par la finesse des aperçus, par une versification élégante et pure, par des pensées toujours justes, par une critique piquante des ridicules de son temps et des travers perpétuels de la nature humaine. Collaborateur de la *Décade philosophique*, il a enrichi ce recueil de fragments et d'opuscules où respirait le besoin de prêcher la justice et la morale, le désir d'améliorer l'espèce humaine. Sa vie littéraire fut fréquemment troublée par des honneurs qui venaient le chercher malgré lui. On en fit tour à tour un avocat, un conseiller de la cour de cassation, un député, un membre du tribunal, et il se distingua dans ces carrières diverses par son savoir, par sa loyauté, par sa noble indépendance; mais, quand le caprice des électeurs ou du pouvoir le rendait à lui-même, il rentrait avec une joie d'enfant dans sa vie de poète et d'académicien. La modicité de sa fortune le contraignit enfin d'accepter le professorat littéraire; et dans la chaire de l'Ecole polytechnique, comme dans celle du collège de France, il se fit admirer des hommes de goût et adorer par ses élèves. Ce fut un bonheur pour son siècle, une gloire nouvelle pour lui-même.

Jaloux tout à la fois et d'instruire et de plaire,
 Il avait l'art de cacher sous des fleurs
 La morale la plus austère,
 Ne voyant dans ses auditeurs
 Que des enfants dont il était le père.
 Il aimait la jeunesse, et, pour former ses mœurs,
 Lui faisait admirer dans nos plus grands auteurs

Du sublime et du vrai le double caractère.
Andrieux enseignait aux fils de l'Hélicon
A plier leur génie au joug de la raison,
A fuir les vains succès que donne le scandale;
Gourmandait un public trop follement épris
De ces drames, de ces écrits
Qui, blessant à la fois le goût et la morale,
Corrompaient hautement les cœurs et les esprits;
Et, de notre pays rappelant les misères,
Il disait à ce peuple, ainsi qu'aux potentats,
Que des désordres littéraires
Nait le désordre des États.

Andrieux oubliait dans cet apostolat la faiblesse de sa constitution, l'avènement de sa vieillesse, l'altération de sa santé, l'extinction progressive d'une voix que, suivant un homme d'esprit, on n'entendait plus qu'à force d'écouter. Ses amis s'en alarmaient, lui conseillaient le repos : Non, disait-il, un professeur doit mourir à son poste; je n'ai plus que ce moyen d'être utile; et, quelques jours après, les élèves qu'il ne voulait point abandonner pleuraient sur son cercueil, et le conduisaient avec nous à sa dernière demeure.

Les tombes qui suivent la sienne me rejettent, madame, dans cette vie aventureuse et bruyante des hommes de guerre. Me voilà dans une chaloupe abandonnée aux tempêtes de l'océan Indien; c'est ainsi que commence l'histoire maritime de l'amiral Rosily-Melros (1). Il avait déjà parcouru dès sa première jeunesse toutes les côtes et les îles de l'Amérique, mais il était caché dans la foule des gardes-marine. Embarqué comme enseigne

(1) Né à Brest en 1748, mort à Paris en 1832.

sur la frégate *la Fortune* dans un voyage autour du monde, il est chargé par le capitaine Kerguelen d'explorer les abords d'une île qui vient de leur apparaître, et, au retour de sa mission, il ne retrouve plus sa frégate. Il erre sur des mers inconnues où un navire français le recueille. Cet accident ne fait qu'accroître sa passion pour un métier fertile en émotions. A peine arrivé à Brest, il se rembarque pour la mer des Indes, se distingue dans les combats que livre aux Anglais le bailli de Suffren, et revient avec la paix dans ces mers éloignées, pour en sonder les profondeurs, pour rectifier les cartes qui en décrivent imparfaitement les rivages et les écueils. Les côtes de Madagascar, celles de l'Arabie, de la Perse, du Bengale, de la Cochinchine sont reconnues et relevées avec une précision qui le signale au monde savant. Sa passion pour la mer et pour la science hydrographique le rend sourd à l'appel des gentilshommes qui fuient la révolution à l'étranger, et il reste fidèle à sa patrie pour être encore utile aux navigateurs. Ingrate par principe, la Convention le punit un moment de sa naissance, et va bientôt le chercher dans sa retraite parce qu'elle a besoin de son savoir et de son expérience. Elle confie à sa direction le dépôt des cartes de la marine, qu'il enrichit lui-même de ses explorations en publiant un supplément au *Neptune oriental*. Rappelé par Napoléon à une vie plus active, il court à Cadix recueillir les débris de la flotte française qu'a démolie la fatale journée de Trafalgar; il y est bloqué par une flotte anglaise, et par l'insurrection espagnole; il résiste deux mois entiers aux sommations, aux menaces, aux feux croisés des vaisseaux, des batteries et des bombardes, et ne se rend que lorsqu'il a épuisé ses munitions, et que les vents refusent à son audace l'honneur d'é-

chapper avec ses vaisseaux aux ennemis qui le cernent, en passant à travers leurs obus et leur mitraille. Napoléon reconnut hautement qu'il y avait de la gloire dans cette défaite, et la France accueillit avec respect ce noble vétéran de sa marine.

C'est encore à la noblesse de la vieille France que la France nouvelle dut cet autre vétéran de ses armées, ce héros de sa première victoire, dont la magnifique tombe ne m'était pas inconnue. J'y avais vu déposer le cercueil du vieux Kellermann (1) ; il était venu, chargé d'ans et de gloire, rejoindre l'aimable compagne de sa vie, la plus vertueuse des épouses, la plus tendre des mères, l'ornement de son sexe, l'orgueil de deux maisons célèbres qu'avaient parées sa naissance et son hyménée. Je me rappelai les marques d'intérêt et d'amitié que sa vieillesse m'avait prodiguées, et je donnai une nouvelle larme à sa mémoire. Mais bientôt le nom de Valmy vint représenter à mon souvenir la première époque de nos temps héroïques, et je chantai la gloire de ce Nestor de nos phalanges.

L'Europe avait juré la honte de la France.

Les peuples et les rois, dans leur folle arrogance,

Pensaient arrêter nos destins.

Leurs cris de haine et de vengeance

Retentissaient sur nos confins.

Des rives du Danube et des champs de la Sprée,

Leurs bataillons sur nous s'étaient précipités.

Avide de pillage et de sang altérée,

Cette ligue en espoir dévorait nos cités.

« Tremblez, » disait Brunswick, le superbe interprète

(1) Né à Strasbourg en 1735, mort à Paris en 1820.

De leur insolente fureur,
 L'âme de leurs conseils, leur guide, leur prophète,
 Qui, de la France entière annonçant la conquête,
 Sans avoir combattu nous parlait en vainqueur.
 « Abjurez, disait-il, vos maximes nouvelles ;
 « Livrez les factieux qui vous ont abusés.
 « Soumettez-vous, sujets rebelles,
 • Et rentrez dans les fers que vous avez brisés ;
 « Ou, livrant aux bourreaux vos têtes criminelles,
 « Nous porterons la mort sous vos toits embrasés. »
 La France les entend et pousse un cri de rage.
 De ses fils belliqueux l'orgueil s'est irrité.
 Tous les cœurs ont senti cet insolent outrage ;
 Tout s'arme pour la liberté.

Vaincre ou mourir est leur noble espérance.
 Le nom de l'étranger enflamme leur courroux ;
 Et chacun d'eux aspire, en son impatience,
 A lui porter les premiers coups.
 Le sort à Kellermann réservait cette gloire.
 Les champs illustres de Valmy
 Ont bu le sang de l'ennemi ;
 Les Français ont chanté l'hymne de la victoire ;
 Et ces rois, dont l'orgueil les avait insultés,
 Dans le fond de la Germanie
 Vont cacher leur ignominie
 Et leurs débris épouvantés.

La bataille de Valmy est une de ces journées à grands résultats, qui, pareilles à celles de Marathon, de Bovines et de Denain, suffisent à la gloire d'un homme, et le patriotisme du vieux Kellermann le rendait digne d'un si beau laurier. Ce souvenir faisait le charme de sa vieillesse. Il avait reporté son amour aux Bourbons, sous le drapeau desquels il avait illustré ses jeunes ans à la journée d'Has-tembeck, à la catastrophe de Rosbach, dans les batailles que les Français avaient livrées aux armées du grand

Frédéric ; mais jamais il n'avait oublié ce qu'il devait à la liberté, malgré les injures et les ingrattitudes qui poursuivaient en son nom les plus illustres de ses défenseurs. Ces deux affections se confondaient dans son âme, et ses derniers vœux furent encore pour sa patrie. Sa dépouille mortelle ne repose pas ici tout entière. Il a voulu que son cœur fût enseveli au milieu des braves qui étaient morts à ses côtés dans les mêmes champs où il avait triomphé ; et son fils s'est acquitté de ce pieux devoir. Son convoi fut modeste comme sa vie et sa fortune. Sur la foi de ses dignités et de ses titres, on le croyait dans l'opulence ; mais il avait à peine de quoi soutenir son rang dans le monde ; et s'il n'eût été l'ennemi du faste, il n'aurait transmis à sa famille d'autre héritage que celui de sa gloire.

Ce fils (1), qu'il avait chargé de rendre son cœur à la terre de Valmy, y avait fait ses premières armes à côté de son père, et le voilà déjà dans la même tombe, après avoir bravé la mort pendant plus de vingt ans dans les plaines de l'Italie, de l'Allemagne et de l'Espagne. Une charge brillante le fit remarquer au passage du Tagliamento, et un trait d'audace couronné par un succès inouï lui fit adjuger par l'histoire la palme de Marengo. Il reste sans doute à Napoléon l'admirable combinaison de cette campagne qui lui ouvrit un si bel avenir ;

Mais, près d'atteindre au but marqué par son génie,
 Allaient échapper à son bras
 Et la victoire et l'Italie.

(1) Né à Metz en 1772, mort à Paris en 1825.

Desaix sur ses lauriers était tombé sans vie ;
 Et, loin de le venger, reculaient ses soldats.
 Une colonne menaçante,
 Où de l'altier Germain flottaient les étendards,
 Comme une lave en feu s'avançait triomphante,
 Rattachait la victoire à l'aigle des Césars,
 Quand sur les flancs de cette masse
 Le jeune Kellermann fond comme un épervier ;
 Deux escadrons à peine ont suivi son coursier ;
 Mais le nombre cède à l'audace.
 Son glaive a dispersé l'altière légion,
 De ses débris sanglants il a couvert la plaine ;
 Il reprend la victoire et la jette et l'enchaîne
 Aux genoux de Napoléon.

De là la capitulation de Mélas, la délivrance de l'Italie, le salut de la France, la gloire du consulat et les merveilles de l'empire. Kellermann se distingue plus tard au passage du Mincio, à la bataille d'Austerlitz. Il soutient à Vimeira tout l'effort de l'armée anglaise. Il prend part aux quatre grandes journées de la campagne de Saxe, se signale pendant la lutte héroïque soutenue par Napoléon au cœur de son empire ; et dans les champs de Waterloo où cet empire succombe une seconde fois, il pénètre au centre de l'armée anglaise et verse à grands flots le sang des Écossais. Mais ces beaux faits d'armes lui semblent indifférents. Il n'est occupé toute sa vie que d'assurer à sa mémoire la gloire que son empereur lui conteste, en publiant que la bataille de Marengo était gagnée avant la charge de Kellermann. L'histoire doit être plus juste, et maintenir au père et au fils l'insigne honneur d'avoir marqué les deux époques où la France, prête à périr sous les coups de ses ennemis, s'est relevée tout à coup pour rebondir sur l'Europe.

A quelques pas et sur la même ligne que ces deux

guerriers, le nom de Jacques Laffitte (1) m'annonce la sépulture de ce banquier célèbre, qui, d'un atelier de Bayonne, s'éleva au faite de l'opulence parisienne et au gouvernement de l'État. Ce fut la double récompense d'une haute capacité financière et d'une loyauté incontestée; et il se montra digne de son immense fortune par le noble usage qu'il sut en faire. On ne saurait compter les malheureux qui lui durent leur existence, les commerçants, les industriels dont il a relevé la maison, les talents qu'il a soutenus. Des millions ont été absorbés par ces actes spontanés d'une générosité sans exemple; et, dans une circonstance difficile, l'État lui-même ne fit pas un vain appel à son patriotisme. Deux millions étaient dus à notre armée de la Loire, dont la révolte pouvait amener les plus grands désastres. Les ministres de Louis XVIII les avaient demandés à la banque de France. Laffitte en était le gouverneur; et gardien sévère des intérêts qui lui étaient confiés, il avait refusé ce prêt dont la garantie était plus qu'incertaine. Mais, comme citoyen, il avait apprécié les difficultés de la situation, et il n'hésita point à compromettre sa fortune personnelle pour venir au secours du trésor royal. Il avança les deux millions avec cette aisance, cette insouciance de son intérêt, cette absence d'ostentation et d'égoïsme qu'il apportait dans toutes les actions de sa vie privée. Hélas! c'est avec la même insouciance qu'il disposa du royaume, s'il est vrai que le jour même de la victoire du peuple, il ait dit au duc d'Orléans de choisir entre un passe-port et une couronne. Il pouvait le dire, car il était le maître de la situation,

(1) Né à Bayonne en 1767, mort à Paris.

non qu'il lui fût possible de diriger les mouvements désordonnés de cette insurrection populaire ; personne n'avait cette puissance. Mais entre la destruction d'un ordre social et sa reconstruction, il y eut un moment d'incertitude, et ce moment lui appartenait comme au président du petit nombre de députés qui s'emparèrent des destinées de la France. Laffitte devait cette autorité aux luttes parlementaires qu'il avait soutenues contre les ministres de la Restauration ; il s'y était montré supérieur à tous dans les questions financières ; et, dans une monarchie traditionnelle, le rôle d'un surintendant n'eût pas été au-dessus de ses facultés. Mais d'autres questions dominaient alors l'économie politique ; et la popularité de Laffitte, comme celle de Casimir Périer, lui était venue du courage qu'il avait mis à défendre les grands principes de liberté et d'égalité contre un gouvernement dont l'origine était présentée au peuple comme une menace incessante de réaction. Malheureusement il ne comprit pas comme Périer les conditions de la monarchie qu'il nous avait puissamment aidés à relever. Il conserva, sous la nouvelle dynastie, l'ombrageuse susceptibilité de l'ancien tribun ; et, après la crise où l'autorité venait de succomber, il la crut encore trop forte contre la liberté dont il avait vu le facile triomphe. Il respecta cette liberté jusque dans ses désordres, ne sut point pardonner à la couronne de s'être séparée de sa politique, et donna le premier exemple des divisions funestes qui perdirent les hommes et les institutions de Juillet. Je n'accuse point son cœur, je sais tout ce qu'il renfermait de pensées généreuses ; mais il ne s'appartenait plus.

La popularité dont il s'était épris,
De ses heureux instincts détournait sa vieillesse.

Il était sous le joug de cette enchanteresse
Par qui furent pronés tant de honteux écrits,
Tant d'erreurs, de forfaits que l'histoire a flétris,
Et dont la dangereuse ivresse
Perdit tant de grands cœurs et de nobles esprits.
Prostituant alors ses faveurs mensongères
Aux ennemis de l'ordre, aux détracteurs des rois,
Elle prodiguait ses colères
Aux défenseurs du trône et de ses droits,
Et, craignant d'attirer sa terrible vengeance,
Nos fanfarons d'indépendance
Tremblaient et rampaient à sa voix.

Il ne fut jamais au nombre de ses esclaves, ce Lanjuinais (1) que je retrouve à vingt pas de Laffitte. Pendant les trente-six ans de sa vie parlementaire, son caractère ne s'est pas un instant démenti. Ses actes et ses écrits politiques attestent une conviction profonde, une constance inébranlable dans ses principes, une fermeté d'âme qui ne recule devant aucun péril, qui n'hésite devant aucun devoir. Jurisconsulte religieux, il enlève l'état civil aux prêtres, et les défend contre la spoliation et les violences de l'impiété. Amant d'une liberté sage et modérée, il se montre dans la chambre des pairs ce qu'il a été dans la constituante, dans la convention et dans le sénat, l'intraitable ennemi de tous les despotismes, de toutes les réactions. Appelé à juger Louis XVI et le maréchal Ney, il démontre l'iniquité des deux accusations, et ne prononce une peine que pour offrir un moyen de salut à ces grandes victimes. Son courage grandissait avec la fureur des partis qu'il avait à combattre. Il attaqua Robespierre de front. Il

(1) Né à Rennes en 1753, mort à Paris en 1837.

demanda le châtement des massacreurs de septembre, vota contre le tribunal révolutionnaire, et dénonça l'exécrable comité qui, sous la présidence du capucin Chabot, fomentait les insurrections de la capitale. C'est dans cette séance que le boucher Legendre, député de Versailles, lui cria de sa place : « Descends de la tribune, ou je t'assomme. — Fais donc décréter que je suis bœuf, » répondit Lanjuinais ; et il se vit tout à coup entouré de pistolets et de poignards. Sauvé par trois de ses collègues, il continua froidement le discours dans lequel il défendait ces Girondins dont il n'avait pas été le complice. Mais on les proscrivait à leur tour, et Lanjuinais était le défenseur de tous les proscrits. Il le fut lui-même dès le lendemain ; mais il fut assez heureux pour échapper aux bourreaux ; et quand le supplice des décemvirs eut vengé la patrie et l'humanité, Lanjuinais, que la piété conjugale avait dérobé à la mort, reprit dans la convention affranchie la noble mission qu'il s'était imposée. Il plaida la cause des émigrés et des prêtres ; et, au nom de la liberté même, il fit rouvrir les églises chrétiennes. Jamais, depuis la révolution, un homme public n'avait mieux représenté l'opinion de la France, qui, ennemie de tous les extrêmes, repoussait comme tous les excès, l'anarchie et le despotisme, et il en reçut le plus éclatant hommage que pût ambitionner son patriotisme. L'élection simultanée de soixante-treize départements le porta au conseil des Anciens ; et ce glorieux suffrage d'un peuple rendu à ses nobles instincts fut ratifié plus tard par le sénat consulaire qui l'appela dans son sein, par l'héritier de Louis XVI qui lui conféra deux fois la pairie, par les représentants des cent-jours qui lui décernèrent la présidence.

Dans ce conflit d'événements,
 D'opinions, de vengeances, de haines,
 Qu'autour de Lanjuinais ont pendant quarante ans
 Des sectes, des partis, des passions humaines,
 Attisé les bouillonnements,
 Heureux qui, comme lui, plein d'horreur pour le crime,
 Faisant du bien public sa première maxime,
 Prenant la raison pour flambeau,
 Vécut environné de la publique estime,
 Et l'emporta dans le tombeau.

A quelques pas de lui, repose la célèbre Duchesnois (1), une reine de théâtre, qui a soulevé aussi bien des passions violentes. Elle n'avait pourtant pas la beauté d'Hélène ; mais son talent, son organe, son énergique sensibilité, faisaient oublier sa laideur ; et ce fut pour elle un beau triomphe que de se maintenir sur la scène française, à côté d'une rivale à qui la nature avait prodigué tous les charmes de l'épouse de Ménélas. Ces deux femmes, dont une vit encore, parurent presque en même temps : Duchesnois dans *Phèdre*, Georges dans la mère d'Iphigénie. Accueillies par les mêmes transports, entourées de la plus belle réunion de talents qu'eût jamais vue la maison de Molière et de Racine, elles promettaient au public une grande variété de jouissances en paraissant alternativement dans les mêmes rôles. Le public ne voulut point de ce double plaisir ; il se partagea en deux factions également exclusives. Il transforma en rivalité haineuse une émulation qui devait tourner au profit de l'art. Les littérateurs, les journalistes, les étudiants, les hommes du monde, la ville et

(1) Née à Valenciennes en 1777, morte à Paris en 1835.

la cour s'en mêlèrent. Paris avait besoin d'émeutes et de discordes. Le consulat en avait purgé la politique; on les chercha au théâtre. On se passionnait pour deux actrices, comme les esclaves du Bas-Empire pour les cochers du cirque. Au lieu des éloges qu'elles méritaient toutes les deux, l'esprit de coterie leur jetait tour à tour l'injure et le sarcasme. Duchesnois resta maîtresse de la scène; ce fut une victoire funeste; mais, en regrettant sa rivale, le public ne fut pas assez ennemi de lui-même pour ne pas lui pardonner. Hermione, Mérope, Agrippine, Athalie, Jeanne d'Arc, Marie Stuart, plaidèrent pour leur interprète; et vingt ans de succès furent la digne récompense de ses persévérantes études et de sa fidélité aux saines traditions des Clairon et des Duménil.

J'allais oublier, madame, le modèle d'une autre fidélité; et si un des gardiens de cette nécropole ne m'avait nommé le duc de Bassano (1), je n'aurais jeté qu'un regard indifférent sur une chapelle à colonnes cannelées que je remarquais à droite de ma route, et qui sert de sépulture au plus intime confident de Napoléon.

Dans un siècle d'orgueil et de forfanterie,
 Où chacun s'évertue et met son industrie
 A se grandir et se glorifier,
 C'est un tort que la modestie.
 On risque, en se cachant, de se faire oublier.

Ne vous étonnez point de me voir appliquer ces vers à l'homme qui tint une si grande place dans un si grand empire. N'y a-t-il pas une abnégation admirable à se dé-

(1) Né à Dijon en 1763, morte à Paris en 1839.

vouer comme cet homme, à s'absorber dans la gloire d'un aître, à se laisser accuser par la calomnie d'une servilité honteuse, à se rendre complice aux yeux du monde des fautes qui ont conduit cet empire à sa perte? Et maintenant qu'ont été révélés les sages conseils du duc de Bassano, les mystères de ce cabinet où se pesaient les destinées de l'Europe, ne trouve-t-on pas une modestie bien surprenante dans cet homme que Napoléon dans son exil a nommé le ministre des bons conseils, et qui est mort sans avoir blâmé une seule des mesures qu'il avait désapprouvées dans ses entretiens avec le maître du continent européen? Dans un temps ordinaire, Maret n'eût pas vécu sans renommée. Présenté comme homme de lettres par Buffon, Condorcet et Lacépède, il se fit remarquer par Mirabeau dans les tribunes de l'assemblée constituante. Maret y rédigeait pour son plaisir un bulletin de cette assemblée; il analysait les discours de ses orateurs, il en rendait la physionomie avec un talent qui fixa l'attention du libraire Panckoucke, et les bulletins de Maret firent la fortune du *Moniteur* et la sienne. La célébrité conduisait promptement aux fonctions publiques. Maret entra dans la diplomatie, et son début le mit en face de Pitt, dont il acquit l'estime et la considération. Sa seconde mission ne fut pas heureuse. Arrêté avec Sémonville au mépris du droit des gens, jeté dans les cachots de Mantoue par les Autrichiens, il ne fut rendu à la France qu'après vingt-deux mois de captivité, en échange de la fille de Louis XVI; et Talleyrand le chargea bientôt de négocier la paix avec l'Angleterre dans les conférences de Lille. Mais le hasard fit plus pour sa fortune que n'auraient fait ses services. Pendant qu'il travaillait au *Moniteur*, il avait rencontré, dans un hôtel modeste, un jeune lieutenant

d'artillerie, dans lequel il était loin de soupçonner le futur souverain de la France; et ce jeune homme, devenu l'heureux conspirateur de brumaire, associa dès ce jour à sa destinée le journaliste qu'il retrouvait sur son chemin.

En rentrant dans le mien, je ne pus m'empêcher de sourire à l'aspect du nom de l'abbé Sieyès (1), dont la fortune politique avait été brusquement rompue par la même main qui élevait celle de Maret. Cet abbé, dont la tombe était sous mes yeux, me rappelait ces oracles de l'antiquité qui lançaient l'agitation dans le monde, sans bouger de leur trépied ou de leur caverne ! Robespierre l'avait surnommé *la Taupe de la révolution*; et jamais politique ne fut mieux définie. Avant que cette révolution eut éclaté, il avait résumé dans sa brochure sur le tiers état la pensée de la France entière : « Ce tiers état est tout, disait-il, et jusqu'ici il n'a rien été. » Il attaquait en même temps les privilèges du clergé et de la noblesse; et le roi, les ministres, les privilégiés, la bourgeoisie, se mirent à tout démolir, à tout niveler, à tout émanciper. C'est à Sieyès qu'on doit le doublement du tiers état, adopté par le ministre Necker, la réunion des trois ordres en assemblée nationale, le serment du Jeu de paume provoqué par le président Bailly, la déclaration des droits de l'homme proclamée par Mounier, la division de la France en départements proposée par Thouret. Ces hommes célèbres n'étaient que les interprètes de sa pensée. Le tiers état fut tout, mais celui qui l'avait intronisé eut la folle prétention de diriger cette omnipotence; et son orgueil s'aplatit contre le premier

(1) Né à Fréjus en 1748, mort à Paris en 1836.

obstacle que lui opposèrent les passions de la démocratie. Le hardi novateur, qui avait sacrifié la noblesse et ses droits féodaux, la vieille monarchie et ses prérogatives, s'indigna du refus que fit le tiers état de racheter la dime dont il avait lui-même proposé l'abolition. Le grand législateur ne fut plus, devant un intérêt de corps, qu'un chanoine et un vicaire général. « Ils veulent être libres, et ne savent pas être justes, s'écria-t-il, comme s'il avait été juste lui-même. Quelques jours plus tard, ce démolisseur des vieilles institutions se montra incapable de rien reconstruire, en proposant l'application du jury aux procédures civiles. Il se retrancha dès ce moment dans un silence superbe, que Mirabeau traita vainement de calamité publique. Il prévint bientôt l'avènement de la révolution qu'il ne pouvait maîtriser, mais il voulut en vain s'isoler de tous les débats qu'elle provoquait. Il vint des heures où il fallait prendre parti, et la peur dicta les nouveaux actes que lui imposèrent les circonstances.

La peur, qui dans le cours de nos dissensions,
 Causa tant de malheurs et de défections,
 La peur qui fit fléchir tant de grands caractères,
 Et nous courba trois ans sous le joug detesté
 De ces décevirs sanguinaires,
 Qui, trainant à la mort et nos rois et nos pères,
 Paraient insolemment du nom de liberté
 La plus ignoble des Mégères;
 La peur, qui se jouant vingt fois
 De nos opinions au plus fort asservies,
 Laissa crouler trois dynasties.
 Nous fit changer de maîtres et de lois,
 Au gré des factieux qui se faisaient des droits
 De leurs révoltes impunies;
 La peur qui dominant ministres, factions,

Le tribun et le royaliste,
 Les faisait tous trembler comme des histrions
 Sous la plume d'un journaliste.

C'est la peur qui força l'abbé Sieyès, le rêveur d'une monarchie impossible, à s'enorgueillir du titre de républicain; c'est elle qui lui fit abdiquer son caractère de prêtre, qui lui dicta l'arrêt de mort de Louis XVI. C'est ainsi qu'il réussit à vivre sous la tyrannie de Robespierre; et si, à la mort de ce dictateur, il fit rappeler le reste des Girondins, si plus tard il signa la proscription des vaincus de fructidor, c'est que, dans l'une et l'autre crise, il s'était mis à la suite des vainqueurs. Dans le travail de la constitution de l'an III, il essaya vainement de faire prévaloir quelques-unes de ses théories; et, refusant de coopérer comme directeur à l'exécution d'un statut qui n'était pas le sien, il n'accepta plus tard la puissance que pour renverser le directoire. Pendant qu'il proclamait que la royauté ne se releverait plus, il cherchait un général qui voulut l'accepter sous le patronage de ses rêveries. Il crut l'avoir trouvé dans Bonaparte, et ne sut pas prévoir qu'il se donnait un maître. Il donna le lendemain le signal de la soumission générale, en s'écriant que ce maître voulait tout, pouvait tout et savait tout.

Mais une dot de sénateur,
 Un écusson de comte et le château de Chrosne,
 Firent tomber aux pieds du nouveau trône
 Ce chanoine réformateur.
 Il abjura galment son rêve politique.
 Des fers dorés lui semblèrent plus doux.
 Nos Brutus, à ce prix, se mirent presque tous
 A renier la république;
 Et le peu qui resta fut mis au rang des fous.

Je rencontrai , à quelques pas de Sieyès , un de ces honnêtes rebelles ; c'est le poète Lemerrier (1), qui fut l'ami de Bonaparte, et ne voulut pas être le flatteur de Napoléon. La noble indépendance de son caractère a résisté aux faveurs et aux disgraces, aux caresses et aux persécutions. Les honneurs politiques ne le tentèrent pas même sous la république, dont il était le partisan le plus austère. Il n'ambitionna jamais que la gloire littéraire ; il ne voulut de distinction que le fauteuil académique, et l'homme l'honora comme le poète. Il l'eût même honoré davantage, si, pour nous rendre *Camille*, *Clovis*, *Charlemagne* et tant d'autres, il eût voulu se servir de la plume qui avait si noblement retracé la mort d'Agamemnon, et qu'il sut retrouver plus tard pour flétrir les crimes de Frédégonde. Quelque renommée que lui aient acquise ces deux tragédies, Lemerrier l'aurait élevée plus haut, si l'indépendance de son génie n'eût égalé celle de son caractère. On peut se faire un nom glorieux, en bravant au péril de ses jours l'anarchie et le despotisme ; mais le bon sens et le goût sont des tyrans qui savent attendre , et qui se vengent sur la mémoire des écrivains qui les ont méconnus. Impatient de toute domination , il voulut s'affranchir des règles éternelles du vrai et du beau. Il obéit aux plus bizarres caprices d'une imagination désordonnée ; il créa même des dieux pour ses épopées scientifiques ou morales ; et, comme sa langue , son talent fut impuissant à rendre les fantasques inspirations de son génie. Mais dans ses vingt drames, dans ses douze poèmes éclatent par intervalles des beautés du premier ordre ; et dans cette lutte

(1) Né à Paris en 1777, mort en 1840.

incessante contre les réalités de la vie humaine, dans cette poursuite d'un monde idéal que signalent surtout ses épopées de l'*Atlantiade* et de la *Panhypocrisiade*, respiraient du moins la passion de la justice, l'amour de l'humanité, l'horreur des vices qui la souillent et des crimes qui la déshonorent. C'est à ces sentiments, dont l'énergie ne fléchit jamais, qu'il dut cette indépendance de cœur, d'esprit et d'action qui caractérisent le véritable homme de lettres.

Appelé par le Dieu qui le crée et l'inspire,
 A démasquer le vice, à combattre l'erreur,
 A juger les humains, et même à les conduire
 Dans l'étroit sentier de l'honneur,
 Le digne disciple d'Homère,
 Ou de Tacite ou de Platon,
 Ne doit avoir pour lois que la saine raison,
 La justice la plus sévère.
 Libre de toute crainte, insensible aux grandeurs,
 Des peuples et des rois dédaignant les faveurs,
 Il doit voir du même œil leur haine et leur colère,
 S'affranchir du joug des partis,
 Tyrans plus ombrageux, plus cruels que Tibère,
 Plus ingrats que ses favoris.
 C'est ainsi qu'on mérite une gloire immortelle ;
 Et de ces nobles cœurs, de ces rares esprits,
 Lemercier sera le modèle.

La même indépendance, le même courage illustrèrent les débuts de l'orateur qui a choisi pour son dernier asile cette chapelle de marbre blanc qui s'élève à quelques pas de l'auteur d'*Agamemnon*. J'avais vu naguère cette porte de bronze se fermer sur le cercueil du comte Roy (1), et je donnai un nouveau regret à cet homme

(1) Né à Savigny en 1764, mort à Paris en 1847.

de bien que la grandeur vint trouver au sein de l'opulence et qui les soutint dignement l'une et l'autre. Avocat avant la révolution, il n'employa son éloquence qu'à lui arracher des victimes, ou à combattre ses injustices. C'est lui qui disputa à la terreur naissante la tête du royaliste Durosoy, qui la força de restituer aux veuves et aux enfants des fermiers généraux qu'elle avait assassinés, les biens dont elle prétendait les dépouiller. C'est lui qui fit révoquer l'arrêt de mort que les vainqueurs du 13 vendémiaire avaient porté contre les vaincus. Il avait acquis ainsi le droit de défendre sa propre fortune contre un caprice de Napoléon; et les suffrages des Parisiens l'ayant enfin appelé à la politique, il ne parut dans la chambre des cent-jours que pour refuser à l'empereur le serment de fidélité qu'on exigeait d'elle, et pour lui contester le droit de faire une guerre qui était sa dernière ressource. Roy s'était dès lors dévoué à la dynastie bourbonnienne, qui dès son retour lui en témoigna sa reconnaissance. Mais ce dévouement n'alla jamais jusqu'à sacrifier ses principes constitutionnels, jusqu'à tolérer les caprices des ministres de la restauration. Il vota dans la chambre introuvable contre toutes les modifications de la charte; il défendit constamment les libertés publiques, et réclama sans relâche toutes les économies qu'exigeait l'épuisement de nos finances. Appelé trois fois au ministère dont il avait contrôlé et blâmé les dépenses, il resta fidèle à ses théories, et se fit gloire de mettre en pratique les conseils qu'il avait donnés à ses prédécesseurs. Le comte Roy fut enfin un de ces ministres que la restauration aurait dû soutenir pour se soutenir elle-même, et qui l'auraient sauvée peut-être de l'abîme où ses imprudents amis l'ont entraînée.

Il l'eût préservée aussi de la catastrophe de Juillet, ce digne maréchal de France dont la statue m'apparaît au centre d'un amphithéâtre de marbre.

Salut, Saint-Cyr, salut, illustre capitaine,
Grand ministre, grand citoyen,
Que des héros de Sparte et de Rome et d'Athènes,
Eût célébré l'historien.
De tes exploits guerriers, de tes vertus civiques,
Plutarque eût enrichi ses fastes héroïques ;
Et dans les champs Élysiens
Ce glorieux troupeau de modèles antiques
T'eût salué comme un des siens.
Admis à ton foyer, j'ai vu de près ton âme.
Ton illustre amitié me l'ouvrit sans détour.
J'ai vu pour ton pays quel était ton amour,
Et combien de l'honneur l'ardente et sainte flamme
T'anima jusqu'au dernier jour.

Gouvion Saint-Cyr (1) fut un de ces héros improvisés que suscita la liberté pour la défense de leur patrie. Au premier cri de guerre, il s'élança comme volontaire de l'atelier d'un peintre ; et, deux ans après, son courage et ses talents militaires l'avaient élevé au commandement d'une division attachée à l'armée de Rhin-et-Moselle. Il en partagea trois ans la gloire et les revers. C'est surtout dans les mauvais jours, dans les retraites forcées, que se révélaient toutes les ressources de son génie. C'est lui qui, dans la déroute des lignes de Mayence, sauva le centre et la gauche de l'armée par l'habileté de ses manœuvres et par sa froide intrépidité. Lieutenant de Moreau dans l'invasion de la Souabe, il décida la victoire

(1) Né à Toul en 1764, mort en 1830.

à la bataille d'Ettlingen, entra le premier dans Stuttgart, et enleva de vive force la ville d'Heydenheim. Mais c'est surtout à la journée de Néresheim qu'il se couvrit de gloire. La droite de l'armée était en déroute, la gauche ne lui prêtait aucun secours. Il était au centre dans une position dangereuse, et n'ayant qu'une division à opposer aux trois colonnes que l'archiduc Charles dirigeait contre lui. Il lutta la journée entière sans reculer d'un pas; et son attitude inébranlable, suppléant même à l'épuisement de ses munitions, força le prince à lui laisser la victoire et à se replier vers le Danube. C'est à lui que doit revenir presque tout l'honneur de la retraite si vantée du général Moreau. Saint-Cyr gagna seul la bataille de Biberach par l'audace de ses manœuvres, et lui ouvrit un passage à travers les défilés de la forêt Noire. Appelé en Italie, il se distingua dans la désastreuse journée de Novi, et couvrit la retraite de l'armée vers les gorges des Apennins. Un mois après, l'ennemi le retrouve sur le même champ de bataille, il défait un corps autrichien au combat de Bosco, reprend la place de Novi au général Kray, comprime les révoltes de ses troupes qui n'ont ni pain ni vêtements, et les force d'expier leur rébellion par la victoire de Montefacio. Le premier sabre d'honneur décerné par le premier consul fut le prix de cette noble résistance. Mais, en dépit des nouveaux titres que Saint-Cyr avait acquis dans la seconde conquête de la Souabe, et à la seconde journée de Biberach, Napoléon, qui l'avait proclamé le premier de nos capitaines pour la défense, ne le comprit point dans sa liste de maréchaux, où le vainqueur de Fleurus et celui de Zurich avaient seuls le droit de figurer avant lui. C'est qu'à la création de la Légion d'honneur, Saint-Cyr ayant reçu un nombre considérable de décorations

pour l'armée de Calabre, dont il était alors le général, les avait dédaigneusement distribuées aux tambours et aux trompettes de ses régiments. L'empereur ne l'associa à aucune de ses belles campagnes. Il lui confia plus tard la conquête de la Catalogne, mais il le laissa dans le dénûment le plus absolu, et le rappela pour n'avoir pas à le récompenser de trois victoires qu'il y avait remportées. L'empereur comprit cependant qu'en s'élançant sur la route de Moscou, il lui fallait un Fabius pour contenir les armées que la Russie pouvait jeter sur ses derrières. Il associa Saint-Cyr au maréchal Oudinot pour la défense de la Dwina; et Oudinot ayant été blessé à la première journée de Polotsk, Saint-Cyr le vengea le lendemain par une éclatante victoire qui lui valut enfin le bâton de maréchal d'empire. Il se maintint deux mois entiers sur cette ligne. Forcé de se replier enfin sur la rive gauche du fleuve, il ne le fit qu'après avoir soutenu et gagné une bataille de trois jours contre un ennemi supérieur en nombre, et ne quitta ce commandement difficile que lorsqu'une blessure grave l'obligea lui-même de se retirer. Nous le retrouvons l'année suivante, défendant la ville de Dresde avant l'arrivée de Napoléon, et la défendant encore après le désastre de Leipsick, battant l'ennemi dans ses fréquentes sorties, et ne cédant au nombre, au typhus et à la famine qu'à des conditions glorieuses que le vainqueur eut la lâcheté de violer. Napoléon le défendit cette fois contre les calomnies de ses courtisans; et si Louis XVIII l'eût défendu à son tour contre les siens, la restauration n'eût pas été sans avenir. Appelé trois fois au ministère, il ne l'acceptait que pour proposer des mesures et des institutions qui l'auraient soutenue, toujours prêt à se retirer dès qu'il reconnaissait l'impuissance de ses conseils, et n'empor-

tait dans sa retraite que le regret de ne pouvoir faire adopter par son roi les moyens de salut qu'il offrait à sa dynastie. Cette retraite n'était pas sans utilité et sans gloire, c'est là qu'il rédigeait ses commentaires, ce monument d'une haute expérience, où nos générations guerrières trouveront tant de beaux exemples et tant d'utiles leçons.

Un guerrier de la même trempe est venu se reposer à quelques pas de Saint-Cyr. Le désintéressement le plus absolu, la loyauté la plus pure, furent aussi les qualités du maréchal Macdonald (1). Officier avant la révolution, il ne partagea point la folie chevaleresque de ces gentilshommes qui crurent la vaincre en fuyant devant elle.

Il se souvint que ses malheureux pères,
 Sur les pas des Stuarts, par leur zèle entraînés,
 Loin de leurs champs abandonnés,
 Avaient connu l'exil et ses misères;
 Et, fidèle au pays qui l'avait adopté,
 N'alla plus demander aux terres étrangères
 Une triste hospitalité.
 Heureux si ses pareils avaient, comme leur maître,
 De la France nouvelle accepté les drapeaux.
 De ses périls, de ses bourreaux,
 Louis eût triomphé peut-être.

Mais qui peut dire si, dans le cas où tous les émigrés se seraient groupés autour de leur roi, la révolution eût reculé devant eux? Nous sommes sans cesse à refaire le passé avec des hypothèses, au lieu de profiter des enseignements qu'il nous offre. Revenons aux réalités de l'histoire, et disons la part que Macdonald s'y est ac-

(1) Né à Sancerre en 1765, mort à Paris en 1840.

quise. La bataille de Jemmapes en fit un colonel ; la prise de Menin et la fuite du duc d'York, un général de brigade ; la conquête de la Hollande, un général de division ; et, la troisième année de nos guerres étant à peine achevée, les armées du Rhin et d'Italie le comptèrent au nombre des plus braves et des plus capables. Six mille hommes réunis sous ses ordres dans la campagne de Rome défirent, à Otricoli, une armée de quarante mille Napolitains. Rappelé dans la haute Italie par les défaites de Schérer et les victoires de Souvarow, il renverse à Modène le corps autrichien de Hohenzollern, livre à l'armée russe une bataille de trois jours sur les bords de la Trébia, dans les mêmes champs où s'étaient rencontrés Annibal et Sempronius, se retire en bon ordre sur Modène, et se rallie enfin à l'armée de Moreau sur la rivière de Gênes. C'est dans la campagne des Grisons, dans l'hiver de 1800, que se manifeste toute son énergie. Cerné par des montagnes de neige sur les hauteurs de Splügen, alarmé du découragement de ses troupes, il prend une bêche, se place à la tête de sa colonne, et lui fraye un chemin jusqu'à la ville de Trente, sans perdre ni son artillerie ni ses bagages. Les suffrages de l'armée le désignaient comme Saint-Cyr au chef qui rétablissait les maréchaux de France ; mais, dans un procès tristement célèbre, Macdonald avait défendu le général Moreau ; et cet acte d'indépendance fit oublier même la part qu'il avait prise à la journée de brumaire.

Pour savoir tout le prix de sa noble assistance,
 Disons quel intérêt et quelle impatience
 Montrait le futur empereur
 A perdre le rival dont la haute valeur
 Partageait l'armée et la France.
 Mais à la publique stupeur

Qu'excita de Moreau la fatale sentence,
 Du peuple ingrat et sans pudeur
 Fut prompt à succéder l'ignoble indifférence;
 Et son ambitieux vainqueur
 Pouvait impunément exercer sa clémence;
 Il eût rehaussé sa grandeur.

Napoléon ne sut pas être généreux à propos ; mais ce tort fut effacé comme tant d'autres par la gloire des cinq premières années de l'empire, et Moreau se chargea plus tard de justifier l'ingratitude de son pays. Macdonald ne fut rappelé à l'armée qu'après cinq ans d'oubli, et il y reparut dans tout l'éclat de sa vieille renommée. Lieutenant du prince Eugène, il força le passage de l'Isonzo, s'empara de Laybach, battit l'Autrichien Merfeldt, lui enleva soixante pièces d'artillerie, et, rejoignant Napoléon sur le champ de bataille de Wagram, se distingua si bien dans cette journée qu'il y conquit par son intrépidité le bâton de maréchal que sa loyauté lui avait fait perdre. La Catalogne, la Courlande, la Saxe, les batailles de Lutzen, de Bautzen, de la Kalsbach, de Leipsick et de Hanau, le virent plus tard aussi jeune de courage qu'à la bataille de Jemmapes. Il y eut là des succès et des revers, mais il s'y montra toujours digne de lui-même. Après s'être encore signalé dans la glorieuse et fatale campagne de France, il fut au nombre des trois maréchaux qui firent comprendre à Napoléon l'inutilité de sa résistance, et lui arrachèrent une abdication à laquelle il ne pouvait échapper que par le suicide. Dégagé de ses serments, Macdonald les reporta à la vieille dynastie qu'il avait servie dans sa jeunesse, et sa foi nouvelle ne fut pas même ébranlée par les entraînements du 20 mars.

Cette époque m'est rappelée par la tombe du comte

de la Valette (1), que j'aperçois à droite de ma route; et presque en face de l'un des trois maréchaux qui terminèrent la grande période de l'empire, je retrouve un des hommes qui en ouvrirent la seconde. Rapprochement étrange, témoignage fatal de la versatilité de nos sentiments :

Le proscrit de Fontainebleau
 Eut en vain aux Bourbons disputé sa puissance.
 Nul bras en ce moment n'aurait pour sa défense
 De la guerre civile arboré le drapeau.
 Un an s'est écoulé, le proscrit se relève;
 Et les Bourbons s'exilent à leur tour,
 Sans qu'un seul bras tire le glaive
 Pour lui fermer leur ville et punir son retour.
 Le peuple à son départ le menace et l'outrage;
 Il revient; et sur son passage
 Il n'entend que des cris d'amour.

Il rentre dans sa capitale comme s'il venait de Saint-Cloud ou de Compiègne; il retrouve ses serviteurs à la place qu'ils occupaient aux jours de sa puissance, et le comte de la Valette lui remet ses dépêches, comme s'il n'eût jamais quitté la direction des postes. Cet acte, qu'un parti exalte comme un prodige de fidélité, est incriminé par un autre comme un acte de rébellion. Il est l'origine du plus touchant épisode des cent-jours; et le dévouement de la femme admirable que la Valette est venu rejoindre dans ce tombeau, lui donne une célébrité que ses services militaires ne lui auraient point acquise. Cette femme fut l'honneur de votre sexe; mais son dévouement et son courage, son sublime stratagème et

(1) Né à Paris en 1769, mort en 1830.

son intéressante folie sont dans la mémoire de tout le monde, La poésie et la peinture ont célébré sa gloire et ses malheurs, et un nouveau récit n'ajouterait rien à l'éclat de cette belle action, à l'intérêt d'un pareil drame. Oh ! qu'en présence de cette tombe, il serait désolant de penser comme l'athée qu'il n'y a rien pour nous au delà de la vie ! Ce serait ravir à cette femme la récompense de ses vertus ; car elle jouit à peine de son triomphe sur la terre. Qui aurait le courage de lui ôter le bonheur de sentir auprès d'elle l'époux qu'elle a dérobé à d'impitoyables bourreaux !

C'est encore une victime des cent-jours dont je reconnais la chapelle sépulcrale, en reportant mes yeux vers la gauche, si toutefois on peut donner le nom de victime à un homme qui n'eut, après sa défection, que la douleur de vivre et mourir dans une opulente retraite. Un ambitieux pouvait seul y trouver un supplice ; et le diplomate Otto (1) n'avait pas cessé de l'être. Ses services dataient des premières années de Louis XVI. Il était alors l'élève et le secrétaire du chevalier de la Luzerne, et la révolution en fit plus tard le secrétaire de l'abbé Sieyès dans l'ambassade de Berlin. Le consulat et l'empire lui firent de plus hautes destinées. Envoyé à Londres pour traiter de l'échange des prisonniers, il y signa les préliminaires de la paix d'Amiens, et ce fut un beau jour pour lui. La populace anglaise s'attela à sa voiture, et le conduisit en triomphe dans son hôtel. La France en jeta des cris d'allégresse ; mais cette paix ne fut pas de longue durée ; et, par une fatalité singulière, il était réservé à ce même ambassadeur de donner le signal de

(1) Né dans le duché de Bade en 1754, mort à Paris en 1817.

la guerre. Otto représentait la France à Munich, quand les légions de l'Autriche vinrent demander un passage à la Bavière. Napoléon était alors sur les hauteurs de Boulogne, et l'émissaire d'Otto le surprit au milieu de ses apprêts de descente. Il partit comme la foudre ; et l'Allemagne, envahie par ses phalanges, regretta cette paix qui l'avait aussi comblée de joie.

Les conquérants et les combats
Sont les ornements de l'histoire,
Nous aimons le récit d'une belle victoire
Et les contes des vieux soldats.
Nous admirons César au temple de mémoire ;
Mais un César vivant est un cruel voisin
Pour les nations qu'il dévore.
Il vaut mieux voir de loin ce brillant météore
Que se trouver sur son chemin.

Le vainqueur d'Ulm et d'Austerlitz récompensa par des dignités éminentes l'ambassadeur qui venait de lui rendre un pareil service. Otto fut le diplomate en faveur, et c'est à lui qu'après la journée de Wagram, fut laissée la mission de préparer le vaincu à donner sa fille au vainqueur. Le choix du négociateur parut d'abord une injure. On savait quel avis il avait fait passer à Boulogne : mais il joignait tant d'adresse à tant de loyauté, il avait des formes si douces, une instruction si variée, une éloquence si persuasive, qu'il triompha des préventions et parvint à conclure cette alliance princière qui inspira tant de vanité à celui qui avait acquis tant de gloire. La carrière d'Otto ne fut plus qu'une triste suite de vicissitudes. Rappelé de Vienne après la dernière défection de l'Autriche, il ne revint en France que pour assister à la chute du trône qu'il avait cru consolider pour jamais.

Repris par les Bourbons, envoyé par eux en Limousin, il y fit sentir les avantages de leur retour ; mais il sollicita je ne sais quelle récompense de son nouveau zèle , et, emporté par le ressentiment d'un refus, il alla se perdre dans le tourbillon des cent-jours.

Il fut bien plus heureux de ne dépendre que de son art, de ne devoir sa fortune qu'à lui-même , ce Dupuytren (1) dont un obélisque voisin renferme la dépouille mortelle. Passionné dès son enfance pour la chirurgie, il professait l'anatomie et la physiologie à un âge où les autres l'étudient. La nature l'avait doué du coup d'œil le plus sûr, de la dextérité la plus rare, de l'esprit le plus hardi et le plus inventif ; et à ces qualités, que l'habitude et l'observation fortifièrent encore, il joignit bientôt ce sang-froid imperturbable que ne déconcertaient ni les périls, ni les difficultés, ni même ses propres erreurs. L'étude approfondie de la structure du corps humain lui faisait reconnaître au premier examen la cause secrète de ses perturbations. Il désignait le siège du mal avec une assurance qui ne permettait ni la contradiction ni le doute. Son caractère impérieux ne les supportait pas, mais ses élèves frémissaient souvent quand il saisissait le scalpel pour démontrer la justesse de ses conjectures. C'est ainsi que des maladies réputées incurables ont été dénoncées et guéries par l'audace de son intelligence et de ses opérations. S'il se trompait, il tirait de son erreur même une leçon qui profitait à la science. L'Hôtel-Dieu de Paris, dont un concours célèbre lui avait adjugé la direction, a été pendant vingt-sept ans le théâtre des expériences et des enseignements

(1) Né à Pierrebuffière en 1777, mort à Paris en 1835.

qui l'ont élevé au-dessus de ses rivaux, et qui ont porté son nom aux extrémités de l'Europe. Il eut des envieux, et l'orgueil un peu brusque de sa supériorité les transforma souvent en ennemis ; mais, depuis qu'il n'est plus on ne lui conteste ni les services qu'il a rendus à l'humanité, ni les progrès que lui doit l'art de guérir. Il fut un jour dans sa vie où cet art fut malheureusement impuissant, et ce fut un jour de deuil pour la France et pour la famille de ses rois.

Jour néfaste, où, sorti de son obscurité,
 L'exécrable Louvel révéla par le crime
 Son existence et sa férocité ;
 Où, tristement penché sur l'auguste victime,
 Dupuytren de son art pleura la vanité !
 Il était digne en tout d'une autre destinée,
 Ce prince qu'au poignard des plus vils factieux
 Offrait incessamment sous des traits odieux
 L'impure calomnie à sa perte acharnée.
 Aux jours de sa prospérité,
 Dix mois entiers j'ai pu connaître
 Sa franchise et sa loyauté.
 Il fut l'ami du peuple et de la liberté ;
 Et, si le ciel nous l'eût donné pour maître,
 Son règne eût affranchi peut-être
 Et sa race et la royauté.

Le nom que je lis sur le frontispice de la sépulture voisine me rappelle que c'est dans le salon même de madame de l'Épine, au milieu des plaisirs d'une délicieuse soirée que nous fut raconté l'assassinat du duc de Berry ; et la voilà maintenant derrière cette porte de bronze, cette femme aimable qui fut pendant trente ans la plus intime de vos amies. L'amour des arts avait commencé votre union, et il ne fallait que vous connaître l'une et l'autre pour sentir qu'une amitié pareille ne

pouvait finir qu'avec la vie. Ce n'est donc point à vous que j'ai besoin de vanter ses qualités aimables, l'égalité de son caractère, et le noble emploi qu'elle savait faire de sa fortune; mais il m'était difficile de passer devant elle sans lui payer encore une fois le tribut de mes regrets et de ma respectueuse amitié.

Je m'arrache à ce pénible souvenir en me rejetant à droite de ma route, où j'aperçois une foule de noms qui me ramènent dans les camps et sur les mers. Là, repose le général d'Abadie (1) qui a commencé ses services à la Martinique comme lieutenant du génie, sous le règne de Louis XV, et qui les a terminés comme simple maréchal de camp sous Louis XVIII, sans avoir jamais quitté son épée que pour siéger dans l'assemblée constituante. C'est là un exemple de désintéressement et de modestie à présenter à ces ambitions impatientes qui sollicitent la récompense du moindre service, et qui s'indignent de ne pas trouver le bâton de Turenne à la dixième année de leur épaulette. D'Abadie n'était qu'officier de la Légion d'honneur à la chute de l'empire, et cependant il avait combattu près de Washington pour l'indépendance de l'Amérique, et sous Dumouriez pour la nôtre. Il s'était distingué dans les guerres de la Vendée, dans les campagnes de Marengo et d'Austerlitz. Il est d'autres services que les officiers du génie sont appelés à rendre; le comité des fortifications peut témoigner du savoir et des talents du général d'Abadie, et la direction du personnel de son arme attester la rigoureuse intégrité de sa justice.

Il s'était rencontré sur le champ de bataille de Jem-

(1) Né dans les Hautes-Pyrénées en 1748, mort à Paris en 1820.

mapes avec cet autre général qui est venu reposer à quelques pas de lui, et qui aurait dû s'étonner de ne pas être appelé à la première dignité de l'armée, si sa modestie n'avait égalé son courage. Belliard (1) s'est signalé dans trente batailles rangées, il a teint de son sang les plaines d'Arcole, du Caire, de Mojaïsk et de Leipsick; et c'est dans la première de ces quatre journées qu'il donna un rare exemple de désintéressement en refusant, sous prétexte de ses vingt-sept ans, le grade de général de brigade. Il fallut un ordre du ministre pour le forcer de consentir à cet acte de justice; et il mérita plus encore dans la célèbre campagne d'Égypte. Il fut le digne compagnon de Desaix dans la conquête de Sédynam et de Thèbes, et le digne lieutenant de Kléber à la bataille d'Héliopolis. Le gouvernement du Caire fit éclater en lui des qualités plus précieuses peut-être, qui, plus tard, dans les gouvernements de Bruxelles et de Madrid, lui acquirent tant de considération et de respect. Ces Espagnols si terribles, si sanguinaires dans leurs révoltes, ne le mêlèrent jamais dans leurs imprécations. Celui qui avait semé les témoignages de son intrépidité des bords du Tage aux bords de la Moscowa, des plaines de Mons aux sables des Pyramides, était, après la victoire, le plus affable, le plus conciliant, le plus bienveillant des hommes; et ce fut avec des transports de joie qu'après leur dernière révolution, les Belges accueillirent ce guerrier négociateur, qui, trente ans auparavant, leur avait fait apprécier son noble caractère. C'est à ses conseils et à son énergie que les Belges durent le triomphe de leur insurrection et l'affranchisse-

(1) Né à Fontenay en 1769, mort à Bruxelles en 1832.

ment de leur monarchie. Il eut à lutter contre la jalousie de l'Angleterre, la malveillance des trois puissances du Nord, les incertitudes de l'ambition française et contre les Belges eux-mêmes qui passaient du découragement à la jactance avec toute la mobilité de leur nature. Belliard usa dans cette lutte les restes de sa glorieuse vie; mais il ne mourut du moins qu'après avoir accompli son œuvre, et la Belgique sut être reconnaissante en décorant de sa statue une des places de Bruxelles.

Ce fut dans les vieux temps un grand et noble usage
 Que de transmettre à la postérité,
 De lui faire admirer la glorieuse image
 Des bienfaiteurs du peuple et de l'humanité,
 Des mortels qu'illustraient leur vertu, leur courage,
 Leur génie ou leur équité.
 Aux jours de son déclin, de sa servilité,
 Rome a, comme la Grèce, avili cet hommage;
 Et par la France de notre âge
 Cet exemple fatal est peut-être imité.
 Il est temps que l'État, que la loi s'attribue
 Le droit de décerner cette haute faveur
 Que la vanité prostitue.
 Il n'est plus de cité qui ne brigue l'honneur
 De présenter au voyageur
 Et son grand homme et sa statue.
 Mais Belliard l'avait mérité,
 Et du prix dont le Belge a payé ses services,
 Par l'histoire et le temps, juges de nos justices,
 Ne sera point déshérité.

Quelle statue plus belle n'eût pas obtenue de la reconnaissance de Napoléon l'amiral qui repose sous l'obélisque voisin, si les deux mille galères qu'il commandait à Boulogne avaient pu toucher les rivages de l'Angleterre ?

Mais cet armement fastueux, ces apprêts formidables qui rappelaient les expéditions d'Agamemnon et de Xerxès, de César et de Philippe-Auguste, s'évanouirent comme le rêve d'une imagination héroïque, et, privé d'une gloire qui n'avait à ses yeux rien de chimérique et d'insensé, l'amiral Bruix (1) s'en vint mourir dans la retraite et presque dans l'obscurité. Je l'avais trouvé, il y a vingt ans, sous une tombe plus humble, dans la région la plus écartée de cette vaste nécropole. Le délabrement de cette première sépulture m'avait affligé. Jamais la fragilité des grandeurs humaines n'avait plus vivement frappé mon imagination. Je me rappelais que je l'avais vu, pendant son ministère, environné de sollicitations et d'hommages, dispensant les honneurs et les récompenses. Je l'avais vu dans le port de Brest entouré de tout l'appareil de sa puissance; les flottes de France et d'Espagne étaient réunies sous son pavillon; soixante vaisseaux de ligne se mouvaient à son commandement; et plus tard à son signal s'animait cette flottille immense dont les mille et mille banderoles couvraient les rivages de la Flandre, et je ne voyais plus qu'une tombe dégradée, entourée de broussailles et de ruines, et je ne pouvais concevoir cette coupable indifférence, cette ingratitude pour la mémoire d'un homme à qui trois grandes expéditions maritimes avaient acquis une juste célébrité. Ma voix a été entendue, une tombe plus digne renferme aujourd'hui la cendre du plus illustre des amiraux de son époque. Élève de l'ancienne marine, Bruix n'avait point suivi ses chefs sur la terre étrangère, il était resté fidèle à sa patrie; et ses talents et son courage étaient

(1) Né à Saint-Domingue en 1759, mort à Paris en 1805.

faits pour relever la gloire du pavillon français. Sa noble ambition et ses conseils seraient devenus redoutables aux flottes britanniques, si le héros qui présidait alors aux destinées de la France eût tourné vers la mer sa puissance d'organisation et ses regards de conquérant, s'il n'avait eu le désir, le besoin peut-être de justifier son élévation par l'éclat d'une gloire personnelle.

C'est par là qu'il devait affermir sa puissance,

C'est là que grondait la vengeance

De ses plus mortels ennemis.

Il devait sur le Rhin assurer nos frontières,

De vingt peuples vassaux entourer son pays;

Et bordant nos confins de ses bandes guerrières,

Imposer sans combattre à ses rivaux soumis.

Maître alors d'envahir l'empire de Neptune,

Il devait y lancer sa gloire et sa fortune,

Attaquer sur les mers les destins d'Albion.

Sa voix eût enfanté des Suffrens, des Duquesnes.

La gloire de nos capitaines

Eût de nos amiraux ému l'ambition.

Ils nous auraient vengés sur les humides plaines,

Des exploits de Rodney, des lauriers de Nelsou;

Et de nos flottes souveraines

Le Gange eût dans ses ports revu le pavillon.

Mais satisfait du sceptre de la terre,

Et fier de commander aux rois du continent,

Napoléon livrait à l'avidité Angleterre

Le vaste empire du Trident,

Et c'est là que l'Europe a forgé le tonnerre

Dont elle a frappé le géant.

Peut-être pensait-il que les vents et les flots n'auraient point obéi à cette voix qui détrônait les dynasties et renversait les empires. Il voulut un jour leur commander, et il reconnut son impuissance. Bruix était assis

auprès de lui , sur l'arrière d'une frêle embarcation ; l'empereur ordonnait que la flotte entière mît à la voile, et l'amiral lui prédisait une horrible tempête. La lutte était vive, et la science se montrait aussi opiniâtre que l'autorité. Un jeune enseigne était debout à la proue : « Prenez l'avis de ce jeune homme, » dit l'amiral à Napoléon, et l'enseigne répondit : « qu'il était plus prudent de faire rentrer les vaisseaux qui étaient sous voiles que de faire sortir les autres. » L'empereur insista ; la tempête survint , et la flottille dispersée eut peine à trouver des abris contre la fureur des vents. Cet enseigne repose maintenant dans le mausolée voisin, sous le nom de l'amiral de Rigny (1). Il avait débuté sous les ordres de Bruix, dans cette flotte qui , partie de Brest pour ravitailler la ville de Gênes, prit à Cadix la flotte espagnole et rentra avec elle au port de Brest, en trompant par ses savantes manœuvres les escadres dont l'Angleterre couvrait les deux mers. Appelé à Boulogne, après avoir assisté au combat d'Algésiras, attaché aux marins de la garde impériale, Rigny la suivit en Allemagne, prit part aux journées d'Iéna, de Pultusk, et plus tard à celle de Wagram, après avoir fait dans l'intervalle une course en Espagne dans l'armée du duc d'Istrie. L'empereur le retrouve sur l'Escaut, et, choisissant sa frégate pour visiter la flotte qu'il avait créée, il voulut prendre le porte-voix et commander la manœuvre : « Pardon, sire, dit Rigny, le temps est menaçant, la mer est agitée ; permettez que je commande, je suis chargé d'un dépôt trop précieux pour m'en fier à d'autres qu'à moi ; » et le porte-voix lui fut rendu par celui qui n'obéissait à per-

(1) Né à Toul en 1783, mort à Paris en 1835.

sonne. La fortune semblait se plaire à placer Rigny dans des situations qui mettaient en relief toute la noblesse, toute l'énergie de son caractère. C'est surtout pendant les huit campagnes de l'Archipel qu'il en déploya les qualités éminentes. C'était pendant la lutte des Grecs et des Turcs. L'acharnement des deux partis était extrême, les représailles étaient horribles, la mer était en proie aux pirates. Rigny était partout, détruisant les forbans, protégeant le commerce des nations qu'ils dépouillaient, se jetant au milieu des insurrections et des batailles, pour imposer aux deux partis la clémence et la paix, offrant sur ses vaisseaux un refuge à tous les vaincus, tenant d'abord entre les deux une balance égale, et s'unissant enfin aux Anglais et aux Russes pour détruire à Navarin celui des deux que repoussaient la justice, la liberté et le christianisme. Un historien, plus brillant que véridique, a prétendu que le remords de cette action avait conduit Rigny au tombeau. Je fus son ami, le confident de ses pensées, je l'ai vu constamment se glorifier de cette victoire, où son courage et son habileté avaient jeté un si vif éclat. Rigny pouvait se rappeler sans regret tous les jours, toutes les heures de ces huit années où ce marin intrépide s'était fait connaître en même temps comme le plus adroit des négociateurs. La calomnie ne l'a point épargné, mais l'histoire ne doit pas se faire l'écho de ses mensonges.

Il fut des jours où la sinistre voix
 Des apôtres de l'anarchie
 Attaquait sans pudeur les défenseurs des lois,
 Les soutiens de la monarchie.
 Les rois même livrés au sarcasme, au mépris,
 Ne trouvaient dans les lois qu'une vaine défense ;
 Et, de leurs détracteurs dévorant les écrits,

Les plus honnêtes des partis
Applaudissaient à l'insolence
Des factieux qui mettaient en débris
L'ordre, le trône et la puissance.
On a vu quels malheurs a produits leur démence,
Et ce qu'est devenu leur règne passager.
Mais à qui sert l'expérience?
Les lois, les potentats peuvent changer en France,
L'esprit français ne peut changer.

Rigny ne devait point échapper à la calomnie ; il était ministre de Louis-Philippe, et il avait refusé de l'être de Charles X, pour ne point s'associer aux folies qui allaient perdre la restauration. Les démolisseurs ne lui tinrent compte ni de cet acte de loyauté, ni de sa victoire de Navarin ; ils savaient trop bien quelle était la sûreté de ses conseils, l'énergie de ses mesures, les ressources de son esprit, et cette science du gouvernement que lui avait donnée l'habitude du commandement et des périls. Ce fut un grand malheur pour la dynastie nouvelle que la fin prématurée de cet homme, qui la servait sans faiblesse, mais avec le dévouement d'un citoyen, car il en confondait les intérêts avec les intérêts de sa patrie.

Tel fut aussi le premier sentiment du général, dont le mausolée est perdu au milieu des tombes qu'on a groupées sur cette colline. Le patriotisme retint Savary (1) dans les rangs de l'armée française, et à dix-neuf ans il servait comme capitaine sous les ordres de Custine. Il fit les six campagnes de cette première guerre dans les états-majors de Pichegru, de Férino et de Desaix, qui

(1) Né dans les Ardennes en 1774, mort à Paris.

l'emmena comme aide de camp en Égypte, et qui le ramena dans les champs de Marengo, où devait finir la destinée de ce grand homme. Savary emporta son corps inanimé de cette plaine sanglante, et ce trait de piété presque filiale le fit passer comme un héritage dans les mains du premier consul, qui, du grade de chef de bataillon, l'éleva en moins de deux ans au rang de général divisionnaire. Le dévouement du duc de Rovigo changea de nature et ne connut plus de bornes. C'est que Bonaparte réparait l'injustice ou l'indifférence de ses premiers chefs, car il avait fait preuve d'audace et de résolution dans l'armée du Rhin, comme dans celle d'Égypte, et après neuf ans de beaux services, il n'était arrivé qu'au grade de chef de bataillon, quand vingt officiers, qui avaient débuté en même temps que lui, étaient parvenus si vite à la tête de nos divisions. Ce dévouement qui n'eut d'égal que la faveur dont il fut récompensé, fut mis à une terrible épreuve dans la fatale nuit de Vincennes; et ce souvenir, que ne put excuser aux yeux du monde le principe salutaire de l'obéissance passive, pesa sur la vie entière du duc de Rovigo. Sa renommée grandissait cependant avec la gloire de son maître. Les bulletins d'Austerlitz et d'Iéna parlaient avec de justes éloges de sa valeur et de ses missions. La capitulation de Hameln et de Nieubourg, la bataille d'Ostrolenka étaient des faits d'armes qui lui appartenaient tout entiers. Il se distinguait encore à la journée de Friedland, dans le gouvernement de la vieille Prusse, dans son ambassade à Pétersbourg, dans le commandement de Madrid, et plus tard à la bataille de Wagram; le souvenir de Vincennes obscurcissait tout; et sa faveur intime irritait la jalousie des ambitieux de la cour impériale. Disons la vérité, cette faveur n'alla point assez

loin pour imposer silence à l'envie. Oudinot et Suchet, ses deux lieutenants à la journée d'Ostrôlenka, étaient devenus maréchaux de France, et il ne l'était pas lui-même ; et le ministère de la police générale, objet constant de la répugnance publique, n'était pas propre à lui ramener l'opinion. Il en sortit cependant sans avoir songé un moment qu'il pouvait se venger de ses ennemis ; et son dévouement, que rien n'altérait, l'eût poussé même jusqu'à Sainte-Hélène, si, par une brutalité de leur politique, les Anglais ne l'eussent enlevé du *Bellérophon* pour le jeter dans les cachots de Malte. Sept mois de captivité, quatre ans d'exil et un arrêt de mort, furent les expiations que lui infligèrent les colères européennes.

Mais les rois de l'Europe auraient dû, par pudeur,
 Modérer des Anglais l'inquiète vengeance,
 Et montrer plus de tolérance
 Pour les lieutenants du vainqueur,
 Dont ils avaient aussi mendié la faveur
 Et divinisé la puissance.
 Aux jours où le destin trahissait sa valeur,
 Cet imprudent courroux faisait dire à l'histoire
 Qu'en courbant autrefois leurs fronts devant sa gloire,
 Ils sacrifiaient à la peur.

Les rancunes de la restauration s'apaisèrent. Le duc de Rovigo put rentrer dans sa patrie, et son arrêt de mort fut révoqué ; mais il ne put tenir en France ; il voulut rejeter tout l'odieux de la catastrophe de Vincennes sur des hommes dont l'autorité survivait à toutes les révolutions ; et la publication de ses mémoires ayant soulevé des tempêtes, il alla chercher à Rome le repos qui le fuyait. Ramené à Paris par une révolution nouvelle, il reparut à peine dans les rangs de l'armée comme

gouverneur de l'Algérie, et vint mourir au sein de sa famille.

Le nom de Boissy d'Anglas, qui m'apparaît plus loin sur le mur d'enceinte, me rappelait une autre époque de nos convulsions politiques ; mais cette tombe ne renfermait point la dépouille de ce vertueux citoyen, de ce président intrépide qui avait bravé les fureurs d'une populace effrénée, et salué la tête de Féraud que lui présentaient au bout d'une pique sanglante les infâmes satellites de l'anarchie. Les restes vénérables de cet homme de bien, de ce digne collègue de Lanjuinais, de ce philosophe pratique, sont allés reposer dans la ville d'Annonay ; et c'était son fils, c'était l'héritier de ses dignités et de ses principes que je rencontrais dans ma route. Je lui donnai un nouveau regret ; et, remontant jusqu'au mur d'enceinte du cimetière, je saluai le nom d'un autre philanthrope qui avait usé sa vie à rêver l'amélioration de l'espèce humaine. A son entrée dans la carrière politique, de Gérando (1) avait vu l'humanité sous cet aspect hideux et sinistre que lui donnent les horreurs de la guerre civile. Il défendait sa ville natale contre les armées de la convention, et la fuite seule l'avait soustrait à l'implacable vengeance des vainqueurs. Il essaya plus tard du métier des armes ; mais son exquise sensibilité ne put se faire au spectacle de ces luttes sanglantes où les hommes s'honorent par le meurtre et le ravage. Les lettres et la philosophie le réclamèrent, et il n'eût plus une pensée qui n'eût pour objet le bonheur de ses semblables. Toutes les sociétés de bienfaisance le comptèrent au nombre de leurs membres les plus utiles ; et

(1) Né à Lyon en 1772, mort à Paris en 1842.

si l'administration publique, où il a laissé des souvenirs honorables, n'a pu réaliser tout le bien que conseillaient ses nombreux écrits, l'estime de ses contemporains, la vénération de ses jeunes disciples, ont dû adoucir l'amertume de ses regrets et de ses derniers moments.

De plus grands services furent rendus à la France par le comte Chaptal (1), dont je rencontre la sépulture en suivant le mur d'enceinte, par ce savant illustre que la révolution et la politique allèrent prendre dans un laboratoire de chimie pour l'élever aux plus éminentes dignités de l'État.

Le temps était enfin venu
 Où le privilège abattu
 Devait céder la place au savoir, au génie ;
 Où des honneurs et des emplois
 Voyant devant ses pas la carrière aplanie,
 Tout enfant de la France, utile à sa patrie,
 Aux faveurs de l'État avait les mêmes droits.
 L'État de son pouvoir fit-il meilleur usage ?
 Fit-il de ses faveurs un plus juste partage ?
 L'incapable et l'indigne en furent-ils exclus ?
 La loi seule fut juste et sage,
 De tous côtés revinrent les abus.
 L'intrigue se joua du droit, de la justice.
 Le mérite modeste eut le même destin,
 Et retrouva sur son chemin
 Le bon plaisir et le caprice.
 Bien fou serait pourtant qui voudrait nous ravir
 Ce dogme si fécond, si digne de louanges :
 Mais il faudrait un peuple d'anges
 Et des dieux pour le contenir.

(1) Né à Nozaret en 1756, mort à Paris en 1832.

Chaptal lui dut sa fortune politique, et il s'en montra digne. La première distinction qui l'accueillit dans la capitale fut d'être associé aux illustres fondateurs de l'École polytechnique; et, désigné par l'éclat de ses travaux au choix de l'homme qui rétablissait en France l'ordre et la monarchie, il fit partie de ce conseil d'État qui n'avait jamais eu de modèle dans l'histoire des empires. Son passage au ministère fut une époque de progrès et de prospérité pour les arts et pour l'industrie, pour l'agriculture et l'instruction publique. Sénateur et pair de France, il fit preuve sous les deux monarchies d'une sage indépendance; et les libertés nationales les intérêts publics l'eurent constamment pour défenseur. Ses services n'ont point fini avec sa vie, et les nombreux mémoires qu'il a laissés sur l'agriculture et la chimie prolongent, pour ainsi dire, une existence qui fut sans cesse animée du besoin d'être utile.

A trois pas de sa tombe s'élève celle d'un autre honnête homme, qui fut comme lui sénateur et pair de France, après avoir siégé dans l'assemblée constituante comme député de Rouen. Lecouteux de Casteleu (1) attacha son nom à toutes les mesures financières que décréta cette assemblée célèbre. C'est lui qui fit le rapport sur la vente des biens du clergé; et je ne sais si, en rappelant cet acte de sa vie politique, je ne l'expose point aux anathèmes qui mille ans auparavant avaient éclaté sur la mémoire de Charles Martel. Mais ce qui le recommande à l'estime des hommes consciencieux, c'est d'avoir refusé à cette même époque des fonctions largement rétribuées, en déclarant qu'un mandataire du

(1) Né à Rouen en 1746, mort à Paris en 1818.

peuple ne devait point accepter une place d'un gouvernement dont il avait à contrôler la conduite.

Un collègue de Chaptal et de Lecouteux repose au delà d'un sentier que je franchis. En conférant au comte Perregaux la dignité de sénateur, Napoléon voulut honorer le haut commerce; et ce choix fut ratifié par une capitale où ce banquier avait donné tant de preuves de sa loyauté et de sa bienfaisance.

Une tombe voisine portait à ma droite le nom de deux généraux qui siégèrent après lui au Luxembourg, l'un comme sénateur, et tous les deux comme pairs de France. C'est à l'art de Vauban que le vieux Dejean (1) dut sa première renommée. Ingénieur en chef des forteresses de la Picardie avant la révolution, il la servit de son épée; mais il voulut la briser à l'annonce de la mort d'un roi qui l'avait honoré de la croix de Saint-Louis. C'était se dévouer lui-même au supplice; mais le ministre Beurnonville se hâta de brûler sa lettre, et, les revers de Dumouriez lui rappelant que tous les Français se devaient à la défense de leur patrie, Dejean reprit son épée, et prépara sous les ordres de Pichegru la chute des forteresses de la Belgique et de la Hollande. Le passage du Rhin lui mérita le grade de général de division, qu'il honora surtout par son noble caractère, et qu'il compromit une année après par l'austérité de ses principes. Passionné pour la discipline, il repoussa, comme une infraction aux règles de l'ordre, la pétition qu'avait signée l'armée d'Italie et de Bonaparte contre les vaincus de fructidor. Le Directoire le punit par une destitution de cet acte d'indépendance; mais, après le 18 bru-

(1) Né à Castelnaudary en 1749, mort à Paris en 1824.

maire, il fut rappelé par ce même Bonaparte qui ne gardait point rancune aux ennemis du directoire. Gouverneur de Gènes après la bataille de Marengo, il fit oublier la honte de la domination étrangère à ce peuple remuant et indocile. Chargé huit ans de l'administration de la guerre, il y rétablit l'ordre et l'économie, et se retira pour ne pas suppléer à l'insuffisance de ses ressources par des expédients qui répugnaient à sa conscience. Sénateur, il refusa de signer la déchéance d'un souverain qui lui avait conféré cette dignité; pair de France, il repoussa avec indignation le projet d'élever une statue à Moreau, d'un traître, disait-il, qui avait trouvé la mort en combattant contre son pays.

Ainsi dans tous les temps, pour règles de sa vie,
 Il prend l'honneur et l'équité,
 Le dévoûment à la patrie
 Et l'amour de la vérité.

Sous les coups du destin jamais son cœur ne plie;
 Il sait, quand il le faut, rejeter ses faveurs,
 Et comme au seul devoir son âme est asservie.

Dignités, richesses, grandeurs,
 Il n'est rien à sa voix, rien qu'il ne sacrifie.

Les services de son fils (1) furent moins éclatants, mais ne furent pas moins honorables. Colonel de cavalerie à vingt-six ans, il obtint, dix-huit mois après, le grade de maréchal de camp, comme le juste prix de sa conduite pendant les deux campagnes où succomba le royaume des Frédéric. Honoré de la confiance de Napoléon, qui l'adopta pour aide de camp, il prit part aux batailles dont la Saxe fut le théâtre, et aux savantes ma-

(1) Né à Tours en 1768, mort à Paris en 1832.

nœuvres qui illustrèrent la dernière lutte de l'empire contre l'Europe. Dejean céda plus tard au merveilleux et fatal entraînement de l'armée, quand reparut à ses yeux l'homme extraordinaire qu'il avait servi ; et ce que son empereur louait en lui comme un acte de fidélité, fut plus tard appelé trahison par son roi : un long exil en fut le salaire. Mais son père avait repris tout son crédit à la cour. Il était de ces hommes que la faveur ne pouvait improviser ; ses nouveaux services obtinrent la grâce et le retour de son fils ; et ce fils, devenu plus tard l'héritier de sa pairie, ne parut au Luxembourg que pour défendre les intérêts de l'armée et les droits de ses anciens compagnons d'armes.

Je suivis ma route vers le couchant, attiré par un majestueux cénotaphe qui s'élevait à ma droite, et me demandant quelles inspirations nouvelles devait m'apporter le noble habitant de cette riche demeure. Mais je ne trouvai qu'un nom obscur ; et je gagnai une humble pyramide de pierre, qui résonna à mon approche comme la statue de Memnon dans le désert. Là reposait en effet le voyageur célèbre qui nous avait fait le mieux connaître l'Égypte et la Syrie, avant que nos héros et nos savants eussent exploré ces terres antiques. Volney (1) mérita, par ses talents et par son caractère, d'appartenir à deux corps illustres. Le sénat et l'Académie française se sont parés de sa gloire, et il est du petit nombre d'hommes qui ont fourni une longue carrière sans y laisser des traces de leur fragilité. Parmi les distinctions flatteuses que son mérite lui avait attirées, il mettait au premier rang l'estime de Catherine II,

(1) Né à Craon en 1755, mort à Paris en 1820.

De cette grande impératrice,
 Qui, de Pierre le Grand heureuse imitatrice,
 Aux Russes éclairés fit adorer ses lois,
 Du Croissant avili prépara la ruine ;
 Et dont le cœur rassemblait à la fois
 Tous les vices de Messaline
 Et toutes les vertus des rois.

Volney montrait avec orgueil la médaille qu'il en avait reçue ; mais quand la Sémiramis du Nord, effrayée des progrès de notre révolution, se fut déclarée l'ennemie de la France, le patriotisme de Volney s'indigna de lui devoir le moindre bienfait, et lui renvoya ce témoignage de sa gratitude, en disant : « Si je l'obtins de son estime, je le lui rends pour la conserver. » Ce ne fut point la seule preuve de son désintéressement. Il occupait dans l'île de Corse une place éminente, quand les suffrages de ses concitoyens l'appelèrent à l'assemblée nationale ; il se hâta de renoncer à cette place qu'il était libre de garder : « On ne peut être mandataire d'une nation, et recevoir un salaire de ceux qui l'administrent, » disait-il, à l'exemple de Lecouteux de Canteleu.

Une vertu si rare a droit à nos hommages ;
 Et ce mot flétrirait tous ces législateurs,
 Qui d'un peuple trompé ne briguaient les suffrages
 Que pour vendre au pouvoir leurs vœux approbateurs.
 Albion sous Walpole avait vu ces scandales,
 Mais il n'est plus, dit-on, d'opinions vénales,
 Ni de ministres corrupteurs,
 Je ne saurais entre eux dispenser l'infamie.
 L'âme de qui se vend n'est pas plus avilie
 Que ses infâmes acheteurs.

A peine sorti de la constituante, Volney se hâta de retourner chez les Corses pour suivre les travaux utiles

que son premier séjour l'avait mis à même d'entreprendre. Il voulait naturaliser dans cette île les riches productions des Antilles; et d'heureux essais lui faisaient concevoir de grandes espérances. Mais la révolte et l'anarchie ne tardèrent point à détruire l'ouvrage du philanthrope, et il ne revint dans la capitale que pour y retrouver cette même anarchie qui l'avait chassé de sa solitude. L'ami constant de la liberté fut accusé de la trahir; et si le glaive des lois n'eût fait justice de ses accusateurs, Volney eût partagé le sort des Lavoisier, des Bailly et des Malesherbes. L'amour des arts et de l'étude rassembla bientôt ce qui restait de ces hommes utiles. La place de Volney était marquée dans cette école normale qui ralluma dans ma patrie le flambeau des lettres et des sciences. Il y professa l'histoire, dont il avait fait son étude favorite, et qui lui avait inspiré ses plus savantes méditations. Assis sur les ruines des religions et des empires, il avait cherché les causes de leur décadence, examiné les croyances humaines, et tenté de pénétrer dans la profondeur des mystères que le Créateur a voulu dérober aux faibles regards de l'homme. Je fus tenté de l'interroger à mon tour sur ces obscurités majestueuses: Volney, m'écriai-je,

Volney, sors du tombeau, que ta voix me réponde.

La mort a-t-elle ouvert tes yeux ?

As-tu percé la nuit profonde

De ces gouffres mystérieux

Où se cache le roi des cieux,

Le créateur et l'arbitre du monde ?

Dévoile à mes regards ses augustes secrets.

As-tu connu l'erreur de tes systèmes ?

As-tu résolu les problèmes

Que les vivants ne résoudreont jamais ?

Viens dissiper le doute et l'ignorance,

Où flotte notre intelligence.

Ce doute a parmi nous causé trop de malheurs,
Assez et trop longtemps il a troublé la terre ;
Et des tristes humains provoqué les fureurs.

Que la vérité nous éclaire.

Craindrais-tu d'offenser ton père,

En guérissant ses fils de leurs folles erreurs ?

La tombe de Volney resta muette, et je demeurai dans l'incertitude commune, malgré cette foule innombrable de philosophes, qui, depuis Moïse et Pythagore, ont voulu nous expliquer la formation de cet univers, dont ils ne sont eux-mêmes qu'un atome imperceptible. Volney n'est pas le seul qui repose dans cette région du domaine de la mort. D'autres s'agitent encore sur la terre. Ils rêvent encore de nouveaux systèmes; il en viendra même après eux, et ils passeront à leur tour comme leurs illusions. Heureux que le sentiment ou le dépit de leur impuissance ne les conduise pas à la négation de Dieu et de l'âme! Non, Madame, non, je ne puis croire à ce néant terrible que veulent m'imposer les apôtres de l'athéisme. Non, les sépulcres qui m'entourent n'ont pas dévoré ce qui animait les ossements qu'ils renferment. Ce sentiment, cette intelligence, cette âme invisible, ce *moi* inexplicable n'est pas un rêve de notre orgueil, une erreur de notre imagination. Non, l'immortalité des grands hommes n'est pas seulement dans le souvenir des hommes qui leur survivent. Ce qui fut dans la croyance de presque tous les peuples, ce que la nature a révélé aux hommes de tous les temps ne peut être une chimère. Le néant seul est un mensonge, et un mensonge hideux, désespérant, épouvantable. Le néant, l'athéisme, ne sont le partage que d'un petit nombre d'insensés. Ils

nous traitent de superbes, ils nous taxent d'un orgueil ridicule. Ce sont eux qui sont les superbes de l'espèce humaine. Ce sont eux dont l'orgueil se révolte de ce que l'âme et Dieu échappent à leur avide curiosité. Ils se croient nés pour tout sentir, pour tout connaître, et ils s'indignent de ce qu'il reste quelque chose d'impénétrable à leur esprit. Ah! ne rougissons pas des limites que ce Dieu nous impose. Nous avons porté nos regards assez loin pour être glorieux de notre intelligence, nous serions trop fiers et trop grands si nous pouvions nous élever jusqu'à lui-même.

J'étais loin de Volney, quand un nom célèbre dans nos fastes militaires vint mettre un terme à mon emportement. Le nom de Marescot (1) était inscrit sur le mur d'un mausolée, au milieu d'une foule de tombes obscures, à gauche de la route qui côtoyait le mur d'enceinte; et je rendis hommage à la mémoire de ce général, qui unissait un mérite des plus éminents à la modestie la plus rare. L'arme du génie n'avait pas eu depuis Vauban un homme d'une si grande valeur et d'un aussi noble caractère. Il appartenait à l'ancienne monarchie par sa naissance, et la servait comme lieutenant depuis trente années, quand la révolution vint lui ouvrir une carrière plus large et plus glorieuse. Les sièges de Lille, de Toulon, de Valenciennes, de Maëstricht, firent connaître sa froide intrépidité, son activité infatigable et l'étendue de ses ressources. Les armées de Jourdan et de Moreau en Allemagne, celles de Moncey dans les Pyrénées, de Masséna en Helvétie, le comptèrent parmi les plus braves et les plus habiles. Il suivit Napoléon à Marengo, à

(1) Né à Amiens en 1780, mort à Paris en 1845.

Boulogne, à Austerlitz, à Iéna, justifiant partout la confiance du nouvel Alexandre, toujours comblé de distinctions et de faveurs, et il tomba tout à coup dans la disgrâce de celui qui s'était plu à l'élever. C'est qu'il avait signé en Espagne la capitulation de Baylen ; et, au lieu de voir dans la signature d'un tel homme la justification de cette inévitable catastrophe, Napoléon n'y vit qu'un acte de faiblesse impardonnable. La prison, l'exil, la dégradation même, lui semblent encore des châtimens trop doux. Mais l'estime publique soutient Marescot dans ce revers de fortune. Il le subit avec l'impassibilité qu'il a opposée, vingt ans auparavant, aux assassins de Théobald de Dillon et aux menaces de Saint-Just. La chute de l'empire le relève, et il s'afflige de devoir sa liberté au triomphe de l'étranger. Louis XVIII réclame enfin les services de l'ancien officier de Louis XV, et l'en récompense par les dignités de la pairie et de l'ordre de Saint-Louis, qu'il accepte avec la même tranquillité d'esprit dont il a supporté ses misères.

Il ne connut point ces disgrâces éclatantes, le nouvel illustre qui m'arrête à trente pas de la tombe de Marescot, quoiqu'il ait eu affaire à un despote plus difficile et surtout plus capricieux que Napoléon. Mais le parterre n'eut presque jamais que des faveurs pour cet auteur comique, qui a fait rire la France dans un temps où elle ne riait guère. Le joyeux Picard¹ est là, sur le bord de ma route, au pied d'une plaque de marbre qui porte son nom, et entre les deux femmes qui ont ajouté au bonheur de sa vie. Quatre-vingts comédies, opéras ou vaudevilles, ont attesté la fécondité de son génie, la caus-

(1) Né à Paris en 1769, mort en 1828.

ticité de sa verve, et la finesse de cet esprit observateur dont sa physionomie était empreinte. Il a rarement demandé des inspirations à ce monde idéal dont on ne fait adopter qu'à force d'esprit les personnages fantastiques. Picard était de l'école de Molière. Mais une société nouvelle posait devant lui, plus difficile à saisir parce qu'elle était plus effacée, plus nivelée. La bourgeoisie était partout, elle avait tout envahi; et, pour être encore quelque chose, les hautes classes étaient descendues à son niveau. Ses grands ridicules touchaient à la politique; et Picard ne tenait pas plus à entrer dans ce champ fertile, qu'il n'était tenté des grandeurs qu'on y moissonnait. Il en a seulement effleuré les bords; et le succès de *l'Alcade de Molorido*, des *Marionnettes*, et surtout de *Médtocre et rampant*, aurait dû l'encourager; mais il aimait à se tenir dans les limites de la société civile, dont il savait si bien mettre en relief toutes les nuances; et l'invention dramatique dont la nature l'avait doué, la vérité de ses portraits, la variété de ses caractères, la vivacité de son dialogue, sa gaieté intarissable, faisaient disparaître cette fatigante uniformité que la révolution avait imprimée à la France nouvelle. Le public se reconnaissait dans ses tableaux; et si l'amour-propre de certains spectateurs se refusait à l'évidence, ils ne méconnaissaient jamais leurs voisins. Les provinciaux riaient de la *Grande Ville*, et les Parisiens de la *Petite*; mais personne ne craignait de rire au *Collatéral*, aux *Conjectures*, aux *Amis de collège*, à *M. Musard*, à tant d'autres comédies qui ne peignaient pas même des vices, et auxquelles le poète n'en imprimait pas moins le cachet d'une piquante originalité. Son style était naturel et vrai comme ses créations; il avait cet art, si difficile depuis Voltaire et Beaumarchais, de s'effacer soi-même pour ne laisser voir que

ses personnages. Aussi, rien de forcé dans leurs attitudes comme dans leur langage. Le comique ressortait de leur situation bien plus que de leurs paroles, et la simplicité des mots ajoutait à l'effet de la scène. Il savait s'élever cependant quand il rencontrait un de ces vices hardis qui mènent souvent à la fortune, et qu'une société corrompue ne flétrit que lorsqu'ils échouent. Sa comédie de *Duhautcours*, celle de *l'Agiotage* attaquent cette fièvre brûlante que nous donne la soif de l'or, et qui fait courir à la Bourse les magistrats et les filles publiques, l'enfant de famille et son père, l'industriel honnête et le chevalier d'industrie.

Mais les Molière, les Picard,
 Et tous ceux qu'après eux la France peut produire,
 Ne sauraient arrêter cet ignoble délire,
 Ce besoin de livrer sa fortune au hasard,
 De jouer sans rougir son paternel domaine,
 Le bien de ses enfants, son repos, son honneur ;
 De tout sacrifier à l'espoir corrupteur,
 A la soif d'amasser en moins d'une semaine
 Plus d'or que, dans trente ans à peine,
 N'en donne à l'honnête homme un honnête labour.
 Heureux que le mensonge ou la ruse ou l'adresse
 N'y tende à l'innocence un piège séducteur ;
 Que l'intrigue à ce jeu n'exploite sans pudeur
 Et l'ignorance et la jeunesse !
 Mais vienne la fortune, et le monde oubliera
 Quelle en fut l'origine impure :
 A l'heureux parvenu la foule applaudira.
 Il n'est rien qu'à ses yeux la richesse n'épure ;
 Et Paris, se pressant dans ses salons dorés,
 Louant de ses festins le faste et l'abondance,
 Au bruit des chants et de la danse
 Rira des malheureux qu'il aura dévorés.

Je poursuivais ma boutade satirique entre deux rangs

de tombes dont aucune ne me présentait un nom qui pût me distraire de ce honteux tableau de la société moderne, quand, fatigué d'une recherche inutile, et jetant mes regards à travers les arbres et les sépultures qui se groupaient à ma gauche, j'aperçus une immense chapelle à quatre faces, que j'avais déjà dépassée. Mais en me détournant pour suivre ce nouveau point de direction, je rencontrai la sépulture d'un vieil Anglais qui était venu faire de la philanthropie en France, après y avoir porté le ravage et l'incendie. C'était le fameux Sydney Smith (1), qu'en fuyant de Toulon l'amiral Hood avait chargé d'embraser l'arsenal et la flotte française. Ce furent les jeux de sa vie aventureuse. Ses brandons toujours allumés menaçaient sans cesse nos rivages. Il poursuivit notre drapeau jusqu'en Syrie; et l'on sait qu'il fut le plus habile et le plus actif des défenseurs de Saint-Jean d'Acre contre le vainqueur de l'Égypte. Aucun péril n'arrêtait son audace, que nourrissait en lui le plus ardent patriotisme. Il vint un jour déguisé dans le port de Brest, et n'en sortit qu'après avoir levé les plans de l'arsenal et des batteries qui le défendent. Pris sur la Seine en arrière du Havre, dont il méditait sans doute l'embrèvement, enfermé dans une des prisons de Paris, il trompa les géoliers du Directoire et reprit le cours de ses aventures. Mais dès que le retour des Bourbons eut rendu la paix à l'Europe, ni les hommages de la ville de Londres, ni les récompenses que lui décernaient les députés de l'Angleterre, ne purent le retenir dans son île. C'est parmi nous qu'il voulut vivre, au milieu d'un peuple qu'il n'avait pu détruire avec ses arse-

(1) Né à Westminster en 1764, mort à Paris en 18 .

naux ; et tout Paris l'a vu, chamarré des cordons et des broderies qu'il avait acquises en nous combattant, s'associer à tous nos comités de bienfaisance, et nous prendre pour les instruments ou les alliés de ses rêveries philanthropiques.

Aucune autre sépulture ne me détourna de la haute chapelle qui me servait de point de mire, et j'allai voir quel était le riche habitant de ce fastueux mausolée ; mais j'y cherchai vainement un nom qui pût satisfaire ma curiosité. Me retrouvant alors dans le haut de la grande allée que j'avais quittée depuis les sépultures de Dupuytren et de l'Espine, prévoyant que bien des tombes illustres avaient dû échapper à mes investigations, je redescendis cette large avenue pour en explorer les alentours. Je ne rencontrai d'abord que des épitaphes anglaises, auxquelles je n'avais rien à répondre. C'est en effet dans cette région que semblent élire leur dernier domicile les enfants de l'Angleterre et de l'Irlande que la mort surprend à leur passage dans notre grande ville ; et je ne savais que dire d'eux, quand un nom éminemment français me rappela l'illustre général à qui une mort glorieuse avait enlevé sur le champ de bataille d'Eylau le bâton de maréchal que lui tendait Napoléon. D'Hautpoul (1), dont les aïeux avaient planté leur bannière sur les créneaux de Jérusalem, servait depuis quinze ans comme Marescot, quand la révolution le surprit. Il était alors colonel de dragons, et ne voulut point quitter ses soldats. Ils s'opposèrent à leur tour au décret de la Convention qui destituait les gentils-hommes dont elle daignait épargner la tête ; et cette

(1) Né en Languedoc en 1754, mort à Eylau en 1807.

réciprocité d'affection fut une exception bien rare et bien honorable dans ces jours d'ingratitude, de trahison et de défiance. Le courage de d'Hautpoul justifia dans la plaine de Fleurus l'amour de son régiment et la tolérance forcée de nos ombrageux décevirs. Lieutenant de Jourdan, de Pichegru, de Kléber, de Moreau, il se distingua dans Aldenhoven, dans Altenkirchen, où, malgré ses blessures, il s'empara d'un régiment autrichien et de onze pièces de campagne, partout enfin où combattit l'armée de Sambre-et-Meuse. Les champs d'Hohenlinden et d'Austerlitz le virent, à la tête de ses escadrons, enfoncer les carrés les plus formidables; et, dans la bataille qui fut pour lui la dernière, il expira sur un monceau de cadavres ennemis. L'empereur, qui l'avait déjà récompensé par de riches dotations et par le titre de sénateur, voulut que les trente canons pris dans la journée fussent transformés en statue équestre à l'effigie de son malheureux lieutenant; et ceux qui gardent encore le souvenir de ces temps de notre gloire s'étonnent avec raison de ne pas rencontrer cette statue sur une des places de la capitale.

A trente pas plus loin, sur ma gauche, mes regards furent attirés par une haute colonne, chargée de trophées maritimes; elle portait le nom de Truguet (1), du ministre qui m'avait mis une épée à la main en signant mon premier brevet; et ce souvenir fit rouler dans mes yeux une larme de reconnaissance. Ce fut une vie bien remplie que celle de cet homme de mer, qui fut en même temps le plus affable des hommes du monde. C'était au reste, en dépit de nos vaudevilles, la qualité la plus ordinaire

(1) Né à Toulon en 1752, mort à Paris en 1839.

de tous ces enseignes de Louis XV, qui furent les premiers amiraux de la république.

Les Morard, les Sercey, les Latouche-Tréville,
 Les Villaret et les Pléville
 Étaient, comme Truguet, les démentis vivants
 De ces grotesques personnages,
 Hâlés par le soleil et le givre et les vents,
 De ces vieux loups de mer, bien bourrus, bien sauvages,
 Que, pour amuser les badauds,
 De nos auteurs enfantent les cerveaux.
 Je les ai vus dans ma jeunesse ;
 Et je proclame, à leur honneur,
 Qu'on peut être un Jean Bart par le bras et le cœur,
 Sans en imiter la rudesse.

La première campagne de Truguet, comme sa première blessure, date déjà de près d'un siècle, et il en comptait quatorze dans les Antilles et dans les mers de la Grèce; il avait même reçu la croix de Saint-Louis des mains du comte d'Estaing, qu'il avait emporté mourant du champ de bataille de Savannah, quand Louis XVI lui confia l'honneur du pavillon tricolore qu'il venait d'accepter. Élève des comtes de Grasse et de Vaudreuil, il transmit à la marine nouvelle les traditions de l'ancienne, fit preuve d'habileté et de courage dans les attaques de Nice, d'Oneille, et de Cagliari; et par sa fermeté inébranlable il sut maintenir la discipline dans une escadre toujours prête à se révolter au contact des sociétés populaires. Son ministère fut une époque de renaissance et de réparation; la vie reparut dans nos arsenaux, l'administration subit d'utiles réformes, des escadres furent créées, placées sous le commandement des anciens officiers qui, plus heureux que d'Estaing, avaient échappé aux échafauds de la terreur. La main de Truguet se fit

sentir dans les colonies les plus lointaines; et si l'ombrageuse politique du Directoire ne lui eût pas interdit de diriger lui-même l'expédition qu'il avait préparée, la conquête de l'Irlande n'eût point manqué peut-être à l'histoire du général Hoche. Victime des partis qui s'agitaient dans le sein des deux conseils, exilé à Madrid sous le titre d'ambassadeur, il s'y fit honorer par sa loyauté et par sa franchise, et n'eut à déjouer que les intrigues des émissaires de son gouvernement. Destitué, banni par un nouveau caprice du Directoire, il fut rappelé par le héros qui avait délivré la France de ce Tibère ou de ce Claude à cinq têtes, siégea dans le conseil d'État du consul, et reprit le commandement de l'escadre qu'il avait formée; mais il osa voter contre l'empire, et cet acte d'indépendance lui fit perdre en un jour tout le fruit de ses longs services. Grades, honneurs, décorations, la liberté même, tout lui fut enlevé par le despote qui ne souffrait plus la contradiction. Mais Louis XVIII lui rendit tout, il y ajouta même la pairie; et Louis-Philippe l'inscrivit le premier sur la liste des amiraux de France. Voilà bien des rois, madame; Truguet en a servi six, sans compter la Convention et le Directoire; et les hommes trop jeunes pour n'avoir pas été mis à l'épreuve de ces variations le blâmeront peut-être, comme tant d'autres que j'ai déjà nommés. Mais s'est-on demandé quelquefois ce que la France serait devenue depuis soixante ans si, à chaque renversement de l'État, les hommes d'honneur et de mérite qui avaient servi leur pays sous le vaincu s'étaient retirés pour faire place à des hommes nouveaux?

La France eût été perdue, me répondit une voix du fond d'une tombe que je n'avais point remarquée; et

cette voix était celle du comte Emmery (1), qui fut tour à tour membre de l'assemblée constituante et du conseil des cinq-cents, conseiller d'État, sénateur, et pair de France. Il défendit le trône et la personne de Louis XVI avec la même ardeur que les libertés de son pays. Jeté dans les prisons de Robespierre, il n'en sortit que pour défendre les émigrés et leurs familles contre les lois qui les dépouillaient de leur patrimoine. Il aida Napoléon dans la rédaction de ce code immortel qui régla les conditions de la société nouvelle, s'associa franchement à la politique du législateur qui rétablissait la monarchie, et l'abandonna le jour où, fermant l'oreille aux conseils de la sagesse, ce soldat couronné compromettait l'indépendance et le bonheur de son pays par les folies de son ambition. Emmery resta fidèle, pendant les cent-jours, au frère de Louis XVI, et soutint contre ses ministres les libertés dont, trente ans auparavant, il avait contribué à doter la France. On ne peut demander davantage aux hommes de valeur que la fortune a jetés dans les tourmentes révolutionnaires. Leur devoir unique est d'obéir à leur conscience, de ne jamais la sacrifier à leur intérêt, de combattre l'injustice partout où elle se présente, et quel que soit le gouvernement qui veuille la commettre.

Tel fut cet autre pair de France que je retrouve en passant sur le bord opposé de ma route, ce comte Germain (2), qui, élevé par la restauration à d'éminents emplois, ne sut point les conserver aux dépens de son honneur. Il abdiqua sa préfecture, se retira du con-

(1) Né à Metz en 1762, mort à Paris en 1823.

(2) Né en 1786, mort en 1821.

seil d'État pour ne pas être l'instrument d'un parti qui n'était pas le sien, et ne parut à la tribune que pour défendre, comme Emmery, les libertés que ce parti voulait abattre. Introduit par cette tombe dans un bosquet de pins et de thuias, je me rappelai qu'à vingt pas de ce jeune pair de France reposait une femme célèbre dont les écrits avaient fait couler vos larmes, et que ses heureuses compositions élevaient au-dessus des la Fayette et des Riccoboni. Sous une pierre modeste dont la mousse laissait à peine lire l'épithaphe, j'avais découvert vingt ans auparavant le nom de madame Cottin (1). Je m'étais affligé de l'abandon où notre ingratitude laissait une femme qui avait lutté avec une glorieuse persévérance contre la vogue et l'ascendant de ces monstruosités romanesques dont les Lewis et les Radcliffe avaient infesté notre littérature, et je m'étais écrié, dans un accès d'indignation :

Sa tombe n'est pas digne d'elle.
 Femmes, j'en ai rougi pour mon siècle et pour vous.
 Réparez, réparez cette injure cruelle ;
 Tout votre sexe en doit être jaloux.
 Ne souffrez même plus que le nôtre se mêle
 A cet hommage et si juste et si doux.
 C'est au nom de Cottin que ma voix vous implore ;
 A son illustre cendre apportez vos tributs,
 Honorez d'un tombeau celle qui vous honore
 Par ses talents et ses vertus.

Eh bien ! madame, ma voix n'a pas été entendue ; l'auteur de *Malvina*, d'*Amélie de Mansfield*, de *Claire d'Albe*, de *Mathilde*, n'a point reçu l'hommage que je

(1) Née à Tonneins en 1773, morte en 1807.

réclamais pour sa cendre : je dirai plus encore : je n'ai pu retrouver sa tombe. Elle est pourtant dans ce bosquet ; un des gardiens du cimetière me l'a dit, mais je l'ai vainement cherchée. Ah ! si sa plume toujours chaste avait suivi d'autres inspirations que celles de la nature ; si, au lieu de peindre le cœur humain dans la réalité de ses sentiments, elle se fût jetée dans un monde idéal et bizarre, pour nous effrayer par de hideux mensonges, pour nous retracer des événements impossibles, pour étaler des principes délétères ou des obscénités révoltantes, cent voix s'élèveraient pour solliciter les dons de l'opulence et l'obole du pauvre, et un magnifique cénotaphe renfermerait la dépouille mortelle de cet heureux contempteur du bon sens et de la morale publique.

J'avais atteint dans mon inutile recherche les bords d'un chemin creux, au delà duquel j'aperçus à la base d'une pyramide le nom de l'amiral Verhuell (1), que la Gueldre hollandaise avait donné à notre marine. Ce serviteur de la maison d'Orange s'était distingué par des actions d'éclat, dans cette guerre où la France et la Hollande avaient uni leurs pavillons pour assurer l'indépendance des États-Unis. Des combats glorieux, des insurrections habilement réprimées l'avaient déjà rendu célèbre. Mais rien n'avait égalé le trait d'audace qui signala son arrivée dans les ports de France et dans notre armée de Boulogne. Chargé de conduire au port d'Ambleteuse l'escadrille batave qu'il avait formée dans les eaux de Flessingue, harcelé par Sydney Smith pendant sa route, attaqué au cap Grinez par toute la flotte de l'amiral Hood, n'ayant que de frêles barques à op-

(1) Né dans la Gueldre en 1764, mort à Pau en 1845.

poser à des vaisseaux et des frégates, Verhuell passa sous les bordées de l'artillerie anglaise, ripostant à ce feu terrible par les décharges de la sienne, et gagna le port où il était attendu, aux acclamations d'une armée qui, des hauteurs voisines, applaudissait à son intrépidité. Napoléon le combla d'honneurs, lui confia plus tard la défense de celui de ses frères qu'il imposait pour maître aux anciens sujets du prince d'Orange ; et quand, pour châtier les velléités d'indépendance de ce frère, il plut au conquérant d'engloutir la Hollande dans son empire, Verhuell, devenu Français, ne voulut plus cesser de l'être. Quand, après le désastre de Leipsick, l'Europe armée envahit nos alentours, il défendit les drapeaux de la France contre la ligue européenne, contre les insurrections de son pays natal, et gagna sa nouvelle patrie sur une corvette française. Louis XVIII l'accepta comme une précieuse conquête, et couronna, par la dignité de la pairie, les honneurs dont Napoléon avait récompensé ce digne émule de Tromp et de Ruyter.

Telle fut aussi la destinée de ce Belge qui repose sous un sarcophage de pierre, à vingt pas de Verhuell, et sur le bord du même chemin que j'avais pris à ma gauche. Guillemot (1) nous aima comme un soldat proscrit, et il est mort au milieu de nous lieutenant général et pair de France. Jeune encore, il avait pris part à l'insurrection de la Belgique contre la domination autrichienne, et il fut contraint de chercher un refuge dans notre armée. Un sentiment honorable nuisit deux fois à son avancement. Attaché à la fortune de Dumouriez, il fut victime de la défection de ce général et jeté dans

(1) Né en Belgique en 1774, mort à Paris en 1840.

les prisons de Lille. Dix ans plus tard, son attachement pour Moreau lui valut une disgrâce nouvelle.

Cette noble amitié, que ne peut altérer
 Ni le péril, ni l'infortune,
 Ni la perte des biens qu'on a droit d'espérer,
 N'est pas une vertu commune.
 Un si beau dévouement est d'un cœur généreux.
 Qui le montre deux fois a droit à notre hommage.
 Les guerriers les plus valeureux
 N'en ont pas toujours le courage.

Guilleminot fut relevé cette fois par la main qui l'avait frappé. Napoléon le distingua pendant la campagne d'Austerlitz; il en fit un colonel et un diplomate. Son ambassade à Constantinople n'eut cependant aucun résultat. Il ne put déterminer les Turcs à venger leurs provinces du Danube des sanglantes victoires de Suwarow, et cet empire en décadence perdit cette occasion d'échapper à sa destinée. Guilleminot revint par l'Espagne pour conquérir ses épaulettes de général à la bataille de Rio-Secco; et, signalé plus tard par sa belle conduite à la terrible journée de la Moscowa, il revint de cette désastreuse campagne avec le grade de général divisionnaire. Adopté par Louis XVIII, honoré de la confiance du duc d'Angoulême, il suivit ce prince en Espagne; et au retour de cette expédition, il fut tout à la fois comblé de dignités par la couronne et chargé de malédictions par la cour. C'est qu'il avait trompé les espérances du parti qui avait suscité cette guerre, en inspirant au prince la fameuse ordonnance d'Andujar, qui avait arrêté un moment les sanguinaires représailles des ennemis de la liberté. La faction qui se flattait de la comprimer en France, n'osant attaquer le duc

d'Angoulême, s'en prit à son chef d'état-major, et l'impliqua dans un procès de concussion. La calomnie fut confondue ; mais la faction se consola de cet échec en se jouant de l'acte de clémence qu'avait conseillé le général. En Espagne comme en France la réaction triompha ; elle commença cette lutte qui aboutit dans Madrid au bannissement de don Carlos, et dans Paris à la chute de Charles X. Ces leçons de l'expérience n'ont, hélas ! corrigé personne. Les partis politiques sont aveugles et intraitables : nous avons subi d'autres épreuves, et nous ne sommes ni plus tolérants ni plus sages.

Une tombe placée sur le bord opposé du chemin, et presque en face de Guilleminot, me fit rougir pour mon siècle de ce ridicule et fatal entêtement des partis politiques. C'était celle de Rabaut-Pommier, de ce respectable et digne frère de Rabaut-Saint-Étienne, qui fut comme lui le défenseur des opprimés et l'apôtre de la tolérance ; et, en présence de ce fils de Calvin, je me demandai s'il n'était pas possible d'obtenir de nous en politique cet accord, cette bienveillance réciproque qu'en matière de religion la philosophie nous avait inspirés. D'autres noms vinrent à l'instant même m'entretenir dans cette pensée. En levant les yeux vers la colline, je vis ceux de Marron, de Mestrezat, d'une foule d'autres calvinistes. Ils sont là dans la même enceinte qui renferme les tombes des catholiques, dans le même jardin où fut méditée la désastreuse révocation de l'édit de Nantes. Ceux à qui nos rois et nos prêtres refusèrent autrefois des temples et des tombeaux, dont nous troublions les assemblées et les prières, confondent maintenant leurs sépultures avec les nôtres ; la même terre reçoit leurs dépouilles, et le même Dieu les a ju-

gés, j'espère, selon leurs œuvres plutôt que selon leur croyance.

Bénéissons ce Dieu des humains
 D'être enfin délivrés de ces guerres fatales,
 Où des prêtres jaloux et leurs sectes rivales,
 Armant d'un fer sacré leurs homicides mains,
 Au nom des objets les plus saints
 Passaient en cruautés les Huns et les Vandales ;
 Où, couverts du manteau de la religion,
 Le fanatisme impitoyable,
 L'ignorance, l'orgueil, la superstition,
 Poussaient la main de l'homme à tuer son semblable ;
 Où, criminel par piété,
 Le crédule vainqueur, teint du sang de ses frères,
 Joignant le sacrilège à la férocité,
 Osait offrir à la Divinité
 Son triomphe exécration et ses vœux sanguinaires.

Ce préjugé n'existe plus que chez les Anglais et les Turcs ; encore a-t-il perdu de sa barbarie. Il n'est soutenu en Angleterre que par l'égoïsme vaniteux et intéressé de ses évêques, et je ne connais rien de plus ignoble qu'une intolérance sans fanatisme. J'étais heureux de la supériorité morale que nous donnait sur eux une philosophie mieux entendue ; mais ils ont sur nous bien d'autres avantages, sans compter celui de savoir ce qu'ils veulent.

C'est ce que ne sut jamais l'illustre voisin de Rabaut-Pommier, ce Cambacérès (1) qui, des modestes fonctions de conseiller de cour des aides, parvint à l'éclatante dignité d'archichancelier de l'empire en louvoyant à travers tous les partis, sans qu'on ait pu jamais dire auquel il avait

(1) Né à Montpellier en 1752, mort à Paris en 1824.

réellement appartenu. On se demande même encore si l'histoire doit le compter au nombre des régicides, tant fut grande et adroite l'ambiguïté de son vote. Le travail de sa vie entière fut de combiner ses paroles et sa conduite de manière à ne jamais se compromettre, biaisant avec le danger, s'associant aux partis vainqueurs sans trop blesser les vaincus, les défendant même au besoin dans les périodes de tolérance, et les abandonnant par son silence quand il y avait péril à les défendre. C'est ainsi que, sans le chercher peut-être, sans que sa politique de la veille fit prévoir son élévation du lendemain, il se trouvait constamment au rang des favoris de la fortune à chaque révolution nouvelle. Il semblait nécessaire à tous, et, par une suite de cette habileté ou de ce bonheur, il fut associé au consulat avec la haute mission de reconstituer la magistrature. C'était en effet un profond jurisconsulte, et c'était à lui qu'était due la pensée première du code civil; il y rêvait sous la Convention, dans le conseil des cinq-cents, et fut heureux de trouver enfin un législateur qui en sentit la nécessité. Il s'opposa, dit-on, au meurtre du duc d'Enghien; c'était la contre-partie de son opposition à l'élargissement des prisonniers du Temple. Mais s'il est vrai qu'il ait aussi blâmé les guerres d'Espagne et de Russie, et l'alliance de l'empereur avec une archiduchesse, il s'est montré plus sage que son maître, et plus hardi, plus libre peut-être que l'amiral-ministre dont la fastueuse sépulture s'élève à dix pas de la sienne.

Decrès (1) fut en effet accusé de plier sous les moindres volontés de Napoléon; et j'hésite à vous dire ce

(1) Né à Chaumont en 1761, mort à Paris en 1820.

que j'en pense, car aucun puissant de la terre ne m'a fait plus de mal que ce ministre. Il voulut briser mon épée en m'exilant dans le commandement d'une batterie de Cayenne, pour me punir d'avoir voté contre le consulat à vie, et se fit un plaisir d'entraver mon avancement, au mépris même des lois qui le lui imposaient. N'importe, m'écriai-je en apostrophant ce courtisan de l'empereur, je ne te rendrai point injure pour injure. Tu n'en fus pas moins cet aspirant intrépide qui, dans un des combats soutenus par le comte de Grasse, voyant un vaisseau démâté de tous ses mâts, se jeta dans un canot pour lui porter une remorque, et, le rattachant ainsi à sa propre frégate, le tira du milieu de la flotte anglaise qui l'écrasait de ses boulets. Tu n'en fus pas moins ce capitaine qui, sorti de Malte sur le vaisseau *le Guillaume Tell*, attaqué par deux vaisseaux anglais et une frégate, fut deux fois au moment de les vaincre, et ne leur rendit enfin qu'un ponton dépouillé de toute sa mâture, et couvert de son propre sang et de celui de la moitié de son équipage. Tu n'en es pas moins le créateur de cette flottille immense qui, sortie tout armée de vingt ports de la Manche, devint pendant une année l'épouvantail de l'Angleterre.

Je m'étais appuyé pendant cette apostrophe contre une tombe modeste surmontée d'une croix de fer; et, en me retournant pour savoir à qui elle appartenait, je lus le nom d'un guerrier dont le patriotisme avait égalé le courage. La gloire du maréchal Beurnonville (1) a commencé dans l'Inde sous les ordres du brave Suffren, qui faillit anéantir dans ces riches contrées la fortune de

(1) Né à Champignolles en 1752, mort à Paris en 1821.

l'Angleterre. Ce n'était alors qu'un soldat ; mais ses talents et sa valeur attirèrent sur lui d'honorables distinctions. Dignement récompensé de ses services par l'amiral qui en était le témoin , il eut plus tard à se plaindre des ministres de Louis XVI, et il confia sa fortune à la révolution. Lieutenant de Dumouriez à Jemmapes, il y fut surnommé *l'Ajax de la France* ; lieutenant de Kellermann à Valmy , il eut la seconde part à la gloire de cette journée. Mais ses exploits et sa fidélité ne le sauvèrent point de la haine ombrageuse de ces tyrans populaires qui, sous le nom de jacobins , fatiguaient nos héros de leur capricieux despotisme.

Ces tribuns factieux, ces tyrans sanguinaires
 Avaient droit d'usurper les temples et le nom
 De ces moines cruels qui, dans leurs monastères,
 Préparaient pour les rois le fer ou le poison ;
 De cette race fœdative
 D'inquisiteurs et d'assassins
 Qui, sous les étendards de l'altier Dominique,
 Du sang des Albigeois avaient rougi leurs mains ;
 Qui plus tard, de Clément armant le bras perfide,
 Par un infâme parricide
 Du dernier des Valois tranchèrent les destins.

Les dignes héritiers de ces moines avaient déjà fait tomber les glorieuses têtes d'Arthur de Dillon, de Houchard, de Custine ; et leurs cris de cannibales demandaient encore celle de Beurnonville. L'ambitieux Dumouriez apprit le danger de son lieutenant, et, lui croyant une âme comme la sienne, il essaya de l'entraîner dans sa révolte et de l'armer contre sa patrie. Beurnonville montra plus d'horreur pour cette trahison que les jacobins ne lui avaient inspiré de crainte ; il ne voulut point faire retomber sur la France le crime de quelques misé-

rables, et dévoila les complots du nouveau Coriolan. Dmouriez se vengea par une trahison nouvelle, et livra Beurnonville à l'ennemi. Le héros fut abreuvé d'humiliations et d'outrages; mais il ne démentit ni son caractère ni son patriotisme. Quoique désarmé par ses gardes, il s'élança comme un furieux sur un prince autrichien qui insultait à la gloire de l'armée française; et si le prince n'eût été secouru par ses soldats, il aurait payé de sa vie l'injure échappée à son orgueil. Le ciel réservait à la captivité de Beurnonville une issue qui fit le bonheur de ses derniers jours; il servit de rançon à la malheureuse fille de Louis XVI, et cet échange honorable déroba la royale victime aux bourreaux de son auguste famille. Le ministère de la guerre, le commandement des armées de Sambre-et-Meuse et de Hollande, furent successivement confiés à ses talents et à son zèle, comme les ambassades de Berlin et de Madrid, et les fonctions de sénateur. Il ajouta peu de gloire à celle qu'il avait acquise dans les premières guerres de la révolution, et il vieillissait dans l'inaction, presque dans l'oubli, quand les drapeaux de l'étranger parurent sur les hauteurs de Montmartre. Rappelé sur la scène politique par les arbitres incertains de nos destinées, ami des partisans des deux dynasties qui se disputaient alors le sceptre de la France, Beurnonville vit le salut de sa patrie dans le retour des Bourbons, et se prononça contre la dynastie impériale. Le nouveau monarque paya la dette de la révolution en élevant ce général au rang des maréchaux; mais personne ne vint payer sur son cercueil la dette de son pays, et ma faible voix essaye aujourd'hui de réparer l'injustice d'une armée qui ne connaissait plus son Ajax.

Il n'eut pas à se plaindre de cet injurieux silence, le

prêtre vénérable qui dort sous un tapis de gazon au-dessus de Beurnonville, et à droite de la sépulture de l'ambassadeur comte de Bourke. L'abbé Sicard (1) est descendu dans la terre au bruit des éloges et des sanglots. Digne continuateur de l'abbé de l'Épée, il fut comme lui l'instituteur, le soutien, le père, la seconde providence des sourds-muets, de ces jeunes infortunés qui n'ont pas besoin de naître pour subir les infirmités humaines, et qui ne peuvent entendre la voix de leur mère, ni répondre aux douces expressions de sa tendresse :

Ces malheureux enfants, ces êtres imparfaits
 Arrotaient de leurs pleurs la triste sépulture
 Du vieil ami dont les bienfaits
 Réparaient envers eux les torts de la nature.
 Hélas ! si l'Éternel, dont ses efforts pieux
 Leur avaient révélé la gloire et la puissance,
 Eût exaucé les vœux de leur reconnaissance,
 La mort eût respecté le maître ingénieux
 Qui s'était fait connaître à leur intelligence ;
 Le protecteur de leur enfance ,
 De ses destins jamais n'aurait fini le cours :
 Pour prolonger son existence,
 Ils auraient à l'envi sacrifié leurs jours.
 Ils se pressaient en foule autour de cet abîme,
 Où s'engloutissait la victime
 Du temps qu'ils n'avaient pu fléchir.
 Ces tristes orphelins ne savaient que gémir ;
 La parole manquait à leur folle tristesse,
 Leur douleur s'exhalait en efforts superflus ;
 Mais leurs sanglots, leurs signes de détresse,
 Leurs regards de pitié, de respect, de tendresse,
 Disaient à l'univers : Notre père n'est plus.

(1) Né à Toulouse en 1742, mort à Paris en 1822.

L'abbé Sicard ne vivait que pour eux ; il nous parlait sans cesse de leur infortune, de leurs habitudes, de leurs plaisirs, de leurs progrès. Il se plaisait à montrer le développement de leur intelligence, à dévoiler le mécanisme de son muet enseignement ; il aimait à les produire dans le monde. Vous savez, disait-il, ce qu'en avait fait la nature ; vous voyez ce que j'en ai su faire. On a pris quelquefois ce langage pour de l'orgueil, ce n'était que de la simplicité : toujours prêt à louer les autres, il ne se doutait pas qu'on pût rougir de se louer soi-même. Cet homme si bienveillant pour tous ne savait ni blâmer ni contredire ; et ceux qu'une heure d'entretien aura mis à même d'apprécier ce modèle de douceur et de complaisance, s'étonneront que les vainqueurs du 18 fructidor aient eu le courage de le proscrire. Il ne savait peut-être pas ce que c'était qu'une opinion politique, et ce que voulaient les deux partis. Je crains, madame, que ce portrait ne vous fasse douter de son esprit. Je me hâte d'ajouter que l'abbé Sicard siégea dans l'Académie française, et fut digne d'y siéger. Les nombreux écrits où il a développé ses études physiologiques attestent une observation profonde et une grande connaissance de la langue, dont il avait si bien apprécié les avantages dans ses éléments de grammaire générale.

Des jours plus sinistres, plus déplorables que le 18 fructidor, sont reproduits à mes yeux par cette borne antique que j'aperçois au-dessus du nouvel abbé de l'Épée, et dont le marbre blanc se dessine sur la verdure du bosquet que j'explore. Là sont déposés les restes du serviteur fidèle qui aurait voulu partager la captivité de Louis XVI, et qui fut séparé de son maître vingt jours

après l'avoir suivi dans la tour du Temple. M. Hue (1) préférerait mourir avec lui que de l'abandonner dans le malheur; mais ceux qui souillaient alors la France de leur sanguinaire domination lui refusèrent la triste douceur de lui consacrer ses nobles services :

Je la vois cette tour funeste,
 Où le meilleur des rois fut jeté dans les fers.
 Je gémis, je rougis des maux qu'il a soufferts,
 Des affronts prodigués à cette âme céleste.
 Je le vois séparé, par ses vils oppresseurs,
 Du serviteur zélé qu'implore sa misère;
 J'entends de cet ami l'inutile prière;
 Sur la main de son roi je vois couler ses pleurs.
 L'adieu cruel échappe à sa douleur amère;
 Et, le cœur déchiré, les regards abattus,
 Il quitte enfin le maître qu'il vénère,
 Que ses yeux ne reverront plus.

Plus heureux ou plus malheureux que son collègue, Cléry fut seul témoin des humiliations qu'on fit subir à la famille royale, de la noble résignation qu'elle ne cessa d'opposer à d'aussi terribles injustices. M. Hue eut le bonheur de les revoir sur le trône; mais il ne revit plus que les informes débris du roi martyr, quand ces restes sacrés furent retirés, vingt-trois ans après, de la terre qui les avait reçus, pour être déposés dans le tombeau des rois. Il ne survécut pas longtemps à cette triste cérémonie; et la plus grande félicité dont il puisse jouir en ce moment est d'être assis aux pieds du roi qu'il a servi sur la terre.

Quels souvenirs affreux rappelle ce tombeau!
 Quels horribles forfaits ont souillé nos annales!

(1) Né à Fontainebleau en 1757, mort à Paris en 1819.

Se peut-il qu'aux mains du bourreau
La France ait vu livrer ces victimes royales ?
Que ne peut-elle effacer le tableau
De ces sanglantes saturnales !
Non, non, de cette atrocité
La liberté du moins ne fut pas la complice :
Le monarque et la liberté
Périrent du même supplice.
Par les rois de l'Europe appelés aux combats,
Les vrais Français alors, transformés en soldats,
Échappaient dans les camps au joug de l'anarchie,
Au spectacle odieux de ses assassinats.
Ils n'eurent point de part à cette ignominie ;
Et, placés entre deux fléaux,
Leurs bras victorieux repoussaient les drapeaux
Des ennemis de la patrie :

En m'abandonnant à ces tristes pensées, j'étais arrivé sur le bord escarpé de la grande avenue, et j'apercevais au delà de cette allée un obélisque orné de trophées, qu'il m'annonçait un de ces héros que je venais de louer. Je ne m'étais pas trompé. Pachtod (1), dont je lisais le nom sur la base du monument, était un des meilleurs généraux de la république et de l'empire. Le siège de Toulon, la première armée d'Italie, celles de Hollande et d'Allemagne, les deux prises de Vienne, celle de Madrid, les campagnes de Prusse, de Saxe et de France, firent éclater ses talents militaires et son courage. A Uclès, il vit défilér devant lui, comme prisonnières de guerre, des masses d'infanterie espagnole qu'il venait de battre ; à Hoyers-Werda, huit mille Prussiens lui rendirent les armes ; il versa son sang aux journées de Moh-

(1) Né près de Genève en 1754, mort en 183 .

rungen , de Wagram et de Hanau. Mais le plus beau moment de sa vie toute guerrière est celui où , dans les environs de la Fère , n'ayant avec lui que sept mille gardes nationaux , il soutint pendant quatre heures les efforts de cent mille ennemis, les charges de leur cavalerie, la mitraille de leurs soixante canons. Sous le feu de cette artillerie , il fit jurer à sa troupe de ne pas se rendre. Mais que pouvait cette poignée de braves ? Elle fut déchirée par le salpêtre , enfoncée , massacrée par le glaive ; et Pauthod , qui avait en vain cherché la mort dans cette horrible mêlée, fut accueilli comme un héros par l'empereur Alexandre et par le roi de Prusse, dont cette résistance étonnante avait excité l'admiration.

J'étais descendu dans la grande avenue en me tenant à la corniche d'une tombe, et, par un sentiment de reconnaissance, je voulus savoir à qui j'avais dû ce secours. C'était le naturaliste Latreille (1), dont le buste posait sur un socle de marbre. Ses recherches sur les insectes datent de la dernière année de Buffon ; son premier mémoire lui valut les suffrages de la Société d'histoire naturelle de Paris et de la Société linnéenne de Londres. Les fourmis, les singes, les abeilles, les crustacés, les coléoptères, les salamandres, furent les objets de ses études. La rédaction de la partie entomologique lui fut confiée par l'éditeur de l'*Encyclopédie méthodique*. Le Muséum d'histoire naturelle le mit au rang de ses plus éminents professeurs, l'Académie des sciences le compta parmi ses membres les plus illustres. Les savants de l'époque lui décernaient le sceptre de sa science favorite ; et Fabricius, le premier entomologiste de l'Allemagne,

(1) Né à Brives en 1760, mort en 1832.

le plaçait immédiatement après Linné. Ces mortels si utiles, ces travailleurs si paisibles devraient être à l'abri des convulsions politiques : mais il était prêtre, et il vint des hommes aux yeux desquels le sacerdoce, la vertu, le savoir même, étaient des crimes ; et Latreille, condamné à la déportation, fut enfermé dans le château de Ham, en attendant le vaisseau qui devait l'emporter. Heureusement il était d'autres hommes qui consolait l'humanité des triomphes de la barbarie, et dont aucun péril n'étonnait le courage. Un savant Bordelais et le père du ministre Martignac s'émurent au nom de Latreille, complotèrent sa délivrance, et le rendirent à la liberté et à ses travaux.

La tombe de ce prêtre, qu'avaient proscrit les décrets de la Convention, touchait presque à celle d'un homme qui les avait signés. Quelle leçon de tolérance et d'oubli me donnait la mort dans ce rapprochement étrange ! Je m'y soumettrai. Je tairai le nom de cet habitant des sépulcres, je ne citerai point une circonstance éclatante, une catastrophe qui le ferait reconnaître ; mais je ne puis cacher que son nom se rattache à des crimes révolutionnaires, aux décrets qui dépouillaient de ses plus précieuses prérogatives, de sa garde même, le roi qu'il voulait abattre, à un vote de mort sans appel et sans sursis, à la folle création d'une bande de douze cents égorgeurs chargés d'aller poignarder les rois de l'Europe sur leurs trônes, à l'invention d'un tribunal révolutionnaire pour la France, et d'un comité de surveillance par commune. Et il vint des temps où cet intraitable ennemi de la monarchie se prosterna des premiers devant le héros qui venait de la rétablir ; où celui qui, après le 18 fructidor, avait demandé le bannissement de tous les nobles, fut tout fier de le devenir. Il vint d'autres jours

où ce républicain forcené, préfet et baron de l'empire, se hâta d'arborer la cocarde blanche à l'approche du comte d'Artois, et, portant légèrement le poids de ses vieux et terribles souvenirs, courut offrir l'hommage de son dévouement au frère du roi qu'il avait fait monter sur l'échafaud. Le prince fut grand alors ; il crut au repentir ; il pardonna, et accompagna son pardon d'une croix de commandeur. Mais cet homme n'était pas encore au bout de ses palinodies. Les entraînements du 20 mars le rejetèrent aux pieds du souverain dont il avait proclamé la déchéance, qui dut sourire à son approche ; et l'exil fut enfin le prix de sa défection nouvelle.

Ces changements honteux, ces retours d'inconstance,
 Que n'arrêtait la conscience,
 Ni le grand jour, ni la pudeur,
 Le mépris des serments, de la reconnaissance,
 D'un prince généreux durent briser le cœur ;
 Et de là vint la défiance
 Qu'il porta sur le trône, et que, pour son malheur,
 Des hommes des vieux jours exploita la démence.
 Il douta de nos cœurs, nous doutâmes du sien ;
 Il déchira le pacte d'alliance
 Qui du trône et du peuple était le seul lien.
 Il périt, et des temps la chaîne fut rompue ;
 Et, sous des cieus toujours de tempêtes chargés,
 Cédant à tous les vents qui nous ont assiégés,
 Sur les flots mutinés d'une mer inconnue
 Nous voguons au hasard comme des naufragés.

Ces vers m'étaient-ils inspirés par le souvenir de cette mésintelligence fatale, ou par le pressentiment de l'homme qui a vainement essayé de la détruire ? A vingt pas plus loin, en descendant l'allée que j'ai reprise encore, au delà du respectable Delanneau, du fondateur du collège Sainte-Barbe, je me trouve tout à coup en face de Mar-

tignac (1), de ce sage et éloquent ministre qui a malheureusement échoué dans son apostolat de conciliation. Ce fut un tourment de tous les jours que le ministère de cet honnête homme. Tous ses efforts tendaient à nous rapprocher par des concessions réciproques, et il ne rencontrait partout qu'une ombrageuse défiance, accusé par les députés du peuple de prêter sa brillante et puissante parole à des opinions contraires à nos libertés, et par le roi, de flatter des idées trop dangereuses pour la monarchie ; et personne n'avait cependant donné plus de gages à la couronne que cet avocat bordelais, dont les succès oratoires avaient fait un homme d'État. Il avait proclamé les Bourbons dans sa ville natale, avant que Paris les eût acceptés. Procureur général de Limoges, il avait fait bonne guerre aux ennemis de leur dynastie ; député d'Agen, il avait soutenu la politique du ministre Villèle. Louis XVIII l'en avait récompensé par le titre de vicomte, et aucun gentilhomme de Louis XV ne portait ce titre avec tant de grâce et d'aisance. Eh bien ! cette grâce séduisante, et son admirable éloquence, et son dévouement au trône, et son amour pour la liberté, et sa renommée d'homme loyal, incorruptible, rien ne put vaincre l'entêtement des deux partis ; et sa chute, dont tous deux furent coupables, devint le signal de cette lutte violente, acharnée, qui entraîna Charles X dans l'abîme des révolutions. N'oublions pas le dernier trait de cette noble existence. Le ministre que lui avait substitué la faction réactionnaire, qui avait provoqué les 221 par la violation du pacte d'alliance, fut traduit en justice par les hommes auxquels avait le plus profité cet acte de folie,

(1) Né à Bordeaux en 1776, mort en 183 .

et il fut défendu par celui qui en avait le plus souffert comme ministre, comme royaliste et comme citoyen. Tous ces ébranlements usèrent la vie de Martignac, et il regretta quelquefois de ne pas l'avoir finie, comme il l'avait commencée, sur les traces de Panard et de Collé, dans la joyeuse insouciance d'un vaudevilliste. En me rappelant l'élégance, la suavité de sa parole, ma pensée se reportait vers la ville qui l'avait vu naître ; et je me demandais par quel privilège cette ville et son barreau avaient donné tant d'orateurs illustres à la tribune, tant de talents funestes, comme Vergniaud, Guadet, Gensonné, Fonfrède, tant d'autres plus consolants, comme Lainé, Ravez et Martignac.

Mais d'autres noms, d'autres renommées allaient m'apparaître en foule sur les bords du sentier que j'avais pris à ma droite. Là sont les tombes des généraux Lamartellière, Thiébault, Barbou, Gérard, Ruty, Desfourneaux, Colaud, Chasseloup-Laubat, Burthe, Frère, Gobert, des maréchaux Suchet, Masséna, Lefebvre, Serrurier, Davoust. Tous ces guerriers ont choisi pour retraite dernière le plateau d'où se découvrent les tours et la plaine de Vincennes. Que de gloire, madame, est renfermée dans ce court espace ! quel noble orgueil, quel parfum de grandeur on respire sur ce plateau ! qu'on se sent fier d'appartenir à la patrie et au siècle de tant de grands hommes ! quelles leçons, quels exemples, quels souvenirs honorables s'exhalent des tombeaux qu'embrasse ma vue ! Que de champs de bataille, de contrées diverses, de journées célèbres se représentent à mon imagination étonnée ! Les rochers des Pyrénées, les vallons de l'Espagne, les plaines de la Germanie ont vu combattre Lamartellière (1), dont le sénat et la pai-

(1) Né en 1732, mort en 1819.

rie ont plus tard récompensé les services. Le sang de Thiébault (1) a coulé sous les remparts de Gênes, qu'il défendait avec Masséna ; et ce héros en le voyant rentrer couvert de sang, lui dit cette parole mémorable : « La mort n'a donc pas voulu de vous ? » Rivoli, Capoue, Lisbonne, Salamanque, Lubeck, Austerlitz, où son sang fut encore versé, furent les théâtres de ses exploits, et sa plume était habile à raconter les victoires où s'illustrait son épée. Les armées de Sambre-et-Meuse, d'Égypte et de Silésie ont compté Dumuy (2) dans les rangs de leurs braves. Washington et l'Amérique l'avaient déjà vu combattre pour leur indépendance, et partout il s'est montré le digne rejeton du maréchal de France que la vieille monarchie avait pris dans sa famille. Colaud (3) a vu fuir les Anglais et le duc d'York des champs d'Hondscoote. Il a aussi partagé la gloire de l'armée de Sambre-et-Meuse, où les plus purs de nos guerriers avaient imprimé toute l'austérité de leur caractère, et qui, dans un temps d'anarchie, a montré la discipline des Spartiates et la vertu des vieux Romains. Ces deux généraux avaient aussi siégé dans le sénat, dans la chambre des pairs ; et là, comme sur le champ de bataille, ils avaient encore défendu la liberté de leur pays. Ruty (4) acquit la même dignité par ses services. Il avait combattu en Égypte, en Prusse, en Espagne ; il s'était distingué au siège de Ciudad-Rodrigo, et l'artillerie lui doit un obusier qui porte son nom. Barbou (5) gagna sa première épaulette

(1) Né à Berlin en 1769, mort à Paris en 184 .

(2) Né en Provence en 1751, mort en 1820.

(3) Né à Briançon en 1754, mort en 1819.

(4) Né à Besançon en 1814, mort en 1828.

(5) Né à Abbeville en 1761, mort en 183 .

de général à la bataille de Fleurus, et sa seconde à la journée de Castricum, où le maréchal Brune défit les Anglais et les Russes. L'arme du génie fut honorée par Chasseloup (1). Les sièges de Montmédy, de Maëstricht, de Mantoue, signalèrent son activité et sa bravoure. Bonaparte, qui l'avait cité avec honneur comme ingénieur et comme soldat dans les vingt batailles de la première campagne d'Italie, l'y ramena par le Saint-Bernard, l'entraîna plus tard à Berlin, à Varsovie, à Vienne, à Moscou, lui confia le passage des fleuves, la chute et le rétablissement des forteresses, et lui ouvrit enfin les portes du sénat, dont, une année après, la fortune fit une chambre des pairs. Le comte Frère (2) commença, comme lui, sa renommée en Italie, versa son sang aux combats de la Sezia et de Bassano, se distingua dans la Hollande, dans le Hanovre, en Autriche, en Prusse et en Pologne. C'est lui qui commandait sur la Passarge les deux mille Français qui défendaient le port de Spanden contre dix mille Moscovites. Après avoir emporté d'assaut la place de Ségovie et assisté à la prise sanglante de Saragosse, il alla teindre de son sang la plaine de Wagram, et revint en Espagne pour voir tomber Tortose et Tarragone. Burthe (3) combattait aussi à la conquête si meurtrière de Sarragosse ; mais il avait commencé sa carrière sous Dumouriez à la bataille de Nerwinde, suivi Masséna à Zurich, Napoléon dans ses courses triomphales en Allemagne et en Russie ; et il n'a déposé les armes que sur les bords de la Loire, après avoir vu tom-

(1) Né à Saint-Sernin en 1754, mort en 1833.

(2) Né à Montréal en 1764, mort en 1826.

(3) Né à Metz en 1770, mort en 183 .

ber à Waterloo l'empire, dont la ruine fit le désespoir de ses derniers jours. Gérard a guidé notre cavalerie dans quarante combats, et lui a donné pendant vingt ans l'exemple d'une rare intrépidité. Gobert, dont le riche mausolée supporte un cavalier qui foule un ennemi sous un coursier écumant, a terminé ses jours à Baylen, après s'être illustré dans les champs de Marengo. Desfourneaux (1) nous transporte dans un autre hémisphère. Il arrive à Saint-Domingue comme colonel à vingt-deux ans, et à vingt-quatre il commande comme général en chef. Trente combats l'ont élevé à ce poste glorieux. Vainqueur des Espagnols et des Anglais, il fait rentrer l'île sous la domination française. Poursuivi, pour un acte d'humanité, par les proconsuls de la Convention, il quitte l'île, et les Anglais y reviennent. Mais il n'a fait que toucher la France ; il rentre à Saint-Domingue avec de nouvelles troupes et triomphe du pavillon britannique. Il y revient plus tard avec le beau-frère de Napoléon, et s'y montre plus brave et plus heureux que tous les autres. Christophe et Toussaint-Louverture voient périr leurs armées sous l'épée de Desfourneaux, et se rendent eux-mêmes au vainqueur de leurs troupes. Je dérobe à la gloire de ces hommes, je ne raconte qu'une faible partie de leur vie ; mais l'histoire l'a racontée tout entière. Pourquoi se sont-ils groupés sur ce plateau ? Ils sont trop nombreux, et je n'ai rien dit encore de ceux qui les ont commandés, des cinq maréchaux autour desquels ils se sont rassemblés. Mais qui pourrait compter les actions glorieuses de Lefebvre, les exploits de Serrurier, de Davoust, de Suchet, et les victoires plus bril-

(1) Né à Vézelay en 1769, mort en 184 .

lantes encore de Masséna ? Ces noms illustres s'emparaient de toutes les facultés de mon âme ; j'étais ébloui de leur gloire.

Ce n'étaient plus de froids tombeaux,
 Silencieux abris d'une cendre glacée :
 Ces héros ranimés s'offraient à ma pensée ;
 Je voyais flotter leurs drapeaux.
 Je suivais leurs soldats dans la plaine guerrière ;
 Au bruit des tambours, des clairons,
 Les coursiers hennissants volaient dans la carrière.
 Dans les airs obscurcis roulaient des tourbillons
 Et de fumée et de poussière.
 Le bronze des combats tonnait sur les vallons ;
 Le fer, qu'il vomissait en grêle meurtrière,
 Du sang des ennemis inondait les sillons.
 L'Europe était tremblante, et la Victoire altière,
 Des palmes à la main, guidait nos bataillons.
 Serrurier (1) m'entraînait aux champs de l'Italie ;
 Il suivait les drapeaux de l'Achille français
 Qui, des monts de la Ligurie,
 Chassant vers le Tyrol les Viennois stupéfaits,
 De Turin, de Mantoue enfonçant les murailles,
 Victorieux dans vingt batailles,
 Aux murs de Léoben alla dicter la paix.
 Serrurier sur ses pas illustra sa vaillance.
 Sa modestie égalait sa prudence ;
 Son grand cœur se plaisait à louer ses rivaux ;
 Et le prix le plus doux de ses nobles travaux
 Était la gloire de la France.

Moins heureux sous Schérer et sous Moreau, Serrurier eut la douleur de repasser en vaincu ces mêmes plaines, ces mêmes fleuves qu'il avait franchis en vainqueur ; mais

(1) Né à Laon en 1742, mort en 1819.

il les vendit cher à ses ennemis, et ne dut un dernier revers qu'à un acte de témérité. Cerné par les Russes et les Autrichiens aux rives de l'Adda, il tomba dans les mains de Suwarow, après avoir essayé de s'ouvrir une issue à travers les masses ennemies. Le Russe parut étonné de trouver dans une armée républicaine un ancien soldat de la monarchie, et lui reprocha en quelque sorte cette défection ; « Mon père, répondit Serrurier, m'a remis mon épée en m'ordonnant expressément de ne la tirer que contre les ennemis de mon pays, et j'ai obéi à mon père. »

Suchet (1) n'avait point à repousser cet étrange reproche. Il était fils de la révolution et de ses œuvres. Jeune encore, il débuta au siège de Toulon comme capitaine, et il suivit Bonaparte en Italie. Il prit trois drapeaux au combat de Loano ; il versa son sang à la bataille d'Arcole et dans les défilés de Tarvis. Brune et Joubert l'eurent pour lieutenant ; Masséna le distingua dans sa campagne d'Helvétie ; et pendant que ce héros défendait les murailles de Gênes, Suchet en défendait les montagnes par des prodiges de valeur et de science militaire qui firent tomber dans ses mains trente canons, six drapeaux et quinze mille prisonniers. Il combattit plus tard sur le Mincio, dans la nouvelle armée de Brune ; et, conduit en Allemagne par Napoléon, il enfonça à Austerlitz la droite de l'armée russe. Sa division se couvrit de gloire à Iéna, à Pultusk, à Ostrolenka ; et, dans la fatale guerre d'Espagne, il alla conquérir le bâton de maréchal d'empire et le duché d'Albuféra. Les sièges de Saragosse, de Lérída, de Tarragone, de Mont-

(1) Né à Lyon en 1772, mort en 1825.

ferrat, de Valence, la défaite de l'Abisbal dans les plaines de Margalef et du général Blake dans les environs de Sagonte, sont des hauts faits dignes des plus beaux temps de notre gloire. Dans cette campagne de cinq années, il déploya toutes les qualités de l'homme d'État et de guerre, maintenant la discipline dans une armée assaillie de périls et de besoins, lui procurant une sorte d'abondance dans un pays épuisé, se faisant respecter, honorer des vaincus par sa modération et par la fermeté de son caractère, rendant justice à tous, raffermissant parfois les courages ébranlés par son éloquence martiale, par l'exemple de son intrépidité, méritant enfin le respect et l'amour de ses troupes par son attention scrupuleuse à faire valoir les services du moindre de ses soldats, comme du plus digne de ses généraux.

Telles furent aussi les vertus du maréchal Lefebvre (1), qui, de sergent des gardes françaises, s'éleva, dans moins d'une année, au rang des plus habiles généraux d'avant-garde. Les Vosges, les bords de la Moselle, de la Sambre furent les théâtres de ses premiers exploits; et c'est à la journée de Fleurus qu'il déploya toute la science qu'il avait acquise, toute la fermeté que lui avait donnée la nature. Les deux ailes de l'armée reculaient; il était seul au centre, et ses troupes ébranlées parlaient déjà de retraite. « Nous retirer! crie Lefebvre; plutôt mourir! » Et sa division, électrisée, repousse l'ennemi qui l'assaillait en masse, et rend le courage et la victoire à l'armée entière.

Lefebvre aux bords du Rhin cueille d'autres lauriers.
Un esquif l'a jeté sur la rive ennemie.

(1) Né à Rufach en 1755, mort en 1820.

Ses bataillons sont les premiers
 Qui portent nos drapeaux aux champs de Germanie :
 Neuf combats glorieux illustrent ses guerriers,
 La Souabe et la Franconie,
 Le Danube et le Rhin, l'ont vu quatre ans entiers
 Offrir à l'ennemi sa poitrine et sa vie.
 Mais son sang dans Stockach coula pour la patrie,
 Et Lefebvre à regret rentra dans ses foyers.
 Tel qu'un lion blessé rugit dans sa tanière,
 Il s'indigne, il rougit d'un si noble repos.
 Mais Bellone à ses pas a rouvert la carrière ;
 Et des champs d'Iéna la trompette guerrière
 A de nouveaux exploits appelle ce héros.
 Lefebvre a combattu dans ce jour de victoire
 Où du grand Frédéric périrent les soldats,
 Où tomba d'un seul coup le trône dont la gloire
 Coûtait à Frédéric quarante ans de combats.
 Sous les murs de Dantzick Lefebvre nous entraîne :
 Grenadier intrépide et prudent capitaine,
 Il foudroie, il abat ces superbes remparts ;
 A travers mille feux il commande, il s'élançe ;
 Les bastions fumants sont réduits au silence,
 Et couverts de nos étendards.
 Des bords de la Baltique il vole aux Pyrénées.
 La Galice et l'Anglais cèdent à ses efforts ;
 Et leurs bandes exterminées
 Ne sont plus qu'un monceau de morts.
 Aux rives de l'Ister l'empereur le rappelle ;
 Ratisbonne et Wagram admirent sa valeur.
 Il soumet du Tyrol la peuplade rebelle ;
 Il brave de Moscou le climat destructeur ;
 Et quand l'Europe rassemblée,
 Versant ses légions sur la France accablée,
 Repousse vers Paris nos bataillons vaincus,
 Lefebvre, à Champ-Aubert lui rendant l'épouvante,
 Fait redouter encore à l'Europe tremblante
 Les vieilles bandes de Fleurus.

Le duc de Dantzick ne serait connu qu'à demi, madame, si je me bornais à raconter ses campagnes. Mais la noblesse de son caractère, sa magnanimité dans la victoire, sa constante sollicitude pour ses soldats, son amour pour l'ordre et la discipline, la simplicité de ses mœurs, sa modestie, son désintéressement, son patriotisme, nous rendent sa mémoire plus précieuse encore. Sergent des gardes, il s'unit au peuple pour abattre la Bastille ; mais il ne veut pas qu'on souille cette victoire, et il protège l'évasion de ses officiers contre les excès de la vengeance. Grenadier du bataillon des Filles-Saint-Thomas, il assure la rentrée de la famille royale aux Tuileries, le départ pour Rome des tantes de Louis XVI, et son sang coule deux fois dans cette nouvelle lutte contre l'anarchie. Les émigrés que le sort des armes fait tomber dans ses mains y trouvent un asile contre les lois qui les dévouent à la mort. Les gentilshommes qui servent sous ses drapeaux la cause de la France nouvelle, y bravent en paix l'injuste barbarie de ces mêmes décrets. Les délégués de Robespierre lui ordonnent vainement de les chasser et de les proscrire : « Il n'y a que des Français dans mon armée, répond Lefebvre, et je répons de leur fidélité comme de leur courage. » Il les protégeait ainsi au péril de sa vie, et bravait le pouvoir le plus terrible qui ait jamais pesé sur les hommes. Né pauvre et soldat, il acquit des honneurs et jamais de richesses. Les batailles de Fleurus, d'Altenkirchen, de Wetzlar et d'Altendorf l'avaient déjà immortalisé, et l'un des ses fils était renvoyé du collège, où sa pauvreté ne lui permettait pas de l'entretenir. Il avait combattu dix ans pour son pays ; et quand sa blessure l'eut forcé d'y rentrer, il demanda du pain pour sa famille au Directoire. Les généraux ennemis lui prodiguaient les té-

moignages de leur estime; et le vieux Kalkreuth, l'élève du grand Frédéric, le Nestor des armées prussiennes, en lui remettant les clefs de Dantzick, lui demanda son amitié en échange. Une longue postérité lui était promise. Père de quatorze enfants, il devait espérer de leur transmettre l'héritage de sa gloire; il a eu la douleur de leur survivre. Dix jours avant sa mort, il était venu dans ce lieu de repos; il s'était arrêté devant la tombe de Masséna, et il voulut que sa dépouille fût déposée à côté du vainqueur de Zurich. Il désigna lui-même la place qu'il voulait occuper; et, dix jours après, ses volontés étaient accomplies.

Ces deux héros ne s'étaient rencontrés qu'une fois sur le même champ de bataille; mais leur audace, leurs services, leurs destinées furent les mêmes; et les guerriers qui viendront s'asseoir entre les deux sépulcres, auront peine à dire lequel des deux renferme le plus brave. Mais Masséna (1) partage avec Moreau la seconde place parmi les capitaines illustres que la révolution a fait sortir de l'obscurité.

Avec nos libertés sa fortune commence,
 Et ses premiers combats annoncent un héros.
 Les rochers d'où le Var précipite ses flots
 Sont le premier théâtre où brille sa vaillance.
 Des périls les plus grands son orgueil est jaloux;
 Et sa fougueuse impatience
 Partout à l'ennemi porte les premiers coups.
 Jamais à son aspect le destin ne balance.
 Au pied des Apennins, sur le pont de Lodi,
 Dans les marais d'Arcole, aux champs de Rivoli,

(1) Né à Nice en 1754, mort en 1817.

La victoire est partout où Masséna s'élance.
 Tout s'émeut, tout s'enflamme au feu de ses regards.
 Son audace surprend ses compagnons de gloire ;
 Et leur chef le proclame, au milieu des hasards,
 L'enfant gâté de la Victoire.

Cette tête ardente qu'enflamme le génie de la guerre, ce cœur brûlant de patriotisme, ce corps infatigable, ce bras invincible, ne sont plus qu'une poussière inanimée, et son nom gravé sur une pyramide funèbre annonce à l'étranger que le héros a cessé de combattre. Pénétré d'admiration et de respect en approchant de ce tombeau, je ne pus retenir mes larmes à l'aspect de deux soldats mutilés qui venaient lui porter le même hommage. Je reconnus à leurs vêtements deux hôtes de cet hospice célèbre qu'à l'exemple de Pisistrate, la magnifique reconnaissance de Louis XIV voulut consacrer au courage malheureux. Ils étaient debout et immobiles. Ils penchaient vers la terre leurs têtes chauves et découvertes ; ils attachaient leurs regards humides sur le nom du héros ; et, d'une voix altérée par la douleur, ils s'entretenaient des victoires du grand capitaine dont ils avaient suivi les étendards.

Ils contaient ses exploits aux monts de l'Helvétie,
 Quand Charle et Suwarow, maitres de l'Italie,
 Dévoraient en espoir la terre des Français.
 Masséna dans Zurich arrêta leurs succès,
 Confondit leur orgueil, et sauva la patrie.
 Aux bords de la Limmath leurs bataillons surpris
 Laissent leurs étendards et leurs lauriers flétris.
 Vers les monts du Tyrol l'effroi les précipite.
 Les rochers, les vallons, les fleuves sont rougis
 Du sang des Austriens et du sang moscovite.
 D'autres périls bientôt appellent leur vainqueur.
 Du haut des Apennins la France menacée,

Du héros helvétique implore la valeur.
 Une armée indocile, abattue, affaissée,
 Aux cris de Masséna retrouve sa vigueur.
 Il triomphe un moment, mais le nombre l'accable ;
 Et, dans les murs génois contraint de s'enfermer,
 Aux nombreux assaillants qui pensent l'opprimer
 Il oppose partout un bras inébranlable.
 Albion tonne en vain du haut de ses vaisseaux ;
 L'Autriche vainement tonne au pied des murailles :
 Masséna sans pâlir répond à leurs assauts ,
 Sur les monts d'alentour sème les funérailles,
 Et d'un œil intrépide il voit tous les fléaux
 Que vomit dans ses murs le démon des batailles.
 C'est un roc immobile assailli par les eaux.
 Des soldats épuisés il soutient la constance,
 D'un peuple mutiné réprime l'insolence ;
 Et la seule famine a dompté le héros.
 Mais l'Anglais vainement lui présente des chaînes,
 Il brave de l'Anglais les menaces hautaines ;
 A ses vainqueurs tremblants il impose des lois ;
 Il prédit aux Germains leurs défaites prochaines ;
 Et, libre de voler à de nouveaux exploits,
 Montrant avec orgueil les restes d'une armée
 Que la faim dévorante est près d'anéantir ,
 Il sort, en menaçant, d'une ville affamée
 Où son courage altier n'avait plus qu'à mourir.

Il me faudrait le génie d'Homère pour décrire dignement tant d'actions héroïques, les bords de l'Adige franchis sous les yeux des Autrichiens, le prince Charles battu dans Vérone et à Caldiero, ne trouvant de refuge que dans la Hongrie; le royaume de Naples conquis pour la seconde fois; les Russes et les Anglais, venus pour le défendre, cherchant un asile dans les vaisseaux qui les ont apportés; la vigoureuse assistance qu'il prête au vainqueur d'Eckmühl et de Ratisbonne; son intré-

pidité dans les plaines d'Essling, où quarante-cinq mille Français, séparés du gros de l'armée par le Danube, soutiennent les efforts de cent mille Autrichiens ; sa conduite brillante à la bataille de Wagram, où, retenu dans sa calèche par une blessure dangereuse, il arrête la terrible colonne qui pensait le rejeter dans le fleuve ; et cette dernière campagne où, après avoir poussé Wellington jusqu'aux murailles de Lisbonne, victorieux partout, mais affaibli par ses victoires, harcelé par une population soulevée, assailli par tous les fléaux, en proie à tous les besoins, dénué de tout, sans espoir, sans ressources, ne conservant enfin que son audace, il se replie à pas lents devant un ennemi qui, malgré la supériorité de ses forces, n'ose presser sa retraite, et qui, satisfait des lauriers que la fortune lui donne, craint de perdre ses avantages en cherchant à les mériter. C'est ainsi que les noms de Lefebvre et de Masséna reproduisaient sous mes yeux les plus belles pages de notre histoire militaire. Je ne pouvais m'arracher à ces tombes qui me rappelaient tant de gloire.

Celle de Davoust (1) en rayonnait. Il faut la chercher à l'ombre des arbres qui ont grandi autour d'elle, et la tombe du général Burthe la cache aux regards du promeneur. Mais au moment où on la découvre, que de victoires rappelle cette vie si courte et si pleine ! Elle commence à vingt-deux ans dans les champs de Jemmapes et de Nerwinde ; et, dans cette guerre de vingt années, le glaive de Davoust ne s'est reposé que deux fois : la première dans les prisons de Robespierre, la seconde dans celles de l'Autriche. Mais que d'actions

(1) Né à Aunoux en 1770, mort en 1823.

d'éclat dans tout le reste, pendant le siège de Luxembourg, à la défense de Manheim et du pont de Kehl ! C'est là que Desaix le remarque, et il l'entraîne en Égypte. Davoust en commande l'avant-garde ; il se distingue aux combats de Samanhout et de Thèbes, à la journée d'Aboukir ; et Bonaparte, qui devine un grand capitaine dans ce général en sous-ordre, l'inscrit à trente-cinq ans sur la liste de ses maréchaux d'empire. La prévoyance de Napoléon est bientôt justifiée. Davoust n'est que son lieutenant dans ses grandes guerres d'Allemagne ; mais la fortune le place trois fois dans une position isolée, et il y déploie toutes les qualités d'un général d'armée. A Austerlitz, il est à deux lieues du champ de bataille, chargé d'observer un corps autrichien, quand trois colonnes débouchent des défilés de Telnitz pour l'attaquer. Quarante mille ennemis tombent sur son avant-garde, et il compte à peine douze mille combattants ; mais le courage et la science militaire suppléent au nombre. Il contient les masses de Buxhowden, il les isole, il les sépare de leur armée ; et quand la droite et le centre des alliés sont mis en déroute, cette aile gauche, contenue par Davoust, est anéantie. Dans la guerre de Prusse, un plus grand péril le menace, et sa gloire en est plus éclatante. Pendant que Napoléon combat à Iéna, Davoust est à cinq lieues de lui, sur le plateau d'Auerstaedt, avec trois divisions ; et c'est là que Brunswick et le roi de Prusse dirigeaient le gros de leur armée. Attaqué par des forces triples, Davoust déconcerte toutes leurs manœuvres, repousse tous leurs assauts, les attaque eux-mêmes, les écrase, les disperse, leur tue douze mille hommes, leur en prend cinq mille avec trente drapeaux et cent quinze canons. Deux ans après, Napoléon ordonne à ses lieutenants de se con-

centrer, et de l'attendre dans les champs de Ratisbonne. Davoust y arrive le premier, s'établit sur les hauteurs de Thann, y combat contre toutes les forces du prince Charles ; et c'est à l'abri de ses vingt mille hommes que l'armée française se rallie et se concentre. « Restez sur le plateau d'Eckmülh, lui dit Napoléon, et attendez-y mon retour. » Et il part pour exterminer les divisions que l'archiduc a laissées sur l'Iser. Ce prince croit qu'il est resté devant lui ; et Davoust, qu'il attaque avec cinq corps d'armée, l'entretient dans cette illusion par son héroïque résistance. L'archiduc s'épuise en vains efforts contre trois divisions françaises. Napoléon revient, l'achève, et salue Davoust du titre de prince d'Eckmülh, comme il l'a salué, deux ans auparavant, du titre de duc d'Auerstaedt. Sa conduite à Wagram fut admirable ; mais il n'était là que l'habile et intrépide exécuteur des ordres de Napoléon, comme il l'avait été dans les champs d'Eylau et de Friedland, comme il le fut plus tard à Mohilow, à Smolensk, à la Moscowa. La défense de Hambourg fut la dernière action mémorable de cette vie militaire, terminée, à cinquante-trois ans, dans le repos, dix ans après que l'Europe ralliée était venue se venger de ses longues défaites. Mais cette victoire commune n'a point effacé l'éclat des nôtres. L'histoire a tout pesé dans sa balance, et notre part est encore la plus belle.

Au souvenir de ces prodiges,
 Fuyaient de nos malheurs les souvenirs amers.
 Sous le charme de ces prestiges
 Je savourais l'oubli de nos tristes revers ;
 J'étais comme un amant qui, dans sa folle ivresse,
 Oubliant son veuvage et charmant sa douleur,

Rêve d'amour et de bonheur
 Sur la tombe de sa maîtresse.

En face de tous ces guerriers, à gauche de ma route, est venu se reposer un homme qui les a suivis sur tous les champs de bataille, qui a couru les mêmes périls, et qui ne s'est servi du fer que pour soigner leurs blessures et prolonger leur glorieuse existence. C'est l'homme que le captif de Sainte-Hélène nommait le vertueux Larrey (1), et que notre armée d'Égypte sur-nommait *la Providence du soldat*. Son apprentissage de chirurgien militaire fut fait sur un vaisseau et dans les hôpitaux de Brest; mais du jour où, attaché à l'armée de terre, il vit un champ de bataille couvert de morts et de blessés, il se dévoua tout entier aux victimes du fléau dont il déplorait les ravages. On le vit dès ce moment, et pendant tout le cours de nos guerres, s'élan- cer au milieu des boulets et de la mitraille pour secourir les blessés, pour les emporter hors de la mêlée. Il créa ces voitures légères qu'on nomma des ambulances vo- lantes, et qui le suivaient partout où l'appelait sa mis- sion divine.

Pour rendre à ces mortels un digne et juste hommage,
 Il faut avoir vécu dans les champs du carnage,
 Et parcouru ces théâtres sanglants
 Où les blessés et les mourants
 Sur une terre humide attendent leur passage,
 Quand la gloire a cessé d'animer la valeur,
 Quand, assailli par mille craintes,
 De la mort qui l'entoure observant la pâleur,

(1) Né près Bagnères en 1766.

Et redoutant pour lui ses cruelles atteintes,
 Le guerrier mutilé laisse échapper les plaintes
 Qu'à son âme affaiblie arrache la douleur.
 Un enfant d'Esculape à ses yeux se présente :
 L'espoir est rentré dans son cœur ;
 Il s'anime, il renaît, croit encore au bonheur.
 Il revoit son pays, ses amis, son amante ;
 Et le mortel consolateur,
 Qui porte sur sa plaie une main bienfaisante,
 Est pour lui l'image vivante
 Du Dieu dont les regards veillent sur le malheur.

Bonaparte prit Larrey en Italie, et l'associa à la gloire de toutes ses campagnes. Dans la retraite de Syrie, Larrey ne marchait qu'à l'arrière-garde pour recueillir les malheureux qu'abattaient la fatigue, la douleur, la peste même. A Eylau, des blessés qu'il pensait sur une couche de neige essayaient de se lever et de fuir à l'approche d'une colonne ennemie : « Restez là, disait Larrey ; on respectera votre malheur, ou je mourrai à vos côtés. » Le titre de baron lui fut donné sur le champ de bataille de Wagram, pendant qu'il amputait trois généraux sous une grêle de mitraille. Dans la sanglante journée de la Moscowa, Larrey pourvut à tous les besoins ; et les vainqueurs et les vaincus furent également secourus par son infatigable philanthropie. Les rois de l'Europe le savaient, et le paraient de leurs décorations. Les soldats le payaient en témoignages de respect et d'amour. Sur le pont volant de la Bérésina, quand le plus hideux égoïsme s'était emparé de tous les cœurs, lorsque, à part quelques hommes d'élite, ils n'étaient tous animés que du sentiment de leur conservation, Larrey fut reconnu dans la foule, et à son nom cette foule s'écarta pour lui faire place. On lui tendait les mains pour le soutenir,

on s'oubliait pour lui ; on sauvait celui qui s'oubliait partout pour sauver les autres. Une pension de trois mille francs fut la récompense de la plus belle action de sa vie. Après les batailles de Lutzen et de Bautzen, on remarqua une étonnante quantité de doigts mutilés, et l'on fit croire à l'empereur que les jeunes soldats se mutilaient eux-mêmes pour se dérober au service. Larrey s'indigna de cette calomnie, et voulut la détruire. Il brava la colère de Napoléon ; il vit tous les blessés, il interrogea leurs consciences et leurs plaies. Il reconnut l'effet de l'inexpérience, de l'insuffisance d'une instruction trop rapide, et força l'empereur de le reconnaître, de rougir même de son erreur. C'est dans ces retours que se révélait le grand homme.

« Un souverain est bien heureux, s'écria-t-il, d'avoir auprès de lui des hommes tels que vous ! » et la pension fut accompagnée d'un magnifique portrait enrichi de diamants.

Je concevais le désir qu'avait eu Larrey de reposer au milieu de tous ces hommes de guerre ; ils avaient tous été ses amis. Mais j'allais me demander ce qu'y faisait le plus populaire de nos auteurs dramatiques, lorsque, en examinant cette large pierre qui portait son nom, je reconnus qu'il les y avait devancés tous de plus de vingt ans.

C'était de Figaro l'ingénieux auteur,
 Ou plutôt Figaro lui-même,
 Qui, résumant en lui le dépit et l'humeur
 D'un peuple mécontent, indocile et frondeur,
 Courtisan par orgueil, factieux par système,
 Des vices du vieux monde intraitable railleur,
 Osa l'en divertir, à son heure suprême,
 Entre le parc aux Cerfs et l'affreuse Terreur.

C'est cette joyeuse et fatale époque de la société française, ce moment où Beaumarchais (1) vint la dénigrer et la précipiter peut-être, qui a influé sur les jugements contradictoires de ses contemporains. L'éloge a été exagéré comme la censure. On l'a accusé de corrompre l'art et le goût, comme si la Chaussée et Marivaux n'avaient pas fait pis que lui. Son genre de comédie n'était pas nouveau; il avait déjà produit *Turcaret* et *le Festin de Pierre*. Transportez le Sage du commencement à la fin de son siècle, il inventera *Figaro*, et, quelques années plus tard, *Robert Macaire*. Personne, il est vrai, n'avait montré cette verve de style, ce flux intarissable de sarcasmes qui animent les comédies de Beaumarchais, qui égayaient même ses drames, et qui lui assurent une longue et brillante renommée. Mais, en fait de libertinage et d'immoralité, ses personnages n'avaient pas l'effronterie de *don Juan* et de l'entourage tout entier de *Turcaret*. Il n'y a là ni honnête homme ni honnête femme. Grands et petits, maîtres et valets, tous les acteurs de le Sage sont imprégnés de vices; et c'est en cela qu'il était plus vrai, parce qu'il n'était point travaillé par cette idée politique de ne voir, de ne montrer de vertu que dans le peuple. Antonio, Suzanne, Figaro, le peuple fait homme, sont seuls moraux, seuls honnêtes. C'est ici que commence cette série de drames où le pauvre sera exalté aux dépens du riche, le supérieur foulé aux pieds du subalterne, les rois même sacrifiés à leurs sujets. Mais, à part cette funeste tendance à élever ce qui est en bas, à rabaisser ce qui s'élève, qui osera dire que les personnages de Beaumarchais ne s'agitaient pas autour de lui,

(1) Né à Paris en 1732, mort en 1799.

que les modèles n'étaient pas sous les yeux du peintre, qu'il n'existait enfin ni préjugés en faveur, ni vices puissants, ni abus privilégiés? Qui se plaignait alors? Ceux qui vivaient de ces abus, de ces vices, de ces préjugés.

Malheur à l'écrivain dont la verve comique,
Des travers de son siècle égayant ses tableaux,
Ose des grands du monde exposer les défauts;
Qui, jetant sur les cours un regard satirique,
Attaquera sur leurs tréteaux

Les charlatans du monde politique!
Ses traits soulèveront tous les originaux
Qu'aura su copier son pinceau véridique.
La sottise et l'orgueil uniront leurs clameurs;
L'hypocrisie armera sa cabale;
Les vices démasqués blâmeront le scandale
Dont ils sont les premiers auteurs;
Et c'est au nom de la morale

Que chacun défendra ses détestables mœurs.
On châtiara le peintre et non pas le modèle;
Et si l'opinion n'arrêtait les pervers,
Ils briseraient la peinture fidèle
Qui les force à rougir de leurs propres travers.

Molière a lutté toute sa vie contre les défenseurs intéressés des vices et des ridicules qu'il mettait en scène; ils soulevaient contre lui tous les intérêts politiques, tous les principes conservateurs des États. A les entendre, l'autel et le trône étaient en péril. On le traitait d'impie, d'athée, de démon; et l'admiration publique ne l'eût point sauvé de la colère de ses ennemis, si le grand roi ne l'avait couvert de sa protection puissante. Beaumarchais entendit gronder les mêmes passions; il était perdu si, en fait d'intrigue, il n'eût valu à lui seul une légion de courtisans. Mais il mit de son côté les rieurs du parterre, et se moqua de ses critiques,

jusqu'au moment où le peuple qu'il avait exalté, devenu maître de l'État par l'effet d'une révolution qu'il se vantait d'avoir provoquée, s'en vint à lui le glaive à la main, la face rougie de vin et de sang, dans toute la hideur de son triomphe, et le jeta dans ses charniers comme un traître. C'était le premier jour de septembre, et le lendemain... Il n'y avait pas de lendemain pour lui, si Manuel, ce procureur de la commune qu'il avait bafoué, mais qu'il avait fait rire, ne l'eût arraché cette nuit même à une mort certaine. Trois ans après, Figaro n'était plus qu'un homme sombre, taciturne, affligé d'une vieillesse précoce; mais si les hommes de l'ancien temps venaient l'accuser d'avoir causé tous ces maux par l'immoralité, par le caractère frondeur de ses pièces, « Taisez-vous! s'écriait le vieillard; c'est cela même que vous applaudissiez, c'est là ce qui a fait ma fortune. Ceux qui criaient au scandale dans le monde couraient au théâtre pour en jouir; et le siècle qui m'a servi de modèle, qui devenait en me louant le complice de mes licences, a perdu le droit de me blâmer. »

Ce n'était pas la première fois qu'on pouvait signaler ces contradictions perpétuelles de l'esprit français, ce contraste des actions et des paroles, de la conduite et de la pensée, des sentiments et des habitudes. Combien de fois ne sommes-nous pas entraînés à faire le lendemain ce que nous avons condamné la veille! Voyez ce jeune homme qui repose près de Larrey, sur une des trois colonnes de marbre noir qu'enferme une grille de fer: il se nommait Saint-Marcellin, il avait combattu sous nos drapeaux, et le fer ennemi l'avait respecté. Il cherchait dans la littérature un honorable délassement. Un poète célèbre le regardait comme son fils, et souriait aux essais de sa muse. Sa maison était parée pour une fête, on

l'attendait comme un ornement de plus, on l'y rapporte sanglant et inanimé : un mot, une inconséquence peut-être avait causé sa perte, un duel avait terminé ses jours. Quel usage barbare, quel préjugé funeste ! Le meurtrier de cet infortuné serait incapable d'une bassesse, il rougirait à la seule idée d'une action honteuse ; et il n'a point frémi, il a cru remplir un devoir en donnant la mort à son ami. Les Grecs et les Romains ignoraient cette férocité, et cependant ces peuples se connaissaient en courage. Ils provoquaient leurs ennemis, mais ils ne lavaient point leurs injures dans le sang de leurs concitoyens. Deux soldats de César avaient quelque raison de se haïr ; ils se défièrent à qui ferait la plus belle action dans la bataille :

C'est aux vainqueurs de Rome, à ces peuples barbares
 Qui du sang des humains abreuvèrent les dieux,
 Que nous devons cet usage odieux,
 Et tant de coutumes hizarres
 Qu'imposa l'ignorance à nos tristes aïeux.
 Le duel, nous dit-on, est né chez les Vandales,
 Et le présent fut digne d'eux :
 On ne pouvait demander mieux
 Aux auteurs des lois féodales.

Ce fut trop peu de l'introduire dans nos mœurs, ils en souillèrent la législation de l'Europe. Quand la justice des hommes était incertaine, ils en appelaient au sort des armes, et la justice du glaive était pour eux la justice divine. Les ministres d'un Dieu qui avait proscrit l'homicide adoptèrent cet héritage sanglant d'une religion qu'ils avaient détruite ; ils soumirent leurs intérêts personnels à cette jurisprudence sanguinaire. Les évêques, les rois, les papes même se faisaient un devoir de présider à ces meurtres juridiques. Louis IX s'était flatté de les

abolir, et ne réussit pas même à les restreindre. Philippe le Bel enleva au duel la juridiction des affaires civiles, mais, en réglant les formes du combat en matière criminelle, il en perpétua l'usage ; et, cent ans après, un chevalier fut réduit à commettre un parricide pour prouver un inceste. Henri II jura de ne plus permettre le duel, et le préjugé le contraignit au parjure. Louis XIV renouvela les défenses de ses prédécesseurs ; et si un officier de ses armées en eût été chassé pour lui avoir obéi, Louis XIV lui-même n'aurait pas osé l'y maintenir. Les progrès de la civilisation, les cris de l'humanité, de la philosophie, de la religion, n'ont pas même atténué la force de ce préjugé. Banni de nos lois, condamné par elles, il est resté dans nos mœurs sous la protection des passions humaines, et les lois sont impuissantes pour le détruire. La justice de ces lois est vainement invoquée par la douleur des familles : elle hésite à venger la victime, et cherche des prétextes pour absoudre le coupable. C'est la superstition de l'honneur ; elle restera chez un peuple pour qui l'honneur est tout. Le meurtrier ne fait horreur à personne, et la honte s'attache à qui refuse la chance de le devenir : il faut qu'il ait bravé la mort pour qu'on lui pardonne de reculer devant la crainte d'un homicide ; et le plus honnête, le plus sensible des hommes balancera rarement entre le mépris et le remords.

A côté de cette jeune victime d'un préjugé funeste, repose celui qui avait soigné son enfance, que le chagrin de sa perte a conduit peut-être au tombeau. Fontanes (1) pouvait encore espérer une longue suite de jours ; et les Muses, dont il était le favori, le voyaient avec

(1) Né à Niort en 1760, mort en 1821.

plaisir dégagé des entraves de la puissance et des soins d'une administration publique.

Celui qui se dévoue au culte des neuf Sœurs,
 Comme l'indépendance aime la solitude.
 Il préfère à l'éclat des humaines grandeurs
 Les paisibles loisirs, les charmes de l'étude ;
 Il craint le fardeau des honneurs,
 Et l'éternelle inquiétude
 Qui suit les grands et leurs flatteurs.
 Mais dans le tourbillon des tempêtes publiques,
 Dans les orages politiques
 Où nous a jetés le destin,
 Quel homme au gré de son envie
 A pu disposer de sa vie,
 Et suivre à son midi les projets du matin ?

Fontanes l'a éprouvé comme les autres, Signalé par un début éclatant, encouragé par les éloges de Marmon-
 tel et de la Harpe, il n'eût aspiré qu'à une renommée
 littéraire : la révolution l'a poussé malgré lui dans les
 honneurs politiques, à travers les proscriptions et la
 misère. Une riche alliance semblait assurer son avenir :
 ses espérances furent englouties sous les ruines de la
 ville de Lyon, où venait d'être célébré son mariage. Tou-
 ché des malheurs de cette ville, il osa la défendre contre
 les lois barbares qui la dévouaient à la destruction et
 à l'infamie ; son éloquente pitié révolta nos décemvirs,
 et la fuite seule déroba le poète à la mort. Sauvé par la
 chute de Robespierre, il reprend par besoin le métier de
 journaliste, qu'il avait abandonné par dégoût ; ses opi-
 nions royalistes lui attirent une proscription nouvelle.
 Du 18 fructidor au 18 brumaire, il traîne au hasard sa
 destinée errante ; mais il rentre dans sa patrie avec l'or-
 dre, et le poète royaliste doit enfin sa fortune à l'éloge

d'un républicain. Lucien Bonaparte, devenu son ami, l'engagea, comme ministre, à faire le panégyrique de Washington, pour détourner son frère de la voie où son ambition l'entraînait; et, pour faire croire qu'il allait prendre Washington pour modèle, le futur César fit la fortune de celui qui avait loué le héros d'une république. Un mot heureux plaça bientôt Fontanes au premier rang des grands de l'empire. Président du corps législatif, grand maître de l'Université, sénateur, il devint le flatteur périodique d'un despote ombrageux; mais il sut le louer sans bassesse, et s'attira même une disgrâce honorable en blâmant cette invasion de l'Espagne, qui commença le déclin de Napoléon. Tous ces honneurs firent calomnier le silence du poète; on osa même écrire que Fontanes rougissait d'un talent auquel il devait son élévation; qu'il préférerait à sa première renommée les distinctions, les titres dont il était comblé. Je ne croirai jamais à cette défaillance d'un esprit supérieur :

Que le fils d'un Roland, d'un Guesclin, d'un Bayard,
 Soit orgueilleux de sa naissance;
 Qu'il étale avec arrogance
 Des titres que sur lui fit tomber le hasard :
 Je le croirai sans peine, et surtout sans envie.
 Mais qu'un poète né pour illustrer sa vie,
 Pour atteindre lui-même à la postérité,
 Préfère à cette gloire un éclat emprunté,
 Je n'y vois plus qu'une folie,
 Une erreur de sa vanité.
 C'est désavouer son génie,
 Et renier son immortalité.

Fontanes n'avait point cette faiblesse; la poésie occupait ses loisirs. La solitude et le calme des champs firent les délices de ses derniers jours; il y polissait les ouvra-

ges de sa jeunesse ; il y donnait ses derniers soins au poème de la *Grèce délivrée* ; et s'il ne publiait rien, c'est qu'il tremblait comme un enfant à la seule idée d'une critique ; il craignait surtout d'exposer sa renommée aux vengeances des partis qu'il avait froissés sans le vouloir. Mais la postérité a commencé pour lui, et tout le monde sera juste envers sa mémoire :

Le goût seul jugera les fruits de son génie,
 Et ses vers immortels, attendus trop longtemps,
 Vainqueurs de l'envie et du temps,
 Consoleront le dieu de l'harmonie
 Et les nymphes de Castalie
 De ces triomphes insultants
 Qu'usurpent tous les jours, dans la nouvelle Athène,
 Des muses que jamais n'abreuva l'Hippocrène,
 Et tous ces Apollons bâtards
 Qui, d'une voix rauque et grossière,
 Ivres d'hydromel et de bière,
 Chantent au milieu des brouillards.

Puisse la mort lui avoir laissé le temps de terminer ses ébauches ! Combien de fois, dans ce travail, il a dû regretter les moments qu'il avait perdus ! Comme il a dû sentir le néant de ces grandeurs qui l'en avaient distrait ! La simplicité de son épitaphe atteste son indifférence pour les frivoles hochets de l'ambition : la colonne modeste qui marque sa tombe ne porte que son nom ; mais ce nom rappellera toujours un des poètes les plus purs, les plus classiques de notre époque, l'orateur le moins disert et le plus élégant, l'homme du monde le plus aimable. Comme cette épitaphe contraste avec ce grand nombre d'inscriptions fastueuses qu'on rencontre à chaque pas dans cet asile de la mort ! Quand les hommes viennent y déposer la dépouille de leurs semblables,

la vanité ne devrait-elle pas s'arrêter à la porte? Chacun de ces tombeaux ne prend-il pas une voix pour répéter les paroles de l'Ecclésiaste? et ne devrait-on pas effacer surtout ces légendes qui, réveillant les passions des hommes, leur donnent ici d'autres leçons que des leçons de sagesse et de vertu? Sur le seuil de ce jardin des sépulcres devrait siéger un tribunal sévère, pareil aux juges redoutables que l'antiquité plaçait entre l'Élysée et le Tartare :

Que dis-je? ai-je oublié le siècle où je respire,
 Et la variété de ses opinions?
 Des intérêts, des passions,
 Ne sais-je pas quel est l'empire?
 Ces mêmes hommes que j'admire
 Ne sont-ils pas, à d'autres yeux,
 Des brigands ou des factieux?
 Un autre, dès demain, viendra me contredire,
 Et par un trait injurieux
 Effacera les vers que leur tombe m'inspire.
 Où trouver, au milieu de tant d'opinions,
 Des mortels assez équitables,
 Assez libres et purs pour juger leurs semblables,
 Leurs discours et leurs actions?

Pour en désespérer, Madame, il suffit d'examiner la tombe devant laquelle je m'arrête maintenant. Elle est au delà d'un puits qui la sépare de celle de Fontanes, à l'angle de deux routes. Là fut apportée la plus grande victime qu'après nos rois et nos princes, ait engloutie le torrent des dissensions politiques. Sur ce sable et ces fleurs qui la couvrent, au milieu de cette grille qui l'environne, était une large pierre sépulcrale; et chaque jour, sur cette pierre, toutes les passions haineuses venaient épancher le fiel de leurs ressentiments; cette

pierre a disparu, chargée de menaces, d'imprécations et de blasphèmes. La vengeance des uns n'était point assouvie par le sang de la victime; elle ne rougissait pas d'insulter à la mémoire d'un héros qui avait expié sa faiblesse et satisfait à la justice des rois. La vengeance des autres réclamait le sang de ses accusateurs et de ses juges; elle ne frémissait pas d'évoquer le génie des discordes, le fantôme sanglant de la Terreur. Triste et cruelle consolation pour ses mânes! Une triple hécatombe de victimes nouvelles aurait-elle ramené le héros à la vie? ses ennemis pensaient-ils que le bruit de leurs imprécations aurait étouffé la voix de l'histoire? Un seul point de la terre parlera de la défection du maréchal Ney (1); mille autres parleront de sa gloire. Oui, sans doute il a pris la main du roi qui lui confiait la défense de sa couronne; il a promis la tête du téméraire qui venait, seul avec sa fortune, redemander cette même couronne dont l'Europe l'avait dépouillé. Il comptait sur cette force d'âme, sur cette fermeté de caractère que les plus grands périls n'avaient point ébranlée. Il s'était éloigné avec le désir, la volonté d'accomplir sa promesse; et il avait fléchi, il s'était laissé entraîner par l'exemple de ses légions, par les souvenirs d'une ancienne fraternité d'armes, par l'élan d'une défection générale, par le prestige d'une apparition merveilleuse: il a cédé à l'ascendant irrésistible de cette fortune qui les abusait l'un et l'autre; il a trahi les serments solennels prononcés au pied du trône dont il avait sollicité la défense. Mais aujourd'hui que les témoins de cette scène ont pour la plupart disparu de la terre, demain, quand les amis et les

(1) Né à Sarrelouis en 1769, mort en 1815.

ennemis n'y seront plus, les hommes demanderont à peine comment a fini sa carrière ; ils seront avides de connaître comment il l'a remplie. Ils le suivront depuis l'atelier obscur d'un tonnelier de Sarrelouis jusqu'au faite des honneurs militaires et des plus brillantes réputations de l'armée. Ils le retrouveront dans cinquante batailles rangées, dans trois cents combats, à trois sièges illustres, toujours à la tête des avant-gardes, le premier et le dernier au péril, ouvrant la route à nos armées victorieuses, ou protégeant la retraite de nos armées vaincues ; lieutenant de Jourdan, de Hoche, de Lecourbe, de Masséna, de Moreau, de Napoléon, remplissant du bruit de son intrépidité les champs de la Franconie, de la Bavière, du Portugal, de l'Autriche, de la Saxe et de la France, les rochers du Tyrol, de l'Helvétie et de la Galice, les plaines de la Prusse, de la Pologne, de la Moscovie ; décidant la victoire aux journées de Neuvied, de Hohenlinden, de Friedland, de Smolensk, de Montmirail ; gagnant le nom d'Elchingen sur le pont de cette ville que foudroie l'artillerie autrichienne, et celui de la Moscowa sur les coteaux de ce fleuve, inondés du sang moscovite ; emportant d'une course la forteresse de Magdebourg, arrêtant à Lutzen toutes les armées d'Alexandre et de Frédéric, et donnant à Napoléon le temps de rallier les nouvelles phalanges qui vont effacer la honte du plus terrible des désastres.

Ils le verront surtout au milieu des horreurs
 D'une épouvantable retraite,
 Quand, vengeant de Moscou l'imprudente conquête,
 L'hiver sur nos soldats étendra ses rigueurs ;
 Quand la plus horrible famine
 Viendra dans ces déserts consommer la ruine
 De ces intrépides vainqueurs ;

Quand, cédant au sommeil dont le poids les assiége,
 Les hommes, les coursiers, l'un sur l'autre entassés,
 N'offriront à ses yeux que des spectres glacés,
 Des cadavres couverts de neige ;
 Ils le verront, gardant son intrépidité,
 Des soldats stupéfaits ranimer le courage,
 A ces fléaux cruels opposer sa fierté,
 Dans les rangs ennemis reporter le carnage ;
 Et, sur leurs corps sanglants se frayant un passage,
 Arracher la victoire au Russe épouvanté.

Comme Bayard, il fut alors surnommé *le Brave des braves*. Séparé du gros de l'armée, égaré dans les plaines où la neige a effacé tous les vestiges, entouré par quarante mille Moscovites, n'ayant que quatre mille Français pour combattre, sommé par Kutusow de déposer les armes, il répond à l'envoyé de Kutusow qu'on ne prend pas un maréchal de France. Il force le passage du Borysthène, et rejoint l'armée à travers les ennemis qui pensent l'anéantir. Bientôt se présente cet autre fleuve qui aurait pu être le tombeau de Napoléon et de son reste d'armée. Les plus intrépides frémissent, aucun n'ose croire à la possibilité de franchir la Bérésina, de repousser les nouvelles bandes qui bordent l'autre rivage. L'intrépide Ney reconnaît lui-même qu'il n'est plus pour eux ni lendemain ni patrie ; mais cette âme trempée d'acier, comme on le disait alors, n'en est pas même ébranlée : « C'est ici qu'il faut mourir, dit-il à ses soldats ; mais n'oublions pas que nous n'y devons laisser que la vie ! » Il s'élançait, et, contre son attente même, cette double barrière d'hommes et de glaçons est enfoncée, le passage est ouvert ; et la gloire de la France, les débris de l'armée sont sauvés par son audace. Ah ! si de tels exploits ne suffisent point aux yeux de la postérité pour effacer le crime d'un jour, flétrissons tous les lauriers des conné-

tables de Bourbon et de Montmorency, ceux de Biron, de Turenne, du grand Condé lui-même ; car ils furent coupables du même crime : ils trahirent leurs serments et leur roi ; et, de la place même où je suis, je vois le faubourg et la plaine où le grand Condé repoussa les drapeaux de son maître et força les portes de sa capitale (1).

C'est du sommet de la colline où j'ai trouvé tant de souvenirs de douleur et de gloire, que le royal enfant qui devait être Louis XIV contempla cette bataille, où Turenne et Condé luttèrent de valeur et mesurèrent leurs fortunes. C'est là que l'ambitieux Mazarin osa placer son jeune roi, pour lui donner le spectacle de la guerre civile dont ce ministre était la cause ; c'est là que l'insolent orgueil de cet étranger vint jouir du sanglant désordre qu'il avait apporté dans le royaume. Ce n'était point assez d'une disgrâce passagère, c'est son supplice même qu'il fallait donner en spectacle sur la plaine où les Français venaient de s'égorger pour lui.

Qu'un opprobre éternel pèse sur les tombeaux
De tous ces artisans de discordes civiques,
Qui sur les foyers domestiques
De la guerre civile agitent les flambeaux !
Trop longtemps a régné cette aveugle furie ;
Nous vîmes trop longtemps, ainsi que nos aïeux,
Ces jours de sang, de deuil, ces combats odieux,
Où, déchirant le sein de la patrie,
Ses enfants désunis s'exterminaient entre eux.
Plaignons les instruments d'une guerre intestine,
Plaignons ces malheureux guerriers
Que l'honneur, le devoir, l'austère discipline
Ont forcés de cueillir ces horribles lauriers.
Gloire à ceux qui, jetés dans ces tristes querelles,

(1) Ce morceau tout entier était dans l'édition de 1824.

A leurs serments ont su rester fidèles,
 Sans l'attester par des fureurs;
 Qui, voyant des Français dans les partis contraires,
 Ont à regret combattu leurs bannières,
 De la guerre civile adouci les horreurs,
 Et ne se parent point aux regards des vainqueurs
 De la dépouille et du sang de leurs frères !

Je ne me doutais pas, en écrivant ces vers, que je faisais la satire de l'homme que j'allais rencontrer ; car il s'est vanté, à la tribune de la convention, d'avoir versé le sang des Vendéens et celui des royalistes qui défendaient, au 10 août, le château des Tuileries. Il fut même un jour où, fatigué des formalités qu'entraînait le jugement de Louis XVI, il se plaignit de n'avoir pas épargné à ses collègues la peine de le juger. Sa tombe touche à celle de Ney, et son nom, trop largement écrit peut-être, me fit reculer vers le carrefour que je venais de quitter. Je me rappelai cependant que ce même homme, m'ayant abordé quelques jours après la révolution de Juillet, me dit, avec l'accent du remords : « Vous avez déchaîné le tigre ; soyez plus heureux que nous, sachez le museler ! » — « Je ne l'ai point déchaîné, lui répondis-je ; car je n'ai pris aucune part à la victoire du peuple, et ne suis venu que pour sauver au moins la monarchie de cette grande ruine. » Mais le mot de cet homme ne disait-il pas que ces terribles révolutionnaires cédaient moins au besoin de verser le sang qu'à la crainte de voir couler le leur sous les poignards de ce peuple, dont ils excitaient les colères ?

Ils défendaient autrement la liberté, les hommes qui allaient m'apparaître. J'avais pris le sentier qui s'ouvrait à la droite de l'infortuné maréchal, lorsqu'en jetant les yeux sur la hauteur, je vis le nom et le médaillon de

Manuel (1) sur un cippe énorme ; et je passai ainsi du soldat illustre qui avait marqué le commencement des cent-jours, à l'orateur qui en avait signalé la fin. Rappelons-nous les illusions des partis qui agitaient la chambre des représentants pendant que les vainqueurs de Waterloo marchaient sur la capitale. Dans ce chaos d'irrésolutions et d'incertitudes, un homme inconnu jusqu'alors s'élança à la tribune ; et, après avoir déploré l'absence d'un gouvernement et d'un principe dans une nation divisée, après avoir défini les trois partis qui s'en disputent la possession, il proclame Napoléon II comme l'héritier légitime de celui qui vient, pour la seconde fois, de se dessaisir de l'empire. Cet homme était Manuel ; son énergique éloquence produisit une explosion d'enthousiasme : « Ce jeune homme commence comme Barnave a fini, » s'écria un député qui les avait entendus l'un et l'autre.

Mais qu'eût servi tout l'art de Démosthènes,
 Quand vingt Philippes conjurés
 Poussaient leurs phalanges hautaines
 Vers les murs de Paris, aux disputes livrés ?
 Il rêvait, emporté par un espoir frivole,
 Que le palais Bourbon était un Capitole ;
 Qu'à sa voix au combat un peuple allait marcher ;
 Et qu'on pouvait encor régler par la parole
 Ce que le glaive allait trancher.

Le rêve ne fut pas de longue durée. Ce grand bruit de tribune fut étouffé par le canon ; mais le nom de Manuel survécut à l'empire ; et, quatre ans après, deux départements se disputèrent l'honneur de le renvoyer à la

(1) Né à Barcelonnette en 1776, mort en 1827.

tribune. A la vigueur de son éloquence, à l'audace de ses attaques, le parti de la réaction devina le plus redoutable de ses adversaires : dans l'impuissance de vaincre un orateur qui démasquait toutes ses pensées, qui dénonçait toutes ses trames, la réaction triomphante prit le parti de l'exclure, au mépris de toutes les lois qui protégeaient les mandataires du peuple. On eut recours à la force, au bras même des gendarmes, pour exécuter l'arrêt inconcevable d'une majorité qui n'avait de loi que ses passions. Elle aurait pu se dispenser de cette violence : une maladie cruelle minait les jours de Manuel, et ses ennemis implacables n'avaient pas longtemps à subir les vérités accablantes qu'il opposait à leurs victoires éphémères.

Soixante-trois députés protestèrent contre cet acte d'une inutile vengeance ; et deux d'entre eux sont venus reposer sous les trois colonnes accouplées qu'on remarque en avant de Manuel. Là sont réunis les trois frères Lameth, dont l'aîné, presque centenaire, se promenait, il y a peu de jours, comme étranger dans une capitale dont les révolutions ont changé vingt fois les dominateurs et la face politique. Ils combattirent tous trois pour l'indépendance de l'Amérique ; ils en revinrent tous trois colonels de cavalerie ; Charles (1) et Alexandre appartinrent à l'assemblée constituante ; Théodore (2), à l'assemblée législative. Députés de la noblesse, les deux premiers se réunirent au tiers état ; et dans la nuit du 4 août, que Rivarol a surnommée *la Saint-Barthélemy des privilèges*, ils jetèrent au vent

(1) Né à Paris en 1757, mort en 1832.

(2) Né à Paris en 1756, mort en 1854.

des révolutions les parchemins et les distinctions, qu'ils appelaient les hochets de l'aristocratie. Ils étaient cependant dévoués à la monarchie, et surtout à l'infortuné Louis XVI. Ils espéraient les sauver l'une et l'autre, en leur donnant pour appuis les libertés constitutionnelles dont ils voulaient doter la France. Le torrent révolutionnaire emporta leurs espérances, sans les entraîner dans ses tourbillons. Rendus à la vie privée par la désastreuse abnégation de l'assemblée constituante, ils cherchèrent dans l'armée un refuge contre l'anarchie; et, dénoncés bientôt comme amis de la Fayette, ils n'eurent d'asile que sur la terre étrangère, où Théodore alla les rejoindre. Le 18 brumaire les rendit à leur patrie. Charles reprit un moment son épée vers les dernières années de l'empire. Alexandre (1) le servit comme préfet, et quatre départements louèrent la sagesse et l'équité de son administration. Rappelé enfin à la tribune par les suffrages du peuple, il y parut en défenseur consciencieux d'une charte qui consacrait les principes que, vingt-cinq ans auparavant, ils avaient introduits dans la première de nos constitutions, et lutta jusqu'au dernier moment contre les ennemis de la liberté constitutionnelle. Charles lui survécut pour le remplacer dans la chambre de 1830; mais le vent avait tourné. C'était la monarchie qui avait maintenant besoin d'être secourue, et l'ancien constituant ne manqua point à sa mission nouvelle. Ainsi vécurent les Lameth, toujours fidèles à leurs principes; repoussant à droite les demeurants du passé, à gauche les aventureux de l'avenir; défendant les proscrits de toutes les époques, et supportant la proscription avec la

(1) Né à Paris en 1760, mort en 1830.

dignité d'une conscience libre et pure ; n'ayant enfin pour but que la liberté et l'estime de leur patrie.

Au-dessus de leurs trois colonnes, derrière le cippe de Manuel, se cache le sénateur Abrial, qui fut ministre de la justice sous le consulat, et pair de France sous la restauration. A gauche, mes yeux aperçoivent le nom du général Soulès (1), dont les premiers services dataient de l'avènement de Louis XVI, et qui, après avoir suivi le nouveau drapeau de la France dans toutes les contrées de l'Europe continentale, traversé avec honneur les champs de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, ne s'est reposé que sur les bancs de la pairie. Il fut du nombre des généraux et des nobles de l'empire que les Bourbons associèrent dans cette dignité aux anciens serviteurs de leur couronne, et sut reconnaître cette distinction par une fidélité que ne put ébranler l'éclatante apparition de l'homme dont la main victorieuse l'avait autrefois paré d'un sabre d'honneur.

Un temple à demi caché dans le feuillage m'appelle sur la hauteur voisine, et j'y retrouve le loyal, le modeste maréchal Mortier (2), qui, après avoir bravé la mort dans cinquante batailles, depuis la journée de Quiévrain jusqu'à la capitulation de Paris, est tombé en pleine paix, dans une fête publique, sous les balles d'un infâme assassin. Pour raconter dignement une vie aussi pleine d'actions d'éclat, il faudrait vous remettre encore sur les traces des vainqueurs de Jemmapes, de Fleurus et de Zurich; vous ramener dans les plaines de la Belgique, de l'Allemagne et de l'Helvétie. Vous le

(1) Né à Lectoure en 1760, mort en 1833.

(2) Né à Cambrai en 1768, mort en 1835.

verriez à la tête de vingt avant-gardes, donnant partout le signal de l'attaque et l'exemple de l'intrépidité, ne calculant jamais le nombre de ses ennemis, conquérant le Hanovre en quelques jours, et contribuant par son audace à toutes les conquêtes de Napoléon. C'est lui qui, placé en observation avec quatre mille hommes entre le Danube et les montagnes de la Bohême, séparé par le fleuve de l'armée qui marchait sur Vienne, attaqué tout à coup par trente mille Russes dans les défilés de Diernstein, rompit ce cercle de fer et de feu, s'ouvrit une voie sanglante sur les cadavres de ceux qui pensaient l'anéantir, et emmena plus de prisonniers qu'il n'avait de combattants. C'est à la journée de Friedland qu'il acquit le titre de duc de Trévise, et ce nom se rattacha glorieusement à la prise de Saragosse, au siège de Badajoz, à la bataille d'Ocaña, où soixante mille Espagnols furent détruits par trente mille Français. C'est lui qui, laissé le dernier à Moscou, fit sauter les tours du Kremlin ; et il rejoignit l'armée à travers les légions qui prétendaient lui fermer le passage. Et cet homme, qui ne reculait devant aucun péril, qui les acceptait tous avec joie, ne connut l'hésitation et la crainte que le jour où le roi Louis-Philippe le supplia d'accepter le ministère. « Hélas ! disait Mortier, mes vingt-cinq ans de batailles, ma vieille gloire de l'empire, mon honneur militaire dont j'étais si fier, les journaux de l'opposition oublieront tout, car ils ne respectent rien. Il faudra tout souffrir : c'est une dernière campagne où je vais jouer plus que ma vie. » Ces mots sont l'histoire et la satire d'une époque où les plus nobles renommées furent livrées à la merci des pamphlétaires et des insulteurs anonymes. Sa prévision ne fut pas trompée. Il suffisait alors d'être ministre pour être traité comme le dernier

des hommes. Un autre pressentiment le suivit dans cette revue qu'il ne devait point achever. On l'engageait à ne pas y paraître ; il y avait dans l'air des rumeurs sinistres. « Non, dit-il, j'irai ! ma haute taille couvrira peut-être le roi. » Elle le couvrit en effet, mais aux dépens de sa noble vie ; et vingt autres victimes tombèrent au même instant sous la mitraille de l'exécrable Fieschi.

Et c'est après ces crimes, ces horreurs,
 Que, de nos lois condamnant la justice,
 De stupides législateurs
 Veulent de notre code effacer le supplice
 Qui de ces attentats menace les auteurs ;
 Pour servir d'un parti la vengeance implacable,
 Où, par la soif de l'or, par la haine excité,
 Un homme, s'insurgeant contre l'humanité,
 S'arrogera le droit de tuer son semblable,
 De livrer son pays à de sanglants discords,
 De le couvrir de sang, de ruines, de morts :
 Et l'État et la loi respecteront sa vie !
 Et dans le sang du monstre ils ne pourront venger
 L'innocent qu'il vient d'égorger,
 Le pays qu'a troublé, qu'a souillé sa furie !
 Pensez-vous arrêter les meurtres, les complots ?
 C'est au crime, insensés, que vous livrez la terre,
 Et vous n'êtes que les échos
 Du philanthrope Robespierre.

En me détournant du mausolée du maréchal Mortier, je me trouve en face du plus intraitable railleur qui ait bafoué ces rêveries philanthropiques. C'est le général Haxo (1), qui repose à dix pas dans un sarcophage de marbre blanc. Il appartenait à cette arme du génie, dont

(1) Né à

en 1774, mort en 1838.

les éminents services ne sont pas toujours recueillis par l'histoire, et produisent rarement ces avancements rapides dont j'ai raconté de si éclatants exemples. Dix-sept années de guerre n'en avaient fait qu'un colonel ; et c'est dans les terribles journées de Saragosse que ce grade fut le prix de ses blessures. Les sièges de Lérída et de Méquínenza en firent un général ; et, transporté des bords de l'Èbre aux rives du Niémen, il fut l'unique témoin de la reconnaissance que fit de cette frontière de la Russie l'illustre insensé qui allait y jouer son empire.

Le spectre de la Moscovie
 Aurait bien dû, couvert d'un linceul de frimas,
 Le repousser de ces affreux climats
 Où l'entraînait son aveugle folie.

Mais cette apparition ne l'aurait pas plus arrêté que celle du géant Adamastor n'avait détourné les vaisseaux de Gama ; c'était écrit, et l'homme lutte en vain contre sa destinée. Haxo revint de ce triste pays avec le grade de général de division qu'il avait gagné à la bataille de Mohilow, et il se trouva ainsi sur la route des dignités politiques. La restauration en fit un inspecteur général du génie ; et Louis-Philippe l'honora de la pairie, au moment où il allait couronner sa vie militaire par le siège et la prise d'Anvers. Son amère ironie s'exerçait parfois sur la générosité gratuite d'un gouvernement qui n'avait retiré de cette conquête qu'une gloire assez mal récompensée par la nation dont elle assurait l'indépendance. Notre grand fabuliste s'était égayé, avant le général Haxo, sur ces mécomptes de l'ingénuité ; et, en descendant des hauteurs où je m'étais égaré, je m'arrêtai sur la tombe d'un homme qui en avait fait l'expérience.

Cet homme était le fameux Barras (1), dont la vie étrange se composait de trente-cinq ans de libertinage, de huit années de grandeur politique, et de trente ans d'exil et d'oubli. Je ne pouvais en croire mes yeux : quelle tombe mesquine pour un homme aussi fastueux, qui semblait n'avoir accepté le gouvernement de la république que pour vivre dans toutes les splendeurs, dans toutes les joies d'une existence orientale ! A voir sa tournure élégante, son langage de cour, ses manières de grand seigneur, on pouvait en faire un menin de Henri III ou un roué de la régence ; mais on avait peine à s'expliquer son absence de Coblentz, et son vote régicide, et sa participation aux massacres juridiques de la Provence. Fut-il entraîné par l'espoir de réparer une fortune ruinée par le désordre, à la faveur d'une révolution où s'allaient engloutir toutes les fortunes ? On a pu le croire, quand on a vu ses quatre ans de règne, et ce luxe de Sybarité effronté qu'il opposait à la rusticité républicaine, et le faste même de son exil dans les villes de Bruxelles et de Rome, et les restes de cette opulence rapide que se sont partagés ses héritiers. Mais ce qu'on peut affirmer, c'est qu'en s'associant à tous les excès de la convention, le vicomte de Barras ne sacrifiait point à la peur : il avait fait ses preuves dans l'Inde, à la défense de Pondichéry, dans les combats livrés aux Anglais par le bailli de Suffren ; et la reprise de Toulon lui fournit une occasion nouvelle de montrer son courage. Telle était même sa réputation de bravoure, que, dans les crises les plus violentes, la convention avait sans cesse recours

(1) Né à Foz en 1755, mort en 1829.

à son épée. Sans lui, la victoire de thermidor restait à la faction qui décimait la France.

L'audace de Barras fit changer le destin :

C'est lui qui, le glaive à la main,

Rompant d'un peuple armé la profonde barrière,

Força l'hôtel de ville, ou plutôt la tanière,

Où, des mains du bourreau sauvés par leurs amis,

Couthon, Saint-Just et Robespierre

Proscrivaient les rivaux qui les avaient proscrits.

Barras les rendit au supplice ;

Et, dans ce duel de bandits,

Le sort pouvait, hélas ! sans crainte d'injustice,

Choisir entre les deux partis.

Mais, si le décemvir était resté le maître,

Ce redoutable sphinx nous aurait fait connaître

Le secret de ses attentats,

Et nous eût délivrés peut-être

Des fous qui pleurent son trépas.

La France, qui doute de la magnanimité de ses actes, oublia presque les fautes de Barras en reconnaissance de cet éminent service ; et ce fut en effet le seul beau jour des huit années de sa vie politique. Cette vie fut brusquement rompue par l'homme dont il avait commencé la fortune. Il avait pris Bonaparte au siège de Toulon. L'avait associé à sa victoire du 13 vendémiaire, lui avait donné le commandement de l'armée d'Italie ; et Bonaparte, devenu maître de la France, commença son règne par l'anéantissement de celui qui l'avait élevé si haut. On a dit depuis que Barras traitait avec le frère du roi dont il avait fait tomber la tête ; que le prince avait accepté le repentir et les services du vicomte ; que le directeur avait même compté sur le bras de son illustre créature. Il est des caractères qui rendent tout croyable : mais s'il en est ainsi, Barras a été la première dupe de

l'audacieux conspirateur qui songeait à s'élever sur les ruines de tous les pouvoirs, de tous les partis, de toutes les libertés; et le plus grand châtiment du Sardanapale directorial dut être l'indifférence de l'opinion, qui ne remarqua pas même cette ingratitude.

A la tête de ce misérable tombeau qui en accusait une autre, de cette pierre plate jetée sur la dépouille de Barras, a été plus dignement enseveli le général Brayer (1), dont le cénotaphe de marbre raconte les campagnes et les services. C'est encore un noble débris des armées de la république et de l'empire, un guerrier dont la modestie égalait le courage. Ce n'était pas un de ces hommes que nous avons vus passer en trois mois de la cour à la guerre, et ne traverser un ou deux champs de bataille que pour venir, le lendemain, réclamer le prix d'une course à travers les balles. Brayer a vécu dans les camps, et conquis tous ses grades à la pointe de l'épée. Il sut même supporter les injustices sans que sa passion du devoir en fût atténuée. Le grade de colonel, que Moreau lui avait donné sur le champ de Hohenlinden, lui fut refusé par le premier consul: il attendit quatre ans; et, le jour d'Austerlitz, sa conduite héroïque força l'empereur de le lui rendre. Il commanda l'avant-garde de Lefebvre pendant la campagne de Prusse, et se distingua au siège de Dantzick. Arrêté à Heilsberg par une blessure dangereuse, il repartit l'année suivante en Espagne, prend part aux batailles de Burgos, d'Oporto et d'Ocaña, entre le premier en Andalousie, chasse deux fois les Anglais de leur position d'Albuera, et ne renonce à un troisième assaut que lorsqu'une balle lui fracasse la jambe. A peine

(1) Né Montbrisach en 1769, mort en 1840.

guéri, on le revoit en Silésie et en Saxe, soutenant dans Butzlau l'effort de cinquante mille hommes avec une faible division, et tombant une troisième fois sous le feu de l'ennemi dans le sanglant désastre de Leipzig. La pairie, que lui conféra Louis-Philippe, fut la dernière récompense de ses services ; et elle lui vint sans qu'il y songeât, comme lui était venue la proscription pendant le honteux ministère de ce compagnon de Marat et de Collot d'Herbois, qui s'était fait le séide de la seconde restauration.

Auprès de ce lieutenant de l'empereur repose un éminent artiste qui retraça sur la toile deux épisodes de son immense gloire, *la Révolte du Caire et la Prise de Vienne*. C'est vous nommer, Madame, le peintre Girodet (1), dont le buste, frappant de ressemblance, rappelle toute l'énergie de son âme. Sa famille voulait en faire un soldat, et, dans un temps où tous les Français allaient le devenir, il ne voulut être qu'artiste. Sa première étude fut un chef-d'œuvre, et son maître David s'écria que Girodet serait son plus bel ouvrage. Plus tard, quand parut sa magnifique scène du *Déluge*, le même maître prédit qu'on viendrait l'étudier un jour, comme un tableau de Michel-Ange. C'est ce tableau qui fut placé au premier rang par le jury des prix décennaux.

C'était une pensée, en chefs-d'œuvre fertile,
 Qui rappelait ces jeux et ces nobles concours
 Où, devant les Grecs des vieux jours,
 Sophocle luttait contre Eschyle ;
 Où les disciples de Zeuxis,
 De Phidias, de Praxitèle,

(1) Né à Montargis en 1767, mort en 1824.

De l'art qu'ils honoraient se disputaient le prix ;
Où, du vieil Hérodote écoutant les récits,
On couronnait son front d'une palme immortelle.
Ces concours solennels, ces honneurs décennaux,
 Auraient excité le génie,
Dirigé ses élans, ennobli ses travaux ;
 On n'eût point vu dans ma patrie
 Les arts transformés en métiers,
 Les artistes en ouvriers,
La scène de Corneille en sordide industrie,
La richesse partout préférée aux lauriers.
Mais ce ne fut, hélas ! que le rêve d'un maître
Qui de son seul éclat voulait nous éblouir :
 Un caprice l'avait fait naître,
Un caprice nouveau le fit évanouir.

Girodet n'eut que la gloire d'être proclamé par ses pairs ; mais ce fut assez pour lui, car il n'y avait que de nobles sentiments dans son âme. Son *Endymion*, son *Hippocrate*, ses *Funérailles d'Atala*, avaient précédé ce triomphe ; il fut suivi de *Pygmalion*, des portraits de Bonchamp et de Cathelineau. C'était toujours la même pureté de dessin, la même verve, la même force d'exécution, et ce mélange de délicatesse et d'énergie qui caractérisait son pinceau. Ces deux qualités brillaient dans sa conversation, dans sa conduite, dans les jugements qu'il portait sur ses rivaux. Il savait nuancer sa bienveillance, mais il n'en manquait jamais envers personne, et ne faisait pas même sentir sa supériorité. Girodet était aussi poète, comme l'avait été Salvator Rosa. On a imprimé de lui une traduction d'Anacréon, et il a laissé un poème sur les délices de la peinture. Je ne crois pas qu'on puisse exceller dans un art sans avoir le sentiment des autres ; et une imagination aussi vive que celle de Girodet devait aller au delà. Ses tableaux vivront

cependant plus que ses vers; mais que vivront ses tableaux? Où sont ceux de Zeuxis et d'Apelle? où sont les statues de Phidias? où sont les chants d'Orphée? La poésie a de grands avantages sur ses rivales. Homère, Euripide, Virgile sont encore vivants; et, depuis la découverte de l'imprimerie, ils sont encore plus sûrs de leur avenir. Ces réflexions m'avaient entraîné loin de la tombe qui les avait inspirées; j'avais même franchi un sentier sans m'en apercevoir, et j'errais parmi des sépultures inconnues, quand jê fus frappé d'une inscription qu'envierait le plus honnête des hommes.

« Dans ma vie, je n'ai fait de tort à personne, » me disait un tombeau qu'ombrageaient les rameaux pendants d'un saule pleureur où s'entrelaçaient les réseaux fleuris d'un chèvrefeuille; et cette épitaphe était d'autant plus honorable qu'elle appartenait à un de ces hommes qui, par état et par devoir, sont trop souvent contraints d'exercer des violences et d'affliger l'humanité.

Heureux qui dans les camps porte une âme sensible;
 Qui s'abreuve à regret et de sang et de pleurs;
 Qui du fléau le plus terrible
 Aime à tempérer les rigueurs;
 Qui, par les ennemis que dompte son courage,
 Fait admirer en lui de plus douces vertus,
 Et se montre, après le carnage,
 L'exemple des vainqueurs et l'appui des vaincus!

Ce bonheur fut le partage du brave Nansouty (1), que les ennemis de la France ont rencontré presque partout à la tête de la cavalerie française. Soldat de la

(1) Né à Bordeaux en 1768, mort en 1825.

vieille monarchie, il ne suivit point ses compagnons d'armes sur la terre étrangère; et ceux dont il abandonna la cause pour rester fidèle à sa patrie lui conservèrent leur estime. Sa modestie laissait à la renommée le soin de parler de ses services. Mais cette renommée, si facile à prôner les intrigants qui la fatiguent de leur jactance, fut lente à proclamer les exploits du guerrier qui semblait la dédaigner. C'est le vainqueur de Hohenlinden, c'est Moreau, qui le premier laissa tomber quelques rayons de sa gloire sur le colonel Nansouty, qui comptait déjà huit campagnes; et, depuis ce jour, il fut associé comme général aux plus beaux triomphes de nos armées. Les champs de Stockach, de Moeskirch, de Wertingue, toutes les grandes journées qui précédèrent Austerlitz, toutes celles qui suivirent Iéna, les batailles de Ratisbonne et de Wagram, les plaines de la Russie et de la Saxe, le virent à la tête des charges les plus brillantes. Dans un intervalle de ces victoires, il suivit Leclerc en Portugal, et les provinces qu'il eut à gouverner lui prodiguèrent des témoignages de respect et de reconnaissance. C'est Nansouty qui, dans la forêt de Hanau, ouvrit un passage à l'armée française à travers ces bataillons bavarois dont la perfidie croyait porter le dernier coup aux vaincus de Leipsick; et dans cette dernière campagne de France, où une poignée de héros lutta si glorieusement contre l'Europe entière, la cavalerie de Nansouty resta jusqu'au dernier moment la première cavalerie de l'Europe. Dégagé de ses serments par l'abdication du souverain qu'il avait adopté, il s'empressa de les reporter à l'ancienne famille que la fortune replaçait au trône de ses pères. Il lui resta fidèle jusqu'à la mort; et pendant sa triste agonie il reçut un témoignage éclatant de la reconnaissance d'un prince

qui l'avait déjà récompensé par une place de cour et la dignité de la pairie.

La mort planait déjà sur son lit de douleurs ;
Et la froide main de la parque
Avait à peine ouvert ses ciseaux destructeurs,
Que d'avidés solliciteurs,
De leur ambition fatiguant le monarque,
Briguaient de Nansouty le rang et les honneurs.
Le roi fut révolté de leur honteuse audace.
« Attendez, leur dit-il, que la mort nous l'ait pris ;
« Laissez-moi pleurer mes amis,
« Avant de vous donner leur place. »

Cette réponse fait honneur à un roi ; elle est digne d'un fils d'Henri IV. Mais les courtisans n'en perdront ni leur avidité ni leur impudence ; et le meilleur ne vaut pas le plus obscur des noms que je rencontre sur ma route ! Il en est beaucoup de ce genre autour de Nansouty. Il semble que ce guerrier si bon, si modeste, ait voulu reposer au milieu de ces hommes dont la paisible existence n'a connu ni les tourments de l'ambition, ni le besoin des faveurs, ni la crainte des disgrâces, ni l'embarras des fonctions publiques, ni les devoirs de la grandeur et de la puissance, ni les agitations de la guerre. Ces dernières agitations ont dû vous lasser vous-même ; et je suis heureux de rencontrer des célébrités qui viennent de temps en temps me distraire de tant de combats. Mais je serai forcé de vous y reporter encore. C'est que nos guerres de vingt ans n'ont pas eu d'exemple dans l'histoire. Comptez ce qu'elle a recueilli de noms de héros et de batailles sur les traces d'Alexandre ; comparez à cette petite armée du Granique et d'Arbelles, les quatorze qui ont défendu la première république, et ces masses étonnantes que Napoléon a fait

mouvoir d'un bout de l'Europe à l'autre, et voyez ce que la république et l'empire ont dû laisser après eux de capitaines illustres.

J'en vois un qui me rappelle de nouveaux épisodes de notre gloire militaire ; mais celui-là y a joint d'autres lauriers. En errant autour de la tombe de Nansouty, je m'étais enfin aperçu que j'avais laissé derrière moi un magnifique mausolée que dominait une tribune dont quatre colonnes soutenaient le dôme ; et du haut de laquelle la statue du général Foy semblait lancer les foudres de son éloquence. Je me dirigeai vers ce monument de la reconnaissance publique ; mais, en repassant devant le buste de Girodet, je remarquai le nom de Dupaty à ma droite (1), et je ne pus m'empêcher de donner un regret à un ami qui avait eu ses jours de célébrité. C'est là que naguère l'Académie française avait conduit les restes de cet excellent confrère, qui n'avait rencontré qu'un seul ennemi dans sa longue carrière. Trente succès dramatiques ont honoré son existence ; et je dois le dire à sa louange, il en a moins joui que des succès de ses amis. C'était le cœur le plus aimant, l'esprit le plus bienveillant, le caractère le plus égal, l'homme le plus constant dans ses affections. Il a eu aussi des jours de gloire militaire. Il a pris part à cette bataille navale où périt le vaisseau *le Vengeur* ; et vingt ans après, comme capitaine de la garde parisienne, il défendait la barrière de Clichy contre les ennemis de la France. Il portait ce même courage dans celles de ses œuvres qu'inspirait la politique du jour ; et le premier consul l'eût exilé au delà des mers, pour le punir de s'é-

(1) Né à Blaquefort en 1775, mort en 1852.

tre égayé aux dépens des parvenus dans sa bouffonnerie de *Picaros et Diégo*, si la bonne Joséphine n'avait calmé la colère de son époux. Son poème des *Délaleurs* fit grand bruit sous la restauration ; et cette satire des Tigellins qui la déshonoraient renferme des passages que Juvénal lui-même n'aurait pas désavoués. La même verve se fait remarquer dans une tragédie qu'il a laissée après lui, et que le public applaudirait sans doute, si le public s'occupait d'aller chercher dans le portefeuille des morts ce qu'il trouve à satiété dans celui des vivants.

Il est passé, le temps où la ville et la cour
 Applaudissaient avec amour
 A la muse la plus légère,
 Quand un mince quatrain, par les Grâces dicté,
 Ouvrait l'Académie à l'heureux Saint-Aulaire,
 Et fixait les regards de la postérité.
 Trop de vers et trop de poètes,
 Encombrent les salons, les cercles, les gazettes ;
 Il en est plus que de lecteurs.
 La déesse aux cent voix ne sait auquel entendre ;
 Et la postérité, ne pouvant se défendre
 De ce déluge de rimeurs,
 Pourrait bien enfouir sous des monceaux de cendre
 Et nos livres et leurs auteurs.

Un frère d'Emmanuel Dupaty (1) l'avait devancé dans cette tombe, après l'avoir précédé sur les bancs de l'Institut de France. Charles avait demandé de la gloire à un autre art que la poésie. Élève du peintre Vincent et du statuaire Lemot, il nous a laissé les marbres de *Desaix*, de *Vénus Génitrix*, de *Philoctète*, de *Cadmus*

(1) Né à Bordeaux en 1771, mort en 1825.

et de *la Vierge*, qui font l'ornement de nos temples, de nos palais et de nos musées. Une mort trop prompte ne lui a point permis d'achever son groupe d'*Oreste*, son *Ajax foudroyé* et le *Jeune Berger* qu'ébauchait sa main mourante; ce fut un regret pour les artistes, car ils étaient tous ses amis. Les novateurs lui ont cependant reproché d'avoir plus de talent que de génie; mais nul ne lui conteste la noblesse, la force, l'élévation qui caractérisent ses figures, la sévérité de son goût, et cette profonde étude de l'antique, de ces immortels modèles qui survivront aux frivoles conceptions du caprice et de la fantaisie. C'est en Italie qu'il les avait étudiés, dans cette contrée dont son père, le président Dupaty, avait décrit les monuments et les beautés dans des lettres qu'on a trop louées peut-être, mais qu'on se plaît trop aujourd'hui à décrier. C'était une noble et digne famille; et parmi les nombreux témoignages de sa générosité, je citerai cette somme de mille écus donnée par le sculpteur à cet ouvrier qu'il avait chassé de son atelier, et qui, ruiné par son inconduite, vint lui annoncer que sa femme et ses enfants allaient être réduits à la misère par une saisie. « Tenez, dit Charles Dupaty, je sais que j'oblige un ingrat; mais n'importe, allez sauver votre famille. »

Je me séparai à regret de ces deux frères; mais la statue du général Foy (1) m'appelait au pied de son mausolée. Voilà bien sa pose, son geste, son attitude. David d'Angers nous l'a rendu dans toute la noblesse de son maintien. C'est ainsi qu'il devait être lorsque, après la fatale journée de Salamanque, il imposait à ses vainqueurs, et

(1) Né à Ham en 1775, mort en 1825.

soutenait la retraite d'une armée dont les boulets avaient renversé les premiers chefs. Les admirateurs de ses qualités militaires se demandaient comment cet homme, qui avait commencé à Jemmapes, n'avait reçu le grade de général de division qu'aux dernières années de l'empire. Il avait combattu cependant sous Moreau, sous Jourdan, sous Desaix, sous Masséna; et quinze blessures avaient sillonné son corps. Mais l'indépendance de son caractère avait froissé les arbitres de sa fortune. Il avait pris la défense des Girondins à la face du terrible Joseph Lebon. Il n'avait point renié Moreau dans le malheur, et s'était honoré d'une complicité dont on l'accusait. Il avait enfin donné un vote contraire à l'empire. Qu'importaient ses services à ceux dont il ne flattait pas les passions! Napoléon ne reconnut son injustice que le jour où, de la part de Masséna, Foy vint lui expliquer l'impossibilité de chasser les Anglais de Lisbonne; et pendant quatre ans, le nouveau général se montra de plus en plus digne de cette faveur tardive. Mais il ne revint en Espagne que pour assister à des succès insignifiants ou à des revers irréparables. C'est pourtant dans ces revers que grandit sa gloire militaire. Après le désastre de Vitoria, sur les bords de la Nivès, à la journée d'Orthez, à la sinistre bataille de Waterloo, il se montra partout supérieur au danger, fécond en ressources et le modèle des plus intrépides. La paix lui ouvrit enfin cette tribune où nulle réputation ne balançait plus la popularité de la sienne. Il fut le plus éloquent de ce groupe d'orateurs qui défendit avec autant de talent que de courage les précieuses conquêtes de la révolution, et qui prolongea peut-être la durée de la restauration en contenant les promoteurs insensés du coup d'État qui devait causer sa ruine. La mort de Foy fut un deuil na-

tional ; le peuple dota sa famille par une souscription spontanée dont la rapidité rehaussa la magnificence. Le spectacle de ses funérailles ne s'effacera jamais de ma mémoire.

La France de son temps pleurait son Mirabeau ;
 Et de l'humble demeure où venait de s'éteindre
 De ses jours glorieux le précieux flambeau,
 Tout un peuple marchait vers ce triste coteau,
 N'ayant de voix que pour se plaindre
 Du coup qui, jeune encor, le plongeait au tombeau.
 Éplorés, confondus dans ce pieux cortège,
 Le soldat, l'ouvrier, le barreau, le collègue,
 Se disputaient l'honneur de porter son cercueil.
 Tout Paris s'unissait à ces regrets funèbres,
 Et le ciel, voilé de ténèbres,
 Semblait s'associer à cet immense deuil.
 Je la vois, je l'entends la foule gémissante,
 Qui se pressait aux bords de la tombe béante,
 Tous ces fronts découverts, des pleurs dans tous les yeux ;
 Son silence religieux,
 Au moment où des mains du ministre des cieux
 Tombaient sur son cercueil l'eau bénite et la cendre ;
 Et de ce peuple enfin les suprêmes adieux
 Au héros, à l'ami qu'il ne doit plus entendre.

Casimir Périer et Ternaux furent les interprètes de ce peuple et d'une chambre qui pleurait son Démosthène ; le député Méchin se rendit l'organe du département qui l'avait honoré de ses suffrages. Miollis et Sébastiani parlèrent au nom de l'armée. Je vins à mon tour lui porter un dernier hommage de la douleur et de la reconnaissance publiques en des vers qui parurent répondre aux sentiments de la foule ; et ces tributs de l'éloquence et de la poésie furent couronnés par des stances d'une jeune muse qui, sous le nom de Delphine Gay,

était déjà prédestinée à une longue et juste renommée.

Hélas ! de tous ces organes du peuple , nous restons seuls , elle et moi , sur la terre . En faisant le tour de ce monument pour en admirer les sculptures , j'apercevais une foule de noms qui appartenaient alors à des vivants . Cette colline qui était presque vide à l'époque où elle l'a reçu , s'est rapidement peuplée de ses admirateurs , de ses amis , de ses collègues . A gauche , sous le bas-relief qui reproduit la marche de son cercueil , est la sépulture plus modeste de Stanislas Girardin (1) , qui est venu , quinze mois après , le rejoindre . Il était déjà souffrant , et , au moment d'expirer , le général suppliait la mort d'épargner son ami , de se contenter d'une victime . Girardin fut tour à tour militaire , député , tribun , préfet , et n'eut jamais que sa conscience pour juge et pour guide . Dans le cours orageux de l'assemblée législative , il fut effrayé des progrès de la révolution dont il avait embrassé les principes , et il se porta au secours de la monarchie quand il la vit attaquée dans ses droits et dans son palais . Il seconda plus tard les efforts du héros qui la rétablissait . Il continua de la servir comme préfet de la restauration , et renvoyé à la tribune par un département qui reconnaissait ainsi les bienfaits de son administration paternelle , effrayé maintenant des sacrilèges représailles et des projets des ennemis de la liberté , Stanislas Girardin se rejeta avec la première ardeur de sa jeunesse dans les rangs d'une opposition qui la défendait .

Il était entré le même jour dans ce groupe de dépu-

(1) Né à Lunéville en 1765 , mort en 1827 .

tés intrépides, ce Daunou (1) que je rencontre derrière le mausolée dont j'explore les alentours ; mais , comme Girardin , il avait fait partie de l'assemblée législative , et siégea depuis lors dans toutes les chambres qu'avaient créées nos diverses constitutions, sans que ses opinions fussent jamais modifiées par les événements.

Il est républicain, mais juste, sage, austère.
 Isolé des partis, étranger aux complots,
 Il attend dans le sein d'un studieux repos
 Le triomphe de sa chimère.
 Pour lui la république est le règne des lois.
 Il réclame pour tous une égale justice ;
 S'il applaudit à la chute des rois,
 Il ne veut point qu'on les juge, et sa voix
 Par de nobles accents repousse leur supplice.
 De tous les opprimés généreux défenseur,
 Il n'abhorre que l'anarchie,
 Les tyrans dont la barbarie
 Souille par des forfaits l'idole de son cœur ;
 Et quand la république expire,
 Daunou, de son vainqueur haï, mais respecté,
 Défend contre le bras qui songe à les détruire
 Et nos lois et la liberté.
 On l'insulte, on l'oublie, on le proscrit lui-même ;
 Ceux qu'il a défendus lui disent anathème.
 Que lui font les ingrats, les clameurs, les verroux ?
 Il y reste sans peur, il en sort sans courroux.
 Contre tous les revers l'étude est son refuge ;
 Sa conscience est son unique juge,
 Nul jugement humain ne peut l'inquiéter.
 Nul désir, nul regret ne trouble sa retraite.
 C'est le juste d'Horace, et le ciel sur sa tête
 Croulerait sans l'épouvanter.

(1) Né à Boulogne-sur-Mer en 1761, mort en 1840.

Donnez-moi un peuple de républicains comme Daunou, et je croirai à la république. Mais on lui eût en vain demandé de ces coups de vigueur qui sauvent ou renversent les empires; la modération de son caractère l'aurait trahi. Il ne se montra passionné que pour l'étude, peut-être pour la gloire littéraire, mais à coup sûr pour l'instruction du peuple, à laquelle cet élève des oratoriens avait consacré sa jeunesse, et surtout pour la création de l'Institut de France, dont il fut le premier président. Ce même honneur lui avait été décerné par le conseil des Cinq-Cents et par le tribunat; et c'en est un bien grand que d'avoir été appelé à inaugurer deux corps politiques d'une origine si diverse, sans l'avoir sollicité de ses collègues. L'estime publique le demandait pour lui, comme elle sollicita plus tard cette pairie qui alla le chercher dans sa retraite et qui étonna sa modestie. Sa carrière littéraire devait être plus utile qu'éclatante; son style et sa parole étaient graves comme son maintien et sa vie. Ses travaux sur l'histoire littéraire de la France, sur le génie de Boileau, sur la puissance temporelle des papes, attestent la profondeur de son érudition, la sûreté de son goût et cette justesse d'un esprit supérieur qui, froidement circonspect dans ses recherches, presque timide dans ses incertitudes, démontre enfin la vérité qu'il a discernée avec l'énergie d'une conviction inébranlable.

A trois pas de sa tombe, à l'angle du parapet, repose un homme qui l'a secondé dans ses efforts pour le rétablissement de l'instruction publique, et qui appartient comme lui aux premiers temps de l'Institut. Lefèvre-Gineau (1) honora l'Académie des sciences par des tra-

(1) Né dans les Ardennes en 1754, mort en 1829.

vaux utiles, le collège de France par ses savantes leçons de physique expérimentale, l'Université comme inspecteur général des études. C'est à lui que nous devons la fixation du kilogramme; et si je passe du savant à l'homme politique, pour rendre hommage aux deux missions qui se confondirent dans sa vie, je dirai qu'en le décrétant d'accusation, les vainqueurs du 10 août créèrent pour Lefèvre-Gineau la bizarre expression d'*ultramodéré*, qui est à la fois la définition et l'éloge de son caractère. Législateur sous l'empire, député sous la restauration, représentant des cent-jours, ses connaissances le rendirent nécessaire à ces assemblées diverses; et il se montra partout le digne défenseur d'un peuple dont les intérêts et les besoins ne changent point avec les gouvernements qui disposent tour à tour de ses destinées.

Tel fut aussi ce député de Bourges dont le nom me frappe au moment où je reviens sur la face principale du monument du général Foy. Les dépouilles de Devaux (1) sont renfermées dans un sarcophage de marbre blanc; et, comme Girardin, il a voulu se confondre dans cette élite de parlementaires qui se sont groupés autour de l'éminent orateur dont ils partageaient les principes. Je n'avais tout à l'heure à vous parler que d'hommes de guerre; je n'ai maintenant à vous entretenir que de héros de tribune. J'aperçois plus loin Benjamin Constant et Dulong; mais je ne peux quitter Devaux sans lui donner un souvenir. Son arrivée à la chambre causa quelque surprise et fit calomnier ses électeurs; car, dans sa jeunesse, il avait présidé le tribunal révolutionnaire de Châ-

(1) Né à Châteauroux.

teoureux. Mais on apprit bientôt qu'il n'avait occupé ce siège sinistre que pour sauver les hommes de bien dont la Terreur demandait la tête ; et l'estime de ses adversaires mêmes lui aplanit les voies de la tribune, où la faveur populaire ne tarda point à le suivre. C'était un homme à la parole sévère, dont les intentions ne furent jamais incriminées, et dont la puissante dialectique embarrassait plus les ministres que les violences de la plupart de ses collègues.

La parole incisive et mordante de Benjamin Constant (1) et son opposition infatigable portèrent à la restauration des coups plus terribles ; et après l'exclusion de Manuel et la mort du général Foy, il fut pour les ministres de Charles X, non le plus redoutable, mais le plus importun des adversaires. Il y a dans ce tribun célèbre deux physionomies diverses, l'homme et le publiciste. L'homme est difficile à saisir, et pendant longtemps il dérouta tous ceux qui le tentent. Sa position personnelle, sa passion pour la renommée, son ambition peut-être, le mettent à la merci des événements.

C'était un rejeton de ces fils de Calvin,
 Qu'au nom d'un dieu de paix, de bonté, d'indulgence,
 Frappa de vingt édits funestes à la France
 Le fanatisme ultramontain ;
 Qui, de leur roi trompé fuyant la tyrannie,
 De leurs persécuteurs maudissant les excès,
 Sur le sol étranger cherchant une patrie,
 Y portèrent notre or, nos arts, notre industrie,
 Et la haine du nom français.

Benjamin Constant puisa dans ces souvenirs l'horreur

(1) Né à Lausanne en 1767, mort en 1830.

du despotisme et l'amour de la liberté. Il avait promené sa jeunesse de l'Angleterre à la France, de la France en Allemagne, recherchant les philosophes et les publicistes les plus illustres, accueilli de tous comme un prédestiné de la renommée, et cherchant un théâtre où commencer la sienne. La France avait brisé ses vieilles chaînes et les fers plus honteux de ses décemvirs; elle était le pays de ses pères : il se dévoue à la France. Il vient à la barre des Cinq-Cents réclamer pour les enfants des bannis le titre de citoyen français; il le reçoit avec transport; et la reconnaissance l'entraîne jusqu'à louer le Directoire, jusqu'à proclamer la force d'un gouvernement qui va périr de faiblesse, que nul autre que lui n'estime, qu'aucune grande ambition n'envie. Ce ne sera point la dernière erreur d'un esprit trop facile à céder aux impressions du moment. Le Directoire tombe, et, s'il faut en croire le *Mémorial de Sainte-Hélène*, il est déjà dans les antichambres du vainqueur. Il compte parmi nos publicistes les plus distingués; mais la gloire des livres ne lui paraissait pas alors la plus éclatante. C'est du haut de la tribune qu'il veut parler à sa nouvelle patrie; et c'est là ce qu'il va solliciter d'un homme qui bientôt ne voudra plus souffrir de tribune. Benjamin Constant l'a pressenti; et, au risque de passer pour ingrat, il défend la liberté, qu'il préfère à tout. Un long exil est le prix de son audace. Une illustre amitié le console, et du fond de l'Allemagne il se rappelle à la France par des compositions dont le style surtout justifie sa naturalisation. C'est le roman d'*Adolphe*, charmante étude d'un cœur fatigué qui veut briser un lien dont le poids l'accable, et que l'honneur et la pitié retiennent malgré lui auprès d'une femme qu'il n'aime plus; c'est la traduction du *Walstein* de Schiller, et la

préface, où il analyse avec tant de goût les qualités et les défauts des deux théâtres; c'est enfin son livre de *l'Esprit de conquête et de l'usurpation*, livre dicté par une juste rancune et jeté à la face d'un conquérant qui va succomber.

Quoi que l'auteur en puisse dire,
 Son livre faisait la satire
 Des héros dont ma plume exalte la valeur.
 C'était flétrir, rayer des fastes de la gloire :
 Tous les noms dont la guerre avait fait la grandeur.
 C'était du genre humain anéantir l'histoire.
 Sans l'esprit de conquête et l'usurpation,
 Qu'était notre pays, notre religion ?
 La France par Clovis n'eût pas été fondée.
 Si le bras du fils de Pépin
 N'eût chassé de Clovis la race dégradée,
 La France aurait subi le joug du Sarrasin ;
 La terre des chrétiens, de leur sang inondée,
 Aurait vu de la croix terminer le destin.
 Si Capet n'eût transmis à sa race royale
 Cet esprit qui partout a fait les nations,
 Paris d'un beau duché serait la capitale ;
 Mais de mille tyrans la hache féodale
 Dominerait encor nos belles régions.

Laissons les philosophes refaire les hommes et le monde à leur manière, et revenons à Benjamin Constant. La chute de l'empereur lui rouvre la France; il s'y précipite avec joie, abjurant son républicanisme du consulat, aspirant peut-être à devenir le ministre d'un roi qui nous rend une tribune. Mais la fortune se joue de cette illusion; et les variations de Constant ne sont pas finies. La veille même du jour où Napoléon va rentrer dans Paris, il lui lance une philippique nouvelle, où le ressouvenir d'un long exil se traduit en injures brutales; et le

lendemain, on le retrouve aux Tuileries parmi les conseillers les plus intimes de celui qu'il a insulté la veille. Il a cru à la transformation du despote. Il va bientôt, comme délégué de l'assemblée des cent-jours, demander à l'étranger le maintien de la dynastie qu'il a repoussée au 20 mars, et l'abandon de celle qu'il a défendue. Déçu dans cette nouvelle espérance, il sent enfin que la palinodie ne lui est plus permise ; il est même réduit à se justifier de celles dont on l'accuse. Mais la polémique lui reste, et devient dans ses mains une arme terrible. Les journaux de l'opposition sont le champ de bataille où il reconquiert sa popularité ; et lié désormais par cette enchanteresse quand les suffrages du peuple le rappellent à la tribune, sauvé peut-être de l'irrésolution par la durée et les colères d'un gouvernement dont il combat les tendances, il se montre le plus ingénieux, le plus infatigable champion de nos libertés. Sa place est fixée. Grandi par ces dix années d'opposition, il craindra même d'abandonner ce côté séduisant de la vie parlementaire, quand la victoire de juillet semble mettre ces libertés à l'abri de tous les retours. Il s'attaque à des fantômes de despotisme ; mais il faut croire à la réalité de ces fascinations ; car il a écrit que l'esprit sans la conscience était le plus vil des instruments ; car il use dans cette lutte nouvelle les restes d'une vie épuisée ; et cette tombe reçoit enfin, sinon le plus grand orateur, du moins le plus éminent écrivain de l'opposition constitutionnelle.

A quatre pas de cet esprit mobile qui ne fut jamais maître de lui-même, et qui n'aurait pas su vivre hors de la scène politique, je retrouve un homme qui s'en est retiré par un noble respect pour une grande infortune. Sous une colonne de marbre blanc repose Caulain-

court (1), un des plus fidèles serviteurs du conquérant, que Benjamin Constant a essayé de flétrir. Il lui eût pardonné ses premiers combats; il eût loué même ce digne fils d'un lieutenant général de Louis XV d'avoir défendu sa patrie contre l'étranger dans les premières armées de la révolution, et d'avoir gagné le grade de colonel au service de la république. Signalé par des actions d'éclat, par une mission diplomatique, par la distinction de ses manières, Caulaincourt, qui fut depuis duc de Vicence, devint le principal agent de la politique du consulat et de l'empire. Envoyé à Pétersbourg pour renouer l'alliance que la mort de Paul I^{er} a rompue, il n'obtient qu'une trêve fort équivoque; mais il y gagne une considération personnelle que ne pourront même altérer aux yeux de l'étranger les variations de son souverain. L'estime du czar et du consul en fera désormais l'intermédiaire obligé des deux puissances, dont l'accord pouvait seul rendre la paix à l'Europe, et dont le choc sera funeste à celui qui aura le malheur de ne pas sentir le prix de cette amitié. Pendant la paix, le duc de Vicence vit à la cour d'Alexandre; pendant la guerre, il combat à côté de Napoléon, il assiste à la chute de quelque empire; et quand, lassé ou vaincu, son empereur présente ou demande la paix à ses ennemis, c'est le duc de Vicence qui transmet ses vœux au chef de la ligue européenne. Son noble caractère fut mis à de rudes épreuves pendant les congrès de Prague et de Châtillon. Aucune des deux parties ne voulait sincèrement la paix. Les rois ne voulaient rien laisser à celui qui avait ébranlé toutes les couronnes; celui-ci espérait

(1) Né à Caulaincourt en 1775, mort en 1827.

tout reprendre. Dans ce rassemblement de rois et de ministres, il n'y avait de parole vraie que celle de Caulaincourt, de conscience pure que la sienne. Il ne le cachait point à Napoléon. Il ne lui avait jamais dissimulé ses dangers ni épargné les conseils. Sa franchise, souvent importune, n'était pas même rebutée par la colère; mais à la chute du souverain qui l'avait fait général et sénateur, dont il avait été le grand écuyer et le ministre, il ne voulut plus en servir d'autre; et renonçant aux honneurs comme aux agitations de la vie politique, il alla vivre et mourir dans une profonde retraite. On a tenté vainement de flétrir cette noble existence. Au moment où le consul ordonnait l'arrestation du duc d'Enghien dans le pays de Bade, le colonel Caulaincourt y arrivait par une autre route, pour excuser auprès de l'électeur cette violation du territoire. Mais il ignorait ce qu'on allait faire du prince. Quand il apprit l'événement sinistre, son cœur en fut brisé. L'expression de ses regrets alla jusqu'à l'indignation. Ce souvenir troubla sa vie; il l'abrégea peut-être, et au moment d'expirer, sa défiance des justices humaines arracha au sentiment de son innocence cette parole suprême : « Je jure que je n'ai été pour rien dans l'arrestation du duc d'Enghien; on ne ment point à Dieu en mourant. »

Ah ! que son ombre se rassure.
 L'histoire a démenti la voix des factions,
 Et l'a vengé d'une imposture.
 Il aimait trop la gloire, il la voulait trop pure
 Pour flatter d'un héros les folles passions.
 Ses grandeurs n'étaient point le prix d'une bassesse.
 Il sut les mériter par de nobles labeurs,
 Et les quitter avec noblesse;
 Et quand de son héros les serviles flatteurs

Couraient le renier aux pieds de ses vainqueurs,
Ce ne fut pas une vertu commune
Que de se dérober au monde, à ses grandeurs,
Pour demeurer fidèle à la haute infortune
De qui l'avait quinze ans comblé de ses faveurs.

Ce noble exemple fut suivi par cet autre général dont une colonne voisine signale la sépulture. Durosnel (1) fut aussi l'aide de camp de Napoléon, et, se condamnant après les cent-jours à une retraite profonde, il n'en sortit que vingt-deux ans après, quand Louis-Philippe l'eut appelé à la pairie. C'était un de ces hommes qui honorent les gouvernements qui les distinguent et les corps politiques qui les adoptent. Ses services militaires ont commencé aussi avec la révolution ; et pour les rappeler à la génération actuelle, il me faudrait raconter encore les plus grandes victoires de la république et de l'empire. Je dirai seulement que depuis la journée d'Austerlitz, où sa brillante valeur le fit sortir de la foule des colonels, il compta parmi nos généraux les plus habiles et les plus intrépides. Durosnel fut placé dans des positions qui exigent autant de prudence que de fermeté. Tels furent les gouvernements de Moscou et de Dresde ; tel fut plus tard, du 20 mars jusqu'à la bataille de Waterloo, le commandement de la garde nationale de Paris, et il y déploya tant de vigueur et de sagesse, qu'en reprenant, au nom des Bourbons, ce commandement si difficile, le général Dessoles crut devoir un témoignage éclatant de la reconnaissance publique à celui qu'il venait remplacer.

En me retournant vers le midi, je remarquai, à dix

(1) Né à Paris en 1771, mort en 1849.

pas de ces deux dernières tombes, une roche noire et brute que surmontait un télégraphe ; et, en m'approchant de cet étrange sépulcre, je vis qu'il appartenait en effet au créateur de cette ingénieuse machine. Le nom de Chappe (1) fut proclamé par la convention avec l'enthousiasme qu'y excitaient à la fois la reprise de Condé sur les Autrichiens, et la rapidité avec laquelle cette nouvelle lui était apportée. Mais la joie de l'inventeur fut bientôt troublée par les rivalités puissantes qui lui contestèrent sa découverte et sa gloire.

C'est ainsi trop souvent que par des injustices
 Les Français ingrats et jaloux
 Ont de leurs bienfaiteurs acquitté les services.
 Un inventeur d'abord est mis au rang des fous,
 On le bafoue, on l'injurie.
 Que veut ce charlatan ? Qu'il porte à Charenton
 Son système et sa théorie.
 C'est Salomon de Caus, c'est Ruolz, c'est Fulton.
 Réduit-il au silence une tourbe incrédule,
 Fait-il aux yeux de tous briller la vérité,
 Il a volé sa gloire, il n'a rien inventé ;
 Son importance est ridicule ;
 Son secret est connu de toute antiquité.
 Et grâce aux envieux, dans ce pays de France,
 Qui de la nouveauté fait sa religion,
 On jouit d'une invention
 Sans subir le fardeau de la reconnaissance.

- Pour atténuer le mérite de l'abbé Chappe, on remonta jusqu'à la colonne de feu de Moïse, au feu du mont Ida, répété par le mont Athos, aux bûchers allumés sur les montagnes de la Gaule; on exhuma les signaux mobiles de

(1) Né à Toulon en 1765, mort en 1805.

l'Anglais Hooke et du Mayençais Hoffmann, la machine de l'avocat Linguet. C'était vrai ; l'art de correspondre par des signaux à de longues distances était connu même des Romains. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, a dit Salomon, il y a près de trente siècles ; et nous ne faisons peut-être que rajeunir de vieilles idées par des formes nouvelles ; mais si cette découverte était sous la main de tout le monde, pourquoi n'a-t-on pas devancé l'abbé Chappe ? L'infortuné prit au sérieux ces critiques de l'envie ; ses jours furent abreuvés d'amertume, et la douleur le conduisit au tombeau dans toute la force de l'âge. S'il eût vécu jusqu'à nous, et cela pouvait être, sa vieillesse eût été accablée par un ennemi plus dangereux que tous les autres : le fil électrique a démoli le télégraphe. La parole, qu'il mettait une heure à transmettre d'un bout de la France à l'autre, y arrive maintenant au moment où elle est prononcée ; et dans dix ans, le souverain de la France causera peut-être avec l'empereur de la Chine.

Nous avons encore bien des découvertes à faire ou à refaire, et surtout dans cet art dont une tombe voisine me rappelle les fatales impuissances. Là repose le chirurgien Heurteloup (1), un des bienfaiteurs de l'humanité souffrante, un de ces hommes dont la vie entière est consacrée au soulagement des douleurs humaines. Comme Percy et Larrey, il a exercé son ministère de charité au milieu des fléaux les plus terribles ; c'est surtout dans les journées d'Essling et de Wagram que Heurteloup fit éclater toute l'activité de son zèle, toute la chaleur de sa philanthropie. Sa touchante sensibilité

(1) Né à Tours en 1750, mort en 1812.

calmait les gémissements et commandait la patience. On voyait qu'il devait les premiers éléments de son art à une de ces femmes pieuses qu'on trouve toujours au chevet des malheureux, et que notre reconnaissance a nommées la Providence des hospices. Les chirurgiens de nos armées ne se lassaient point d'admirer cette vigueur de charité dans une âme sexagénaire ; et pour rendre un hommage public aux vertus de leur doyen, ils firent frapper une médaille pour en perpétuer le souvenir. Heurteloup ne survécut pas longtemps à ce témoignage d'estime. Les fatigues de cette campagne avaient usé les restes d'une vie qu'il avait passée presque tout entière dans les camps et les hôpitaux militaires ; et, trois ans après, ses compagnons et ses élèves vinrent acquitter ici le tribut de leur vénération. Il ne l'avait pas seulement méritée par ses talents et par ses services ; on louait encore l'austérité de ses principes, la justice de son administration et le plaisir qu'il trouvait à faire valoir les services des autres.

Arrivé alors au bord d'un précipice, je remontai vers le nord, et vins déboucher dans une rue de sépulcres, à dix pas d'une spacieuse rotonde, au milieu de laquelle s'élève le buste de Pozzo di Borgo (1), de ce diplomate célèbre, qui, portant à Napoléon une haine implacable, lui suscita partout des ennemis, et ne le lâcha qu'après l'avoir écrasé sous le poids de l'Europe entière. Il avait existé cependant une liaison assez intime entre les deux familles. Pozzo parut même embrasser la cause constitutionnelle ; et les suffrages de ses concitoyens le firent siéger dans la seconde de nos assemblées. Mais les dé-

(1) Né en Corse en 1760, mort à Paris.

sastres de la royauté l'effarouchèrent ; et il ne voulut point qu'après avoir secoué le joug de la république de Gênes, son île redevint la sujette de la nôtre. Il se souvint qu'il n'était pas né Français ; et courut se rallier aux bandes de Pascal Paoli, qui, rentré pour la troisième fois dans sa patrie, venait d'en proclamer l'indépendance. Ce ne fut qu'un rêve, mais je n'ai point la force de blâmer ces élans de patriotisme.

Je n'examine point si contre les Français
 Les Corses révoltés disputaient leurs rivages.
 Qui défend sa patrie a droit à mes hommages,
 Et j'applaudis à ses succès.
 Patrie ! objet sacré du culte de nos pères !
 Idole du peuple romain !
 L'amour qu'on a pour toi touche à l'amour divin.
 Mon sang à ton nom seul bouillonne en mes artères.
 Source des belles actions,
 Il fait les grandes nations ;
 Il produit les héros, les nobles caractères.
 Ah ! malheur aux États qui brisent ce lien,
 Ces préjugés héréditaires !
 Vous voulez, insensés, que les peuples soient frères.
 Vous brisez les devoirs, le nom de citoyen.
 Arrière, niveleurs, rêveurs humanitaires ;
 Qui veut tout aimer n'aime rien.
 Votre immense philanthropie .
 Enlève aux nations cette noble fierté
 Ce puissant aiguillon de la rivalité,
 Qui les pousse à la gloire et grandit leur génie,
 Cet intérêt public qui leur donne la vie.
 Vos rêves de fraternité
 Ne laissent dans les cœurs qu'un égoïsme impie,
 Et vous avez détruit le saint nom de patrie,
 Sans profit pour l'humanité.

Me voilà bien loin de Paoli et du comte Pozzo. Hélas !
 ils dénaturèrent leur cause, ils abjurèrent leur patrio-

tisme et livrèrent leur pays à l'Angleterre, pour ne pas le rendre à la France. C'est Bonaparte qui, des plages de l'Italie, en ordonna la conquête; et la haine que Pozzo avait vouée au lieutenant qui n'avait pas voulu seconder les efforts de Paoli s'accrut encore d'un souvenir qui aurait dû l'éteindre. Il était déjà lié à la cause étrangère par les faveurs et les distinctions dont les rois l'avaient comblé; et il ne rentra dans Paris qu'avec les vainqueurs de l'homme qu'il avait poursuivi vingt ans de son impitoyable colère. Je contemplais cette figure où l'énergie de l'opiniâtreté se confondait avec la finesse du diplomate; et croyant le voir encore au palais des Tuileries comme ambassadeur moscovite, me faisant illusion à moi-même, je lui demandais s'il était bien sûr d'avoir servi les véritables intérêts de l'Europe; si, après les désastres et les catastrophes qui avaient suivi la chute de Napoléon, il n'éprouvait pas le regret de l'avoir abattu. M'élevant au-dessus de tous les partis qui se heurtent et se brisent tour à tour l'un contre l'autre, j'opposais à la ténacité de sa vengeance la chute rapide de trois dynasties, les révoltes de la Hongrie, du Milanais et des États romains, notre capitale bouleversée tant de fois par les convulsions de l'anarchie; et je le sommais de me dire si l'homme qu'il avait contribué à détruire n'aurait pas sauvé les rois et les peuples de tant de calamités; je lui demandais enfin à qui demeurerait la France.

Et une autre voix me répondait: « C'est à moi et à mes amis; » et cette voix, qui était celle de Garnier-Pagès(1), sortait d'une tombe modeste qui touchait presque à celle de Pozzo; et je pouvais croire que ce jeune homme m'a-

(1) Né à Paris.

dressait en effet cette réponse, car il me l'avait faite un jour en descendant de la tribune, où ses ennemis mêmes se plaisaient à l'entendre. Ce républicain n'y avait jamais renié ses opinions ni ses espérances ; mais il avait l'art de les emmieller de tant de précautions ingénieuses, de tant de malicieux avis, qu'en nous amusant de ses mordantes ironies, il avait acquis le privilège de tout dire. Il se moquait de nos illusions avec tant de finesse, il déplorait nos fautes avec une hypocrisie si raffinée, il prédisait notre ruine avec une si touchante bienveillance ; il osait même, pour nous engager à changer de route, nous développer la force, les ressources de son parti, l'organisation de ses bandes ; il nous criait un jour que l'abîme était sous nos pas, que nous étions perdus ; et nous répondions à cette ironie trop véridique par des éclats de rire, par une confiance si stupide qu'elle est encore à peine ébranlée par l'accomplissement de ses prophéties. Mais lui aussi se faisait des illusions dont il serait guéri peut-être en voyant ce qu'il traînait à sa suite. Sa république est revenue, et elle est déjà passée comme les dynasties. Elle reviendra peut-être encore. Tout est possible dans ce pays, hors la durée et la persévérance. Les républicains ne désespèrent point. Ils nous méprisent même assez pour nous dire à l'avance par quelles mesures terribles ils espèrent affermir leur victoire. Ils se trompent ; dussent-ils accomplir leurs menaces, arroser les autels de leur idole de tout le sang de leurs ennemis, ils ne la sauveront pas.

Il naîtra de son sein un bras pour la détruire,
Un Médicis, un Octave, un Cromwell,
Qui, sur ses vils débris élevant son empire,
Saura s'en faire un trône et peut-être un autel.
La république en France est un rêve éphémère,

C'est sous notre climat une plante étrangère,
 Ses fruits sont amers et sanglants.
 C'est une lice ouverte à toutes les démences,
 Une lutte sans fin de haines, de vengeances,
 C'est la guerre aux heureux, aux riches, aux puissants,
 Le triomphe honteux de la force brutale ;
 Et par ses mœurs plus que par ses penchants,
 La France en est rendue à cette heure fatale,
 Où, jouets des partis qui leur rongent les flancs,
 Et par leurs vices dépravées,
 Les républiques énervées,
 Tombent sous les pieds des tyrans.

A côté de Garnier-Pagès est venu se reposer un homme qui avait appris à les détester dès sa jeunesse, et qui avait dérobé deux illustres victimes aux massacreurs de septembre. Élève de Lhomond et de Haüy, que la Terreur avait jetés dans ses prisons, Geoffroy Saint-Hilaire (1) employa tout ce qu'il avait de courage et d'adresse pour les rendre à la liberté la veille même de ces sinistres journées. Ce trait d'affection filiale, qui fut suivi de tant de traits d'humanité et de désintéressement, lui attira l'amitié du vieux Daubenton, qui le força, pour ainsi dire malgré lui, de devenir un de nos plus célèbres naturalistes. Nommé à la chaire de zoologie, il se rappela que l'abbé Tessier lui avait parlé d'un jeune homme passionné pour cette science, et se fit un plaisir de l'associer à ses travaux. On excita en vain sa jalousie, on lui dit en vain ce que devait être un jour ce George Cuvier qu'il introduisait dans sa chaire. Que lui importent ces rivalités, si elles profitent à la science ! Il partage avec Cuvier son domicile, son laboratoire : et les deux amis

(1) Né à Étampes en 1772, mort en 1844.

se vouent au progrès de cette zoologie dont ils sont en France les premiers professeurs. C'est à Geoffroy qu'on dut alors la fondation de la Ménagerie. Mais le savant Berthollet vint bientôt l'enlever à son léopard et à sa panthère pour l'entraîner dans le pays des crocodiles. Il étudia sur les bords du Nil ce redoutable amphibie, et confirma la vérité des descriptions qu'Hérodote en avait faites vingt-trois siècles avant lui. Tous les poissons du fleuve sacré sont analysés par son scalpel, il explore les ruines, les tombeaux, les souterrains, pour retrouver les ibis, les ichneumons, tous les animaux que les vieux Égyptiens ont adorés. Une riche collection est rassemblée par ses soins ; et il vient un jour où les Anglais victorieux osent la réclamer comme une conquête. Le patriotisme de Geoffroy s'en indigna. « Il nous reste assez de temps pour brûler ces trésors de la science, dit-il à ses confrères, les Anglais ne les auront pas. » Les vainqueurs reculèrent devant cette menace. Je ne puis m'empêcher de remarquer ici la bizarrerie des jugements humains. Nous admirons depuis Salomon cette bonne mère qui renonce à la possession de son enfant pourvu qu'il vive, et nous voilà maintenant prosternés devant un naturaliste qui imite la mauvaise mère. Geoffroy fut heureux d'avoir conservé à la France ce qu'il avait acquis par tant de soins et de fatigues. Il reprit ses travaux et ses cours, et l'Institut lui ouvrit enfin ses portes. Cuvier l'y avait devancé, et il en avait manifesté sa surprise. « Soyez le bienvenu, dit-il à Geoffroy, je me reprochais d'occuper une place qui vous était due. » Leurs études zoologiques, leurs travaux sur l'anatomie comparée, partaient cependant de deux idées contraires. Deux systèmes opposés étaient nés de la diversité de leurs vues. Cette différence, renfermée d'abord dans

l'intérieur du Muséum, éclata enfin dans l'Académie. Ils la prirent pour juge. La controverse fut vive et bruyante, elle partagea les académiciens et les savants de l'Europe entière. Ils avaient la même estime pour les deux réputations, la même foi dans les deux consciences. En observant les animaux vivants et les fossiles que la terre rendait au soleil, Geoffroy avait cru voir qu'ils avaient tous le même type, que le principe de leur organisme était le même, que toutes les espèces venaient d'une espèce primitive et antédiluvienne, et que les révolutions du globe, les variations du climat avaient produit les modifications qui constituaient leur diversité actuelle. C'était le renversement du système de Cuvier, qui reposait sur l'éternelle variété et la fixité des espèces. Geoffroy avait pour lui l'autorité de Buffon et de Lamarck. Cuvier n'avait pour lui que la force de ses démonstrations. L'un résuma sa doctrine dans son livre de *l'Unité de composition*, l'autre lui opposa son livre de *la Variété*. La querelle s'envenima; on intéressa Dieu lui-même à la défaite de Geoffroy; et peu s'en fallut qu'un des meilleurs hommes de ce temps ne passât pour un athée. La mort de Cuvier mit fin à la dispute; mais ses livres restèrent; et la sentence de son antagoniste fut tacitement prononcée, sans que le vaincu s'en doutât peut-être. C'est qu'on eût craint d'affliger un cœur aussi excellent, un esprit aussi supérieur. Ses travaux étaient immenses; son génie observateur s'était exercé sur tous les êtres de la création. Personne n'avait saisi avec plus de vivacité leurs analogies; il avait, comme il le disait lui-même, le sentiment des rapports. Personne n'avait mieux pénétré les causes de ces accidents qui dérangent l'ordre de la nature animale. Il avait recueilli dans son *Anatomie philosophique* cette masse

d'observations qui attestaient son génie et sa patience, qui donnaient à ses cours d'histoire naturelle un si puissant attrait; et ce livre fera sa gloire, car, suivant l'expression de M. Flourens, il y a fondé la science profonde de la nature intime des êtres. Il les a vus tels qu'ils sont; il ne s'est trompé qu'en cherchant d'où ils venaient, parce qu'ils s'est laissé emporter par cette ardente imagination qu'on admirait jusque dans ses écarts, et qui lui imprimait cet enthousiasme scientifique dont la vieillesse même n'avait pas émoussé la pétulance.

On sait quel est sur nous le pouvoir d'une idée

Dont s'éprend notre vanité;

Quand l'esprit en est plein et l'âme possédée,

La plus folle à nos yeux passe pour vérité.

Elle exerce sur nous un charme despotique;

Domine la raison, fascine les regards.

Les accidents, les faits et les hasards,

Tout s'emprent des couleurs de son prisme magique;

Tout concourt au triomphe, au but qu'elle poursuit.

Partout, en ville, aux champs et le jour et la nuit,

S'attache à notre esprit cette pensée unique.

Mais ce n'est trop souvent qu'un mirage trompeur,

Pour un ambitieux qui lui doit sa grandeur.

Pour un savant dont elle a fait la gloire,

Combien de fous, signalés par l'histoire,

N'ont embrassé qu'une ombre et suivi qu'une erreur !

L'idée fixe de l'aimable étrangère dont le magnifique mausolée s'élève à gauche de ma route, fut de vivre à Paris et d'y plaire; et, en réalisant ce rêve de sa jeunesse, la baronne de Strogonow a montré cette voie à tant de belles Moscovites qui ont le bon goût de préférer le climat et les plaisirs de notre capitale aux frimats et aux ennuis de leur froide patrie. Après avoir ajouté par sa présence au charme de nos salons, elle a voulu se rap-

peler à leur souvenir par la magnificence de sa tombe, et cette coquetterie posthume obtient le succès qu'elle a ambitionné sans doute; car il est difficile de passer devant cette somptueuse demeure sans s'informer de celle qui l'habite.

A ma droite se dessinent des tombes plus modestes; mais elles portent des noms qui ont figuré avec honneur dans les arts et dans la politique. C'est d'abord Augustin Périer (1), frère de l'illustre Casimir et premier-né de cette famille d'honnêtes gens qui porta dans le commerce une heureuse et loyale habileté, et dans les affaires publiques un esprit droit, une conscience sévère, une grande expérience des hommes et des choses. Après lui venait le peintre Robert Lefèvre (2), dont les portraits ont fait la réputation et la fortune. Il se distinguait par la pureté de son dessin, par une exacte observation de la nature, par cette étude profonde de la physionomie dont Van Dyck semblait lui avoir transmis le secret. Ce mérite se faisait surtout admirer dans les tableaux d'*A-bailard et d'Héloïse*, dont l'attitude, la douleur, la pieuse résignation faisait supposer la ressemblance. J'apercevais encore sur le coteau le buste de mademoiselle Mante, qui dans la dernière génération du Théâtre-Français avait su se faire applaudir à côté de Mars et de Fleury. Je retrouvais plus loin, à l'angle de deux rues, le vieux Gaudin (3), qui, sous le nom de duc de Gaète, administra quinze ans les finances du consulat et de l'empire. L'esprit d'ordre qui l'animait l'avait fait distinguer du fa-

(1) Né à Grenoble en 1773, mort en 1833.

(2) Né à Bayonne en 1756.

(3) Né à Saint-Denis en 1756, mort en 1841.

meux Necker ; mais il s'était retiré devant l'esprit révolutionnaire qui portait le désordre et la confusion dans toutes les branches de l'administration publique ; et il ne consentit à rentrer aux affaires qu'à l'appel de l'homme qui s'était donné la mission de tout réparer. C'est au duc de Gaète qu'on dut la régie de l'impôt foncier, celle des domaines, la fondation de la caisse d'amortissement, tout cet ensemble d'institutions financières qui ont déjà résisté aux trois grandes révolutions dont le souffle a emporté les trônes et les dynasties. Entraîné lui-même dans la chute de l'empire, il ne lui fut pas permis de rentrer dans la vie privée. Élu député de l'Aisne par le bon sens d'un peuple qui connaissait le prix de son expérience et de ses lumières, il défendit son édifice contre une autre espèce de démolisseurs, et ne marqua dans l'opposition que par des critiques modérées que la restauration eut le bon esprit d'accepter comme d'utiles conseils. Elle lui prodigua des témoignages de confiance, le mit à la tête de la banque ; et ce vieillard, étranger à tous les partis, estimé de tous, était loin de prévoir quel gouvernement devait avoir le courage de le renvoyer. Il en fut moins affligé que l'opinion publique ; et comme cette fois le sort n'avait frappé que lui, il alla sans regret oublier dans sa retraite de Genevilliers et sa disgrâce imprévue, et les hommes qui la lui avaient infligée.

J'ai vu dans ma longue carrière
D'autres cœurs et d'autres esprits.
D'égoïsme, d'orgueil, d'ambition pétris,
L'obscurité pesait à leur nature altière,
Il leur fallait honneurs et pouvoir à tout prix.
La perte de ces biens excitait leur colère.
Ils auraient mis l'État et le trône en poussière

Pour écraser leurs ennemis.

Gaudin n'a point connu cette fatale haine.

Ces coups du sort, ces traits de l'injustice humaine

Ne l'ont affligé ni surpris.

Et loin de rechercher une triste vengeance,

Du bien public sans relâche occupé,

Il éclairait encor de son expérience

Ceux mêmes qui l'avaient frappé.

On a prêté des sentiments contraires au confrère, à l'ami dont j'aperçois le nom sur un petit temple qui s'élève à ma gauche dans une rue nouvelle. Parce qu'Étienne (1) avait occupé une assez grande place sous l'empire, on imputait à une ambitieuse rancune l'opposition qu'il faisait aux ministres de la restauration; et certes il était en droit de rendre guerre pour guerre à ceux qui n'avaient pas craint de le chasser de l'Institut. On pensait qu'il avait trempé dans la conspiration du Vingt-Mars; et on pouvait croire en effet qu'il eût donné ce témoignage de reconnaissance à l'homme qui l'avait fait passer d'un état précaire et pauvre à une situation brillante. Mais Étienne n'avait pas même prévu ce retour. Il était sans ambition comme sans haine. Auteur dramatique par goût, journaliste par ordre, doué de tout l'esprit qu'il fallait pour réussir dans les deux carrières, il devint publiciste, parce que tout journaliste devait l'être, et porta dans les questions de gouvernement cet esprit observateur et critique qu'on avait remarqué dans ses pièces de théâtre. Il aimait la liberté comme un enfant de la révolution; et l'indépendance de son caractère s'était même signalée sous l'empire. Il

(1) Né près Saint-Dizier en 1777, mort en 1845.

faut qu'on se souviennne de l'opiniâtreté qu'il mit à repousser du journal officiel une diatribe contre l'Autriche, rédigée par l'empereur. Étienne déclara qu'elle était indigne d'un grand homme, brava la colère de l'auteur, risqua sa place, et força Napoléon lui-même à lui donner raison, à le remercier de son insistance. Il avait donc acquis le droit de défendre la liberté contre une réaction insensée, et son ingénieuse polémique donna naissance à ces *Lettres sur Paris*, si piquantes, si spirituelles, modèles de toutes les revues et causeries qui font la fortune de nos feuilletons. Elles attirèrent vers lui les suffrages des électeurs de la Meuse; et il rechercha à la tribune les applaudissements qu'on lui prodiguait au théâtre et dans le monde, sans oublier jamais que l'ordre et la monarchie étaient aussi nécessaires à la France que la liberté. Son opposition s'arrêta devant le ministère Martignac, et plus tard la politique de Périer n'eut pas de défenseur plus consciencieux. Il pouvait tout obtenir alors pour lui et pour les siens; il assista sans y prendre part à la honteuse curée de la révolution de Juillet, qui, à cet égard, ressemblait à toutes les autres.

La France a vu dix fois ces odieux scandales,
 De la cupidité honteuses saturnales,
 Par qui sont tour à tour profanés et flétris
 Les triomphes de nos partis,
 Quand les bruyants essaims des vautours politiques,
 Chassant, calomniant leurs rivaux abattus,
 S'engraissent à l'envi des misères publiques,
 De la dépouille des vaincus ;
 Et de leurs regards faméliques
 Dévorent nos budgets, incessamment accrus
 Par nos querelles domestiques.

Étienne ne dut sa fortune qu'à ses ouvrages. Les vingt premiers l'avaient fait à peine vivre. Mais le poète dramatique se montra dans *une Heure de mariage*, dans *la Jeune Femme colère*, dans *Brueys et Palaprat*; et quatre ans après, *les Deux Gendres* et *l'Intrigante* le mirent aux premiers rangs de la littérature contemporaine. On lui fit acheter bien cher le succès de son chef-d'œuvre. Satires, pamphlets, caricatures, rien de ce que l'envie put inventer ne fut épargné pour atténuer son triomphe: mais ses *Deux Gendres* sont demeurés victorieux de ce débordement d'injures; et il en est resté un des plus honorables souvenirs de la vie d'Étienne. Censeur obligé de tous les journaux, il pouvait les fermer à ces diatribes; et il en signa vingt fois le passe-port. L'esprit de parti n'a point de ces générosités, et il ne voulut pas même les comprendre. Mais, tout en riant de ces sottises, le public n'en courut pas moins applaudir ses opéras de *Cendrillon*, de *Joconde*, de *Jeannot et Collin*, du *Rossignol*, dont la vogue prodigieuse donna presque de l'opulence à leur auteur. D'autres compositions les suivirent; et dans cette œuvre de vingt-deux années, Étienne ne laissa tomber de sa plume aucun mot qui pût effaroucher la morale publique; il sut être décent jusque dans *Joconde*.

Il ne mit point sa gloire à corrompre les mœurs ;
 Et ne puisa jamais à des sources impures
 Ni ses drames, ni ses peintures,
 Ni le style de ses acteurs.
 Il sut nous charmer et nous plaire
 Sans alarmer la pudeur d'une mère,
 Et respecta ses auditeurs.
 Que dis-je ! savent-ils se respecter eux-mêmes ?
 Et sur qui ne tomberaient pas

Mes satiriques anathèmes?

De quoi vous plaignez-vous, ministres, magistrats,
 Gens de cour, gens du monde et de tous les états?
 Vous vous pressez en foule à ces romans obscènes,
 A ces drames impurs qui dégradent nos scènes.
 Vous courez applaudir, enrichir leurs auteurs,
 Et quand par ces tableaux contre vous déchainée,
 Se rue en nos cités la licence effrénée,
 Vous demandez au ciel d'où viennent vos malheurs!
 Subissez votre destinée,
 Ou changez de plaisirs, de spectacle et de mœurs.

Le nom de la plus indulgente des femmes arrêta ce mouvement d'indignation. J'étais alors devant la tombe de Constance de Theïs (1), qui connue d'abord sous le nom de madame Pipelet, devint plus tard princesse de Salm-Dick, et qui, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, n'abandonna ni ne perdit aucun de ses amis. Elle fut célèbre par sa beauté, elle l'est encore par ses poésies; et son salon fut pendant plus de cinquante ans le rendez-vous des poètes et des artistes. Elle était heureuse de leurs succès et fière des éloges qu'ils accordaient sans peine à son esprit aimable et facile. On a chanté longtemps sa romance du *Bouton de rose*, et son opéra de *Sapho* a été cent fois applaudi. Plus que toute autre de ses contemporaines, elle avait le droit de venger les femmes poètes des épigrammes de Lebrun, qui prétendait leur défendre même d'écrire. Elle mit le public de son parti. Son épître eut un grand succès; et ce genre de poésie devint l'objet de ses préférences. Son vers était franc et naturel, son style avait de la force et de l'élevation; tous ses écrits étaient empreints d'une douce

(1) Née à Nantes en 1767, morte à Paris en 1850.

et généreuse philosophie ; et les hommes de goût la sur-nommèrent le Boileau des femmes. L'esprit ne brillait point seul dans ses œuvres : elle dut à son cœur d'heureuses inspirations, et ce cœur ne vieillit jamais. Les trente dernières années de sa vie se sont écoulées sous mes yeux, et je n'ai jamais connu un caractère plus égal ni une bienveillance plus soutenue. Sa verve était infatigable. Je l'ai entendue pendant une heure converser en vers avec Carion Nisas ; et dans cet assaut d'esprit, la réplique et le trait ne se faisaient jamais attendre.

Cette facilité d'improvisation était un des talents du docteur Pariset (1), mais c'était seulement dans une prose élégante et rapide qui faisait rechercher ses entretiens. C'était le fils d'un paysan, dont le hasard avait développé la prodigieuse intelligence. Neveu d'un marchand enrichi, il perdit sa première jeunesse dans les travaux obscurs d'une boutique ; passa trois ans comme soldat dans les armées du Nord et de la Vendée, étudia par intervalles la rhétorique, la philosophie, l'anatomie, le grec et la médecine, saisissant toutes les occasions de s'instruire, faisant lui-même l'éducation des enfants d'une riche famille ; et se trouva enfin à l'âge de trente-cinq ans un des premiers médecins de la capitale. L'étude particulière qu'il fit alors des épidémies lui valut des missions périlleuses. Il alla observer la fièvre jaune à Cadix, la peste en Égypte ; et, quand le premier de ces fléaux reparut sur notre frontière des Pyrénées, il sollicita le dangereux honneur d'en affronter la violence pour en connaître la nature. Il fut le chef de cette glorieuse expédition de Barcelone à laquelle prirent part les doc-

(1) Né dans les Vosges en 1770, mort à Paris en 1847.

teurs Audouard, Mazet, François et Bailly. L'Espagne a loué le courage de ces dignes Français et les services qu'ils ont rendus à la capitale de la Catalogne. La renommée en a raconté des prodiges ; et la France a déploré la mort de ce jeune Mazet, qui, moins heureux que Pariset et ses compagnons de gloire, ne revint pas pour recueillir avec eux les couronnes que nous tressions pour leurs têtes.

Notre hommage a payé leur zèle magnanime ;
La France a célébré d'une voix unanime

Ces héros de l'humanité,
Et le courage plus sublime
De ces filles de charité,

Qui, ne songeant pas même à nos gloires mondaines,
Vivant pour soulager les misères humaines,

Ont du même fléau bravé la cruauté,

Avec cette sérénité
Dont ces divines créatures
Marchaient autrefois aux tortures
Pour attester leur piété.

Que leurs noms soient un jour recueillis par l'histoire.

Qu'elle honore surtout ce jeune infortuné,

Ce Mazet, qu'en sa fleur la peste a moissonné.

Que les chants des neuf Sœurs protègent sa mémoire.

Que les lauriers et les cyprès

Croissent sur son tombeau pour attester sa gloire,

Son infortune et nos regrets.

Nos théâtres retentirent du nom de Pariset et de ses émules ; le pinceau nous retraça leur image, leurs travaux et leurs périls. Des récompenses nationales leur furent décernées. L'Académie française confia leur éloge à la lyre de nos poètes. Le signe de l'honneur fut placé sur la poitrine de ceux qu'avait respectés le fléau ; et les braves qui l'avaient acquis sur les champs

de bataille, ne rougirent pas cette fois de les voir parer de ce signe honorable. Pariset a survécu vingt-six ans à ce noble épisode de sa vie ; le conseil supérieur de santé, l'hospice de la Salpêtrière l'ont vu déployer à la fois l'activité de son zèle, l'étendue de son savoir ; et, comme secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, en payant un digne tribut d'éloges à la mémoire de ses confrères, il a fait admirer la variété de ses connaissances, et une éloquence qui l'a mis au premier rang des maîtres de la parole.

Ce fut aussi un orateur célèbre et un véritable philanthrope que ce Camille Jordan (1), dont la tombe s'élève à vingt pas de Pariset, en face du sentier que je viens de parcourir. Le trône, la patrie et la liberté furent les objets constants de son affection ; la monarchie constitutionnelle fut la pensée de sa vie entière. Il était né dans cette ville populeuse et commerçante où tout respire ce principe, qui est la source, le fondement de toutes les libertés, qui présente aux peuples tous les avantages de la république, et qui leur en sauve les dangers, les convulsions et les crimes. C'est pour la monarchie constitutionnelle qu'il combattait à Lyon contre les satellites de la Terreur ; c'est pour elle qu'il lutta à la tribune du conseil des Cinq-Cents, avant que le 18 fructidor eût ruiné ses espérances ; c'est pour elle qu'il souffrit deux fois l'exil et la persécution ; c'est pour elle qu'à son retour en France il résista à toutes les séductions du vainqueur de brumaire, qu'il se rallia plus tard aux ministres dont l'ordonnance du 5 septembre était devenue le symbole, et qu'après leur chute il fit entendre

(1) Né à Lyon en 1771, mort en 1821.

à leurs successeurs les nobles accents de l'opposition la plus énergique. C'est pour elle enfin que furent les derniers vœux de son âme, les dernières paroles de sa voix mourante ; et, du haut de la tribune qu'on a figurée sur sa tombe, son buste de marbre semble dire encore aux Français de tous les partis :

Abjurez, abjurez d'inutiles systèmes,
 Et ralliez-vous à ma voix !
 L'union du trône et des lois
 A de tous les Solons résolu les problèmes.
 Vous qui du peuple exagérez les droits,
 Et de la république embrassez la chimère ;
 Vous qui, soutenant l'arbitraire,
 D'un sceptre indépendant voulez armer les rois ;
 Vous qui, d'un dictateur regrettant la puissance,
 Pensez aux lois du glaive asservir l'univers ;
 Et vous, qui du vieux temps nous vantez l'innocence,
 Pour restituer à la France
 Ses préjugés, ses abus et ses fers,
 Laissez là vos erreurs, votre espoir, vos blasphèmes,
 Et ralliez-vous à ma voix :
 L'union du trône et des lois
 Triomphera de vos systèmes.
 Toutes les libertés naitront de cet accord.
 C'est du bonheur public et la source et le gage ;
 C'est votre asile et votre port :
 L'État pour en sortir ferait un vain effort,
 Il retrouverait le naufrage.
 Ballottés, fatigués par un nouvel orage,
 Les passions encor vous feraient louvoyer
 De l'anarchie à l'esclavage ;
 Et les débris de l'équipage
 Dans cet asile encor viendraient se rallier.
 Près de vous, comme vous, d'autres peuples s'agitent :
 Ils subiront votre destin.
 C'est en vain que les rois hésitent ;

Aux peuples qui les sollicitent,
Au torrent de leur siècle ils résistent en vain.
Le monde n'est plus fait pour l'antique servage ;
Et le pacte nouveau qui du siècle est l'ouvrage
Deviendra tôt ou tard la loi du genre humain.
Peuples, souffrez les diadèmes ;
Monarques, respectez les peuples et leurs droits.
L'union du trône et des lois
Doit survivre à tous les systèmes.

Les opinions de Camille Jordan ne seront point le seul motif de mes éloges. Ses vertus privées égalaient ses vertus politiques. Il fut bon époux, bon père, bon ami. Fidèle à son amour pour les Bourbons, il fut le dernier Lyonnais qui, dans les défections du 20 mars, demeura près du frère de son roi. Fidèle à l'amitié, il mérita qu'une amitié célèbre le consolât de ses infortunes. Le savant de Gérando fut le compagnon volontaire de son exil, le gardien vigilant de sa vie, le tendre confident de ses peines. Sa mort fut plus calme que son existence. Il la vit approcher sans terreur. Entouré de ses amis et de sa famille, il essayait de calmer leurs regrets, de leur inspirer son courage. Il s'éteignit lentement au milieu d'eux ; et quatre mille personnes servirent de cortège à sa dépouille mortelle jusqu'à la place où je viens de rencontrer sa tombe. Le regret de sa perte était dans tous les cœurs, son éloge était dans toutes les bouches. Tous pleuraient le citoyen zélé, le Français fidèle, l'orateur éloquent, l'homme de bien qui nous était ravi dans la force du talent et de l'âge. Il n'était pas pourtant sans ennemis. Quel homme, dans les crises politiques, peut se flatter de n'en point avoir ? Ceux qui l'avaient loué comme royaliste sous le Directoire le repoussaient plus tard comme libéral ; et cepen-

dant il n'avait changé ni d'opinion ni de caractère. Il s'est fait, depuis trente ans, un tel abus de mots, que les dénominations les plus honorables sont devenues, dans la langue des passions, les épithètes les plus injurieuses.

Qu'est donc un libéral? un homme juste et sage,
 Dont l'ordre et le repos sont les vœux les plus chers,
 Dont le cœur généreux, abhorraut le carnage,
 Voudrait de ses fléaux affranchir l'univers.
 Ami de la justice, il punit qui l'outrage ;
 Et le trône et la liberté,
 La patrie et la vérité
 Se confondent dans son hommage.
 D'un regard indulgent il voit tous les humains :
 Des lois de son pays observateur sévère,
 A l'égal des tyrans il hait les assassins ;
 Tibère et Ravallac, Charles neuf et Damiens
 Ont une part égale à sa noble colère.

A droite de cette tombe est celle du général Morand (1), d'un des plus braves lieutenants du héros que Camille Jordan avait refusé de servir, et qui le regardait comme un de ses futurs maréchaux. Son nom avait été cité par Desaix, dans sa mémorable campagne de la haute Égypte. Général de brigade à son retour en France, il mérita, dans les champs d'Austerlitz, le grade de général divisionnaire. Il commandait, l'année suivante, une des trois divisions qui, sous les ordres du maréchal Davoust, gagnèrent l'étonnante bataille d'Auerstadt contre les deux tiers de l'armée prussienne. Après la victoire sanglante d'Eylau, où il fut digne de lui-même, il soutint à Czarnowo les quatre assauts d'une

(1) Né à Besançon en 1768.

armée russe. Les journées d'Essling et de Wagram furent pour lui des jours de gloire. C'est lui qui le premier posa le pied sur les terres de Russie, et qui, malgré une blessure grave, emporta la plus forte redoute des ennemis à la journée de la Moscowa. Échappé aux dangers de la fatale retraite de Moscou, il reparait dans les champs de Bautzen et de Dennewitz, et, bloqué dans Mayence après la déroute de Leipsick, il lutte une année entière contre les attaques de nos vainqueurs et le fléau qui dévore ses soldats. C'était un brillant officier, aussi instruit que brave; un caractère chevaleresque, une ame ardente, enthousiaste de gloire. Son désintéressement était poussé jusqu'à l'héroïsme. Père d'une nombreuse famille, il s'en fit le précepteur, n'ayant point assez de fortune pour lui en donner d'autres. Il mourut enfin comme Miltiade; et son cercueil, paré des ordres dont l'avaient honoré Napoléon et ses alliés, aurait traversé peut-être la capitale sur le corbillard du pauvre, si l'État ne s'était chargé de ses funérailles.

Je pris, en quittant ces deux sépultures, le chemin qui s'ouvrait à ma gauche, et, à dix pas de Camille Jordan, je saluai la tombe du statuaire Félix Lecomte (1), qui, plus heureux que cet orateur, ne fut pas interrompu par une mort prématurée dans les travaux qui faisaient sa renommée. Son talent lui fut révélé par l'exemple et le souvenir de son père, par la contemplation des statues qui décoraient le jardin des Tuileries. La pureté de son goût se manifesta dès son adolescence. Il ne parut dans l'atelier de Falconet que pour reconnaître les défauts de cette école, et se hâta d'en sortir pour aller recevoir

(1) Né à Paris en 1737, mort en 1817.

dans l'atelier de Vassé les leçons que cet élève de Bouchardon tenait de son illustre maître. Couronné par l'Académie, fortifié par l'étude des chefs-d'œuvre que renferme la ville de Rome, Lecomte fonda sa célébrité par le groupe de *Phorbas délivrant OEdipe*, et la consolida par un grand nombre de figures et de bas-reliefs dont s'enrichirent la capitale et les provinces. Le plus beau de ces bas-reliefs décore la cathédrale de Rouen. Trois de ses meilleures statues parent les salles de l'Institut, et reproduisent les traits du bon Rollin, du savant d'Alembert et du vertueux Fénelon, de ce prélat philosophe, dont la piété fut si douce, dont la charité fut si active, dont le génie fut pur comme son âme. L'artiste me pardonnera de le quitter ici pour le modèle. Le nom de Fénelon ne se présente jamais à mon esprit sans jeter dans mon cœur les émotions les plus délicieuses.

Dans quel ravissement, sur ses traits vénérables,
S'arrêtent les regards de la postérité!
Que j'aime à contempler ces cœurs infatigables
Dont rien ne lasse la bonté!
Portraits vivants de la Divinité,
Leurs bienfaits sont inépuisables.
Toujours prêts à sécher les pleurs des misérables,
Ils sont l'espoir de la douleur,
Le modèle, l'appui, l'honneur de leurs semblables,
La providence du malheur.

Deux hommes de ce caractère reposent sur le tertre qui est à ma droite, en face du tombeau de Lecomte. Ils n'eurent sans doute ni le génie de Fénelon ni sa tendresse expansive : je ne compare point ce qui est incomparable. Mais ils firent éclater le même zèle pour l'humanité, le même empressement à la servir et à la défendre. Parmentier et Cadet-Gassicourt lui consacra-

rent toute leur vie. bercé, pour ainsi dire, sur les genoux de Franklin, de Condorcet et de Bailly, le jeune Gassicourt (1) n'entra au barreau que pour se vouer à la défense des opprimés. Ce fut lui qui prit les intérêts de ces enfants de la nature, dont Marmontel nous a retracé, sous les noms d'Annette et Lubin, l'innocent concubinage. Il leur fit rendre les biens qu'on leur disputait ; il assura la subsistance de leur vieillesse et de leur famille. Un homme avait dérobé son frère à la vengeance des lois : la nature lui en faisait un devoir ; nos lois lui en faisaient un crime. La Grèce l'eût honoré peut-être : la France l'avait envoyé aux galères. Gassicourt plaida sa cause, et lui fit rendre l'honneur et la liberté. Bientôt des lois plus terribles disposèrent de la vie des Français. Par une dérision criminelle, l'anarchie voulut avoir ses magistrats. Gassicourt ne recula point devant eux. Il arracha le frère de son père des cachots sinistres à la porte desquels frappaient déjà les septembriseurs. Il brava Fouquier-Tinville sur son siège, et l'auditoire fut étonné de ne pas le voir monter sur l'échafaud. La proscription l'atteignit plus tard. Forcé de se dérober à la vengeance des vainqueurs du 13 vendémiaire, son exil ne fut perdu ni pour l'humanité ni pour l'industrie. Inconnu, relégué dans le fond d'une usine, il perfectionna quelques-uns de ces procédés qui diminuent le travail et la fatigue de l'homme. Rentré dans le laboratoire de son père, il fut bientôt au nombre de nos pharmaciens les plus habiles, publia sur la chimie une foule d'ouvrages utiles, et ne profita de son crédit que pour rendre de nouveaux services à l'humanité. Paris

(1) Né à Paris en 1769, mort en 1821,

lui dut l'établissement du conseil de salubrité qui veille sur la santé de ses habitants : il en fut le secrétaire et l'âme. La visite des prisons, l'étude des maladies qui affligent les divers états, la poursuite des charlatans et des empiriques, étaient pour lui des devoirs de tous les jours. Il était de toutes les associations, de toutes les souscriptions qui tendaient au soulagement de l'infortune, à l'encouragement des arts et des sciences, à la propagation des lumières, à notre gloire nationale. Dans une vie aussi pleine, aussi active, on cherche les loisirs qui restaient à sa plume; et si l'on rassemblerait tout ce qu'elle a disséminé sur le théâtre, dans la littérature, dans la politique, dans les mémoires des sociétés savantes, dans les recueils scientifiques, on serait surpris de l'ensemble de cette volumineuse collection. Mais les services de Cadet-Gassicourt ne sont pas de ceux qui mènent à la gloire.

Ces utiles mortels, dont la sollicitude
 Soulage du public les maux et les besoins,
 Qui font du genre humain l'objet de tous leurs soins,
 N'en obtiennent souvent que de l'ingratitude.
 Il reçoit leurs bienfaits, jouit de leurs travaux ;
 Mais de leurs noms à peine il garde la mémoire.
 Pour les hommes brillants il réserve la gloire,
 Et la prodigue à ses fléaux.
 C'est trop peu de l'aimer, c'est trop peu de l'instruire,
 De le servir et de le protéger :
 Pour que le monde nous admire,
 Il faut l'étonner, le séduire,
 Et quelquefois le ravager.

Parmentier (1) avait devancé Gassicourt dans sa mission

(1) Né à Montdidier en 1737, mort en 1813.

de philanthrope , et il l'a précédé encore sur ce tertre où ils dorment l'un près de l'autre. Le buste de Parmentier décore la tombe modeste de cet homme de bien , qui commença sa carrière dans les hôpitaux de l'armée de Hanovre ; et la révolution le prit dans le laboratoire des Invalides , pour le mettre à la tête des pharmaciens de ses armées. La nourriture et la santé de l'homme furent les objets constants de ses études : il décomposa le lait et le sang , pour connaître les aliments les plus propres à renouveler ces deux fluides les plus importants de l'économie animale. Il tourna ses regards vers l'agriculture , cette science nourricière des peuples. Ses analyses suivirent le froment depuis le semoir du laboureur jusqu'à l'officine du boulanger. Ses conseils en dirigèrent la semence , la végétation , la coupe , la conservation , la mouture et l'emploi , et s'attachèrent à multiplier de toutes parts les richesses agricoles de la France. Des couronnes et des médailles lui furent décernées par les états provinciaux et par les académies ; et son zèle fut encore augmenté par ces honorables récompenses. L'heureuse découverte de la vaccine lui fournit bientôt l'occasion d'en donner de nouvelles preuves.

Un horrible fléau, jeté sur nos rivages,
 Moissonnait dès longtemps les générations.
 D'un tribut annuel il frappait tous les âges,
 Et dépeuplait les nations.
 Nul mortel n'échappait à sa triste puissance ;
 Sa cruauté surtout s'acharnait sur l'enfance ;
 De la beauté flétrie il était la terreur.
 Les mères frémissaient à son nom redoutable,
 Et de ce mal impitoyable
 L'art d'Esculape en vain combattait la fureur.
 Dieu prit enfin pitié de la race mortelle.
 L'animal nourricier dont le nom nous rappelle

La fuite et les amours d'Io,
 Cachait sous sa vaste mamelle
 Le remède inconnu de ce cruel fléau.
 Dieu fit choix de Jenner pour en purger la terre.
 Vers les vallons de l'Angleterre,
 Que paissait dans l'oubli l'animal bienfaiteur,
 Jenner fut amené par la bonté céleste.
 Le vaccin fut conquis; et de l'horrible peste
 L'agile renommée annonça le vainqueur.
 Mais aux cris de l'Europe, à sa joie unanime,
 L'implacable artisan des maux de l'univers,
 Le père de l'erreur, du mensonge et du crime,
 S'élança en rugissant du gouffre des enfers.
 « Arrêtez ! disait-il dans sa rage impudente :
 « C'est un affreux poison que Jenner vous présente ;
 « Il mêle à votre sang un germe destructeur. »
 Sa voix contre Jenner arme la politique ;
 La superstition seconde l'imposteur,
 Le préjugé s'y mêle, et du nom d'empirique
 Ose du genre humain flétrir le protecteur.
 Parmentier dans Paris embrasse sa querelle.
 Cent athlètes nouveaux s'unissent à son zèle ;
 De la ligue infernale ils trompent les desseins.
 L'enfer a repris son ministre ;
 La vaccine triomphe, et le fléau sinistre
 Laisse respirer les humains.

Ce bienfait répara les pertes qu'une guerre longue et terrible faisait éprouver à l'humanité. L'accroissement de la population devint si prodigieux, que Parmentier en fut alarmé lui-même ; et la crainte de la famine excita son génie à créer de nouvelles ressources. La pomme de terre fut à ses yeux l'espoir de l'agriculture et la providence d'une population toujours croissante. Ce tubercule, présent du nouveau monde, n'était d'abord considéré en France que comme un objet de curiosité. Notre dédaigneuse opulence méprisait cet aliment ; le préjugé le

repoussait comme une substance fade et dangereuse ; et cette erreur s'était glissée jusque dans l'*Encyclopédie*, qui attaquait tous les préjugés. Parmentier la prit sous sa tutelle ; il en démontra les bienfaits, il en popularisa l'usage. Louis XVI donna l'exemple, les courtisans l'imitèrent ; la table du riche en fut ornée , la table du pauvre en fut enrichie ; et la reconnaissance publique donna le nom de *parmentière* à la racine bienfaisante dont il avait propagé la culture. Par un ingénieux hommage, on cultive la pomme de terre autour de sa tombe. Au pampre du tubercule s'unissent les épis du froment qui fut l'objet de ses premières expériences ; et autour de la grille qui l'environne rampent les verts rameaux de la vigne , où ses dernières analyses avaient trouvé le sucre que les colonies ne fournissaient plus à la métropole. J'étais heureux de contempler ces témoignages du souvenir des hommes pour celui qui s'était si longtemps occupé de leurs besoins. Je m'éloignais lentement de ce tombeau, je me détournais pour y reporter mes regards ; et, pour mieux savourer les idées consolantes qu'il m'inspirait, je m'assis sur une motte de terre d'où je pouvais l'apercevoir encore : mon corps et mon imagination avaient besoin de ce repos, et le sommeil ne tarda point à me surprendre.

Mais à peine sur ma paupière
 Morphée à pleines mains répandait ses pavots,
 Qu'en un bois de lauriers, dont les épais rameaux
 N'y laissaient pénétrer qu'une faible lumière,
 Je crus voir deux mortels d'une allure étrangère.
 Un souvenir confus me rappelait leurs traits ;
 Et, les regardant de plus près,
 Je reconnus la Fontaine et Molière.
 Ils se promenaient lentement,

Ils discouraient paisiblement

Sur les travers de l'homme ; et sur cette matière

On peut discourir longuement.

- « Crois-tu, cher Poquelin, disait le fabuliste,
 « Qu'on se souvienne encor de ton nom et du mien,
 « Que nos écrits sur l'homme aient produit quelque bien ?
 « J'en doute fort souvent, et ce doute m'attriste. »
 « — Non, mon cher la Fontaine, on ne peut t'oublier, »
 Répondait en riant l'auteur du *Misanthrope*.
 « On parlera de toi comme on parlait d'Ésope.
 « Mais le cœur des humains est rude à manier,
 « L'homme est de sa nature un être singulier,
 « Un mélange affligeant de force et de faiblesse.
 « Il pense noblement, il parle avec sagesse.
 « Il est bon juge, excellent conseiller ;
 « Mais quand il faut agir, sa raison le délaisse,
 « Et ce n'est plus qu'un écolier.
 « Tes écrits cependant feront plus que les nôtres.
 « Tes aimables leçons n'ont pas été sans fruit.
 « Prenant l'homme au berceau, tu fais plus que les autres,
 « Et c'est en l'amusant que ta muse l'instruit.
 « — Je ne le croyais pas, répliquait le bonhomme.
 « Ces vers que je rimais sans trop y réfléchir,
 « L'enfance les redit sans les approfondir.
 « Le petit garçon devient homme ;
 « Les passions s'emparent de son cœur :
 « Une robe, un coursier, un glaive,
 « Une femme, un coup d'œil emporte mon élève,
 « Et je ne suis qu'un radoteur ;
 « Tandis que sur la scène, où tu régnaï en maître,
 « On allait chaque jour te voir et t'écouter.
 « Des traits qu'il applaudit l'homme doit profiter,
 « Et dans son cœur ému ta morale pénètre.
 « — Non, répliquait Molière, il y faut renoncer.
 « Mes traits ne portent point, ils ne font que glisser ;
 « Et l'homme est insensible aux leçons que je donne.
 « L'intérêt et l'orgueil l'entraînent malgré lui
 « Dans les mêmes défauts qu'il reprend en autrui ;

« Et, qu'on me damne ou bien qu'on me couronne,
 « Mes vers n'ont perverti ni corrigé personne.
 « Le monde jusqu'au bout aura des Trissotins,
 « Des tartufes surtout, et de plus d'une espèce,
 « Des jaloux maladroits, de méchants médecins,
 « Des vieillards grippe-sous, de jeunes libertins,
 « Des sots infatués de leur pauvre noblesse,
 « Des bourgeois vaniteux courant les parchemins.
 « Les derniers de nos fils feront comme nos pères.
 « On réforme les lois, mais non les caractères ;
 « Et les disciples d'Harpagon,
 « Les coquettes et les pédantes,
 « Les tartufes, les sots, les vieilles médisantes,
 « Ne feront que changer d'habit et de jargon.
 « Mais on en rit du moins : c'est toujours quelque chose ;
 « C'est autant de gagné sur l'ennui que me cause
 « L'impertinence des humains.
 « Nul ne se reconnaît aux portraits que j'expose,
 « Et chacun rit de ses voisins.
 « — Et l'on rira longtemps, car tu m'as fait bien rire
 « Avec ton Sganarelle, et ton vieux Pourceaugnac,
 « Et ton Géronte dans un sac,
 « Et ton Mamamouchi... — Que diable vas-tu dire ? »
 Interrompait Molière en riant aux éclats.
 « Si Boileau t'écoutait, tu n'échapperais pas
 « Aux traits mordants de la satire.
 « Mon cher ami, tu ne t'y connais pas.
 « Tu n'as que du génie, et ne t'en doutes guère.
 « Tu juges comme le vulgaire,
 « Et tu me fais rougir pour mon siècle et pour moi.
 « Je croyais influencer sur le goût du parterre,
 « Le parterre m'a fait la loi.
 « Sans le secours de Sganarelle,
 « Le *Misanthrope* était perdu ;
 « Et, pour y ramener le public infidèle,
 « Au niveau du public Molière est descendu. »
 — Nous ne valons pas mieux, m'écriai-je moi-même.
 Le mauvais goût domine, et les sots de nos jours

N'ont fait que changer de système.

Au public de mon temps il faut des calembours,
Des farces, des danseurs, des romans historiques,
Des vampires sanglants, des bourreaux, des combats,
Des mélodrames, du fracas.

Les vers simples et vrais sont des vers narcotiques :

On veut être étourdi par ses émotions.

On n'ira bientôt plus aux chefs-d'œuvre tragiques

Que pour les décorations.

De Racine et de toi, de l'auteur des *Horaces*,

Des baladins triomphent tous les jours ;

Et Paillasse bientôt, quittant les carrefours,

Osera sur la scène étaler ses grimaces.

J'aurais poussé plus loin ma boutade satirique ; mais ma colère finit avec mon rêve, et je cherchai vainement le bois de lauriers et les grands hommes que j'avais cru voir et entendre. Je ne vis plus que leurs tombeaux ; ils étaient sur une terrasse qui s'élevait en face de moi ; et leur simplicité déshonorante contrastait avec l'orgueilleuse magnificence de la plupart des tombes qui les avoisinaient. Je m'irritai de ce contraste, et, par un sentiment involontaire, je tournai ma pensée vers le dôme majestueux qui domine la capitale. C'est là que devraient reposer Molière et la Fontaine, c'est là que devraient être rassemblées toutes les cendres illustres qui font la gloire de la patrie. Pourquoi le Panthéon n'est-il plus que l'église de Sainte-Geneviève ? Pourquoi la bergère qui a sauvé Paris des fureurs d'Attila n'ouvrirait-elle pas ses voûtes sépulcrales aux autres gloires de la France ? Par quelle étrange et ridicule représaille a-t-on détruit une institution qui honorait mon pays et mon siècle ? Qu'importe son origine révolutionnaire ? Ce n'est pas le bien qu'a produit la révolution qu'il faut détruire, mais seulement ce qui peut en produire de nouvelles ; et le

Panthéon n'était propre qu'à exciter des sentimens généreux, des pensées de patriotisme et de gloire. Si le passage de Marat en a souillé le sanctuaire, l'eau lustrale ne l'a-t-elle pas purifié ? et le souvenir de cette cendre impure empêche-t-il la Divinité d'y descendre à la voix du ministre qui l'invoque ? Si, par un échange de flatteries, la reconnaissance de l'empereur en a prostitué les honneurs à de serviles courtisans, enlevez de ses caveaux ceux des sénateurs qui ne seront pas dignes d'y rester, et portez respectueusement leurs cendres parmi les sépultures vulgaires. Qu'une loi difficile et sévère consacre cette institution sublime ; que le Panthéon devienne la plus noble récompense des grandes actions, des grands talents et des grandes vertus. En mettant un long intervalle entre la mort et l'inauguration, on laisserait à l'opinion publique le temps de reconnaître les droits des candidats à cette sépulture glorieuse. On donnerait à la distribution de ces honneurs suprêmes le caractère imposant des formes législatives ; on entourerait ces majestueuses obsèques de tout l'appareil des solennités religieuses ; et la France ne serait point accusée, par une indécente ironie, de n'avoir plus ni grands hommes ni reconnaissance. C'est pour la France, pour l'Etat, que je réveille ces idées, que j'en provoque le développement, et non pour les hommes illustres dont elles serviraient à honorer la mémoire. Qu'importent surtout aux grands écrivains, comme la Fontaine et Molière, la place et la forme de leurs tombeaux ?

Qu'importe un vain sépulcre aux hommes de génie ?
 Que fait l'étroit espace où dort ensevelie
 La poudre de leurs ossements ?
 Leurs écrits sont des monuments
 Que ne peut renverser le trépas ni l'envie,

Le caprice du sort ni la rage du temps.
Le ciel les a dotés d'une immortelle vie.
Le roi le plus fameux, le plus grand des guerriers,
 Ne laissent qu'un nom dans l'histoire :
Leur immortalité n'est que dans la mémoire.
Les favoris du Pinde existent tout entiers,
 Et le temps ajoute à leur gloire.
 Concitoyen de tous les lieux,
 Contemporain de tous les âges,
Des peuples et des rois recueillant les hommages,
Le chantre d'Ilion survit même à ses dieux.
Ceints des mêmes lauriers qui couronnent Homère,
 Jamais la Fontaine et Molière
De leurs honneurs divins n'épuiseront le cours.
Leur empire est partout où la raison domine,
Et le monde éclairé nous envira toujours
 La gloire de leur origine.

J'avais pris, sans y songer, une route qui était presque en face de leurs tombeaux, quand je fus arrêté par le médaillon du physicien Gay-Lussac (1), que j'avais vu naguère sur les bancs de l'Institut. Sa tombe de marbre blanc est entourée d'un balustre en fonte, trop bas pour servir de défense et même d'ornement. La première fois que le nom de ce savant vint frapper mon oreille, il était avec M. Biot, à deux mille toises au-dessus de ma tête et du jardin des Tuileries, observant les mouvements du baromètre et de l'aiguille aimantée dans ces hautes régions de l'air. Il y remonta seul quelques jours après pour renouveler ses expériences, et s'éleva cette fois jusqu'à près de quatre mille toises. Il avait alors vingt-quatre ans; et le physicien Charles l'avait rassuré sur les

(1) Né à Saint-Léonard en 1778, mort en 1850.

périls de ces voyages aériens. Il en rapporta de l'air qui, à peu de chose près, se trouva le même que celui que nous respirions sur la terre; et il prouva que la constitution de l'atmosphère n'était point modifiée par les distances. D'illustres amitiés s'empressèrent autour de lui. L'infatigable Humboldt, le digne ami de nos savants les plus célèbres, l'associa à ses observations magnétiques en France, en Italie, en Allemagne. Sa vie entière s'écoula au milieu des tubes, des cornues, des cloches de verre, demandant de nouveaux miracles à la merveilleuse pile de Volta, étudiant la décomposition des corps, leur vaporisation, leur déliquescence, la dilatation des gaz et des vapeurs, l'action de l'air sur la cristallisation des sels, combinant les acides, les substances gazeuses, tourmentant le borax, la soude, la potasse, pour en connaître les propriétés diverses. Il discute avec Longchamp sur les nitrères artificielles, avec l'illustre Davy sur la nature du soufre et du phosphore, sur celle du potassium, dont le chimiste anglais défend assez durement la pureté radicale. Il conteste à Berzelius les nouveaux sels que le savant suédois se glorifie d'avoir découverts. Il ne sort pas vainqueur de toutes ces luttes, mais elles font éclater la variété et l'étendue de ses connaissances. Il s'empare de la découverte récente de l'iode, et le mémoire qu'il publie sur cette substance nouvelle dissipe les incertitudes des chimistes sur une foule de questions qu'elle a provoquées. En déterminant les principes constitutifs de l'atmosphère, il essaye comme tant d'autres de deviner la formation des nuages qui recèlent la foudre; mais il est plus heureux dans ses recherches sur l'acide prussique, cette autre foudre muette qui tue l'homme en le touchant. La chimie n'a pas de secrets qu'il n'explique et n'analyse. Il se trompe quelquefois, mais ses erreurs profitent à la

science ; et, à tout prendre, Gay-Lussac laisse après lui une assez grande quantité de découvertes utiles pour que les académies, les facultés, les conseils, les assemblées dont il fut membre se glorifient de son nom, de ses travaux et de sa mémoire.

Après avoir fait quelques pas au delà de sa tombe, je m'aperçus que je déviais de la route que je m'étais tracée ; et je remontai vers la terrasse de Molière, auprès de laquelle je remarquai les sépultures de quatre sénateurs, dont trois au moins auraient pu se plaindre de mes réflexions sur le Panthéon, si, dépouillés maintenant des vanités humaines, ils n'avaient reconnu que leur titre seul ne pouvait leur donner le droit d'être ensevelis parmi les demi-dieux de la France. Le comte Vernier(1) n'en fut pas moins un honnête homme, un excellent citoyen, un sage moraliste : il eut même ses jours de gloire. Dans une séance où la Montagne vociférait contre les conventionnels modérés, il s'écria qu'il était un de ces *scélérats*, et que, loin de fuir devant sa colère, il se dénonçait lui-même. Dans cette autre journée qui fut l'honneur de Boissy d'Anglas, Vernier se hâta de le remplacer au fauteuil que la fatigue le forçait d'abandonner. Le cardinal de Bayane (2), son collègue, reposait auprès de lui. Cet ancien auditeur de rote fut un des princes de l'Église qui vinrent assister le nouvel Étienne au sacre du nouveau Pepin, et ne retourna dans Rome que pour être témoin du repentir qu'inspiraient au pape Pie VII les ingratitude dont il fut abreuvé. Quoiqu'il soit inconvenant peut-être de sourire dans un sujet aussi

(1) Né à Lons-le-Saunier en 1731, mort en 1818.

(2) Mort en 1820.

grave, je ne puis m'empêcher de citer une réponse de cette éminence, qui peint à la fois la tournure de son esprit, et dans laquelle vous reconnaîtrez sans doute l'ami du cardinal de Bernis. Après un grand nombre de sacrifices faits à la nécessité, le pape refusait de consentir à la sécularisation des biens de l'Église italienne. « Votre sainteté, lui dit le cardinal de Bayane, est comme « une jolie femme qui a accordé les dernières faveurs, « et qui se fâche pour un baiser. » Passez-moi cette anecdote, madame, et pardonnez-lui ce mot : il fut du petit nombre de pairs de France qui refusèrent de juger le maréchal Ney.

Je passe au tombeau du général d'Aboville (1), pour reprendre la gravité de mes pensées. Ce tombeau a la forme d'un temple antique. Deux portes de bronze en ferment l'entrée, et deux canons en soutiennent le fronton. Sur l'un des deux sont inscrites en lettres d'or les batailles où ce vieux guerrier a exposé sa vie ; sur l'autre sont les sièges dont il a été le témoin ou le directeur. Sa carrière militaire embrasse cinq règnes divers. Sa réputation date de Fontenoy, de cette journée où le maréchal de Saxe sauva la France sous les yeux de Louis XV. Il était aussi à Lawfeldt. Il se distingua depuis dans cette guerre mémorable

Où, d'un peuple indigné dirigeant la vaillance,
 Le magnanime Washington,
 Noblement soutenu par les preux de la France,
 Arracha sa patrie aux tyrans d'Albion,
 De ses concitoyens fonda l'indépendance,
 Et, bornant son ambition

(1) Né à Brest en 1730, mort en 1819,

A cimenter leur gloire et leur puissance,
 Laisant un grand exemple à la postérité,
 N'exigea point de leur reconnaissance
 , La perte de leur liberté.

Aboville fut le digne compagnon de la Fayette et de Rochambeau, contribua par ses talents et son courage à la capitulation des Anglais dans New-York, et revint en France pour montrer à nos armées du Nord et des Ardennes le chemin des forteresses belges, autour desquelles il avait déjà combattu sous les drapeaux de la vieille monarchie. Son mausolée, comme celui de Kellermann qu'il suivait à la journée de Valmy, renferme deux générations de guerriers. Ses deux fils, ses successeurs à la pairie et généraux comme lui, sont déjà venus l'y rejoindre. L'aîné (1) s'est distingué dans les armées du Nord, de la Moselle et de Sambre-et-Meuse, dans les campagnes de l'Espagne et du Portugal. Le second (2) a combattu avec honneur sur les bords du Rhin, dans les champs d'Italie et de l'Allemagne, et un de ses bras est resté sur la terre de Wagram. Tous trois ont porté le grand cordon de Saint-Louis; et les fils ont montré qu'ils avaient su profiter des leçons du père, et qu'ils étaient dignes d'en porter le nom.

Un grand géomètre, un astronome des plus célèbres est venu se placer devant le temple qui renferme leurs dépouilles mortelles; et son buste en marbre se dessine sur la teinte sombre des portes de bronze. Laplace (3) est le seul de ces quatre sénateurs dont le Panthéon aurait dû recueillir les cendres. Dans son cor-

(1) Né à la Fère en 1773, mort en 1820.

(2) Né à la Fère en 1775.

(3) Né à Beaumont-en-Auge en 1749, mort en 1827.

tége funèbre, auquel se seraient mêlés les représentants de l'Europe entière, quelques voix lui auraient reproché peut-être ses faiblesses politiques, son ministère insignifiant ; mais que font ces faiblesses à la mémoire d'un homme qui est sorti d'une humble chaumière pour s'élever, par la seule force de son génie, à la hauteur de Newton et de Lagrange ? Ses dignités se sont même perdues dans l'éclat de sa gloire. Dès qu'il paraît, d'Alembert le reconnaît pour un des siens. A vingt-trois ans, il démontre l'invariabilité des distances moyennes des planètes au soleil ; à vingt-quatre, l'Académie lui ouvre ses portes ; et son ardeur ne fait que s'accroître. Ses regards embrassent le monde entier. Armé de toutes les ressources que lui donnent les sciences mathématiques, la connaissance profonde de la mécanique, de l'astronomie, de la physique générale, il aborde le magnifique ensemble de la création : il reprend Newton en sous-œuvre, démontre, par les calculs les plus savants, par l'analyse la plus exacte, les théories de son devancier. Il détermine la figure des corps célestes, il explique leurs rapports, leurs mouvements autour de leur centre de gravité : chacun de ses pas, dit Delambre, est une découverte. Il voit ce que les autres n'ont point aperçu, il redresse leurs erreurs ; il donne la raison des inégalités périodiques, des perturbations, des variations qu'ils n'avaient pas comprises ; il en trouve les lois invariables. C'est lui, disait Royer-Collard en parlant de ce vaste système, c'est lui qui, d'imparfait, d'incertain et de précaire, l'a élevé à la perfection, à la certitude, à la stabilité. Les planètes, les étoiles, les comètes, tout se meut dans le ciel d'après les lois qu'il a retrouvées ; il démontre la prévoyance du Créateur ; ses calculs rendent tout facile aux astronomes, aux géomètres qui vont le suivre. Les

deux grands ouvrages sortis de sa plume révèlent au monde l'étonnante profondeur de son génie. Il écrit l'un des deux pour les savants, sous le nom de *Mécanique céleste* ; mais il sait quel petit nombre de lecteurs pourra le suivre dans cette merveille de l'analyse, et il veut que les hommes du monde connaissent aussi l'étendue de ses découvertes, la profondeur de ses études, toute la valeur de son esprit. Il écrit pour eux l'*Exposition du système du monde*, qui n'est, suivant l'expression de Delambre, que la traduction en langue vulgaire de la *Mécanique céleste*. Il refait en passant l'ouvrage de Bailly, l'histoire de l'astronomie, de ses découvertes, de ses changements divers. Il explique l'influence des astres sur notre globe. Un style clair, élégant, met ces grands mystères à la portée de tous. Ce style a tous les caractères de l'antique. Ce livre, qui fait l'admiration de l'Europe, lui donne une place éminente dans les lettres. L'écrivain s'élève à la hauteur du savant ; le maître de la science est aussi un modèle de précision et de clarté, et le vulgaire des hommes est aussi fier qu'étonné de le comprendre.

Une tombe plus modeste sépare celle du grand géomètre du sentier que je parcours. C'est celle de l'Espagnol Garcia (1), qui, après avoir brillé comme acteur et compositeur sur les théâtres de Madrid, de Naples et de New-York, est venu mourir dans notre capitale. Il a lutté avec bonheur contre Boieldieu dans son *Calife de Bagdad*, et son opéra de *Florestan* a été applaudi sur notre grande scène lyrique. Mais le meilleur de ses ouvrages, celui qui nous a le plus charmés, c'est la célèbre

(1) Né à Séville en 1779.

Malibran, sa fille, dont Paris n'a point encore oublié la voix si brillante et si flexible, la physionomie si expressive, la verve si entraînant, le jeu si gracieux et si varié.

J'aperçois à gauche le buste d'un autre artiste qui domine, du haut d'une colonne, cet amphithéâtre de sépultures. Sa ressemblance est frappante, et la fierté de son regard rappelle son premier métier. Gros (1) fut soldat avant d'être un grand peintre. Celui qui devait être le plus grand coloriste de notre école avait quitté l'atelier de David pour chercher à vivre, et n'avait trouvé du pain qu'à l'armée. Mais, le lendemain d'Arcole, il esquissa les traits du vainqueur; et Bonaparte, devinant son avenir, le rendit à sa vocation. Le pinceau de Gros fut reconnaissant, et la reconnaissance lui porta bonheur. Il nous rendit quatre épisodes de la campagne d'Égypte, les journées d'Aboukir, de Nazareth, d'El-Arich, et la visite de son héros aux pestiférés de Jaffa. Le tableau fut digne du sujet; il est resté le chef-d'œuvre de ce maître, et peut-être celui de son époque.

Quelle grandeur respire en ce vivant tableau !
 Comme ces malheureux aux figures livides,
 Ces yeux ternes, hagards, et d'espérance avides,
 Accusent la présence et la peur du fléau
 Qui les poursuit de ses traits homicides,
 Et semble pousser au tombeau
 Les conquérants des Pyramides ?
 Bonaparte le sait, et, pour les rassurer,
 De ce fléau terrible affronte la colère ;
 Sur son front calme et fier il ose leur montrer

(1) Né à Paris en 1771.

Une espérance mensongère,
Sur le bubon fatal porte un doigt téméraire,
Et sourit à l'espoir qu'il leur vient d'inspirer.
Ah ! dans ce trait sublime, inconnu de l'histoire,
Il nous est apparu plus grand, plus glorieux
Qu'aux champs où son regard, son geste impérieux
Maitrisaient la fortune et fixaient la victoire.

Aucun de nos peintres n'a reproduit avec plus de vérité le mouvement tumultueux, les scènes émouvantes d'une bataille. Les toiles de Gros sont vraiment animées, et rappellent celles du peintre d'Alexandre. Son talent brille d'un nouvel éclat dans une composition moins bruyante. Mais quelle finesse d'expression, quelle étude de caractères dans les figures de Charles-Quint et de François I^{er} sous les voûtes de Saint-Denis ! Il fut moins heureux dans les deux épisodes qui signalèrent la fin de la première restauration ; et il était difficile de trouver d'heureuses inspirations dans la nuit du 20 mars, et dans le second départ de la malheureuse fille de Louis XVI ; mais le grand peintre s'y fait reconnaître encore, comme il s'est montré peu de temps après dans la décoration de la coupole de Sainte-Geneviève, qui a couronné son œuvre. Cette peinture murale, et l'artiste qui nous l'a laissée, me ramènent malgré moi à l'idée du Panthéon. Cès fragments animés de notre histoire nationale appartiennent à cette idée ; le peintre y songeait sans doute, et il méritait d'y rester avec eux.

Il n'aurait pas subi l'étrange voisinage de ce gigantesque obélisque qu'un inconnu a élevé près de sa tombe, et dont la hauteur semble le disputer au monolithe de Luxor. J'ai reculé devant ce monument de l'orgueil ; et, en gravissant le tertre voisin pour en mesurer la fatte, mes regards sont tombés sur le nom

du comte de Valence (1). Un cercueil recouvert d'un manteau de cavalier signale cette sépulture d'un général qui comptait un de ses ancêtres parmi les vainqueurs de Bouvines, et qui n'avait pas cru déroger à la noblesse dont il était fier, en combattant pour une révolution qui l'avait abolie. Le comte de Valence avait même défendu les principes de cette révolution avant qu'elle eût éclaté; et les trois premières campagnes de la nouvelle armée furent la plus brillante époque de cette vie militaire. C'est à la tête de tous les grenadiers réunis qu'il prit les premiers canons autrichiens. Il était par sa taille, par la noblesse de son attitude, le chef naturel de cette troupe d'élite. Il combattit avec elle à Valmy, poursuivit le duc de Brunswick jusqu'aux murs de Longwy, s'empara de cette place, et força cet insolent auteur du manifeste de reconnaître l'indépendance d'une nation qu'il avait juré d'anéantir. Nommé général en chef de l'armée des Ardennes, il battit le général Beaulieu, fit capituler la citadelle de Namur, et joignit sous les murs de Maestricht l'aile droite de l'armée de Dumouriez. Contraint de se replier devant les forces du prince de Cobourg, il sauva par une habile manœuvre vingt-huit bataillons de son collègue Miranda; et, dans la fatale journée de Nerwinde, il prévint la ruine de l'armée française par sa contenance héroïque. Les lettres de Dumouriez exaltaient sans cesse la valeur, l'activité du général de Valence; et, lors de la défection du vainqueur de Jemmapes, ces éloges le firent accuser d'une complicité qui eût répugné à son patriotisme. Mais il connaissait trop bien ses accusateurs et ses juges pour tenter même

(1) Né à Agen en 1737, mort en 1822.

de se justifier. Il fit de touchants adieux à son armée, et la terre étrangère le sauva de l'échafaud. Rappelé par le consulat, créé sénateur au début de l'empire, il ne reparut qu'un moment à l'armée d'Espagne, et suivit plus tard Napoléon jusqu'aux murs de Smolensk, où une grave maladie le força de rentrer en France. Investi de la pairie par sa qualité de sénateur, dépouillé de cette dignité pour avoir siégé dans celle des Cent-Jours, rappelé quatre ans après, quand la sagesse de Louis XVIII eut triomphé d'une réaction qui compromettait sa couronne, le comte de Valence ne combattit plus qu'à la tribune, et soutint avec une énergique éloquence les principes politiques de sa vie entière.

Une femme célèbre lui avait donné sa fille, et un promeneur obligeant m'avertit que la tombe de madame de Genlis (1) était à vingt pas au-dessous de celle de son gendre. Je la trouvai, en effet, à cette distance. Mais que lui dire de ses quarante romans, de ses trente volumes sur l'éducation, de ses vingt comédies de salon ? Quels éloges lui adresserais-je, qu'elle ne se soit prodigués elle-même ? La critique l'a punie des exagérations de sa vanité. Mais si elle a été trop gâtée dans sa jeunesse, on l'a trop décriée dans ses vieux jours. Ne disons point, avec Cerutti, que le caractère de ses ouvrages est la monotonie de la médiocrité ; mais ne la mettons point au niveau de Fénelon et de Massillon, comme elle a osé le prétendre. Ses romans ne sont pas dépourvus d'intérêt dramatique. Son style est facile ; il a de la correction, de l'élégance même. Mais il y a dans tous ses livres un pédantisme qui fatigue. Madame de Genlis

(1) Née près d'Autun en 1746.

s'est crue appelée à régenter son siècle ; et cette manie a duré soixante ans, depuis la première page de son théâtre d'éducation jusqu'à ses Mémoires. C'est ici qu'elle se mire à plaisir dans l'immensité de ses vertus, dans l'universalité de ses talents. Elle se vante même de n'avoir jamais dit un mot qui pût attaquer la réputation des gens qu'elle estimait le moins ; et, dans ce même livre, elle médit de madame de Montesson sa tante, du mari qu'elle donne à sa propre fille. Elle déchire madame Cottin et madame de Staël , et Klopstock , et Bernardin de Saint-Pierre, et tous les illustres dont la réputation l'offusque. Il est cependant un nom de femme qui aurait dû arrêter sa plume : c'est la malheureuse princesse de Lamballe. Il y a des morts qui devraient imposer silence à tous les ressentiments ; et quand c'est une rancune de cour qui se réveille après trente ans pour s'égayer sur une telle mémoire, on ne sait plus que penser de celle qui s'est permis cette cruelle fantaisie.

Elle a formé pourtant de nobles caractères,
 Des esprits élevés, des princes généreux,
 Une sœur digne de ses frères,
 Un roi sous qui la France a vu des jours heureux.
 L'histoire, en racontant les vices de leurs pères,
 Dira qu'en leur palais, nettoyé d'adultères,
 Reparut avec eux l'austérité des mœurs,
 Et l'esprit de famille, et l'amour de l'étude,
 Et tant d'autres vertus, que notre ingratitude
 A payé de si grands malheurs.
 Malgré la calomnie et ses lâches blasphèmes,
 De nourrissons pareils Genlis put s'applaudir ;
 Et la postérité, plus juste que nous-mêmes,
 Ne viendra point la démentir.

Pour retrouver mon itinéraire, je reportai mes regards

vers le nord ; et le fameux obélisque m'apparaissant cette fois comme un phare pour éclairer ma route, je m'aventurai, sans le perdre de vue, dans un dédale de tombes, au milieu desquelles je découvris la sépulture du général Berckeim (1), dont le nom a figuré avec honneur dans les relations de Friedland, d'Eckmühl et de Wagram, et que les suffrages des Alsaciens ont fait siéger dans les deux premières chambres de la restauration. Près de lui reposait le diplomate Lehoc (2), qu'un éloge du chancelier de l'Hôpital avait mis en évidence dès les premières années de Louis XVI, et qui, vingt ans plus tard, à la tête d'un bataillon de sa section, défendit les Tuileries contre une populace effrénée. Dans l'intervalle, le comte de Choiseul-Gouffier l'avait emmené à Constantinople comme son premier secrétaire d'ambassade ; et c'est pendant ses courses sur les rives de Troie et d'Athènes qu'il eut l'occasion de rencontrer le poète Delille, dont la constante amitié fit le charme de ses derniers jours. Jeté par la Terreur dans les prisons de Paris, sauvé par les thermidoriens, il reparut un moment dans le monde diplomatique comme ambassadeur du Directoire à la cour de Suède, et abandonna cette carrière pour suivre ses premières inclinations. La tragédie de *Pyrrhus*, fruit de sa muse sexagénaire, le fit briller quelques jours sur la scène française ; et le succès n'en fut interrompu que par l'ombrageuse police de Napoléon, qui, étant alors dans tout l'éclat de sa gloire et de sa puissance, n'avait rien à redouter de la restauration dramatique d'un roi d'Épire. Il n'avait

(1) Né à Ribeauvillers en 1775, mort en 1819.

(2) Né à Paris en 1743, mort en 1810.

plus d'autre ennemi que lui-même, et cet ennemi a été le plus fatal de tous.

La plus factieuse des tragédies était moins susceptible de le compromettre que les folies d'un petit nombre de ses favoris, comme celui dont je rencontre maintenant la sépulture en remontant vers ma route ; mais Junot (1) était un brave à la façon de Lannes et de Ney. La guerre n'avait pas un péril qui pût étonner son intrépidité ; et le sang-froid qu'il montrait, au milieu des boulets et des balles, formait un étrange contraste avec la violence de son caractère. Junot fut une des faiblesses de Napoléon. Il l'avait adopté dès le siège de Toulon, et sa bravoure, que de graves blessures arrêtaient à peine, l'avait élevé au grade de général à la fin de la campagne d'Italie ; en Égypte, il avait, à la tête de trois cents cavaliers, attaqué, dispersé dix mille Arabes, et tué de sa main le général qui les commandait. Comblé de faveurs après le 18 brumaire, il les justifia dans la journée d'Austerlitz par des prodiges d'intrépidité. Mais c'est là tout ce qu'il fallait en attendre. Le commandement d'une armée était au-dessus de ses forces ; et Napoléon ne le reconnut qu'après la malheureuse expédition de Lisbonne, où il l'avait envoyé deux fois comme ambassadeur, pour étudier sans doute le caractère des Portugais. Junot n'y conquist que le titre de duc d'Abrantès, et une fortune immense qu'il dissipa, en moins de trois ans, dans les fastueuses fantaisies d'un satrape. Napoléon ne put le boudier longtemps. Replacé dans une position subalterne, Junot reprit tous ses avantages au siège de Saragosse et pendant la désastreuse campagne de

(1) Né à Bussy-les-Forges en 1771, mort à Montbard en 1813.

Russie ; et l'empereur, séduit encore par les témoignages d'un dévouement inaltérable, lui confia le gouvernement de l'Illyrie. Mais une folie furieuse trahit bientôt le secret de ses emportements, et le précipita dans la tombe avant la fin de sa quarante-deuxième année. Cette mort précoce fut un bienfait du ciel : il ne vit point la chute de celui qui l'avait élevé si haut, et qu'il aimait de cet amour que Patrocle avait eu pour Achille.

Reposons-nous, madame, de ces agitations près de la tombe de la comtesse de Coislin, que madame de Genlis n'a pas plus épargnée que les autres, pour la punir sans doute d'avoir fait l'ornement de la cour de Louis XV. Ne pouvant lui ôter ni sa beauté ni sa grâce, elle la dépouille à plaisir de son esprit, et ne lui laisse qu'une causticité hardie et une apparence superficielle d'originalité. Mais d'autres mémoires ont rendu plus de justice à la comtesse de Coislin, et les hommes qui ont entouré sa vieillesse de leurs adorations rendent encore un éclatant hommage à ses qualités.

Elle avait, m'a-t-on dit, tout l'esprit d'Aspasie ;

Elle avait de Ninon la grâce et les appas ;

Et, malgré sa coquetterie,

Elle s'applaudissait, au déclin de sa vie,

D'avoir franchi la cour sans y faire un faux pas.

La chose est difficile, et je n'en répons pas.

Une femme jeune et jolie,

Dans l'éclat des attraits, dans l'âge de l'amour,

D'adorateurs nombreux sans cesse poursuivie,

Échappe rarement aux écueils de la cour ;

Et, s'il faut répéter les discours de l'envie,

Coislin fut un moment la rivale chérie

De la superbe Pompadour.

Je ne l'affirme point, et ne veux pas y croire :

Les courtisans mentent fort aisément.

Mais quand il serait vrai qu'à ce royal amant
Cette femme adorable eût cédé la victoire,
Je n'oserais blâmer aussi légèrement

Un péché digne de l'histoire.

Mesdames, sur ce point je m'en rapporte à vous.

Figurez-vous qu'un roi soupire à vos genoux,
Que, le front rayonnant des palmes de Bellone,
Ce roi, jeune, galant et beau comme il était,
Soumet à vos appas son cœur et sa couronne :
Mesdames, dites-moi ce que vous auriez fait.

Si j'attendais votre réponse, je resterais longtemps sur la tombe de cette beauté célèbre. Je prends le parti de lui faire mes adieux ; et, guidé par le grand obélisque, je rentre enfin dans ma route, près d'un mausolée de marbre blanc que décorent des trophées militaires. C'est la dernière demeure d'un de nos guerriers les plus honorés et les plus célèbres. Les services de Pérignon (1) le rattachaient à l'ancien régime ; mais sa renommée n'a commencé qu'avec la révolution. C'est en défendant les Pyrénées contre les Espagnols qu'il fonda sa gloire militaire. Il commandait sous Dugommier à la journée de Saint-Sébastien ; et la mort de ce général ayant fait passer dans ses mains le commandement suprême de l'armée, il justifia cette faveur de la fortune en le vengeant dès le lendemain dans les champs d'Escola. Cent redoutes formidables et cinquante mille Espagnols commandés par La-Union protégeaient cet avant-poste de Figuières. La moitié d'une journée suffit à Pérignon pour enlever ces retranchements et les deux cents canons qui les protégeaient. Le désordre des vaincus fut si grand, leur fuite si précipitée, qu'ils eurent à peine le

(1) Né à Grenade, près de Toulouse, en 1754 ; mort en 1818.

temps d'enlever le corps de leur général, et que la forteresse de Figuières n'essaya pas même de résister à l'impétuosité du vainqueur. La place de Roses lui coûta plus de sang et de fatigues; mais la chute de ce boulevard fit éclater toute la fermeté de son caractère. Roses était dominée par une montagne que les assiégeants et les assiégés regardaient comme inaccessible, et dont la gelée avait fait un rocher impraticable. Pérignon ordonna cependant d'y établir une batterie; et comme les ingénieurs et les généraux s'écriaient tous que l'exécution d'un tel ordre était impossible, « C'est l'impossible que je veux, » répliqua Pérignon; et dans peu de jours un chemin de trois lieues fut taillé dans le roc et dans la glace. La montagne fut couronnée de canons et de mortiers, et les assiégés capitulèrent sous la grêle des boulets et des bombes qui pleuvaient sur leurs têtes. Pérignon fut moins heureux dans les champs de l'Italie. Il n'y parut que pour être témoin des victoires de Suwarow; et, après avoir combattu comme lieutenant de Joubert à la sanglante bataille de Novi, il tomba couvert de blessures dans les mains du capitaine moscovite, dont Masséna termina bientôt après les fanfaronnades et la gloire. Napoléon éleva le vainqueur de La-Union et de Figuières aux dignités de maréchal et de sénateur. Il lui confia le gouvernement des États de Parme, le commandement de l'armée napolitaine sous le nouveau roi qu'il avait imposé à cette province de l'Italie; mais quand ce roi, aveuglé par une fausse espérance, voulut se rallier aux vieilles royautés de l'Europe pour accabler sa première patrie, Pérignon protesta contre l'ingratitude d'un insensé qui reniait son bienfaiteur et son origine, et revint offrir à la France une épée qui l'avait toujours servie avec honneur. Il y trouva de nouveaux rois qui surent

apprécier sa noble conduite ; et la pairie fut la dernière récompense de ses services.

Une tombe s'élevait en face de la sienne sur le bord de la grande avenue que j'avais tant de fois quittée et reprise ; et le nom de Gourgaud (1), que cette tombe portait sur une de ses faces, me rappelait encore un des fidèles serviteurs de Napoléon. Quels rapprochements inattendus amène le hasard dans cette confusion de sépultures ! Pérignon me faisait remonter aux premiers succès de nos armes ; Gourgaud me reporte au dernier, au plus terrible de leurs désastres. Que d'événements entre les deux époques ! Gourgaud n'y a pris part que dans les rangs subalternes de l'armée. Il avait commencé sous le consulat, et l'empire l'a laissé colonel. Je n'ai donc à louer que des traits de bravoure personnelle ; et les bulletins de nos batailles l'ont souvent cité avec honneur. Son sang a coulé dans les champs d'Austerlitz et de la Moscowa. Son courage et son intelligence fixèrent les regards de l'empereur, qui créa pour lui le titre de premier officier d'ordonnance ; et sa fidélité répondit à cette haute distinction : il partagea la captivité de son souverain.

Sur ce rocher de Sainte-Hélène,
 Où le vainqueur de tant de nations,
 Le chef de tant de rois, le plus grand capitaine
 Qui jamais eût guidé nos belles légions,
 Est mort loin des pays qui l'avaient eu pour maître,
 Où, dans l'ombre et l'oubli repoussant ses erreurs,
 Dans son premier éclat son nom semblait renaître,
 Grandi par l'infortune, et rehaussé peut-être
 Par la haine de ses vainqueurs.

(1) Né à Versailles en 1783, mort en 1852.

L'altération de sa santé ne permit point à Gourgaud de pousser son dévouement jusqu'au terme fatal de cette captivité; mais il ne revint en Europe que pour dénoncer la barbarie des Anglais, pour exciter la générosité des rois, pour tenter de vaincre la criminelle indifférence d'une épouse infidèle, pour venger son héros des insolences d'un romancier qui s'était fait l'écho de la calomnie et des passions de l'Angleterre, pour mettre la dernière main aux mémoires militaires dont l'illustre captif lui avait confié la rédaction. Ces souvenirs et ces services lui valurent des grades et des dignités sous le règne de Louis-Philippe; mais à la chute de ce prince, dont il était devenu l'aide de camp, il mit trop d'empressement peut-être dans sa soumission à ce bizarre assemblage d'avocats, de poètes et de journalistes, qui prit les rênes de la seconde république, et qui, ne sachant ni l'honorer, ni la diriger, ni la défendre, la laissèrent se dégrader et s'évanouir dans la honte d'elle-même et dans le sentiment de son impuissance.

Au delà de la grande avenue que je traverse encore, repose un autre général qui fut aussi un modèle de fidélité, mais qui montra plus d'opiniâtreté dans son dévouement pour la dynastie d'Henri IV. Je n'en regrette pas moins que les frères de Louis XVI aient exigé du comte de Bruges et de la noblesse de France l'abandon de leur patrie et de leur roi. La première émigration fut une erreur fatale; mais celui qui dort dans cette tombe avec la compagne de sa vie se distingua du moins par la constance de ses principes. Sorti de France avec le comte d'Artois, il n'y rentra qu'avec ce prince, dont il fut, dit-on, l'un des plus intimes conseillers; et si on lui reprochait, comme à tant d'autres, de n'avoir rien oublié ni rien appris, il était en droit de se préférer à ceux qui

oubliaient sans cesse leur passé, et qui n'avaient appris de tant de changements d'état qu'à se prosterner devant tous les soleils levants.

Cette réponse irait droit à ce bruyant archevêque dont j'aperçois le sarcophage à quelques pas sur ma droite, et que la mort seule avait le pouvoir de réduire au silence. L'abbé de Pradt (1) n'eut d'autre rapport avec le comte de Bruges que d'avoir été, comme lui, chancelier de la Légion d'honneur. Il émigra aussi, mais pour échapper à la proscription qui le menaçait comme prêtre, et comme l'un des dissidents de l'assemblée constituante. Sa furibonde loquacité se révéla dès ce moment par de violents écrits, où il dévouait sa patrie à toutes les vengeances de l'Europe. Il ne voyait alors de salut que dans le retour des Bourbons ; mais, après la bataille de Marengo, il n'en vit plus que dans le nouveau règne. Il se souvint qu'il était parent de Duroc, et se fit présenter au consul comme le don Quichotte du pouvoir absolu. Nommé premier aumônier de la chapelle consulaire, il s'intitule l'aumônier du dieu Mars, devient, à force de flagorneries, évêque de Poitiers, archevêque de Malines, baron de l'empire, agent officiel des fatales abdications de Bayonne, ambassadeur enfin à Varsovie, où il compromet étourdiment les intérêts de son maître et la dignité de son caractère. Napoléon le chasse de sa chapelle et le relègue dans son diocèse, dont le clergé le tolère à peine. Mais il dévore son dépit jusqu'à la chute de l'empire ; et le dieu Mars devient alors, sous sa plume, un Jupiter Scapin. Il infecte l'histoire de son ambassade de tout le fiel qu'il avait amassé dans sa

(1) Né en Auvergne en 1759.

disgrâce. Il invente des mots pour donner plus de pittoresque à ses injures. Les prêtres rougissent de lui, les royalistes qu'il a flattés le repoussent; il s'en sépare avec colère, vend son archevêché pour dix mille francs de pension, et le don Quichotte du pouvoir absolu se transforme en champion de la liberté. « Le genre humain est en marche, s'écrie-t-il; on ne le fera point reculer. » Et les pamphlets se succèdent sous sa plume pour appuyer sa prophétie. J'osai un jour lui manifester mon étonnement de sa conversion à la démocratie : « Pourquoi donc? me répondit-il : n'appartiens-je pas à cette immense démocratie sacerdotale, qui prend pour son chef un mendiant ou un gardeur de pourceaux? » Les électeurs de Clermont le prirent cependant au sérieux. Ils furent séduits par le fracas de ses libelles, et l'envoyèrent à la chambre des députés; mais l'opposition elle-même fut effrayée de ses paroles. Il reconnut enfin qu'il ne pourrait dominer l'assemblée; il résigna son mandat, et s'en vint, par je ne sais quel chemin, à la place où je le retrouve. Mais si son âme était (ce qu'à Dieu ne plaise!) dans quelque lieu d'expiation, le silence serait le plus grand supplice qu'on pût inventer pour elle.

J'ai parlé de ses intrigues à la cour de Madrid, et je vois sur ma gauche un groupe de sépulcres où sont venues s'ensevelir de nombreuses victimes de la révolution espagnole. Leur patrie les a punies d'avoir suivi la fortune du roi Joseph; et ces malheureux bannis n'ont pu arriver jusqu'aux décrets de tolérance et d'oubli qui devaient leur rouvrir les Pyrénées.

Leurs compagnons d'exil et de misère
 Ont pu revoir encor le foyer paternel.
 Mais la mort leur ravit une faveur si chère;

Et leur exil est éternel.
 Sur notre terre hospitalière,
 Ils ont terminé leur carrière
 Dans les regrets et dans les pleurs;
 Et, rassemblant ici leurs dépouilles mortelles,
 Ces victimes du sort se consolent entre elles
 De ses inflexibles rigueurs.

Là reposent le savant Moralès, le médecin Garcia Suelto, le marin Guzman de Carrion, la jeune marquise d'Arneva, le comte de Campo Allange, dont la famille, anoblie par Charles III, mérita cette distinction par le patriotisme de son industrie; le général O'farill, qui, après avoir défendu la Biscaye et la Catalogne contre nos Pérignon et nos Moncey, et donné vingt preuves de fidélité à ses rois, ne put résister aux séductions du héros qui les avait détrônés. A côté d'eux s'est rangé le vieux poète Manoël Nascimento (1), que le Portugal éleva au niveau de son Camoëns, en qui la France se plaît à reconnaître un digne traducteur de notre la Fontaine. Notre reconnaissance lui devait une tombe; mais cette dette de la France et du Portugal a été acquittée par le marquis de Marialva, l'ambassadeur de son roi et le représentant de sa nation.

Le magnifique mausolée qui domine ces tombes étrangères, cette rotonde à colonnes, au milieu de laquelle s'élève un autel antique, a reçu la dépouille du plus illustre de ces bannis. Le chevalier Urquijo (2) fut le ministre de Charles IV, et entreprit la régénération de son pays. Disciple de nos philosophes, implacable

(1) Né à Lisbonne en 1734, mort en 1819.

(2) Né en Biscaye, mort en 1817.

adversaire des maximes ultramontaines que notre Bossuet avait foudroyées de son éloquence, il soutint les droits de l'épiscopat espagnol contre les empiétements du saint-siège ; il rêva le rétablissement des cortès, l'abolition de l'inquisition, la saisie des biens immenses de ce tribunal, et l'application de leurs revenus à des établissements de bienfaisance. Le roi était prêt à signer tous ces décrets ; mais la reine et le prince de la Paix, son favori, redoutèrent le crédit qu'allaient donner tant de réformes à celui qui les proposait, et sa perte fut jurée. On effraya la conscience de Charles IV, et le ministre philosophe, le Turgot castillan, fut abandonné à toutes les vengeances des inquisiteurs. Elles se bornèrent cependant à une captivité de deux années. Le roi eut le courage de le protéger, de le rappeler même au ministère ; mais il ne put exécuter aucun de ses projets, et il se retira de lui-même devant les intrigues qu'il ne pouvait déjouer. Instruit des scènes d'Aranjuez, il courut au-devant de Ferdinand pour l'empêcher de se rendre à Bayonne ; et, désespéré de le voir courir à sa perte, il maudit les conseillers perfides qui l'y entraînaient. Comment se trouva-t-il, peu de mois après, ministre de l'usurpateur du trône de ses maîtres ? Espérait-il que Napoléon permettrait à son frère d'adopter les idées constitutionnelles dont il voulait doter sa patrie ? Il faut croire à cette illusion de son patriotisme. Mais l'Espagne ne voulut pas le comprendre ; son indépendance lui était plus chère ; et le chevalier Urquijo, devenu le serviteur de l'étranger qu'elle repoussait, s'attira la haine d'un peuple dont il croyait mériter la reconnaissance. Le marbre de son mausolée nous parle de ses vertus, et l'histoire ne démentira point ce témoignage du respect et de l'affection de ses compagnons d'exil. Il était plus

touché de leur douleur que de sa propre infortune. Il les secourait du peu de bien que lui avait laissé son naufrage; il méritait enfin que le ciel lui eût permis de voir l'accomplissement de ses vœux. L'inquisition n'existe plus; mais l'Espagne se montre peu digne des libertés qu'il rêvait pour elle, et je crains qu'au bruit des déchirements de sa patrie; son âme ne souffre de la perte de ses illusions les plus chères.

Les esprits forts vont sourire de pitié, me renvoyer peut-être au séminaire; et me voilà devant une tombe qui me rappelle que je devais y passer ma jeunesse. Quelques Français sont venus mêler leurs cendres à ces cendres étrangères, et dans le nombre il est un prêtre dont l'étoile modeste se serait brisée contre la mienne, si la révolution ne m'eût fait changer de route. Oui, madame, le curé Fabrègue, dont l'épithaphe est sous mes yeux, a pris dans la paroisse de Saint-Merry la place que m'avait destinée le frère de mon père, dont les vertus et la mémoire sont un objet de vénération pour les vieillards de cette portion de la capitale. Il ne tiendrait qu'à moi de m'imaginer que cette révolution m'a volé une mitre, une barrette même, et de déclamer contre elle à la manière de tant d'autres qui n'y ont perdu, comme moi, que des illusions.

J'aurais, au lieu d'armet, ceint le bonnet carré;

J'endossai l'uniforme au lieu de la soutane.

Je serais dans l'Église un écrivain sacré;

Je suis au pied du Pinde un écrivain profane.

Je me débats contre le dieu des vers :

Je me débattrais dans la chaire.

Je vivrais sans péril au fond d'un presbytère :

J'ai couru les camps et les mers.

Mes pénitents et mes dévotes

Auraient soigné mon lit, ma table et mon caveau :
 J'ai vécu fort souvent de racines et d'eau,

Et dormi sans quitter mes bottes.

Je prêcherais les rois, et, grâce à mon surplis,
 A mes conseils peut-être ils daigneraient souscrire :
 J'en rime quelquefois qu'ils ne daignent pas lire,
 Et celui qui m'a lu se rit de mes avis.

J'ai tourmenté de pauvres hères

Qui portaient leur métier et leurs biens sur le dos :

J'aurais tourmenté des bedeaux,

Des sacristains et des vicaires.

Pour mon oracle journalier

J'aurais pris la *Gazette* ou la *Quotidienne* :

J'en lis souvent une douzaine,

Et ne sais auquel me fier.

L'Église a quelquefois enrichi ses apôtres ;

Bellone et les neuf Sœurs n'ont pas grossi mes biens.

J'absoudrais les péchés des autres,

Et personne aujourd'hui ne me passe les miens.

Mars, Talma, Duchesnois, ont été mes délices :

Je les aurais maudits et bannis du tombeau.

J'admire Voltaire et Rousseau :

Je les aurais brûlés ainsi que leurs complices.

J'ai combattu, sans trop savoir pourquoi,

Contre des nations qui ne le savaient guères :

J'aurais damné tous les sectaires

Qui n'auraient ni pensé ni prié comme moi.

J'aurais humé l'encens et reçu des hommages

En récitant les vers de Salomon :

Les sifflets et le feuilleton

Me font trembler pour mes propres ouvrages.

J'ai lu, plus par devoir que par amusement,

L'ordonnance et le règlement :

Je lirais le missel et dirais mon office.

J'aurais fait des processions,

Des neuvaines, des missions :

J'ai fait la ronde et l'exercice.

J'aurais brigué des mitres, des rochets,

Des évêchés, des abbayes :
 J'ai couru les académies,
 Et joue avec d'autres hochets.
 C'est ainsi que de nous la fortune dispose :
 Mais chaque état a ses ennuis ;
 Et, malgré qu'ici-bas je sois fort peu de chose,
 J'aime encor mieux ce que je suis.

Dans la tombe qui touchait à celle de ce prêtre, reposait le général Letort (1), qu'une balle avait renversé sur le champ de bataille de Fleurus, dans cette victoire d'un jour, qui fut sitôt effacée par le désastre de Waterloo. Napoléon disait de lui que son exemple était comme une étincelle électrique, qui poussait en avant les chevaux et les hommes ; et ce jeune général l'avait prouvé en Italie, en Prusse, à Wagram, à Leipsick, partout où il avait combattu. C'était pour la quatrième fois qu'il arrosait de son sang la terre étrangère ; mais il tomba cette fois pour ne plus se relever ; et quand on songe à cette dernière victoire que la fortune accordait à son ancien favori, quand on se reporte au surlendemain de cette victoire suprême, à ce que la France et l'empereur allaient subir, trois jours après, de malheurs et d'humiliations, il est impossible de ne pas regretter que cet homme, dont la fin a été pour les puissants de la terre une leçon si terrible, n'ait point péri sur ce dernier théâtre de sa gloire.

Celui qui des Français avait ceint la couronne,
 De la fière Albion n'eût point porté les fers.

(1) Né à Saint-Germain-en-Laye le 29 août 1773, tué près de Charleroi en 1815.

Celui qu'à notre tête avait placé Bellone
 N'eût point sur un rocher terminé ses revers.
 Celui qui de vingt rois faisait la destinée,
 Et de qui l'histoire étonnée
 Ne pouvait plus compter les exploits éclatants,
 N'aurait point reculé devant un capitaine
 Dont le nom balança à peine
 La gloire de ses lieutenants.
 Il serait mort du moins au sein de la victoire ;
 Les peuples sur sa tombe auraient juré la paix ;
 Des jours de Waterloo l'importune mémoire
 N'aurait humilié ni troublé les Français ;
 La France aurait repris les fils du Béarnais,
 Et conservé toute sa gloire.

Je quittai ce groupe de sépultures, pour explorer un large plateau où les pierres funèbres, rangées sur des lignes parallèles, n'occupent presque toutes que le même espace de terre : il en faut si peu à l'homme qui n'est plus ! Les arbrisseaux qui les ombragent, les fleurs qu'y entretient la piété des vivants, sont les seuls ornements qui rompent la monotonie de leurs alignements symétriques. Je m'y lançai au hasard, et le premier nom qui m'arrêta me transportait encore de nos derniers champs de bataille au début même de la lutte que nous avons soutenue contre l'Europe. C'est au général Anselme que nous dûmes notre première victoire et notre premier revers. Il enleva Nice aux Piémontais, battit leur armée sous le château de Villefranche, fit hommage aux représentants de la nation des quatre premiers drapeaux pris à l'ennemi, et, battu enfin à Sospello, fut traîné dans les prisons de l'Abbaye, pendant que ses trophées s'acheminaient vers l'église des Invalides. Sa vie militaire est là tout entière. Acquitté par un tribunal qui avait encore la liberté d'être juste, Anselme dis-

parut de la scène du monde ; et quelque temps après il s'en vint, sans bruit et sans éclat, occuper son dernier asile.

Elle fut plus longue et plus glorieuse la carrière du général Férino (1), dont le tombeau touche au mur d'enceinte. Il appartenait à cette même nation qu'Anselme avait combattue ; et, après avoir servi en Autriche comme major, il avait offert son épée à la France, qui le compta bientôt au rang de ses généraux les plus habiles. Il fut dans l'armée du Rhin le digne collègue de Desaix et de Gouvion-Saint-Cyr, et l'un des plus braves lieutenants de Hoche et de Moreau. Il se distingua surtout dans la retraite de cette armée vers le pont d'Huningue, et défendit cette porte de la France avec une rare intrépidité. Napoléon en fit un sénateur, et ne l'employa que dans l'intérieur de l'empire. Mais ses services n'étaient oubliés ni par sa nouvelle patrie ni par le roi Louis XVIII, qui, en le décorant de la croix de Saint-Louis, lui rappela, avec autant d'esprit que de générosité, qu'il avait fait passer de rudes moments à l'armée de Condé.

Je redescendis vers l'occident, et, sous un massif de verdure que j'eus quelque peine à écarter, je découvris la tombe du poète Millevoye (1), qui fut couronné trois fois par l'Académie française, et que le jury des prix décennaux avait désigné pour une récompense plus éclatante. Encouragé par ses premiers succès, il avait pris un vol trop élevé pour la faiblesse de ses ailes. Ce n'est point avec une voix douce et gracieuse qu'on

(1) Né en Piémont en 1747, mort en 1816.

(2) Né à Abbeville en 1782, mort en 1816.

chante les Alfred, les Charlemagne et les Napoléon. Mais lorsque, abandonnant le domaine des passions royales, Millevoye se faisait l'interprète des tendres sentiments de la nature, des douces émotions de la maternité, son génie se retrouvait dans sa sphère. Sa voix redevenait harmonieuse et flexible; et sa lyre, qui semblait trouver des accords nouveaux, répondait par les sons les plus touchants à la vive et profonde sensibilité de son âme. On dit que cette sensibilité lui a coûté la vie, que son cœur était ambitieux comme sa muse, et qu'il a été puni d'avoir voulu imiter les héros, après avoir essayé de les chanter.

Parmi les conquérants de Gnide et de Cythère,
 Il est doux d'inscrire son nom.
 Mais quand on a les traits et la taille légère
 D'Adonis ou de Céladon,
 Il ne faut point aimer comme l'amant d'Omphale,
 Comme le héros de Pharsale
 Ou le vainqueur de Port-Mahon.

Un sculpteur célèbre est venu se placer à dix pas de sa tombe, derrière le magnifique mausolée de l'Espagnol Aguado. Bosio (1) était aussi un étranger; mais il s'était donné à la France, et il l'a honorée par les merveilles de son art. Le roi de Bavière nous a enlevé sa statue de la reine de Westphalie, et son Amour qui lance des traits; mais, à part ces deux marbres, la totalité de son œuvre est restée dans nos palais, dans nos musées, ou sur nos places publiques. Le Louvre garde son berger Aristée, et l'Achéloüs terrassé par Hercule. Sa nym-

(1) Né à Monaco en 1770, mort en 1845.

phe Salmacis, son Hyacinthe, sa Vénus endormie, reçoivent ailleurs les hommages des visiteurs. Son ciseau nous a conservé les traits de la bonne Joséphine, des grands personnages de la cour de Napoléon. La colonne de la place Vendôme compte seize de ses bas-reliefs sur son immense et glorieuse spirale. D'autres temps sont venus, et Bosio nous a retracé d'autres gloires. Le nouveau Louis le Grand de la place des Victoires est son ouvrage, ainsi que les bas-reliefs du piédestal, qui ont dignement remplacé les quatre nations enchaînées aux pieds de l'ancienne statue. Les bustes des frères et de la fille de l'infortuné Louis XVI sont sortis de son atelier. Deux de ses figures, la France et la Fidélité, parent le monument de Malesherbes, de ce grand magistrat qui a défendu le roi-martyr aux dépens de sa propre vie. Ce roi lui-même respire dans un marbre ciselé par cet éminent artiste; et, soutenu par un ange consolateur, il décore la chapelle expiatoire que Louis XVIII lui a consacrée sur la place où cette grande victime avait été ensevelie.

Croyez aux pressentiments, Madame. A dix pas de Bosio, en laissant le mausolée d'Aguado à ma gauche, je me trouve devant la tombe du vieillard qui avait veillé vingt ans sur la place même où s'élève ce chef-d'œuvre du statuaire, et qui l'a signalée à l'auguste fondateur de la chapelle expiatoire. Le hasard avait placé la demeure de Descloseaux dans le voisinage du cimetière de la Madeleine, où la Terreur enfouissait ses sanglantes victimes; et c'est à ce voisinage funeste qu'il a dû sa célébrité. Les régicides espéraient en vain détruire les vestiges de leur crime : l'œil vigilant de Descloseaux avait remarqué la place où le meilleur des rois venait d'être jeté; et, du haut d'une modeste lu-

carne, il veillait sur la sépulture royale. Bientôt la digne compagne de Louis XVI vint l'y rejoindre. La seule grâce qu'elle eût obtenue était de reposer sous la même terre que l'auguste époux dont elle avait partagé le trône et les infortunes; et les regards de Descloseaux veillèrent sur les deux victimes. Il ne fut détourné de ce devoir pieux ni par la crainte d'en être puni par leurs assassins, ni par le spectacle navrant des cadavres illustres qu'ils amoncelaient tous les jours dans ce même cimetière; et quand des jours plus heureux vinrent luire sur la France, il se hâta d'acquérir, de joindre à son domaine le terrain précieux qui renfermait ces dépouilles augustes, et où s'élève aujourd'hui la chapelle expiatoire.

Il orna de ses mains cette enceinte sacrée.
 Un gazon pur et frais couvrit les deux tombeaux ;
 De verdure et de fleurs la terre fut parée,
 Et le saule au cyprès maria ses rameaux.
 La cour à ce vieillard fut toujours étrangère ;
 Mais son cœur généreux, témoin de tant d'horreurs,
 Pouvait-il refuser sa pitié tutélaire
 A ces nobles martyrs des publiques fureurs ?
 Dans ce bocage, où régnait le mystère,
 Il venait chaque jour épancher ses douleurs.
 De ses prières, de ses pleurs,
 Il portait chaque jour le tribut solitaire
 Au roi qu'oubliaient ses flatteurs.
 Si j'en crois des récits que le peuple répète,
 Un soir que sur la tombe il reposait sa tête,
 Le sommeil le surprit dans ce triste séjour :
 C'était la veille de ce jour
 Où l'Église des morts solennise la fête.
 Dans la cité royale avait cessé le bruit ;
 Les vents retenaient leur haleine,
 Et l'airain du palais faisait entendre à peine
 La douzième heure de la nuit.

De la terre à ses yeux s'ouvrirent les abîmes ;
 Et les innombrables victimes
 Qu'elle recérait dans ses flancs,
 Ranimant leur froide poussière,
 Reprenant leur forme première,
 Offrirent au vieillard leurs fantômes sanglants.
 La tombe de Louis en trône était changée ;
 La fille des Césars siégeait à ses côtés ;
 Et, reposant sur eux des regards attristés,
 La tendre Élisabeth près d'eux s'était rangée.
 Les gardes, les soldats, dont le sang généreux
 Avait dans leur palais coulé pour leur défense,
 Environnaient encor ce trône malheureux,
 Que n'avaient pu sauver leur zèle et leur vaillance.
 Là vinrent s'incliner les ombres des Clermonts,
 Des Montmorencys, des Grammonts,
 Des Rohans, des Lévis, des Sombreuils, des Noailles,
 Des Briennes, des Lamoignons,
 Cortège glorieux du trône des Bourbons,
 Antiques ornements des pompes de Versailles.
 Là vinrent les Molé, les nobles magistrats
 Dont s'honoraient Toulouse et les bords de la Seine,
 Et des vierges du Christ la milice chrétienne,
 Et ses pasteurs et ses prélats.
 Là parut Malesherbe, honneur de la patrie,
 L'oracle du temple des lois,
 L'appui du peuple sous les rois,
 L'appui des rois sous l'anarchie.
 De ses tristes enfants il marchait escorté ;
 Et sur ses pas s'avançaient en silence
 Les amants de la liberté,
 Qu'avait sur ses autels immolés la licence :
 Rabaut, du fanatisme ennemi redouté ;
 Le vertueux Bailly, l'honneur de la science ;
 Et la Rochefoucauld, qui, malgré sa naissance,
 Soutint les droits du peuple et de l'humanité ;
 Barnave, dont Paris admirait l'éloquence ;
 D'Esprémesnil et Chapelier,

Et le modeste et savant Lavoisier,
 Qu'avait perdu son opulence ;
 Cazotte, ce vieillard dont la sinistre voix
 Avait prophétisé ce règne sanguinaire ;
 Et le tendre Chénier, et le chantre des *Mois* ;
 Le fier la Chalotais, digne fils de son père ;
 Thouret, qui débrouilla le chaos de nos lois.
 A leur suite marchait une troupe guerrière
 Qui, de la liberté soutenant la bannière,
 Avait de l'étranger repoussé les drapeaux,
 Et qui d'un peuple ingrat n'avait eu pour salaire
 Que des fers et des échafauds.
 C'était le vieux d'Estaing, héros de la Grenade ;
 Biron, dont les amours, ainsi que les hauts faits,
 Nous rappelaient Alcibiade ;
 C'était le vieux Luckner, Dillon et Beauharnais,
 Et le vainqueur d'Hondschoote, et le vaillant Custine ;
 Et dans leurs rangs se montrait l'héroïne
 Qui punit de Marat les horribles forfaits.
 Là, ceux qu'avait absous la royale clémence,
 Les Vergniaud, les Brissot, Fonfrède et Gensonné,
 Grâce à leur repentir, soutenaient la présence
 Du roi qu'ils avaient condamné.
 Mais, loin de cette cour, dans le fond du bocage,
 De leurs remords lui refusant l'hommage,
 Se cachaient les Vincent, les Hébert, les Ronsin,
 Le féroce Danton, l'exécrable Chaumette,
 Et celui qui, du trône enviant la conquête,
 Croyait par des forfaits s'en ouvrir le chemin ;
 Tandis que, redoutant et fuyant leur colère,
 Dans la sombre épaisseur d'un bois plus solitaire,
 Promenant sur la foule un farouche regard,
 Le fantôme de Robespierre
 Avec ses compagnons rugissait à l'écart.
 De cette fête solennelle
 Descloseaux contemplant l'horrible majesté ;
 Et l'on dit qu'en voyant ce serviteur fidèle,
 L'ombre du roi martyr daigna payer son zèle

Par un sourire de bonté.
Agité de reconnaissance,
Descloseaux s'éveille, s'élançe,
Et cherche autour de lui ce funèbre tableau.
Mais l'heure était venue ; et ces pâles fantômes,
Ces muets habitants des ténébreux royaumes
Étaient rentrés dans le tombeau.
Pour la cendre des rois redoubla sa tendresse ;
Et, parmi tous ces jours de joie et de détresse,
De bonheur, de malheur, de gloire et de tristesse ;
Que nous fit la colère ou la bonté des cieux,
Il en vint un où sa vieillesse
Put remettre aux Bourbons ce dépôt précieux.
Sous les voûtes du temple où dormaient ses ancêtres,
Le roi martyr est descendu ;
Et le vieillard fidèle, honoré par ses maîtres,
N'est pas mort sans goûter le fruit de sa vertu.

Trois autres statuaires reposent en face de ce vieillard. Ces artistes se sont groupés dans cette région, comme les guerriers et les orateurs dans deux autres. L'image d'Homère, gravée en relief sur le marbre, me désigne la tombe de Roland (1), dont le ciseau nous a rendu les traits du prince des poètes. Cette statue passe pour le chef-d'œuvre de l'école française. Elle a toute la beauté, toute la pureté d'un antique ; et les artistes ne pouvaient plus dignement honorer la mémoire de son auteur qu'en la rappelant sur sa tombe. Les travaux de Roland se ressentirent des circonstances politiques au milieu desquelles l'avait jeté la destinée. Ses statues de la Révolution, de Napoléon et du grand Condé, ont marqué trois époques de sa vie et de la nôtre. Mais la politique n'a

(1) Né près de Lille en 1746, mort en 1816.

rien à faire ici ; la palette et le ciseau se doivent à toutes les gloires, à toutes les grandeurs de leur siècle. Que de chefs-d'œuvre n'aurions-nous pas à regretter, si le peintre, l'architecte, le statuaire se soumettaient aux scrupules, aux tyrannies exclusives de l'esprit de parti ! La même main n'a-t-elle pas dessiné la séance du Jeu de paume et le Couronnement de l'empereur ? Le ciseau de Roland pouvait honorer le vainqueur de Rocroi après celui d'Austerlitz. Il ne fut point supérieur à lui-même dans ces ouvrages, car il n'y a rien au-dessus de son Homère ; mais il y fut encore l'égal de ses rivaux les plus illustres ; et les bas-reliefs qui ornent le péristyle de Sainte-Geneviève et la cour du Louvre, les statues de Tronchet et de Malsherbes, le buste du sculpteur Pajou, dont il fut l'élève et l'ami, attestent à la fois la pureté de son goût et la fécondité de son génie.

Dejoux (4) l'avait précédé dans la carrière ; et sa passion pour la sculpture s'était manifestée dans la contemplation des chefs-d'œuvre dont le Puget avait enrichi la ville de Marseille. Mais Dejoux était pauvre, et il eut besoin de toute son énergie pour surmonter les dégoûts, les privations et les fatigues qu'il eut à traverser. Les progrès de son talent les lui firent oublier. Une statue de saint Sébastien attira sur lui les regards de l'Académie, qui s'empressa de lui ouvrir ses portes ; et les marbres d'Ajax, de Catinat et de Philopœmen assurèrent son immortalité. Une renommée colossale allait sortir de son atelier pour couronner le dôme du Panthéon, elle est réduite à languir dans une galerie ; mais elle n'est point perdue pour la gloire de son auteur, et cette

(4) Né près d'Arbois en 1732, mort en 1816.

gloire ne sera pas même effleurée par le souvenir d'une statue moins heureuse qui devait orner la place des Victoires. Le chagrin que lui fit éprouver cette erreur de son génie empoisonna les derniers jours de sa vieillesse. Mais la postérité n'a vu que ses chefs-d'œuvre, et les justes éloges qu'il en a déjà reçus ont dû le consoler des vives critiques de l'envie.

Les marbres qu'anima son immortel ciseau
Du bronze de Desaix effacent la mémoire.

Quand les fils d'Apollon descendent au tombeau,
On ne leur compte plus que leurs titres de gloire.

L'Agésilas et l'Attila,
Enfants dégénérés d'une verve affaiblie,
N'ont point de ses honneurs dépouillé le génie
Qui nous a peint Horace, et le Cid, et Cinna ;
Et le barde immortel dont la fertile veine
Du vainqueur de la Ligue a chanté les vertus,
En dépit de Minos, d'Agathocle et d'Irène,
N'en demeure pas moins un des rois de la scène
Où brillent Mahomet, et Mérope, et Brutus.

Un chagrin plus funeste, et dont la cause est encore un mystère, a précipité dans une tombe voisine le jeune et malheureux Calamard (1), qui marchait à grands pas sur les traces de Roland et de Dejoux. Une mort imprévue nous l'a ravi dans la force du talent et de l'âge. Ses belles statues de Vénus, du général d'Hautpoul et de Napoléon n'étaient pas encore achevées, quand le ciseau créateur est tombé de ses mains mourantes. Son atelier renfermait d'autres ébauches qui promettaient un grand artiste de plus à la patrie de Girardon et de Pigale, à l'art de Phidias et de Praxitèle. Ceux qui rencontrent

(1) Né à Aix en 1779, mort en 1847.

dans les salles du Louvre la charmante figure d'Hyacinthe blessé sont tentés de demander dans quelle contrée de la Grèce on a déterré ce marbre vivant, et regrettent qu'un artiste aussi habile n'ait pas vécu plus longtemps pour sa gloire et pour celle de son pays.

Un beau sarcophage de marbre blanc s'élevait au-dessous de ces trois tombeaux, et m'annonçait une mort plus récente, car il contrastait avec la simplicité des sépultures que je venais de parcourir. Je voyais dans ce sarcophage un progrès de ce luxe qui a pénétré dans nos nécropoles comme dans nos grandes villes; et son influence était d'autant plus manifeste, que cette tombe appartenait au plus simple et au plus modeste des hommes. Amédée Jaubert (1) fut un orientaliste célèbre et un voyageur infatigable. La connaissance des langues de l'Orient lui valut la protection de Bonaparte, qui l'emmena en Égypte comme interprète; et il devint ainsi l'intermédiaire obligé de toutes les relations du vainqueur avec les peuples qui lui disputaient sa conquête. D'autres missions l'attendaient à son retour en France : le repos avec Napoléon était chose impossible, quand on lui était nécessaire. Ce n'était point assez que son nom fût devenu l'entretien de ces contrées, il voulait y maintenir, y propager son influence; et Jaubert visita, par son ordre, les cours de Constantinople et de Téhéran. La relation de son voyage en Perse offre une longue suite d'aventures et de dangers où sa vie fut vingt fois menacée; mais les périls ne faisaient que stimuler son courage. Il retourna dans ces contrées sauvages pour doter l'industrie française de ces chèvres précieuses qui fournis-

(1) Né à Aix en 1779, mort en 1847.

sent la matière des riches tissus de l'Inde. Transformé en berger, il en rassembla douze cents ; et, après des fatigues inouïes, il eut le bonheur d'en amener un tiers en France à travers les rochers du Caucase, les vallons de la Géorgie, les flots de la mer Noire et de la Méditerranée. Ses services et ses études lui ouvrirent les portes de l'Institut ; et après avoir joui quelques jours des honneurs de la pairie, il vint se reposer ici des fatigues qui avaient épuisé sa vie.

Je suivis le mur d'enceinte qui se prolongeait à ma droite, et je marchai quelque temps sans trouver un nom qui attirât mes regards ; mais je fus arrêté par une inscription dont la sagesse profonde faisait la satire de tant d'épithètes vaniteuses que j'avais rencontrées sur ma route : *Il importe peu!* disait cette pierre tumulaire ; *il importe peu!* dernier mot d'un philosophe qui avait apprécié peut-être à sa juste valeur l'opinion des hommes, et qui aurait bien dû nous dire s'il avait joui de quelque bonheur dans un monde qu'il abandonnait avec tant d'insouciance. Il y resta sans doute moins de temps que le vieux marquis de Ximenès ou de Chimène (1), qui est venu se cacher dans ce coin du cimetière, après avoir essayé de briller sur la scène de Corneille et de Racine. Je l'ai connu dans son extrême vieillesse, il s'intitulait alors le doyen des poètes sifflés et des maris trompés ; mais il est, après Clairon, le doyen des habitants de cette nécropole. Il passait sa vie dans les coulisses et dans le foyer du Théâtre-Français, s'amusant lui-même de ses anciennes prétentions à la renommée de poète dramatique. Après la campagne de Fontenoy, où il avait

(1) Né à Paris en 1726, mort en 1817.

fait preuve de bravoure, il avait hasardé trois tragédies sur un autre champ de bataille, et n'avait pas été aussi heureux que son roi. Des poèmes, des discours en vers, des satires contre l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*, complètent son bagage littéraire; mais ni ses vers ni sa prose ne l'auraient sauvé de l'oubli, si la prose et les vers de Voltaire ne le soutenaient dans la mémoire des hommes. C'était un des enfants gâtés du vieillard de Ferney et de sa nièce; et, grâce à ce patronage, son nom vivra plus longtemps que bien des auteurs dont pendant cinquante ans il s'est fait un malin plaisir de prédire les chutes.

A l'extrémité du sentier repose l'amiral Lalande (1), un des meilleurs officiers de notre marine militaire, dont l'expérience avait devancé l'âge, et dont la mort prématurée a excité les regrets de la France entière. Sa tombe est écrasée par deux colosses tumulaires qui terminent la grande avenue que je traverse pour la dernière fois. La première de ces sépultures est un monument élevé par la douleur d'une mère célèbre que la mort a séparée trop tôt de sa fille, et que soutient encore l'espoir de l'y rejoindre; mais je ne conçois pas l'étrange fantaisie qu'a eue Félix de Beaujour (2) d'élever cette colonne gigantesque sur son cercueil, et de la couronner par une boule de bronze doré, dont la forme et le sens échappent aux regards fatigués de ceux qui la contemplent. Je cherche dans les souvenirs de son passage au tribunal ou des consulats généraux qu'il a exercés en Suède, en Grèce, aux États-Unis et à Smyrne, si cette colonne fait allusion

(1) Né en Dauphiné en 1765.

(2) Né en Provence en 1769, mort à Paris en 1836.

à quelque événement de sa vie ou à quelque découverte de son esprit observateur. Mais je n'ai pas le temps de m'en assurer; j'ai besoin de reposer mes yeux sur une tombe plus modeste, où dort un homme qui, dans une circonstance difficile, signala sa justice par un de ces mots qui peignent un caractère, et que l'histoire recueille pour en faire la leçon de l'avenir. Clavier (1), dont la colonne Beaujour est venue troubler la solitude, était un des juges de Moreau. Les courtisans de Napoléon, au lieu de l'éclairer sur les suites honteuses d'une aussi éclatante injustice, allaient solliciter les suffrages accusateurs du tribunal. « Condamnez Moreau, disaient ces impudents flatteurs de l'iniquité, prononcez la sentence de mort : le premier consul lui fera grâce. — Et qui nous fera grâce à nous-mêmes? » répondit le vertueux Clavier, avec l'accent d'une juste indignation. Cette parole sublime causa la disgrâce de celui qui l'avait prononcée; il fut rayé du tableau des juges par une de ces brutalités qui déconsidèrent la magistrature aux yeux du peuple, en le faisant douter de l'impartialité des magistrats que n'atteignent point ces épurations. Clavier se réfugia dans le sein des lettres, qui faisaient les délices de sa vie, et qui lui avaient déjà ouvert les portes de l'Institut : la France le comptait parmi ses hellénistes les plus célèbres; elle doit à ses travaux les traductions de Pausanias et d'Apollodore, de nombreux mémoires sur l'antiquité, et une histoire de la Grèce depuis son origine jusqu'à l'expulsion des Pisis-tratides. La langue; l'histoire; la littérature de ce peuple lui étaient si familières, qu'il était pour ainsi dire

(1) Né à Lyon en 1762, mort en 1817.

plus Grec que Français par son esprit et ses affections. Ah ! ce savant modeste, cet homme simple et vrai, nous a laissés trop tôt pour son bonheur ! Il n'a point vu la résurrection de ce peuple dont il aimait tant les ancêtres. Avec quel transport n'eût-il pas salué ce phénomène de l'histoire, ce nouveau miracle de la raison humaine !

Eh ! quel cœur généreux, quel esprit éclairé
 Peut contempler avec indifférence
 Le réveil glorieux, l'héroïque vaillance
 De ce peuple régénéré ?
 Quelle politique inhumaine,
 Des rois de l'Europe chrétienne
 Arrêta si longtemps les bataillons vengeurs ?
 Aux cris de ce peuple intrépide,
 Au bruit des sanglantes horreurs
 Qui souillaient les cités d'Homère et d'Aristide,
 Ils devaient tous armer leurs bras réparateurs.
 Mais des valets de cour, des plumes mercenaires
 Insultaient à la Grèce, à ses calamités,
 Et, des fils du croissant dignes auxiliaires,
 Osaient justifier leurs lâches cruautés.
 Ils traitaient les tyrans de maîtres légitimes,
 Et leurs esclaves, leurs victimes,
 Étaient des bandits révoltés ;
 Leurs triomphes étaient des crimes.
 Des crimes ! juste ciel ! Que sont donc les vertus ?
 Que sont la justice et la gloire ?
 Pense-t-on flétrir la mémoire
 De Thrasybule et d'Aratus ?
 Honneur à ces héros, qui de la tyrannie
 Ont vengé la noble patrie
 De Sophocle et de Phidias !
 Leur cause est légitime, elle est sainte, divine :
 Ils sont les dignes fils du grand Léonidas
 Et des vainqueurs de Salamine.

Puissent-ils maintenant, dans le sein du repos,
Dans le sein de la gloire oubliant leurs misères,
Heureux libérateurs des foyers de leurs pères,
Achever par les lois l'ouvrage des héros !

Je m'arrête à temps, Madame ; car je suis en face du plus grand sceptique de notre siècle. Je viens de rencontrer, au delà d'un sentier qui part de l'extrémité de la grande avenue, le sarcophage de Charles Nodier (1), et son buste semble s'empreindre d'ironie pour se moquer d'un enthousiaste qui croit encore aux progrès de la civilisation et à la sagesse des peuples. Nodier n'y croyait plus, et ne prenait plus rien au sérieux ; il jouait avec les faits, les opinions et les passions ; il se jouait de la crédulité de ses lecteurs, de leur admiration même. On l'a dit républicain, c'est possible : l'indépendance de son caractère a pu le lui faire croire ; et d'ailleurs qui ne l'est pas au sortir du collège ? Mais à peine compte-t-il dans le monde, qu'il est signalé parmi les royalistes. Dès que l'empire lui apparaît, il lui lance une vigoureuse philippique sous le titre de *la Napoléone*, dont la couleur est fort équivoque. C'est au nom de la liberté qu'il parle à celui qui veut l'étouffer, et les deux partis se servaient alors de ce nom magique. Ce qui n'était pas douteux, c'était le talent que révélait cette ode ; la colère l'élevait même jusqu'au sublime. Ce qu'elle révéla encore, c'est la noblesse de son caractère. Il n'a point signé ses vers ; mais on persécute des innocents, et alors il se nomme ; il se dévoue à toutes les vengeances du terrible ennemi qu'il a blessé. La prison, l'exil, les privations d'une vie errante, il subit tout ; mais cet

(1) Né à Besançon en 1783, mort en 1844.

exil, ces privations, il se les impose pour ne pas retomber sous les influences qui l'ont poussé au seul trait d'audace de sa vie. Son désenchantement a commencé, il cherche des distractions dans l'étude : s'il rencontre des livres, il les dévore, il les commente ; si les livres lui manquent, il étudie les insectes, et il publiera plus tard des mémoires sur l'entomologie. Ses amis s'inquiètent de son sort ; il était fait pour en avoir, car il n'était au fond l'ennemi de personne. On veut en faire un professeur, idée bizarre comme sa destinée : l'Université le repousse, et sa colère ne se réveille plus. Il est désabusé de tout ; mais, en courant après une bibliothèque au fond de l'Illyrie, il tombe dans le cabinet d'un lieutenant de Napoléon, et il y reste comme le secrétaire intime d'un régicide converti et transformé en grand seigneur. L'intimité du duc d'Otrante n'était pas faite pour le guérir de son scepticisme. Cependant, à la chute de l'empire, Nodier revint à Paris confesser son amour pour la dynastie qu'avait relevée la fortune, et dont il n'obtint, au bout de dix ans, que la direction d'une bibliothèque. Il s'était fait dans l'intervalle journaliste, philologue et romancier pour vivre, et sa réputation avait grandi. Mais n'exigez pas de lui que son esprit se renferme dans les limites d'un sujet. Que lui fait le titre de ses livres, de ses biographies ? Il va où son imagination l'entraîne ; sa pensée vague au hasard, mais toujours à la recherche d'un monde idéal qu'il ne peut définir. Il ne veut point de ce qui est, il s'indigne contre le passé, s'ennuie du présent, et s'impatientie contre un avenir qui ne répond pas à sa fantaisie. Il devient romantique en littérature, parce que cette école est en quête de quelque chose qui ne soit pas ce qui a été. Il lui ouvre son salon, il la loue de ce qu'il

en espère, et rit ailleurs de ce qu'il applaudit chez lui. Mais ses écrits, sa parole sont d'un esprit original, brillant ; les traits piquants y abondent comme les surprises. Il a donné à son siècle ses lectures les plus amusantes ; mais ne lui prêtez pas de convictions. Il a injurié l'Académie, et il a voulu en être ; et l'Académie l'a reçu, non pour arrêter ses sarcasmes, ce n'était au pouvoir de personne, mais pour jouir de son esprit, pour profiter de son érudition. Son bonheur était de soutenir des paradoxes ; et il les soutenait avec une dialectique si merveilleuse, une élocution si facile, si figurée, un accent si vrai, si pénétré, qu'après deux ou trois sourires d'une surprise incrédule, nous l'écoutions comme s'il eût développé la vérité la plus évidente. Sa place était au Vatican, dans les procès de canonisation, où jamais avocat du diable ne l'aurait égalé. Il est mort aimé, regretté de tous ; mais le jour où sa ville natale lui a voté une statue, son ombre a dû bien rire de ses concitoyens.

A cinq pas de sa tombe et sur la même ligne, une pyramide de marbre, surmontée d'un buste de bronze, renferme la dépouille d'un écrivain moins frivole, mais qui a souvent présenté notre siècle sous des couleurs si affreuses, que, pour ne pas fuir le monde, on a besoin d'accuser le peintre d'exagération et de calomnie. Cet écrivain, ce peintre est Honoré de Balzac (1), qu'une mort imprévue a ravi dans la force de l'âge aux jouissances d'une réputation qu'il avait enfin établie par une lutte incessante contre les caprices de la fortune et les vicissitudes de l'opinion littéraire. Son œuvre a plus

(1) Né à Tours en 1799, mort en 1850.

d'harmonie et de suite que sa vie si bizarrement contras-tée de cynisme et de faste. Cet œuvre se compose de soixante romans ou nouvelles, satires animées d'une société où cependant il aimait à vivre. Byron l'avait gâté comme tant d'autres ; mais la sauvage misanthropie du poëte anglais était réelle : nos Byrons ne sont que des parodistes. Balzac a donné à l'ensemble de ses compositions le titre de *Comédie humaine*. Ses innombrables personnages appartiennent à tous les degrés de l'échelle sociale, depuis la duchesse jusqu'au forçat. Ils réparaissent un à un, çà et là, sous les noms qu'il leur a donnés, mêlés à de nouveaux venus qui renouvellent les sujets et les détails de ses créations, et qui en varient l'intérêt. Les grands noms de notre temps y sont jetés parfois comme des termes de comparaison, pour donner une apparence de réalité à ses fictions. Il y a là des êtres bizarres, des types sans analogues dans le monde, des caractères impossibles ; un père dont il veut faire un modèle, et qui est heureux et fier de servir de proxénète à ses filles ; un colonel de l'empire qu'il transforme en spadassin, au service d'un échappé des galères. On a voulu imputer ce dernier trait à sa haine pour les soldats de Napoléon, à son amour pour la dynastie bourbonnienne ; mais il n'épargna ni Louis XVIII ni ses ministres. Sa causticité s'exerce sur tout, sur nos lois, sur nos institutions, sur les rois de toutes les époques, sur les fondements mêmes de toutes les sociétés. Ses banquiers sont presque tous des faillis ; la plupart de ses femmes sont des Ninons effrontées, dont l'amour est l'unique vertu. Les hautes classes sont livrées au mépris, à la haine des classes pauvres, dont il ne déguise cependant ni les vices ni l'abjection. C'est dans la bouche d'un forçat qu'il met l'effrayante peinture de la société mo-

derne. Il affectionne ce Figaro qui a passé par le baigne, et que plus tard il osera exposer sur la scène dans tout le cynisme de son infernale nature. Eh bien ! ce sont ces exagérations, ces immoralités, ces blasphèmes, ce dévergondage d'un esprit malade qui feront sa renommée, sa vogue, sa gloire. Il a flatté les passions du jour, et les passions l'ont applaudi. Mais il n'avait pas besoin de tout ce cortège de vices pour se faire un nom. Il y a dans son œuvre une étude profonde du cœur humain, de ses caprices, de ses erreurs, de ses convoitises, de ses entraînements ; des scènes admirablement racontées, des caractères saisis, tracés, suivis avec un art prodigieux ; des créations ravissantes, des pages d'une éloquence irrésistible, des livres qu'on dévore avec du rire et des larmes. On oublie alors les impatiences que provoquent par intervalles des phrases emphatiques, des expressions hasardées, des métaphores incohérentes, des paradoxes insoutenables, des rapprochements d'une impertinence révoltante. Mais ce sont des lignes, tandis que les beautés remplissent des pages entières, des chapitres et des volumes. Balzac est un inventeur, un peintre. Il ne demande à l'histoire ni ses sujets ni ses personnages. Il crée lui-même une histoire, et la variété de ses tableaux atteste la richesse de son imagination. N'élevons pas pourtant son génie au niveau de sa vanité, elle était sans horizon et sans limite ; mais il fut tout ce qu'un romancier peut être, et l'un des plus brillants de notre époque.

Je demande pardon à cette vanité exubérante de ne pas l'égaliser au grand poète dont la tombe s'élève au-dessous de la sienne. La muse de la tragédie est figurée pleurant sur ce sépulcre, et elle a raison de déplorer une perte aussi fatale, aussi prématurée. Casimir Dela-

vigne (1) méritait de longs jours. Ses talents et son caractère auraient dû fléchir la destinée; il n'aurait pas su maudire la société ni s'insurger contre elle, et le ciel a été juste en lui rendant la gloire facile et douce. Ce sera l'éternel honneur de ses jeunes condisciples, de l'avoir adopté au sortir du collège, de l'avoir présenté à leur siècle comme une de ses gloires.

Ses premiers chants furent pour la patrie.
 En célébrant sa gloire, il charmait ses douleurs
 Et les nobles accents de sa muse attendrie
 Nous consolaient de nos malheurs.
 Au bruit de nos exploits son enfance bercée
 Bégayait les grands noms des héros de son temps :
 A qui lui racontait nos combats de géants,
 Il prêtait avec joie une oreille empressée.
 Nos triomphes inspirateurs
 De l'amour de la gloire enflammaient sa pensée ;
 Ses vers harmonieux les gravaient dans nos cœurs,
 Et, loin d'être l'écho d'une haine insensée,
 Noyaient dans les reflets de leur grandeur passée
 Le vain éclat de nos vainqueurs.

Ses dithyrambes, qu'il nommait des *Messéniennes*, révélèrent un poète à la France, et d'éclatants succès accueillirent ses tragédies. *Les Vêpres siciliennes*, *le Paria*, *les Enfants d'Édouard*, sans être des chefs-d'œuvre, renfermaient des beautés du premier ordre. Son style était celui des maîtres de la scène. Brillant, énergique, harmonieux, il le soutenait constamment à la hauteur où il l'avait d'abord élevé. Son talent semblait grandir avec sa renommée; mais cette pompe de style ne convenait pas à la comédie, et en l'applaudis-

(1) Né au Havre en 1794, mort en 1844.

sait dans *l'École des Vieillards*, on regrettait l'absence de cette gaieté que rien ne remplace. Il avait été mieux inspiré par le dépit, en livrant à la risée du parterre les comédiens qui avaient méconnu son génie. Je le louerai surtout de n'avoir cédé qu'une fois à l'influence des novateurs, en mêlant des danses grotesques aux terribles allures de Louis XI. La pureté de son goût, le respect de son art l'ont garanti de ces fantaisies; il faut les laisser à ceux qui prennent les règles pour des entraves, et qui, ne pouvant imiter les maîtres, trouvent plus facile de les renier.

Cette confusion de genres et de styles,
 De nos réformateurs est le fâcheux travers.
 Aux leçons de Boileau fièrement indociles,
 De peur de l'écouter, ils dédaignent ses vers.
 Clio s'élève au ton de Pindare et d'Homère,
 Thalie abdique sa gaieté,
 Tandis que, dépouillant cothurne et dignité,
 Melpomène, affectant une allure étrangère,
 A pris des airs bourgeois, un langage vulgaire,
 Pour déguiser sa majesté.
 L'anarchie après nous envahit le Parnasse;
 C'est l'image d'un monde où rien n'est à sa place,
 Où chacun veut toucher à tout,
 Où rien ne peut tenir debout
 Entre le caprice et l'audace.
 Mais, à part une erreur que tant de gloire efface,
 Delavigne est resté fidèle au dieu du goût.
 Il sut régler l'essor de ses brillantes ailes,
 Et d'une fausse gloire éviter les appas.
 Il n'alla point se perdre en des routes nouvelles;
 Fit des maîtres de l'art ses guides, ses modèles,
 D'un pied libre et hardi s'élança sur leurs pas,
 Et sur leurs traces immortelles
 Moissonna des lauriers qui ne périront pas.

Trois sentiers venaient aboutir à sa tombe, et j'allais prendre celui qui s'ouvrait à ma gauche, quand, jetant les yeux au delà du chemin que je venais de parcourir, j'aperçus le nom de Bazin (1) sur un cénotaphe qui s'élevait en face du poète. C'était aussi un homme d'esprit et de goût dont la fortune avait assuré l'indépendance, et dont le scepticisme égalait peut-être celui de Charles Nodier. Mais il ne comptait pas comme lui sur les novateurs pour régénérer un monde dont il avait froidement observé les travers, et qu'il avait trop bien apprécié pour se mêler jamais à ses ambitions et à ses folies. Il vivait dans le passé, dans le commerce des anciens. Ses livres étaient les seuls amis qu'il estimât peut-être; et son unique soin était de redresser les erreurs qu'ils avaient accréditées. Peu de jours avant sa mort, il avait publié sur Molière quelques pages où les admirateurs de ce grand poète trouvèrent encore quelque chose à apprendre. Mais nous devions déjà à son esprit judicieux, à sa critique éclairée, une *Histoire de Richelieu et de Mazarin*, où les faits sont présentés dans leur véritable jour, appréciés avec une rigoureuse impartialité, racontés avec cette concision qui ne néglige rien d'important et qui n'admet rien de superflu. Son style a la clarté, l'élégance qui convient à l'historien. Il est sévère sans sécheresse, et se tient surtout éloigné de ce lyrisme fatigant qui étouffe la pensée sous l'abondance des images, et fait disparaître le fond dans les splendeurs éblouissantes de la forme. Je dis un dernier adieu à ce philosophe pratique, dont l'esprit railleur et la spirituelle causerie avaient donné quelques heures de plaisir à mes

(1) Né à Paris en 179, mort en 1850.

jours de désœuvrement; et, laissant la tombe de Casimir Delavigne à ma gauche, je me jetai au hasard dans un grand espace peuplé de modestes sépultures et de noms plus modestes encore. J'errai quelque temps sans en trouver un dont la renommée se fût occupée; et le premier que je rencontrai était déjà peut-être oublié par la capricieuse déesse. Ce fut pourtant, et pendant soixante années, un modèle de vertu, de justice et de charité. Né sous le climat des Antilles, témoin de la triste condition des nègres, Moreau de Saint-Méry (1) ne semblait vivre que pour l'adoucir par ses bienfaits et par l'influence de ses écrits. Louis XVI le chargea de parcourir les colonies, de préparer un ensemble de lois réparatrices, et le fit venir en France pour les rédiger sous ses yeux. La fondation du musée de Paris appela sur lui l'attention publique. Les Parisiens l'adoptèrent, et, comme président des électeurs, c'est lui qui harangua le roi après la prise de la Bastille, et plus tard à son arrivée de Versailles. Les assurances consolantes qu'il lui donnait dans cette fatale journée du 6 octobre ne furent point ratifiées par la révolution; et, pendant qu'elle le ruinait aux Antilles, Moreau était forcé de fuir devant elle pour lui dérober sa tête. Il ne reparut que dans les derniers temps du Directoire. Le premier consul en fit un conseiller d'État, et l'empereur lui confia l'administration des États de Parme et de Plaisance. Sa tolérance y faisait aimer notre domination. Mais l'erreur de tous les conquérants est de vouloir attacher les vainqueurs à la terre conquise, au lieu d'attacher les peuples vaincus à leurs nouveaux maîtres; et c'est par cette politique à

(1) Né à la Martinique en 1750, mort en 1819.

rebours qu'ils perdent leurs conquêtes. Moreau de Saint-Méry fut disgracié pour avoir défendu ses administrés contre des mesures arbitraires, et fut obligé de solliciter comme une grâce les appointements qu'il n'avait pas même songé à retirer du trésor de Parme. C'est alors qu'il répondit à l'empereur ces paroles mémorables : « Je ne vous demande point de récompenser ma probité, je vous prie seulement de la tolérer. Ne craignez rien, cette maladie n'est pas contagieuse. » On toléra sa probité ; mais, sans les bienfaits de l'impératrice et de Louis XVIII, ce digne vieillard serait mort de faim. D'autres paroles lui étaient familières : « Il est toujours l'heure de faire le bien, » disait-il. Cette maxime était gravée sur sa montre ; et on l'a inscrite sur sa tombe pour attester qu'il en avait fait la règle de sa vie entière.

J'ai connu ce vieillard, j'ai vu son équité
 Et son aimable tolérance.
 Le renom de sa probité
 Le consolait de sa noble indigence ;
 Et s'il est dans l'éternité
 Un prix pour la vertu modeste,
 Le plus digne habitant de la voûte céleste
 Ne l'a jamais mieux mérité.

A trente pas de lui, reposait un homme d'un autre caractère. Ma promenade est, comme la vie, pleine de surprises et de contrastes. Me voilà, Madame, avec le poète Palissot (1), qui, après avoir lutté contre les grandes et petites renommées de son siècle, réussit à peine à sauver la sienne de l'oubli. Imitateur maladroit d'Aristophane et de Pope, il joua tour à tour les philosophes et

(1) Né à Nancy en 1730, mort en 1814.

leurs adversaires, se moqua de Voltaire et de Fréron, de Jean-Jacques et de Geoffroy, et souleva contre lui les géants et les pygmées du Parnasse. Cette haine universelle semblait lui plaire; il était fier de l'avoir provoquée, et dut à la nécessité de se défendre le seul ouvrage qui protégera peut-être sa mémoire. La postérité ne le désignera tout au plus que comme l'auteur de *la Dunciade*; mais ceux de nos écrivains qui font soutenir leurs comédies par les baïonnettes de la police doivent honorer Palissot comme l'inventeur de ce genre de succès. Je me trompe, c'est à Néron qu'il faut remonter; et Palissot n'a été que l'imitateur de l'histriion couronné. Il aurait pu trouver un meilleur emploi de son talent que d'attaquer la gloire de ses contemporains, et de faire avec eux un échange perpétuel d'injures et de calomnies.

Le temple de mémoire et le mont du Parnasse
 Sont le vallon de Josaphat.
 Chacun y jette son éclat,
 Et tout le monde y trouve place.
 Sans nous injurier, poursuivons nos travaux.
 Le temps nous donne à tous notre part de fumée :
 Les jours que nous passons à troubler nos rivaux
 Sont perdus pour la renommée ;
 Nos traits mordants et nos malins propos
 Font les délices du vulgaire ;
 Mais c'est flétrir son caractère,
 C'est dégrader son art pour amuser les sots.

Je ne me flatte point, Madame, de corriger à cet égard les poètes et les artistes. La polémique est aussi vieille que la littérature. Les erreurs, les faiblesses, les vices, les ridicules de l'humanité datent de la création. Mais il y a des natures assez heureuses pour ne pas les connaître, elles consolent des autres. Tel était Casimir

Delavigne, tel fut aussi le compositeur Monsigny (1), que je trouve à quarante pas de Palissot, au delà d'une avenue qui descend vers la chapelle. Sa tombe accuse l'indifférence de la postérité; elle a tellement souffert des injures du temps, que j'ai eu peine à découvrir le nom de cet éminent artiste. Nous devons quelque chose de plus au fondateur de l'opéra-comique, au précurseur, à l'émule de Grétry, à l'auteur des partitions de la *Belle Arsène*, de *Félix*, du *Déserteur*, de tant d'autres ouvrages dont la gloire se soutient encore. Il serait juste, il serait digne de nos théâtres lyriques, de donner une représentation solennelle des chefs-d'œuvre de Monsigny, et d'en consacrer le produit à l'érection d'un monument qui vengeât sa mémoire et sa tombe de cet injurieux oubli.

Non, le théâtre qu'il honore,
La scène que fonda ce moderne Amphion,
Le public qui l'admire encore,
Ne peuvent le vouer à ce triste abandon,
A cet oubli que je déplore.
Lavons-nous au plus tôt de cette iniquité :
Qu'un digne monument, réparant cette offense,
Témoigne à Monsigny notre reconnaissance,
Et consacre ses droits à l'immortalité.

Je voyais devant moi des tombes fastueuses; et ma douleur se changeait en indignation de voir des inconnus si bien logés par la vanité de leurs familles, quand des hommes célèbres étaient livrés à la merci des ronces et de la mousse. Ces parasites de la nature allaient me dé-

(1) Né à Fauquemberg en 1729, mort en 1817.

rôber encore la sépulture de l'infatigable Millin (1), qui fut de quarante académies, et qui passa sa vie à voyager, à compiler et à écrire. Il parcourut l'Italie, la Sicile et la France, pour en étudier les vieux monuments et déterrer les vestiges de l'antiquité. Il avait auparavant consacré ses premières années à l'étude de l'histoire naturelle, s'était fait en France le champion de Linné, et l'un des plus ardents fondateurs de la Société linnéenne, qui fit prévaloir le système du naturaliste suédois. C'est avec la même ardeur qu'il embrassa les principes de la révolution ; mais son enthousiasme ne fut pas de longue durée. Le désenchantement fut rapide, et l'explosion de son ressentiment faillit lui coûter la tête. Rendu tout entier à l'étude, il publia six volumes d'antiquités nationales, et le gouvernement confia à son zèle l'accroissement et la conservation de cette riche collection de médailles qui fait un des plus beaux ornements de la plus universelle de nos bibliothèques. Cette fonction le mit en relation avec les antiquaires et les savants de l'Europe entière ; et le *Magasin encyclopédique*, dont il fut le fondateur, nous offrit tous les mois une histoire succincte des progrès de l'esprit humain. Personne n'a porté plus loin que Millin la passion de la célébrité ; et le peu qu'il en a obtenu lui a coûté tant de soins et de peines, qu'il y aurait de la cruauté à lui dérober cette marque de souvenir. Je n'aurais eu cependant aucun reproche à me faire : la terre seule couvre ses restes, et je l'aurais ignoré, si je n'eusse rencontré sur sa tombe un des vieux amis qui était venu autrefois accompagner sa dépouille mortelle, et qui gémissait aujourd'hui de l'abandon où on l'avait laissée.

(1) Né à Paris en 1759, mort en 1818.

La place où il repose est à trente pas au-dessous de Monsigny ; elle touche presque à l'allée latérale qui mène à la chapelle , et j'espérais que mon voyage allait enfin avoir son terme ; mais, avant de déboucher sur le plateau qu'elle couronne , je jetai les yeux sur un obélisque qui s'élevait à ma droite , et le nom de Desèze (1) me fit voir que ma tâche n'était pas finie.

J'apportai le tribut de ma reconnaissance
 A cet intrépide orateur
 Dont la courageuse éloquence
 Osa de Louis Seize accepter la défense,
 Et de ses assassins affronter la fureur.
 Que lui faisait alors leur féroce vengeance,
 Quand son client auguste était prêt à mourir ?
 Les embrassements du martyr
 De son propre trépas l'avaient payé d'avance.

Il fut cependant plus heureux que Malesherbes, et ne fit que passer dans les prisons de Robespierre. Mais, par un dévouement qui, heureusement pour la France, fût assez rare pour ne pas compromettre ses destinées, Desèze ne voulut pas servir d'autre pouvoir que celui des frères de son roi. C'est au retour de cette dynastie que les plus hautes faveurs en acquittèrent la dette : la présidence de la cour de cassation, le titre de comte, l'ordre du Saint-Esprit, la pairie, furent la récompense de son courage. L'Académie française voulut honorer de son nom le tableau de ses membres, et il vint s'asseoir, après Ducis, sur le fauteuil de Voltaire, que trente ans auparavant il était allé visiter à Ferney, comme un fervent adepte de sa philosophie. On a évoqué ce souvenir pour

(1) Né à Bordeaux en 1750, mort en 1828.

lui reprocher d'avoir appuyé toutes les lois qui tendaient à détruire les principes de la révolution. La part qu'il avait prise à la plus triste de ses journées pouvait en quelque sorte justifier cette défection ; et, avant de le condamner, je voudrais savoir ce qu'aurait fait Malesherbes lui-même.

Le nom de Cartelier (1) me fit faire quelques pas de plus dans cette nouvelle direction. Son tombeau suivait immédiatement celui de Desèze, et son nom rappelait de trop belles sculptures pour qu'il fût possible de l'oublier. La plupart de ses ouvrages eurent une singulière destinée ; nos révolutions diverses traitèrent ses marbres et ses bronzes comme s'ils avaient été en vie. Sa statue de Vergniaud a été chassée du Luxembourg au retour des Bourbons, et je ne sais si elle y est rentrée ; celle de la Guerre a dû partager son sort. Son bas-relief de la Capitulation d'Ulm a été arraché de l'arc de triomphe du Carrousel ; sa statue de Walhubert n'a point occupé la place qui lui était assignée ; sa statue équestre de Louis XV devait figurer entre les Tuileries et les Champs-Élysées. Ce grand espace a changé de nom, et on est allé chercher au fond de l'Égypte un beau monolithe, pour le substituer au successeur de Louis XIV. Mais le fronton du Louvre a gardé celui de ses bas-reliefs qui représente la Gloire distribuant ses couronnes. Les révolutions du Luxembourg n'ont pas atteint son Aristide ; il n'empêchait personne de dormir. Son Louis XIV est encore à cheval sur le portique des Invalides ; et sa statue de la Pudeur fait encore l'admiration de ceux qui la contemplent. Le jury des prix décennaux a rendu un

(1) Né à Paris en 1757, mort en 1831.

bel hommage à ce statuaire en louant la pureté de son dessin, la grâce de quelques-unes de ses figures, le caractère imposant de quelques autres, la perfection de toutes.

Avançons, Madame, dans ce nouveau sentier : ces deux découvertes m'encouragent, et voici un nouveau statuaire qui me sollicite. Roman (1) a illustré une carrière trop courte par des sculptures que l'antiquité ne désavouerait pas. Le Louvre, la Bourse, le monument de Quiberon, la fontaine de la Bastille, le jardin de Trianon, l'arc de triomphe du Carrousel, furent ornés, comme deux de nos églises, de ses statues et de ses bas-reliefs. Le buste de Girodet, le groupe de Nisus et d'Euryale ajoutèrent à sa réputation. Roman fut enfin un des élèves les plus illustres de l'école de Cartelier, qui le disputait au dieu de la guerre ; et le jour où il vint recevoir sa première couronne des mains du président de l'Institut, l'auditoire fut étonné de le voir paraître sous l'habit d'un jeune soldat. Il venait de conquérir son indépendance. La loi qui l'affranchissait du service militaire était digne d'un peuple qui marche à la tête de la civilisation. Assez d'autres restaient sous les drapeaux pour se disputer le bâton de Turenne ; la foule est moins grande sur les traces de Phidias et de Michel-Ange.

J'espère que le maréchal de France que je retrouve presque en face de Roman, à gauche de ma route, ne s'offensera point de ce rapprochement. La gloire des arts vaut celle des armes, et je ne crois rien ôter à la gloire du nom qui vient de frapper mes yeux. Le maré-

(1) Né à Paris en 1793, mort en 1835.

chal Dode de la Brunerie (1) était d'ailleurs un de ces hommes rares qui joignent au mérite le plus éminent la plus indulgente modestie. Il appartenait à l'arme de Vauban, et il s'y est distingué par ses talents et par son courage. Colonel au siège de Saragosse, il se montra par son intrépidité supérieur aux dangers de ce combat de soixante jours, qui coûta la vie à plus de cinquante mille guerriers. Échappé comme général à la fatale retraite de Moscou, il s'enferma dans la forteresse de Glogau, s'y défendit contre l'armée prussienne, et ne rendit la place que sur l'invitation du comte d'Artois, à qui la France venait d'être rendue. La campagne du duc d'Angoulême en Espagne valut à Dode les honneurs de la pairie, et les fortifications de Paris en firent un maréchal. Hélas ! elles n'ont servi qu'à cela, je l'avais prédit à la tribune ; et, pour ne point m'appesantir encore sur ce triste sujet, je m'enfuis à travers le taillis qui ombrageait cette tombe.

Une large pierre m'arrête à vingt pas sur une pente rapide ; elle porte le nom de Dubois-Thainville, d'un diplomate qui a longtemps représenté la France chez les puissances barbaresques. Il viendra un temps où l'on se demandera comment a pu durer ce scandale. On s'étonnera un jour

Que des peuples chrétiens, des peuples éclairés,
Des États que leurs arts, leurs lois ont illustrés,
Des rois justes, pieux, dont le devoir sévère
Était de faire au crime une éternelle guerre, '
Aient eu des envoyés chez des peuples sans lois,
Chez des forbans qui vivaient de pillage,

(1) Né en 1775, mort en 1851.

Près d'ignobles tyrans qui se faisaient des droits
Des trahisons et du carnage,
Qui condamnaient enfin au plus dur esclavage
Les sujets de ces mêmes rois.

S'ils étaient nés sous la loi de nos princes,
S'ils avaient de leurs mœurs infesté nos provinces,
Le glaive ou l'échafaud eût fini leurs destins.

Mais ils régnaient sur de lointains rivages,
On traitait avec eux, on souffrait leurs outrages,
On légitimait leurs larcins.

L'honneur de Charles X sera d'avoir mis un terme à cette turpitude. Alger n'a pas tenu deux jours devant les drapeaux de la France. La civilisation a pénétré dans Tunis sous les auspices de notre conquête; et quand le Maroc ose montrer encore ses dents et ses griffes de sauvage, la vue de nos cavaliers et de nos escadres le fait rentrer dans son repaire.

La tombe de Dubois-Thainville dominait un grand espace où nul sépulcre ne s'élevait encore. Les toits de Paris bornaient cet horizon, et, entre la ville et le plateau d'où je la contemplais, j'aperçus une large vallée, où s'entassaient dans des fosses communes des milliers de cercueils sans nom, qu'y apportait incessamment le corbillard du pauvre. Dans la foule de ceux que ce gouffre toujours béant n'a pas encore dévorés, il en est qui ont assez d'orgueil pour s'indigner de cette confusion; et plus d'un habitant de cette vallée a tourmenté son agonie de cette pensée désolante. Mais, au fond, qu'importe la place où s'accomplira l'œuvre de notre destruction, de notre retour à la poussière? Que ce soit entre des ais de sapin ou des parois de plomb, sous le poids d'une terre humide et glacée, ou sur les dalles d'un fastueux cénotaphe, c'est une question de temps, et la mort n'en

finira pas moins sa tâche. « C'est ce qu'a pensé un homme d'un grand génie, me dit un promeneur qui avait entendu mes dernières paroles, ce qu'a senti un des plus grands écrivains de ce siècle, dont la pensée profonde se traduisait en périodes éloquentes. Il avait retrouvé la plume des maîtres; ses écrits, empreints d'une impérieuse énergie, portaient sa renommée aux extrémités de la terre; sa voix soulevait les peuples, et la hauteur, la sublimité de sa parole commandaient l'admiration même de ses adversaires. — Vous me nommez Lamennais (1), répondis-je à son panégyriste; et Dieu me garde de contester ni son talent ni son génie! Je les admire autant qu'un autre; mais l'usage qu'il en a fait n'a droit ni à mon respect ni à mon estime. Cet écrivain, qui nous a parlé de Dieu et de la religion avec tant d'éloquence, n'eut de dieu que lui-même, et de religion que son orgueil. Son caractère intraitable se manifeste dès l'enfance : il veut apprendre, mais il ne veut pas qu'on l'enseigne; il voudra plus tard que tout se soumette à une autorité sacrée, et il ne reconnaîtra que la sienne. Sa jeunesse indisciplinée se joue de tous les freins et de toute morale; son âge mûr se jouera de tous les pouvoirs, de toutes les lois qui régissent les sociétés humaines. Arrivé à l'âge d'homme, fort de ces capricieuses études, il se fait prêtre, et, secouant les pans de sa robe, il déclare la guerre à son siècle; il en attaque l'incrédulité, le doute, l'indifférence, et les premiers accents de sa colère, révélant un magnifique génie, font croire à l'apparition d'un apôtre. Il conteste à l'homme l'exercice de sa raison individuelle, lui qui est la plus rebelle des

(1) Né à Saint-Malo en 1781, mort à Paris en 1854.

individualités. Il n'admet qu'une autorité dans le monde, et cet émule du fameux de Maistre veut que tout se soumette à la volonté suprême du chef de l'Église. Le pape y est trompé lui-même ; il n'a point reconnu Satan ; il lui offre la pourpre ; et Lamennais la refuse, parce qu'il pressent peut-être son apostasie, qu'il craint peut-être encore de traîner cette pourpre dans les hontes de son reniement. Il sort de Rome pour continuer son apostolat, et le doute se glisse dans l'esprit de ceux-là même qu'il flatte, dont il prêche la domination suprême. Il se défend contre leurs accusations, et sa défense n'est que l'apologie de ses doctrines. Il demande au clergé de France l'abandon de ses libertés ; et l'Église et l'État le frappent à la fois de leurs condamnations. C'est alors qu'il en appelle à l'esprit du siècle, qu'il tente les sympathies populaires en essayant de concilier les idées libérales et les idées religieuses. De grands esprits se laissent prendre à cet appât, et un journal est créé pour propager la nouvelle doctrine : l'État s'en inquiète, Rome elle-même s'en émeut, et jette un cri d'alarme. Les adeptes de Lamennais hésitent à cette voix d'en haut ; ils le traînent aux pieds du saint-siège ; et, condamnés par le chef de l'Église, ils se soumettent à sa décision souveraine. Lamennais paraît céder comme eux ; mais, après quelques mois d'un silence qui pèse à sa vanité, il lance à l'Église, à l'État, à la société tout entière, le plus audacieux défi, le dément le plus fougueux de sa résipiscence. *Les Paroles d'un croyant* sont le manifeste d'un esprit rebelle à toutes les hiérarchies : il renie le maître qu'il a voulu donner au monde, il démolit le siège qu'il voulait élever au-dessus des trônes de la terre. Ces trônes, il les condamne, il leur conteste leurs droits, leur origine ; il émancipe cette raison

universelle qu'il voulait subordonner à la direction toute-puissante de l'héritier de l'Apôtre. Ses écrits ne seront désormais que des pamphlets incendiaires, où seront broyés tous les éléments, toutes les conditions, toutes les règles des États politiques. Il ne s'arrête pas même à la république, c'est l'anarchie, c'est la dissolution sociale qu'il prêche; il jette sa robe de prêtre à l'Église qu'il renie, il lui refuse même son cercueil; et celui dont le monde religieux avait salué la venue par des cris d'admiration, n'a plus pour admirateurs que les ennemis de tout ordre, de toute hiérarchie, que ceux-là même qui avaient le plus maudit son apparition. Leur jour viendra peut-être, m'écriais-je en descendant le long des fosses communes, où mes yeux semblaient chercher la place de ce génie tombé. Il se lèvera peut-être le jour de son apothéose! Ce seront quelques moments de deuil et d'angoisse pour le monde, mais ils passeront comme toutes les catastrophes auxquelles Dieu n'accorde qu'une faible durée; et si son corps manque aux ovations de l'anarchie, il l'aura du moins soustrait aux gémonies où vont finir tous ces triomphes du mauvais principe. Vanité! vanité! démon de mon siècle, qu'as-tu fait de ce grand écrivain? La nature avait créé un Bossuet, tu n'as livré qu'un Babeuf à la tombe. »

Je ne sais où m'aurait conduit l'exaltation de mes idées, si le tronc d'un platane ne m'eût arrêté tout à coup au bord d'un précipice. Une tombe était ombragée par ses rameaux, où s'entrelaçait le feuillage rampant d'une vigne sauvage. Curieux de connaître l'habitant de cette tombe solitaire, j'en nettoyai l'épithaphe qu'avaient couverte les éboulements d'un tertre voisin, et je reculai de surprise en découvrant le nom de Geoffroy. Oui,

Madame, c'était le successeur de Fréron, le dernier soutien de l'*Année littéraire*, le fondateur du *Journal de Monsieur*, l'aristarque de son siècle, la providence du *Journal des Débats*, et, pour tout dire enfin, l'inventeur du feuilleton, cette providence de tous les journaux, ce palladium de la presse périodique.

Le feuilleton, grand Dieu ! la huitième merveille !
 Invention divine à nulle autre pareille,
 Par qui mille et mille écrivains,
 Critiques, romanciers, conteurs et moralistes,
 Anecdotiers et fantaisistes,
 Ont connu les plaisirs et les joyeux festins,
 Gouté de Sybaris le faste et les délices,
 Sur des coussins moelleux affronté les hivers,
 Et, du houdoir fleuri de nos belles actrices,
 Du feu de leur génie éclairé l'univers !
 Qu'est le gaz, la vapeur, la pile voltaïque,
 Et le télégraphe électrique,
 Et ces globes hardis qui voguent dans les airs ?
 Devant le feuilleton tout pâlit, tout s'efface.
 Princes de la tribune et princes du Parnasse,
 Il a fait votre gloire, il a fait vos revers.
 Ministres, députés, puissances éphémères,
 Et vous, rois de la scène, auteurs, comédiens,
 Je vous ai vus trembler au vent de ses colères,
 Et devant ses faveurs ramper comme des chiens.
 Sans lui, qui jugerait nos hommes de génie ?
 Qui ferait désormais les réputations ?
 Le public, incertain de ses opinions,
 Prendrait *Camma* pour *Athalie*,
 Et pour les dieux de l'harmonie
 Nos Chapelains et nos Pradons.
 Le feuilleton ! c'est lui qu'en rouvrant la paupière
 Appellent tous les jours, comme un plaisir nouveau,
 La lionne fringante et la vive lingère,
 Les courtisans de la portière,

Et les désœuvrés du château.

Que serait notre vie, et quelle nuit profonde

Couvrirait la France et le monde,

Si cet astre, étouffé comme un vil lampion...

De ce malheur, grand Dieu, préserve ma patrie!

Prends, s'il faut nous punir, nos gérants d'industrie,

Nos drames en tableaux, le sport et son jargon;

Change, si tu le veux, l'empereur de la Chine,

Mets l'Anglais hors de l'Inde et la Bourse en ruine;

Mais laisse-nous le feuilleton.

Vous voyez le service immense que Geoffroy a rendu à l'espèce humaine. Mais quelle rencontre pour un auteur! J'en ai frémi comme s'il était vivant; car jamais puissance littéraire ne fut plus redoutable aux malheureux possédés, comme moi, du démon de la métromanie. Dans quel abandon, cependant, venais-je de trouver cette puissance? Sous une tombe grossière, loin des chemins battus, à l'extrémité d'un taillis abandonné aux caprices de la nature, environnée d'une foule de tombeaux obscurs qui, loin d'attirer, les regards, les attristent par leur délabrement et leur indigence. C'était là le dernier asile de celui qui avait tenu pendant quinze ans le sceptre de la critique, de celui dont la cour, la ville et la province attendaient les jugements comme des oracles. Ah! si les heureux du feuilleton ne rougissent pas de cette ingratitude, je désespère du cœur humain. La nature avait créé Geoffroy pour purger notre Parnasse des faux docteurs et des fausses doctrines; et personne n'eût été plus digne de cette mission, si une impartialité sévère en eût toujours dicté les arrêts. Mais qu'importaient à la masse de ses lecteurs ses contradictions et ses injustices? La France ne demandait alors qu'à être amusée. Elle sortait d'un abîme de tourments,

d'horreurs et de désolations ; elle était avide de plaisirs et de jouissances. On voulait rire à tout prix, aux dépens de qui que ce fût. Et c'est ainsi que Geoffroy devint une des joies de son siècle. Qu'il vienne donc un homme qui réunisse l'esprit de Geoffroy, l'audace de Beaumarchais et la conscience de Ginguéné, pour nous délivrer de l'esprit de parti, de l'esprit de coterie, de tous les sots esprits qui déshonorent et le monde littéraire et le monde politique ! Qui nous enseignera la justice ? qui nous apprendra à nous défier de nos préventions, de nos ressentiments, de nos rancunes ? Et ces mots me viennent devant la tombe d'un guerrier qu'on a longtemps accusé du plus terrible de nos désastres.

J'avais pris à ma gauche un sentier à peine frayé, et, à travers des tombes insignifiantes, j'avais regagné l'allée latérale que m'avait fait quitter la sépulture de Desèze. Il y a là cinq à six marches de pierre, et au-dessus de cet escalier s'élève un petit temple qui renferme la dépouille du maréchal Grouchy (1). Dieu seul peut savoir si l'arrivée de son corps d'armée sur le champ de bataille de Waterloo eût fait changer la fortune ; mais le doute seul est une accusation. Les Français ont peine à se croire vaincus : à chaque revers, il leur faut un bouc émissaire. Mais, quelles que soient les causes de la conduite de Grouchy dans cette fatale journée, on ne peut l'imputer à la trahison. Il n'avait rien à espérer du parti dont ce désastre assurait le triomphe. Gentilhomme, officier des gardes avant la révolution, il n'avait pas suivi les princes sur la terre étrangère. Il avait pendant trois ans combattu dans la Vendée contre le drapeau de

(1) Né à Paris en 1766.

la vieille monarchie, repoussé les émigrés des plages sanglantes de Quiberon ; et, au 20 mars, il avait rejeté le duc d'Angoulême au delà de la Drôme. Le pardon était impossible, et il fut justifié à cet égard par sa proscription et par son exil. On ne pouvait alléguer ni son incapacité ni son manque de courage : l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne, la Russie, l'avaient vu pendant quinze ans égaler les plus braves et les plus habiles de nos généraux. Lieutenant de Joubert à la bataille de Novi, il avait emporté les plus fortes positions des Autrichiens ; et, forcé de les abandonner après la défaite de l'aile droite et du centre de l'armée, entouré dans le village de Pasturana par toutes les forces de Suwarow, il ne s'était rendu qu'à la quatorzième blessure. Dans la journée de Hohenlinden, sa division avait enlevé quinze canons à l'ennemi, et décidé la victoire par les charges les plus brillantes. En Prusse, le corps de Hohenlohe avait capitulé tout entier devant lui, et laissé dans ses mains ses drapeaux et son artillerie. A la tête des dragons, il avait repoussé Blücher dans les murs de Lubeck ; à Eylau, à Friedland, Napoléon l'avait comblé d'éloges et décoré du grand cordon de son ordre. Gouverneur de Madrid, il avait comprimé par son énergie l'insurrection la plus formidable. Lieutenant du prince Eugène, il avait pris la plus belle part aux victoires d'Udine, de Raab et de Wagram, et mérité le titre de grand officier de l'empire. Dans toutes les grandes affaires qui signalèrent la campagne et la retraite de Russie, il avait donné vingt preuves d'intrépidité et de constance. C'est enfin pendant la campagne de France, aux journées de Brienne, de la Rothière, de Vauchamps, de Craone, que ses brillantes manœuvres l'avaient élevé à la première dignité de l'armée. Il serait impossible de compter les

combats où s'était signalé son courage. Tant de gloire ne pouvait être effacée par l'erreur d'un moment, quelques désastres que cette erreur ait pu causer. Je n'en déplorais pas moins cette fatalité qui pèse jusqu'au bout sur la vie de l'homme de guerre, et je remontais vers le plateau de la chapelle, en répétant ce que disait un ancien, qu'il ne fallait point appeler un homme heureux tant qu'il lui restait un jour à vivre.

Le nom de Laujon (1), gravé sur un cippe de marbre noir, me retira de cette triste rêverie : la vie de ce poète confirmait cependant la vérité de cet adage, car la révolution avait douloureusement interrompu la sérénité de ses jours. La pastorale de *Daphnis et Chloé* l'avait introduit à vingt ans dans la joyeuse cour de Louis XV. Accueilli par les Bernis et les Nivernais, familier de l'illustre maison de Condé, directeur des fêtes de Chantilly, il dissipait gaiement les vingt mille livres que lui valait la sinécure de secrétaire général des dragons. Ami de Piron, de Collé, de Favart, de tous les viveurs du dix-huitième siècle, il n'avait sauvé que sa gaieté du naufrage où s'était engloutie sa fortune. Il avait transmis les joyeuses traditions de l'ancien Caveau à Piis, à Radet, à Barré, à tous les compagnons du Caveau moderne, et porté, pendant soixante ans, le titre d'*Anacréon français*. Du fond de sa tombe, il semblait me dire encore :

Fuyez les grandeurs et la gloire,
Narguez les sots et les méchants.
Laissez aux rois, aux conquérants
L'honneur de vivre dans l'histoire.
Aimez, riez, buvez, chantez,

(1) Né à Paris en 1725, mort en 1811.

La nature vous y convie.
 Dans le vin et les voluptés
 Noyez les chagrins de la vie.
 Les honneurs sont des vanités ;
 L'ambition, une triste folie.
 Au milieu de ses dignités,
 Un grand se pavane et s'ennuie.
 Les plaisirs seuls sont des réalités.
 Le dieu qui rit sur une tonne,
 Et dont la tête se couronne
 De raisins et de pampres verts,
 Le dieu qui de Cythère habite les bocages,
 Le dieu Momus, le dieu des vers,
 Font les heureux de l'univers ;
 Et les seuls heureux sont les sages.

Le conseil était admirable ; mais celui qui me le donnait avait, comme les autres, senti germer l'ambition dans sa tête octogénaire. Le vieux Laujon voulut passer par l'Académie, comme disait le poète Delille en le présentant à ses confrères. L'Académie s'ouvrit pour le laisser passer ; et, six mois après, il était à la place où je viens de le trouver. Que lui fait aujourd'hui cette félicité passagère ? et quand elle aurait duré soixante-dix ans comme celle de Fontenelle, qu'est-ce que cela ferait encore ? Quand on est rendu là, qu'importe d'où l'on est venu, et par où l'on a passé ? Que sont quelques pas de plus ou de moins, comme disait, il y a deux mille ans, le poète Ménandre ? Il avait aussi raison, le sage de l'Écriture ! Vanité des vanités, vanité des richesses, vanité du pouvoir, vanité de la gloire, et tout est vanité ; trois cents tombes venaient de me le redire après le fils de David, qui avait joui de tout. Ses États s'étendaient depuis la mer de Tyr jusqu'à l'Euphrate ; ses vaisseaux étaient chargés des richesses d'Ophir ; ses serviteurs et

ses ministres étaient couverts d'or et de pierreries ; ses armées avaient triomphé des nations voisines, et mille femmes attendaient les ordres de sa volupté. Qu'est devenu tout cela ? où est la poussière de celui qui en a joui ? Trente siècles ont roulé sur elle, et trente dynasties ont régné sur les débris de ses palais et de ses temples ; et des pierres de ses édifices le Tartare du désert a bâti des masures et des mosquées. Et ma pensée se reportait sur cette foule de sépulcres où, depuis cinquante ans, la mort avait jeté les grands de ce monde. Parmi tous ceux que j'ai nommés, il en est peu que je n'aie connus. Il me semblait les voir encore dans les palais, dans les salons, dans les académies ; et, sous le poids de ces souvenirs qui me rappelaient la fragilité de ma propre existence, j'avais gravi la colline où s'élevait autrefois le palais d'un jésuite, où s'élève maintenant la chapelle funèbre autour de laquelle je venais d'errer. J'étais assis sur les marches de ce temple de la mort, et je promenais mes regards dans l'espace, et je revis à mes pieds cette ville immense, cette superbe rivale d'Athènes, de Babylone et de Rome, cette capitale dont un homme avait fait la capitale de l'Europe. Ses dômes fastueux s'élevaient dans les airs. Dans cet assemblage informe de palais, de temples et de masures, j'aperçus la demeure des rois, et, par un mouvement involontaire, je cherchai les sombres tours de Saint-Denis. Un bruit sourd ramena mes regards vers la cité. Il s'élevait de ses murs comme le mugissement lointain de l'Océan. Je vis une fourmilière d'êtres vains et frivoles qui s'agitaient dans tous les sens, au gré de mille passions et de mille intérêts contraires.

Agitez-vous, leur dis-je, ambitieux atômes,
Aveugles instruments d'un aveugle pouvoir ;

Automates bruyants qu'un fil d'or fait mouvoir,
La marotte à la main, poursuivez vos fantômes.

De la fortune esclaves glorieux,
Mendiants affamés qu'elle traîne à sa suite,
Égoïstes rivaux, concurrents envieux,
Hâtez-vous, intriguez, écarter le mérite ;
Croisez vos intérêts, heurtez vos passions ;
Disputez-vous les rangs, les honneurs, la richesse ;
Insultez au malheur, dépouillez la faiblesse ;
Prodiguez aux puissants vos adulations,

Rivalisez d'imposture et d'adresse ;
Et, suivant que le sort vous élève ou rabaisse,
Passez de l'arrogance aux genuflexions.
Disputez sur les arts et sur la politique,
Sur les lois, sur les mœurs et les religions,
Sur la Grèce et Byzance et la double Amérique,
Les droits des potentats et ceux des nations,
Sur mille et mille questions
Qui troublent aujourd'hui le monde sublunaire ;
Et de vos déclamations

Remplissez le barreau, la tribune et la chaire.

Roulez dans vos chars fastueux,
Sybarites voluptueux ;
Du théâtre au boudoir traînez votre mollesse ;
Et de vos jours infructueux
Hâter dans les plaisirs la précoce vieillesse.

Et vous, pauvres amants des reines d'Hélicon,

Mes confrères en Apollon,
Graves fous qui courez après la renommée,
Compilez vos bouquins, faites-en de nouveaux,
Veillez, admirez-vous, déchirez vos rivaux,
Et nourrissez-vous de fumée.

Vous tous enfin, qui, payants ou payés,
Contents ou mécontents, foisonnez à mes pieds,
Vous, dont je vais grossir les innombrables listes,
Politiques de vingt couleurs,
De vingt cultes rivaux ignorants sectateurs,
Catholiques, hébreux, anglicans, calvinistes,

410 **PROMENADE PHILOSOPHIQUE, ETC.**

Républicains et royalistes,
Gens de cour, flattés ou flatteurs,
Ministres et solliciteurs,
Sots, artistes, savants, orateurs, journalistes,
Prêtres, guerriers et magistrats,
Habitants des palais, habitants des grabats,
Gens de roture ou de noblesse,
Charlatans de tous les états,
Hypocrites de toute espèce,
Jouissez ; la mort vient, et vient comme un voleur.
Avant que du soleil l'immortelle chaleur
Ait reverdi cent fois les champs et les prairies,
La terre où je m'assieds vous dévorera tous ;
 Vous, vos projets, vos rêveries,
 Pour faire place à d'autres fous,
Et supporter d'autres folies.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES HOMMES CÉLÈBRES MENTIONNÉS DANS L'OUVRAGE (*).

A.

	Pages.
*Abailard	16
*Aboville (les généraux d').....	343
Abrial, sénateur.....	279
Aimé-Martin, poète et littérateur.....	90
Andrieux, de l'Académie française.....	165
*Anselme, général.....	366
Ansiaux, peintre d'histoire.....	101

B.

Balzac (Honoré de), romancier.....	383
Barbié du Bocage, de l'Institut.....	75
Barbou, général.....	245
Barras, directeur.....	283
*Bayane (cardinal de), sénateur.....	342

(*) Les noms marqués d'un astérisque étaient compris dans la 1^{re} édition.

	Pages.
Bazin, historien.....	388
Beaujour (Félix de), diplomate.....	378
Beaumarchais, auteur dramatique.....	262
*Bellanger, architecte.....	66
Belliard, général.....	198
Bellini, compositeur italien.....	89
Benjamin Constant.....	300
*Berckheim, général.....	352
Bernardin de Saint-Pierre, de l'Académie française.....	81
Berton, compositeur, de l'Institut.....	109
Beugnot, ancien ministre.....	152
Beurnonville, maréchal de France.....	233
Bichat, médecin.....	23
*Blanchard (Madame), aéronaute.....	111
Boissy d'Anglas, pair de France.....	207
Bosio, sculpteur.....	368
*Boufflers, poète.....	70
Bouilly, auteur dramatique.....	107
Bourgoin (Mademoiselle), artiste dramatique.....	61
Boyeldieu, compositeur, de l'Institut.....	89
Brayer, général, pair de France.....	285
*Brongniart, architecte.....	68
Bruges (comte de).....	358
*Bruix, amiral.....	200
Burthe, général.....	246

C.

*Cadet-Gassicourt, pharmacien.....	331
Calamard, statuaire.....	375
Cambacérés, archichancelier de l'empire.....	231

	Pages.
Cartelier, statuaire.....	395
Caulaincourt, duc de Vicence, général, ambassadeur, etc..	303
*Célérier, architecte.....	12
*Chappe, inventeur du télégraphe.....	307
Chaptal, chimiste, ministre, de l'Institut.....	208
*Charles, physicien, de l'Institut.....	112
Chasseloup-Laubat, général, pair de France.....	246
Chénier (André), poète.....	28
*Chénier (Marie-Joseph), poète, de l'Institut.....	28
Chérubini, compositeur, de l'Institut.....	51
Chopin, pianiste.....	50
Clairon (Mademoiselle), artiste dramatique.....	128
*Clavier, de l'Institut.....	379
*Coislin (Marquise de).....	354
*Colaoud, général, sénateur.....	245
*Contat (Mademoiselle), artiste dramatique.....	127
*Cottin (Madame), romancière.....	226
Coupigny, chansonnier.....	48
Cuvier (Georges), naturaliste, etc., de l'Institut.....	40
Cuvier (Frédéric), naturaliste.....	45

D.

Dabadie, général.....	197
Daunou, de l'Institut, pair de France.....	297
*David, peintre.....	64
Davoust, prince d'Eckmühl, maréchal de France.....	256
*Decrès, amiral, ministre.....	232
De Gérando, de l'Institut.....	207
Dejean père, général, pair de France.....	210
Dejean fils, général, pair de France.....	211

	Pages.
*Dejoux, statuaire.....	374
Delavigne (Casimir), poète.....	385
*Delille, poète.....	69
Denon-Vivant, directeur des musées.....	52
Descloseaux.....	369
Desèze, défenseur de Louis XVI.....	394
Desfourneaux, général.....	247
Devaux, député.....	299
Didot (Firmin), imprimeur, député, etc.....	14
Dode de la Brunerie, maréchal de France.....	397
*Dubois-Thainville, ambassadeur..	397
Duchesnois (Mademoiselle), artiste dramatique.....	177
*Dufourny.....	75
Dufrénoy (Madame), poète.....	49
Dugazon (Madame), artiste dramatique.....	84
*Du Muy, général.....	245
Dupaty (Emmanuel), de l'Académie française.....	291
Dupaty (Charles), statuaire.....	292
Dupont, général.....	32
Dupuytren, chirurgien.....	195
Dureau de la Malle, de l'Institut.....	85
Durosnel, général.....	306

E.

Emmery, constituant, sénateur.....	225
*Espagnols.....	360
Épine (Madame de l').....	196
Étienne, auteur dramatique, de l'Académie française.....	319

F.

*Fabrègue, curé de Saint-Merry.....	363
-------------------------------------	-----

	Pages.
*Férino, général.....	367
Fontanes, poète, de l'Académie française.....	266
*Fould (Madame).....	21
*Fourcroy, chimiste, de l'Institut.....	93
Fourier, de l'Institut.....	162
Foy, général, député.....	293
François de Neufchâteau, de l'Académie française.....	115
Frère, général.....	246

G.

*Gail (Madame), compositeur.....	162
Gall (le docteur).....	132
Garcia, compositeur.....	346
Garnier-Pagès, député.....	311
Gaudin, duc de Gaëte, ministre.....	317
*Gaultier (l'abbé), instituteur.....	122
*Gaveaux, compositeur.....	84
Gay-Lussac, de l'Institut, pair de France.....	340
*Genlis (Madame de), auteur de romans.....	350
*Geoffroy, journaliste.....	401
Geoffroy Saint-Hilaire, de l'Institut.....	313
Gérard, général de cavalerie.....	247
Géricault, peintre.....	116
*Germain (comte), pair de France.....	225
*Ginguené, de l'Institut, poète.....	76
Girardin (Stanislas de).....	296
Girodet, peintre, de l'Institut.....	286
Gobert, général.....	247
Gohier, directeur.....	55
*Gossec, compositeur, de l'Institut.....	103

	Pages.
Gourgaud, général.....	357
Gouvion-Saint-Cyr, maréchal de France.....	186
*Grétry, compositeur, de l'Institut.....	86
Gros, peintre, de l'Institut.....	347
Grouchy, maréchal de France.....	404
Guilleminot, général.	228

H.

Habeneck.....	51
Hachette, de l'Institut.....	139
Hautpoul (comte d'), général.....	221
*Hauy (l'abbé), minéralogiste, etc.....	99
Haxo, général.....	281
*Héloïse	16
Héroid, compositeur.....	110
*Heurteloup, chirurgien.....	308
*Hue (baron).....	238

J.

Jaubert (Amédée), de l'Institut.....	376
Jaucourt, pair de France.....	34
*Jordan (Camille), député.....	325
Junot, duc d'Abrantès, général.....	353

K.

*Kellermann, duc de Valmy, maréchal de France.....	169
Kellermann fils, général.....	171
Klein, général	25
Kreutzer, compositeur	102

L.

	Pages.
*Labédoyère, colonel.....	159
Laffitte (Jacques), député.....	173
*La Fontaine, fabuliste.....	335
*Laharpe, poète.....	72
Lalande, amiral.....	378
*Lamartellière, général.....	244
Lamennais (abbé de).....	399
Lameth (les trois frères).....	277
Lanjuinais, pair de France.....	175
Laplace, géomètre, de l'Institut, etc.....	344
Larrey, chirurgien militaire.....	259
Latreille, naturaliste, de l'Institut.....	240
*Laujon, poète.....	406
Lauriston, maréchal de France.....	147
*La Valette (comte de).....	192
Lebrun, duc de Plaisance, de l'Institut, etc.....	151
Lecomte (Félix).....	329
*Lecoulteux de Cantelieu, pair de France.....	209
*Lefebvre, duc de Dantzick, maréchal de France.....	250
Lefevre-Gineau, de l'Institut.....	298
*Lehoc, diplomate.....	352
Lemercier, poète, de l'Académie française.....	183
Lenormand (Mademoiselle).....	9
Lesueur, compositeur, de l'Institut.....	74
*Letort, général.....	365
Lomet, colonel.....	40

M.

Macdonald, duc de Tarente, maréchal de France.....	189
--	-----

	Pages.
Maison, maréchal de France.....	148
*Malus, physicien, de l'Institut.....	35
*Manoel Nascimento, poète portugais.....	361
Mante (Mademoiselle), artiste dramatique.....	317
Manuel, député.....	276
Marescot, général, pair de France.....	216
Maret, duc de Bassano, ministre.....	178
Mars (Mademoiselle), artiste dramatique.....	10
Martignac, ministre de Charles X.....	243
*Masséna, prince d'Essling, maréchal de France.....	253
*Mazet, médecin.....	324
*Méhul, compositeur, de l'Institut.....	104
*Mentelle, géographe.....	75
*Mercier, dramaturge.....	79
Merçœur (Élisa), poète.....	143
*Messier, astronome.....	101
*Millevoÿe, poète.....	367
*Millin, de l'Institut.....	393
*Molière.....	335
*Monge (Gaspard), de l'Institut.....	134
Monsigny, compositeur.....	392
*Montègre, médecin.....	67
Morand, général.....	328
*Moreau de Saint-Méry, conseiller d'État.....	389
*Morellet, de l'Académie française.....	119
Mortier, duc de Trévise, maréchal de France.....	279
*Mounier père, constituant.....	153
Mounier fils, pair de France.....	156

N.

*Nansouty, général, pair de France.....	288
---	-----

DES NOMS DES HOMMES CÉLÈBRES. 419

	Pages.
*Ney, prince de la Moscowa , maréchal de France.....	271
*Nicolò Isoard , compositeur.....	103
Nodier (Charles), de l'Académie française.....	381

O.

*O'faril.....	361
*Otto, ambassadeur.....	193
Oudot, général.....	13

P.

*Pachod, général.....	239
*Palissot, poète.....	390
Pariset, médecin.....	323
*Parmentier, chimiste.....	332
*Parny, poète, de l'Académie française.....	91
Parseval-Grandmaison, de l'Académie française.....	98
Percy, chirurgien militaire.....	133
Périer (Augustin), député.....	317
Périer (Casimir), ministre.....	139
*Pérignon, maréchal de France.....	355
Perregaux, sénateur.....	210
Persuis, compositeur.....	102
Picard, auteur dramatique, de l'Académie française.....	217
Poisson, de l'Institut, pair de France.....	130
Pozzo di Borgo, ambassadeur.....	309
Pradt (abbé de), publiciste.....	359
Prony, de l'Institut.....	47

R.

*Rabaut-Pommier, ministre protestant.....	230
---	-----

	Pages.
*Raucourt (Mademoiselle), artiste dramatique.....	124
*Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, ministre, etc.....	55
Rigny, vice-amiral, ministre.....	202
Robert Lefèvre, peintre.....	317
Roguet, général.....	130
*Roland, statuaire, de l'Institut.....	373
Roman, statuaire.....	396
*Rosily-Melros, vice-amiral.....	167
Roy, ministre, pair de France.....	184
Ruty, général, pair de France.....	245

S.

*Saint-Lambert, poète.....	71
*Saint-Marcellin.....	264
Salm-Dick (Constance de), poète.....	322
Savary, duc de Rovigo, général.....	204
*Serrurier, maréchal de France.....	248
*Sicard (abbé), de l'Académie française.....	236
*Sintzheim (David), grand rabbin.....	21
Sonnerat, naturaliste.....	12
Souès, général, pair de France.....	279
Soulié (Frédéric), romancier.....	58
Strogonow (comtesse de).....	316
*Suard, de l'Académie française.....	78
Suchet, maréchal de France, duc d'Albuféra.....	249
Sydney Smith, amiral anglais.....	220
Sieyès (abbé), constituant, directeur.....	180

T.

Talma, artiste dramatique.....	59
--------------------------------	----

DES NOMS DES HOMMES CÉLÈBRES. 421

	Pages.
Target, avocat.....	79
*Tessier (abbé), de l'Institut, agronome.....	92
Thiébauld, général.....	245
*Thouin, botaniste, de l'Institut.....	92
Tracy (Destutt de), pair de France.....	38
Truguet, amiral.....	222

U.

*Urquijo, ministre espagnol.....	361
----------------------------------	-----

V.

*Valence (comte de), général.....	349
*Valenciennes, peintre.....	118
Vandael, peintre de fleurs.....	98
Van Spaendonck, peintre de fleurs.....	98
Verhuell, vice-amiral, pair de France.....	227
*Vernier, sénateur.....	342
Victor, duc de Bellune, maréchal de France.....	158
Vigée, poète.....	90
Vincent, peintre, de l'Institut.....	62
*Visconti, archéologue, de l'Institut.....	144
Volney, de l'Académie française.....	212

W.

Wilhem, chef de l'Orphéon.....	50
--------------------------------	----

X.

Ximenes (marquis de), poète.....	377
----------------------------------	-----

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

- Page 126, ligne 29, *au lieu de leur, lisez lui.*
Page 196, vers 15, *au lieu d'affranchi, lisez affermi.*
Page 219, vers 15, *au lieu d'oubliera, lisez oubliira.*
Page 234, vers 4, *au lieu de qui, lisez que.*
Page 264, ligne 27, *au lieu de sur, lisez sous.*
-

A FINE IS INCURRED IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW.

4910020	
JUN 4 1974	
CANCELLED	
JUL 25 1974	



Fr 9018.4

Promenade philosophique au cimetié

Widener Library

003767501



3 2044 087 940 045

